649.132 G121M c.1
Gache, Ferdinand Pierre
Meres et fils. --.
R.W.B. JACKSON LIBRARY OISE CIR
3 0005 02021 0368

3 †

LIBRARY

FEB 27 1969

THE ONTARIO INSTITUTE
FOR STUDIES IN EDUCATION

MÈRES ET FILS

DU MÊME AUTEUR

Librairies E. PRIVAT, Toulouse; H. DIDIER, Paris :

Collégiens et Familles (*le Travail de l'Enfant à la maison, l'Éducation de l'enfant par lui-même, les Vacances*). Préface de P. Crouzet. Ouvrage couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques, adopté par le Ministère de l'Instruction publique pour les Bibliothèques de quartier ou des professeurs et les distributions des prix. In-12, relié, 5 fr.; broché..... 3 50

Librairie A. PICARD et KAAN, Paris :

La Rhétorique du peuple (*la Lettre, la Conversation, le Discours public*). Préface d'Antoine Benoist, lettre de Léon Bourgeois (adopté par le Ministère de l'Instruction publique pour les Bibliothèques de quartier et les prix des Lycées et Collèges et par le Ministre de la Guerre, pour les bibliothèques de régiment). In-12 broché..... 1 50

La Philosophie du peuple (*l'Hygiène, l'Habitation, l'Economie domestique, le Mariage, la Souffrance et la Mort*). Préface de Gabriel Séailles. (Adopté par le Ministre de la Guerre pour les bibliothèques de régiment.) 2e édition. In-12, relié, 2 fr., broché... 1 50

L'Education du peuple (*le Nouveau-né, l'Enfant, l'Adolescent*). Préface de Ferdinand Buisson. Ouvrage couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques. 2e édition. In-12, relié, 4 fr., broché. 3 50

L'Oubli (*Conférence populaire*). Une piqûre..... » 30

Librairie KLINCKSIECK, Paris :

L'Idéal de Justice et de Bonheur et la vie primitive des peuples du Nord dans la littérature grecque et latine, traduit de l'allemand. In-8o broché..... 2 50

Cicéron et ses ennemis littéraires ou le *Brutus*, l'*Orator* et le *De optimo genere oratorum*, traduit de l'allemand et suivi du texte annoté du *De optimo genere oratorum*. In-8o broché..... 2 »

Petit Manuel d'Archéologie grecque. In-12 cartonné..... 1 50

Stylistique latine, 3e édition corrigée et augmentée par Max Bonnet, professeur à l'Université de Montpellier, et F. Gache. In-12 cartonné. 3 50

Librairie Armand COLIN, Paris :

Discours de rentrée, *Revue Universitaire* d'octobre 1896, 1897, 1899..... le numéro : 1 »

Librairie FISCHBACHER, Paris :

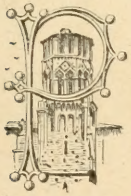
L'Enseignement de la morale et le collège (*Le plan d'études de 1902, Les locaux, Le livre et l'outil, Esquisse d'un programme de morale, Tu seras père et citoyen, L'âme de la maison, Maîtres, enfants et familles*. In-16, broché..... 1 »

BIBLIOTHÈQUE DES PARENTS ET DES MAITRES
PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE M. PAUL CROUZET
Honorée d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique.
V

F. GACHE
PROFESSEUR AU LYCÉE DE MONTPELLIER
Lauréat de l'Institut.

Mères et Fils

PRÉFACE DE MADAME PAULINE KERGOMARD
Inspectrice générale de l'Instruction publique.



TOULOUSE
ÉDOUARD PRIVAT
ÉDITEUR
RUE DES ARTS, 14

PARIS
HENRI DIDIER
ÉDITEUR
RUE DE LA SORBONNE, 6

1909

Tous droits de traduction et de reproduction réservés
pour tous pays,
y compris la Suède et la Norwège.

Published the 1rst july 1909.
Privilege of copyright in the United States
reserved under the Act approved the 3 March 1905,
by Edouard Privat.

PRÉFACE

Sachant que plusieurs volumes de M. Gache avaient eu l'honneur d'être présentés au public par des hommes tels que MM. Ferdinand Buisson, Séailles et Antoine Benoist, je me demandais ce qui avait pu le déterminer à ajouter ma signature aux leurs, lorsque les « bonnes feuilles » de son dernier-né me furent transmises par son éditeur, M. Edouard Privat. Voici ce que je lus dès les premières lignes :

« L'éducation de l'enfance et de la jeunesse dans une démocratie... il n'y a rien au-dessus. »

« Ce livre ne s'adresse pas aux sceptiques ; des sceptiques y a-t-il à s'occuper? »

J'avais compris : l'auteur voulait pour son dernier-né une marraine croyante — croyant à l'inéluctable nécessité de l'éducation de l'enfance et de la jeunesse dans un pays de suffrage

universel —; il avait pensé à moi, et c'est à ce seul titre de « croyante » que j'ai accepté l'honneur qui m'était offert.

*
* *

L'auteur de *Mères et Fils* s'étant mis en face de la réalité n'hésite pas à proclamer la supériorité de la femme, de la mère surtout, — ce qui n'empêche pas qu'on ne la traite en inférieure, — dans le domaine de l'éducation, en même temps que l'impossibilité pour le père d'ajouter cette tâche à celle qui lui incombe d'assurer la vie matérielle de la famille. Conscient de la responsabilité qu'il partage avec la mère de ses enfants, celui-ci s'intéresse, contrôle, conseille au besoin, réconforte au moment des insuccès nombreux mais passagers; mais il ne peut aller au-delà et, s'il atteint ces limites, il mérite d'être écouté, respecté, aimé des siens.

L'un et l'autre s'élèvent-ils à la hauteur de ce devoir familial, qui est en même temps un devoir social? Notre époque ne montre-t-elle pas, au contraire, à ceux qui l'observent, sans

se payer d'illusions, un relâchement déplorable? Nos enfants sont-ils élevés *en enfants*, en vue de leur propre bien et du bien d'autrui? Les exemples donnés par la famille sont-ils en harmonie avec les préceptes répétés sans discrétion, sans opportunité, sans accent, parce que sans sincérité?

Les faits répondent, hélas! avec brutalité que « les mères n'attendent pas l'âge prescrit par la loi d'obligation, pour envoyer leurs enfants à l'école maternelle, ou dans les classes enfantines annexées aux écoles primaires et aux collèges ou lycées; les internats sont pleins à éclater, l'on y admet les enfants de dix ans, de huit ans, de six ans! » Ce « mal nécessaire — l'internat —, selon la formule attribuée à M. Gréard, est accueilli comme un bienfait; le nombre est déconcertant des pères et des mères pressés de se débarrasser de leurs enfants. Soyons justes envers les pères, puisque nous avons compris qu'ils ne peuvent se charger de leur éducation; plaignons les mères qui, ne voulant pas en assumer les devoirs si délicats, si difficiles, il est vrai, se privent des joies les plus délicieuses; de celles dont on peut dire

que ne fût-ce que pour les avoir savourées la vie mériterait d'être vécue.

Tout le mal qui devait être dit des internats a été dit et répété. M. Gache ne l'ignore pas; il ne tente pas de l'atténuer, car c'est un sincère; mais, persuadé qu'on ne peut pas s'en passer, il cherche avec un désir ardent de les découvrir, et avec un rare bonheur de clairvoyance, les moyens de les reconstruire pour qu'ils répondent désormais aux nécessités de l'hygiène; d'en faire les collaborateurs de la famille, et par cela même les agents de la rénovation sociale que les bons Français appellent de leurs vœux angoissés.

D'abord, les internats, au lieu « de suivre l'exemple de la société qui refuse à nos enfants l'air, le soleil et la joie, c'est-à-dire la santé, et qui les traite en adultes au lieu de les traiter en enfants, ménageront à leurs pupilles de grands parcs où ils pourront vivre librement la vie de leur âge, et leur permettront d'amasser des forces physiques et morales pour leur éducation future; ils corrigeront en un mot tous les vices de l'éducation dans les familles mal logées, mal nourries, ignorantes, égoïstes » et peu di-

gnes, par conséquent, de l'œuvre qui leur incombe. »

Ce sera très bien; à la condition cependant que ces *eldorados* futurs ne tentent pas les parents plus encore que ne les ont tentés les internats-casernes; à la condition aussi — à la condition surtout — que l'éducation des lycéens de tout âge ne soit plus systématiquement privée de toute collaboration féminine, et qu'aux mères qui n'auront pas su ou qui n'auront pas voulu élever leurs fils, soient substituées d'autres mères dont la présence aux repas transformera le réfectoire en salle à manger familiale; dont l'intérêt affectueux et averti pour tout ce qui concerne la santé physique et morale des internes permettra aux lycées de se parer du titre d'établissements d'éducation qu'ils ont usurpé trop longtemps; dont la présence, enfin, maintiendra au milieu des jeunes gens une atmosphère de bon ton, de sympathie et de respect affectueux pour la femme, indispensables à leur moralité actuelle et à leur moralité future.

Ce désir, M. Gache ne l'a pas exprimé, mais j'en ai deviné l'expression tacite à chaque

ligne de son manuscrit, je dirais presque « entre chaque ligne ».

N'ayant pas voulu cacher mon adhésion complète à la formule de M. Gréard, voulant compter sur les résultats de l'éducation de la femme qui, mieux éclairée, considérera ses devoirs maternels comme un don précieux de la vie, convaincue cependant de l'impossibilité dans laquelle se trouveront toujours un certain nombre de parents d'élever eux-mêmes leurs enfants, je suis donc en complète sympathie d'idées avec M. Gache, et je le remercie de la contribution qu'il aura apportée à l'internat de demain ; à cet internat qui, respectant l'évolution physique et morale de ses pupilles, donnera au pays des hommes bien portants, des consciences bien trempées, des esprits vraiment cultivés.

*
* *

L'internat ainsi renouvelé, ennobli, ne *sera,* nous dit M. Gache, que « si les mères le veulent » ; si l'ignorante s'instruit, si la futile renonce à la mondanité, au désir de paraître, à

toutes les pauvretés par lesquelles sa vie est dévorée. Et il n'en faut pas moins, en effet, pour qu'elle devienne la créatrice de la vie morale de son enfant, comme elle a été la créatrice de son corps. Cette auto-préparation est une œuvre de persévérance autant que de volonté, une œuvre d'intelligence autant que de désintéressement. M. Gache demande à la mère *éducatrice* de s'observer elle-même, de remplacer les mots par les idées, les préjugés par la science, la nervosité par la maîtrise de soi, les à-coups par la douceur persévérante, la sentimentalité par le sentiment raisonné, le scepticisme par la foi dans le succès de l'œuvre entreprise avec bonne volonté, continuée sans défaillance.

Il veut qu'elle ait un programme, une méthode, puisqu'elle a un but ; ce but, M. Gache le lui indique de nouveau et avec instance, c'est de faire de l'enfant un homme sain de corps, d'esprit et de cœur, utile à lui-même et bienfaisant aux autres, et ses moyens de réussite : les bonnes habitudes physiques (propreté, activité) ; les bonnes habitudes intellectuelles (besoin de comprendre, dédain des

formules); les bonnes habitudes morales de droiture, de justice, de générosité.

L'enfant devient interne au lycée; mais sa mère qui en a été l'éducatrice et l'amie, sa mère n'abdiquera pas. Elle voudra le suivre par la pensée, se mettre en rapport avec ses professeurs, non pour les entraver mais pour les aider; connaître ses camarades puisqu'ils pourront devenir ses amis; elle les attirera chez elle, d'abord pour pénétrer en eux par leur physionomie, pour les voir *jouer* ensemble, pour les entendre causer, pour connaître leurs penchants, leurs goûts, leurs habitudes, leur moralité en un mot. Naturellement sympathique aux mères qui ont été forcées de se séparer de leurs fils, elle transformera pour eux sa maison en un nouveau logis familial pendant les jours de sortie et de petits congés. Ennemie du pédantisme moral, du sermon qui éloigne, n'oubliant pas que la gaieté est la santé de l'âme, elle fera régner dans leurs réunions une atmosphère qui deviendra, sans qu'ils s'en doutent, indispensable à ces jeunes gens, et, par une bienfaisante répercussion, ce qu'elle aura fait pour « le sien » deviendra

un bienfait pour « celui » de plusieurs autres mères.

Bébés, écoliers, lycéens, étudiants, les enfants des mères qui réaliseront l'idéal de M. Gache auront été et seront des privilégiés de la vie. Combien privilégiées aussi ces mères qui vieilliront sans avoir connu les lassitudes de la vie inutile, et les auront remplacées par des joies qui auront entretenu la jeunesse de leur esprit et de leur cœur !

Pauline Kergomard.

ERRATA

Page 36, ligne 4, *au lieu de* répétant chaque fois *lire* répétant chaque jour.

Page 96, ligne 11, *au lieu de* dans quarante-quatre *lire* dans cinquante-quatre.

Page 191, ligne 8, *au lieu de* de la matière, toute pénétrée *lire* , de la matière toute pénétrée.

MÈRES ET FILS

« *In libertate labor.* »
« La femme profondément sérieuse et morale peut seule guérir les plaies de notre temps, refaire l'éducation de l'homme, ramener le goût du bien et du beau. »

GUYAU.

INTRODUCTION

L'éducation est une entreprise sociale, familiale, individuelle.

Dans tout pays, l'éducation a une importance capitale. Dans une démocratie, il n'y a rien au-dessus.

Le malheur est que les Français qui s'en rendent compte ne sont pas encore assez nombreux. Beaucoup restent indifférents ; d'autres sont tout à fait sceptiques ; d'autres, enfin, professent, en matière d'éducation, les plus étranges erreurs.

Des sceptiques, y a-t-il à s'occuper ? Ce sont gens qui ne veulent rien entendre, parce qu'ils ne

se soucient pas de rien entreprendre. Ils s'en vont répétant : « Vous croyez au progrès? vous espérez changer le train du monde? Mais les hommes sont incorrigibles! Nulle éducation ne les changera : *homo homini lupus*... « l'homme est pour l'homme un loup et ne songe qu'à dévorer son prochain ».

Tandis qu'ils parlent ainsi n'entendent-ils point l'interlocuteur qui, tout bas, continue le syllogisme? — « Ah! les hommes sont des bêtes de proie; mais vous qui le dites, qu'êtes-vous? et ne le diriez-vous pas pour avoir un prétexte à ne vous point corriger? »

Ne nous arrêtons point aux sceptiques. Ecrivons pour ceux qui ne sentent pas encore toute l'importance de l'éducation et vivent sans soupçonner qu'il faut apprendre à vivre. Ecrivons pour ceux qui, se rendant compte que l'être humain a besoin d'être préparé en vue de la vie afin de la rendre meilleure pour lui-même, plus féconde pour les autres, s'abusent sur cette préparation, sur ses ouvriers, ses procédés, son moment, sa durée, acceptent les opinions traditionnelles et les erreurs, méconnaissent les exigences du temps présent.

Certains pensent que la vie enseigne la vie, qu'on ne se forme qu'en se frottant aux hommes et que la meilleure éducation est celle que les choses et les êtres nous donnent au jour le jour.

Il y a là-dedans beaucoup de vrai. Les leçons de l'expérience sont excellentes en ce sens que, si elles s'offrent à un esprit attentif, il ne les oublie plus. Mais les cas sont fréquents où l'expérience montre à quelqu'un qui ne regarde pas ou ne sait pas regarder ; alors, la leçon est perdue. Il en est de la science de la vie comme des autres sciences où les faits ne parlent qu'à ceux qui sont déjà informés : la chute d'une pomme ne révèle la gravitation universelle qu'à un Newton qui a étudié la mécanique céleste. D'autres fois, la vie enseigne pêle-mêle le vrai et le faux, le bien et le mal. Celui qui, pour discerner et choisir, n'a nulle règle, que recueille-t-il ? La vie l'instruit, c'est possible ; elle risque aussi de le dépraver s'il n'a pas une nature honnête et vaillante.

D'autres personnes pensent que le savoir suffit à tout ; elles confondent éducation et instruction. Elles disent : « Mon enfant fera son éducation au collège. Ses professeurs le dresseront. Après le baccalauréat, le collège nous rendra un jeune homme instruit et un brave garçon. »

Que d'illusions !

Premièrement, le collège ne rend guère que ce qu'on lui a donné. Quand l'enfant y entre, son éducation est déjà bien avancée, beaucoup de plis sont pris. Tant mieux si ce sont de bons plis.

En second lieu, l'enfant au collège peut parfois être exposé à se gâter en coudoyant des enfants mal doués, mal élevés, simplement en coudoyant d'autres enfants ; les agglomérations ne sont pas toujours plus saines pour l'âme que pour le corps.

Il serait injuste de compter abusivement sur les professeurs et sur les administrateurs.

Les professeurs ont trop d'enfants à surveiller, ils vivent trop peu de temps avec eux, ils ont trop de matières à leur faire apprendre pour qu'il leur soit possible d'être continuellement des éducateurs.

Les administrateurs sont surchargés d'écritures, absorbés par des questions étrangères à l'éducation. On leur confie des centaines d'enfants (huit, neuf cents, douze cents dans les grandes villes) ; ils arrivent à peine à les connaître, comment les dirigeraient-ils? Pris entre l'Etat qui veut une clientèle nombreuse et les familles toujours prêtes aux récriminations, ils s'appliquent à contenter tout le monde ; ils veillent sur les succès aux examens qui établissent la réputation d'une maison, mais quant à préparer des générations d'honnêtes gens et de bons citoyens, c'est pour eux une entreprise hérissée de difficultés, riche en déboires, dont fort peu de gens leur savent gré et que, au surplus, presque personne n'attend d'eux. Une maison d'éducation qui ferait en conscience ce que son

nom indique se verrait unanimement louée et délaissée. En fait, si les établissements publics et privés sont exposés à s'occuper de l'instruction plus que de l'éducation, premièrement c'est parce que les hommes ont une inclination invincible à substituer un travail facile à un travail très difficile, pour peu qu'il y ait possibilité de soutenir que la voie aisée mène au même but que la voie pénible. Secondement, c'est parce que la clientèle exige que l'enfant progresse en savoir et ne voit pas bien s'il aurait intérêt à s'améliorer au point de vue moral. Comme le constate M. Fouillée, « on arrive à croire en France que, pour les professions libérales, il suffit d'avoir des hommes d'une certaine instruction, tandis que ces professions exigent des hommes d'une certaine éducation. Et l'éducation tient moins aux connaissances acquises qu'à une haute imprégnation intellectuelle et morale [1] ». Est-il possible de détruire un tel préjugé, alors qu'on voit des parents pousser l'erreur à l'extrême, s'imaginer que la morale risque d'entraver leur enfant, admettre que les scrupuleux, dans la poursuite de la fortune et des honneurs, sont condamnés à rester en chemin? Dans de telles conditions, il est bien diffi-

1. *La France au point de vue moral*, p. 306, Alcan.

cile aux chefs d'établissements d'afficher leur programme, de proclamer que l'éducation aura, chez eux, le pas sur l'instruction.

D'autres fois, l'indifférence de l'Etat et des communes, c'est-à-dire encore des familles, fait du collège et de son mobilier les pires ennemis de l'éducation. Mal aéré, mal éclairé, trop petit, antique et vieux, le collège, même en de fort grandes villes[1], ne peut être que le lieu où l'enfance s'étiole.

Des progrès, toutefois, ont été accomplis. Un grand nombre d'établissements gais, riants et sains sont prêts à faire de la santé, de l'intelligence et de la vertu. Si les administrateurs, moins surchargés de paperasses, moins préoccupés des examens, pouvaient se consacrer aux enfants, s'ils étaient secondés par les familles et par les écoliers eux-mêmes, s'ils avaient sous leur direction moins de collégiens, l'enseignement secondaire serait déjà en mesure de contribuer plus efficacement que jadis à l'éducation de la jeunesse.

1. On pourrait citer une ville qui dépense des millions pour édifier un asile d'aliénés : elle logera splendidement ces déchets sociaux, et elle entasse neuf cents collégiens en des bâtiments sordides. Serait-ce un ingénieux calcul pour assurer par avance le peuplement de son luxueux Charenton ?

*
* *

Supposons que le collège soit, en toute ville, parfaitement aménagé. Si grands que soient le dévouement et les capacités qu'on y rencontre, il ne saurait se charger de toute l'éducation de nos enfants. Et il ne faut pas vouloir l'en charger. L'éducation de la jeunesse exige la collaboration de toute la nation. C'est une entreprise condamnée à échouer, ou du moins à causer beaucoup de déceptions, tant que tous les intéressés ne s'y consacrent pas.

Qui donc doit se charger de l'éducation des collégiens?

Qui? Tout le pays, c'est-à-dire la société représentée par les pouvoirs publics et principalement par le ministre de l'Intérieur, responsable de la décence des rues, et par les municipalités responsables de la salubrité des villes, puis la famille, enfin les collégiens eux-mêmes. L'éducation est une entreprise sociale, familiale et individuelle. Tant que l'Etat, la famille et l'individu n'unissent point leurs efforts, l'éducation reste une œuvre chanceuse, avortant plus souvent qu'elle ne réussit.

Si ces trois collaborateurs accomplissaient cha-

cun la tâche qui lui revient, nous serions un peuple sans pareil. Mais il est rare que la société, la famille et l'individu connaissent leur rôle et consentent à le jouer. Il est rare aussi que tous les trois conçoivent le même idéal, visent le même but. Montesquieu se plaignait déjà de cette divergence[1].

Le plus grave, c'est que le collaborateur qui faciliterait le plus la tâche commune, celui qui, s'il faisait sa part, entraînerait aussitôt les deux autres, cet associé est précisément celui qui se dérobe ; mieux encore, c'est celui qui multiplie les empêchements, dresse les obstacles, paralyse les deux autres, ruine leurs tentatives, édifie les maisons d'éducation au milieu d'agglomérations malsaines et immorales, ou se refuse à les transformer. Cet associé dangereux et coupable, c'est la société. Guyau rapportait tout à la sociologie, et il avait raison[2]. Quelle éducation donner à la jeunesse et par quels moyens l'élever quand la société pense résoudre cet invraisemblable problème : conserver l'enfant pur en l'entourant de pourriture; quand elle professe que la vie privée est sans retentisse-

1. *Esprit des Lois*, IV, 4.

2. Elslander, *L'Éducation au point de vue sociologique*, p. 116, Lebègue.

ment sur la vie publique et que l'homme le plus dissolu sait et peut, au besoin, se changer en citoyen irréprochable[1] ?

Pour croître et fructifier, la plante humaine a besoin d'air, de soleil et d'eau. Ces éléments non seulement sont vivifiants, mais encore purifiants : ils humanisent et sanctifient. L'air, le soleil et l'eau sont générateurs de santé et par suite d'intelligence et de vertu.

Eh bien, la société refuse à nos enfants l'air, le soleil et l'eau. Elle leur refuse donc la santé, l'intelligence et la vertu ; elle ne veut pas qu'ils deviennent des hommes.

Avec leurs rues étroites, leurs hautes maisons aux ouvertures que le fisc maintient petites et rares, les villes que nous ont léguées nos ancêtres ne sont faites ni pour entretenir la vie, ni pour l'ennoblir. A leurs habitants, elles donnent une mentalité singulière. Voulant me loger dans une grande ville, j'eus l'imprudence de ne point aller droit aux faubourgs où les maisons, récemment bâties, sont espacées, entourées de jardins. Aux beaux quartiers du centre, je trouvais des pièces

1. Sur cette sorte de gageure insensée : une société composée de diables, qui cependant deviennent dans la vie sociale des anges passables et, quoique mauvais, opèrent le bien, voir Dantu, *L'Education dans Platon*, p. 11, Alcan.

splendides en façade et, derrière, dans des couret-tes qui jamais ne voient le soleil, on me montrait des réduits obscurs qui comptaient dans la loca-tion autant que les belles pièces. Et quand je demandais à quoi, n'étant pas photographe, je pourrais utiliser ces chambres noires, la réponse était inévitable : « Si Monsieur a de la famille, c'est là qu'il mettra ses enfants[1] ! »

Voilà un méfait de la société.

En voici un autre : elle organise le travail et le plaisir de telle façon, elle répand de tels préjugés, elle entretient de tels vices que les pères ou n'ont pas le temps, ou n'ont pas le goût de coopérer à l'éducation de leurs enfants.

La journée de l'ouvrier est longue et dure; il n'est presque jamais au logis. Lorsqu'il y rentre, peut-il ajouter à sa fatigue? se mettre à un autre métier? se faire bonne d'enfants et précepteur?

La journée du rentier n'est pas moins pleine; il

1. Sur les villes vraiment humaines, où l'on n'est plus un numéro de bagne ou d'hôpital, un hareng encaqué (*Paris en Amérique*, p. 10), voir : Vandervelde, *L'Exode rural et le retour aux champs*, Alcan; Benoît-Lévy, *La Cité jardin*, Jouve; sur l'importance du logement, voir Turot et Bellamy, *Le surpeuplement et les habitations à bon marché*, Alcan; Picot, *Un devoir social et les logements d'ouvriers*, Calmann Lévy; Trélat, *La Salubrité*, Flammarion; Dr M. de Fleury, *Quelques conseils pour vivre vieux*, Ollendorff...

y a des corvées mondaines et des plaisirs pour toutes les heures; que reste-t-il à la famille?

Au surplus, à ceux qui, en haut ou en bas, auraient des loisirs et songeraient à les consacrer aux enfants, la société persuade que l'œuvre est indigne d'eux. A s'occuper des petits, un homme déchoit! C'est affaire aux femmes.

Que le père ne se donne pas tout entier à l'éducation des petits, on peut l'admettre. Sa présence n'est point indispensable à tous les instants. S'il sait, quand il faut, jeter son coup d'œil, dire son mot, si la mère est là, il est très légitime, et d'ailleurs nécessaire que le père soit à d'autres tâches. Mais la mère non plus n'est pas là. Et ceci est un autre méfait de la société et le plus grand de tous.

En haut, sous le prétexte des devoirs mondains, en bas, parce qu'il faut gagner le pain de chaque jour, la société arrache la mère à l'enfant; elle crée, par vanité, *la mondaine*, et par cupidité, égoïsme, maladroit calcul, *l'ouvrière*. Or, la pierre angulaire du foyer, c'est la femme; la faiseuse de santé dans le couple, c'est l'épouse; et l'éducatrice des enfants, c'est la mère. La société agit comme si elle l'ignorait. Aussi, par sa faute, nos enfants ont rarement un vrai foyer, une demeure d'hommes; rarement ils ont une mère saine et robuste, qui contre-balance l'hérédité du père alcoolique, débilité par le travail

ou la misère, épuisé par les excès; plus rarement encore ils ont leur mère pour les nourrir et les élever.

L'idéal que se fait l'épouse, la mère, la manière dont elle entend le devoir et la vie sont de la plus haute importance pour le sort de la communauté. Quel est l'idéal de la mondaine? Quel est celui de la malheureuse qui court, épuisée, de l'atelier malsain à la mansarde malsaine? Les enfants qu'elles donnent l'une et l'autre à la communauté, quel idéal auront-ils à leur tour? Comment le respect filial, source de tous les nobles sentiments, serait-il inspiré, entretenu par la mondaine; comment serait-il inspiré par la pauvre bête de somme? En supposant que les enfants de ces deux femmes conservent la santé physique, quelle sera leur santé morale? Où prendraient-ils le goût et le besoin de la vertu, cette force de la démocratie?

Le danger serait bien moindre si la campagne continuait à être le réservoir des forces. Mais le rural vient à la ville, ou, s'il reste aux champs, la littérature malsaine, le café-concert et sa débauche, l'alcoolisme savent l'y atteindre. C'est donc presque tout le contingent des enfants qui, chez les modernes, se trouve menacé, attaqué de tous les côtés : corps, intelligence, cœur, âme.

Ces enfants, auxquels la société ne s'inquiète pas de fournir des cités salubres, gaies et belles, ni des

foyers vivifiants; auxquels les mœurs n'assurent ni la surveillance et l'exemple du père, ni les caresses et le dévouement de la mère, il semble qu'il serait facile de les recueillir dans des maisons d'éducation où, justement, se trouveraient la plupart des biens qui leur sont refusés ailleurs. S'il est presque impossible de rebâtir d'antiques cités et de corriger en un jour des habitudes économiques ou morales déjà séculaires, il semble aisé de construire quelques centaines d'établissements confortables et de tracer des programmes bien compris. La société moderne, de ce côté-là, ne sait pas davantage faire son devoir. Et c'est tout naturel : dans les entreprises publiques nous sommes ce que nous sommes à notre foyer; on n'imagine qu'avec son expérience; on n'organise qu'avec ses habitudes.

La société n'a pas encore pris la décision de tolérer que l'enfant soit ce qu'il est. Elle exige qu'il soit ce qu'il sera plus tard. Elle veut que n'étant pas homme, il ait les goûts, habitudes, occupations, travaux d'un homme. « L'enfance, dit un moraliste, est avant tout une période et une forme de vie originale et *sui generis* ayant des conditions propres et devant être jugée d'après ses lois propres. Elle n'est, pas plus que n'importe quelle autre partie de la vie, une simple période de transition. Il faut,

avant tout, considérer l'enfant comme enfant et non comme futur adulte. De la larve sort en temps voulu un insecte ; mais il ne convient pas, pour cela, de traiter la larve comme un insecte. La larve a ses facultés et ses besoins propres. Abstraction faite des doctrines ascétiques, qui regardent avec méfiance toute saine joie de vivre et toute activité naturelle, l'enfance n'a pas de pire ennemi que les doctrines tout *extérieures* de l'intérêt, qui demandent toujours ce qui *sera utile* à l'enfant, mais non ce qui lui *est utile*.

« Il importe d'abord de permettre à l'enfant d'être vraiment enfant (et de l'y aider au besoin), c'est-à-dire de se donner tout entier à la vie de son âge, sans être troublé par des soucis, des privations et des tourments. Cela lui permet d'amasser des forces physiques et morales pour son évolution future. Ensuite, il faut que le travail qu'on lui demande soit, dans la plus large mesure possible, son propre travail, afin qu'il ressente, en le faisant, la joie d'employer ses propres forces. Si l'on satisfait à ces conditions, on aura par là même résolu le problème de traiter l'enfance comme une période de la vie originale et *sui generis* et d'en faire cependant une préparation à la vie ultérieure[1]. »

1. Höffding, *Morale*, p. 300, Schleicher.

C'est cette méconnaissance du droit de l'enfant à vivre sa vie d'enfant qui a donné aux civilisés l'habitude de traiter l'enfant en adulte, c'est-à-dire de le mal traiter. Comme l'adulte, pour lequel l'habitation n'est souvent que l'abri momentané où se prennent les repas, où se passent les nuits, l'enfant est logé à l'aventure, sans souci de sa santé, de son bien-être, de son bonheur. Comme l'adulte, dont la résistance à la fatigue et à l'ennui est grande, l'enfant est soumis à des besognes longues, fastidieuses, pénibles. On ne tient pas assez compte de l'âge, des goûts, des besoins de l'enfant, et si, comme on dit, on le gâte, c'est moins pour lui complaire que par quelque calcul où l'intérêt des grandes personnes trouve son compte.

*
* *

En parlant de l'indifférence ou de la maladresse de la société, ou de ses méfaits, en signalant avec M. Höffding une de ses plus fréquentes erreurs, nous n'avons point poussé le tableau au noir ; mais nous n'avons montré que les côtés sombres. Il faut changer de perspective.

Justement les modernes, depuis plus longtemps qu'on ne croit, sentent que leur tactique à l'égard de l'enfant est mauvaise. Déjà un penseur, mort au

commencement du siècle dernier, constatait un changement dans l'attitude des hommes envers l'enfance. « Trois choses, écrivait Joubert dans ces *Pensées* que Chateaubriand, son ami, fit paraître en 1838, quatorze ans après la mort du philosophe, trois choses attachaient les anciens à leur sol natal : les temples, les tombeaux et les ancêtres. Les deux grands liens qui les unissaient à leur gouvernement étaient l'habitude et l'ancienneté. Chez les modernes, l'espérance et l'amour de la nouveauté ont tout changé. Les anciens disaient *nos ancêtres*, nous disons *la postérité* : nous n'aimons pas comme eux la patrie, c'est-à-dire le pays et la loi de nos pères ; nous aimons plutôt les lois et le pays de nos enfants ; c'est la magie de l'avenir, et non pas celle du passé qui nous séduit [1]. »

Joubert était assez perspicace pour pressentir que des sentiments nouveaux agitaient sourdement le monde ; mais pour s'en réjouir, il venait trop tôt. Son observation fort juste n'a pas un mot de blâme à l'adresse des modernes ; toutefois, à chaque ligne on devine l'admirateur des anciens, on a l'impression que Joubert regrette la conversion qui a changé la direction de nos regards et l'objet de notre sollicitude.

1. Joubert, *Pensées*, 16, 1, Didier.

Il semble aussi que Joubert ne démêle point la cause de ce changement. Il l'attribue à l'espérance et à l'amour de la nouveauté. Il a raison de faire leur part à de telles dispositions; il ne voit pas que cette part est en fait fort réduite. Ce n'est point la magie de l'avenir qui exerce sur nos cœurs une séduction plus forte que la magie du passé; c'est un amour plus vif de la justice qui, sans nous détacher du passé, nous rend l'avenir plus cher.

Le passé nous échappe. S'il peut beaucoup sur nous, en revanche, sur lui nous ne pouvons rien. L'avenir dépend de nous. C'est ce que nous ne saurions trop nous redire : tout le fondement de la morale laïque est là. C'est là, non ailleurs, qu'une démocratie doit chercher la règle de son activité et le principe de sa grandeur. Sans doute, nous sommes, comme dit C. Wagner, les enfants de *ce qui a été ;* mais par notre application à gérer *ce qui est*, nous préparons *ce qui sera*. Nous somme liés au passé, mais envers l'avenir nous sommes obligés. Cette solidarité impérative nous impose à l'égard de l'enfance des devoirs que les hommes du temps de Joubert n'apercevaient pas aussi nettement que nous, ou qu'ils étaient moins enclins à accepter. Ils disaient bien avec la Bible : Les pères ont mangé le raisin vert et les enfants ont les dents agacées; mais ils ne sentaient pas fortement comme nous,

et dans tous les rangs de la société, que chacun de nous, longtemps avant d'être père, doit aux enfants qui pourront naître de lui de ne point toucher à ces fruits dangereux. C'était ordinairement après avoir mangé le raisin qu'on songeait à la parole biblique : elle était la menace du châtiment inévitable et déjà encouru. Nous commençons plus tôt à la dire aux autres et à nous-même : c'est un avertissement, un conseil, un ordre. Sans prétendre que nos arrière-grands-pères valaient moins que nous, il semble que dans beaucoup de cas où ils agissaient mal sans hésitation, scrupule, ni remords, nous n'avons plus leur pleine sécurité ; nous n'osons plus dire que notre droit est d'abuser des plaisirs ; quand notre lâcheté s'abandonne aux passions, nous savons très bien que ce n'est point à nous seuls que nous faisons du tort. Malgré tout, la pensée de notre responsabilité trouble, sinon beaucoup de nos contemporains, du moins un nombre qui n'est plus négligeable et qui va grandissant. Le progrès moral n'est assurément pas tel qu'on puisse célébrer la défaite du mal ! Le mal continue à être commis ; mais il n'est pas appelé couramment le bien ; et cela est un progrès considérable. Une quantité de jeunes hommes passent leur jeunesse joyeusement, mais on n'entend plus autant qu'autrefois pères et mères proclamer : « Il faut

que jeunesse se passe. » L'insouciance devient plus rare envers les déchéances organiques ou les tares mentales qu'on peut transmettre aux enfants. Les faiseurs de peine ont perdu de leur arrogance, ils n'osent plus crier : « Après moi le déluge ! » Ce cri, ils le pressentent, soulèverait le blâme. Ils s'aperçoivent qu'autour d'eux on ne fait plus litière de la santé, du bien-être, du bonheur des générations à venir [1].

Dans ce changement n'entre-t-il ni hypocrisie, ni calcul? Qui l'oserait prétendre?

Toutefois, il est des hommes de cœur qui, ayant pleine conscience et de leur pouvoir et de leur responsabilité, règlent délibérément leur vie en vue du bien général; qui, acceptant les bénéfices de la solidarité, en acceptent aussi les charges et les obligations, et s'efforcent de rendre à l'avenir ce qu'ils reçoivent du présent et ont déjà reçu du passé. Cette reconnaissance est loin encore d'avoir sur tous les cœurs la toute-puissante domination qu'eurent jadis le culte des ancêtres et la religion du passé. Mais les lois de la solidarité morale mènent l'élite et attendrissent parfois les hommes obscurs ;

1. Fait significatif : au mois de mars 1908, s'est tenu à Washington le premier congrès international du *bien-être de l'enfance*.

le respect et l'amour de l'humanité future ne sont plus des sentiments tout à fait inconnus des masses ; beaucoup d'hommes acceptent cette idée qu'il est bon de contrôler ce qu'on fait, ce qu'on dit, même ce qu'on pense, afin de s'assurer si de ces actes, de ces paroles, de ces pensées, pour ceux qui viendront plus tard ou pour ceux qui nous entourent, il ne sortira aucun mal. Dans cette obligation de songer aux autres et de préparer l'avenir de nos descendants, afin que notre conduite actuelle jette des semences de joie et non de peine, les incroyants trouvent une très haute, très sévère loi morale, le fondement même de la morale indépendante, l'inspiration, le mot d'ordre pour une vie qui veut produire une plus large, une plus noble vie; et les croyants pareillement peuvent l'accepter avec une pieuse allégresse, s'ils considèrent que dans tout ce que l'homme fait de grand, de beau et de bon, il n'est que l'organe et le véhicule de quelque chose ou de quelqu'un de plus haut que lui.

Ceci soit dit afin d'expliquer pourquoi des peuples dont l'attitude envers la religion est diamétralement opposée, déploient cependant la même activité autour de l'enfance, travaillent à la protéger, à l'instruire, à la moraliser, font, chacun dans son pays, de la préparation des générations futu-

res, la grande question et se donnent rendez-vous dans des assises internationales où leurs plus éminents représentants échangent des vues sur *la pédagogie!*

Parmi les questions pédagogiques qui sont jugées les plus importantes, il en est une qui figure en première place : c'est la question de l'internat. Même chez les peuples qui ne veulent pas de l'internat et qui s'organisent de manière à s'en passer, on peut dire que cette question est primordiale : la proscription de l'internat règle toute leur vie scolaire. Et, chez nous, pareillement l'acceptation de l'internat conditionne toute l'organisation de l'enseignement secondaire et une partie de l'enseignement supérieur, en attendant que l'enseignement primaire tombe à son tour sous la même loi. De plus, par ses locaux, par sa discipline, par ses traditions et sa vie, la maison d'éducation, qui loge et nourrit les enfants, est maîtresse à la fois du présent et de l'avenir; elle maintient la jeunesse en santé et en joie, ou au contraire elle la fait souffrir au physique et au moral, elle affaiblit séparément ou ensemble les corps, les intelligences, les âmes. Selon qu'elle loge, qu'elle nourrit et traite l'interne, selon qu'elle organise les rapports du collégien avec les administrateurs du collège et les autres enfants,

ses hôtes, la maison d'éducation rend à la famille et à la société une valeur amoindrie, une non-valeur ou une valeur renversée, non point à inscrire aux profits et pertes, mais à ranger dans la catégorie des ennemis publics; ou bien elle rend à la famille et à la cité un robuste et vaillant collaborateur, prêt et résolu à être partout homme d'action et homme d'action bonne.

Par la faute de la société, généralement insouciante de l'avenir, par la décision qu'elle avait de se désintéresser de ses institutions, l'internat d'autrefois a fait plus de mal que de bien. D'où en partie, le discrédit où il est tombé. On use de l'internat, nous dirons même plus loin qu'on en abuse, en le censurant. Ne serait-il pas plus sage de travailler à l'améliorer?

Si on objecte que peu de Français, en somme, passent par l'internat [1], et que prendre la question de l'éducation par là, c'est s'attaquer à un détail, nous répondrons d'abord, en anticipant sur le chapitre suivant, que le nombre des internes est appelé à grandir non à décroître, que l'internat est le régime qui finira par recueillir presque tous

1. Relevé de novembre 1908 : lycées, 17.686 internes et 42,312 externes; collèges, 12.854 internes et 23.437 externes; soit 30.540 internes contre 65.749 externes.

les écoliers de France. Nous répondrons ensuite que, puisqu'il y a des internes, le pays entier est intéressé à ce que cette portion de la jeunesse, qui vit en contact avec les externes, qui, après le collège, viendra coopérer à la vie nationale, soit logée, nourrie, élevée de façon à gagner en santé, intelligence, capacité, vertu, et non de façon à perdre. Il semble que l'internat n'intéresse que les seuls internes et leurs parents ; il intéresse tous les condisciples des internes, il intéresse toutes les jeunes Françaises, lesquelles n'ont pas fait vœu de n'épouser que d'anciens externes.

Le public sent vaguement l'importance de cette question ; les hygiénistes la lui signalent ; les spécialistes, qui en l'espèce sont les universitaires, l'étudient et, ce qui vaut mieux, corrigent, améliorent, innovent. Enfin partout, dans les collèges et les lycées, les plus heureuses réformes et les plus diverses ont été proposées, tentées, accomplies.

Mais ni ces efforts de l'Université, ni cette disposition du public à suivre ce qui se fait au collège, ne sauraient aboutir à un utile résultat tant que l'Université et le public ne travailleront point en commun à la transformation de l'internat. Pour ces grandes entreprises où l'intérêt général est en jeu, il ne suffit pas que les fonctionnaires fassent leur devoir, tandis que les bénéficiaires regardent

et attendent. Dans une démocratie, tout citoyen doit être contrôleur, administrateur, promoteur de la chose publique : *in libertate labor*. Si trop de gens se laissent vivre, déclinent ces interventions, renvoient toute la besogne aux fonctionnaires, rien ne va plus. Il importe donc que beaucoup de Français s'occupent des questions d'éducation, qui sont les questions sociales par excellence. En particulier il importe que beaucoup de Français, il importe surtout que beaucoup de Françaises s'occupent de l'internat, ce groupement de fils sans mères, cette institution qui menace ou promet d'attirer tôt ou tard presque tous les enfants, de les soustraire à la famille, de les détourner de la cité. Le moment nous semble venu de chercher les améliorations, les créations qui rendraient cette institution définitivement bienfaisante.

Dans les pages que nous allons consacrer à l'internat, nous ne prétendons nullement offrir une solution, ni proposer un plan de réformes. Notre dessein est de provoquer des réflexions et des initiatives, en rappelant une fois de plus aux lecteurs que l'éducation des jeunes Français est l'affaire de tous les Français ; notre dessein est de gagner au collège les sympathies et les concours dont il a besoin et qu'on n'a guère l'habitude de lui apporter ; notre dessein est avant tout de montrer que si

le collège, par l'internat, a fait du mal, il peut, par l'internat, réparer le mal. Un grand éducateur, F. Pécaut, écrivait : « Ce n'est pas l'affaiblissement des croyances qui m'inquiète, mais l'oubli, l'inappétence de la vie intérieure, réserve secrète des énergies, des familles et des peuples, condition de la sagesse pratique en tout ordre, parce qu'elle est la condition de la possession de soi, le repliement sur le for intérieur du dedans[1]... » Cette inaptitude à la vie intérieure, morale ou religieuse, cette atrophie des organes internes, cette désaccoutumance du recueillement, cette poursuite du plaisir, cette désaffection du mariage et de ses gênes, de la vie de famille féconde et pure ont assurément des causes nombreuses et qui, de pays en pays, varient ; et elles peuvent être combattues par plus d'un remède. Mais nous estimons que le collège, par l'internat, a contribué à les répandre dans la société française et à les y enraciner ; et nous avons la conviction que le collège, par l'internat en train d'être réformé, peut et doit les combattre. Le mal auquel il a travaillé, le collège aurait assez tôt fait de le réparer s'il pouvait compter sur l'active collaboration des mères, éducatrices du futur collégien, et des collégiens, de ce peuple

1. *Quinze ans d'éducation,* p. 20, Delagrave.

des internes qui, dans une certaine mesure, est exposé à n'avoir que l'internat qu'il mérite. C'est pourquoi, de préférence c'est aux mères et aux fils que nous nous adressons.

Avec les représentants les plus autorisés des sciences naturelles, de la biologie et de la sociologie, nous croyons que la nature a fait l'humanité par la femme et par l'enfant. Au cours de ce livre, nous reviendrons bien des fois sur cette idée que notre titre résume et condense en deux mots. Dès maintenant nous l'exprimons fortement, afin qu'on sache pourquoi nous avons résolu de parler surtout aux mères et aux fils. A ceux qui ont commencé l'humanité, à la mère qui nourrit, à l'enfant qui retient la mère près de lui, l'oblige à lutter non pour sa vie à elle, mais pour sa vie à lui; à ceux qui ont créé ces quatre vertus : la patience, la sympathie, la sollicitude, la tendresse, à ceux-là surtout incombe le soin de maintenir l'humanité, de la développer, de l'enrichir, de l'ennoblir. C'est aux mères et aux enfants qu'il faut confier l'évolution de notre race. Au lecteur que surprendrait cette vue, nous nous permettons de conseiller l'étude préalable de quelques ouvrages; sans ces guides, l'éducateur de profession ou les parents risquent d'aller au hasard et de prolonger, au détriment du progrès, les démarches incertaines,

les échecs, les malfaisances de l'empirisme et de la routine. Nous signalons simplement *la Femme dans l'histoire*, de M. Gaston Richard, et *The Ascent of Man*, du célèbre biologiste écossais Henry Drummond[1].

Enfin, il est peut-être sage, pour chercher le remède, de remonter à une des sources du mal.

Par vanité, par délicatesse mal entendue ou par tendresse aveugle, des mères gâtent, au sens propre du mot, de jeunes gens qui, sans elles, deviendraient d'utiles citoyens. C'est cela justement que ces mères ne veulent pas. Il leur semble que leurs enfants ne sont point faits pour les carrières actives, pour la vie normale, complète, haute, pour la vie qui comporte luttes et risques, qui se soumet à des préceptes rigoureux, qui a pour règle le travail et pour but le bien de tous. Comme cette mère qui, dans une pièce d'Emile Augier, s'efforce d'éteindre les nobles aspirations d'un jeune homme ardent et généreux, elles soufflent sur les aspirations, sur l'enthousiasme, sur l'idéal; elles répri-

1. Le livre de M. G. Richard fait partie de la remarquable *Bibliothèque biologique et sociologique de la femme*, 1909, publiée chez Doin, sous la direction du docteur Toulouse. L'ouvrage de H. Drummond a été traduit en français sous le titre *L'Evolution de l'homme*; Saint-Blaise, Foyer solidariste, Suisse, 1909.

ment les élans, elles rapetissent les cœurs et elles les glacent, elles coupent les ailes. Pour l'écolier qu'elles confient à l'internat public ou privé, elles ne rêvent ni le génie, ni la gloire, ni la joie d'accomplir une tâche utile, mais l'oisiveté du rentier, les plaisirs du mondain, ou une position tout de suite acquise par le savoir-faire, non par le mérite et l'effort, et — couronnement de cette existence engourdie, inféconde — un riche mariage. Ces mères ne sont pas dans la tradition française, ni dans la loi de l'humanité. Ce sont des marâtres. Les vraies mères sont celles qui, avant de nous envoyer leurs fils, leur ont enseigné en d'inoubliables leçons le dévouement, l'enthousiasme, la fierté du cœur, toutes les puretés, toutes les beautés, toutes les grandeurs. Voilà les mères qu'il faut à nos internes.

PREMIÈRE PARTIE

INTERNAT

I

La famille d'aujourd'hui.

Jamais l'internat ne fut plus souhaité ni plus nécessaire. On l'attaque, un peu à la légère, sans donner de raisons, comme Legouvé qui, déjà en 1886, écrivait : « L'internat est aujourd'hui l'objet des plus vives attaques, et personne n'a le droit d'en parler avec plus de ressentiment que moi : j'ai été interne quatorze ans! Eh bien, je lui pardonne tout[1]... » On le condamne et on l'exige, on en use, on en abuse. Pour le bien de la société française, — j'ose l'affirmer, — s'il n'existait pas, il faudrait l'inventer.

1. *Soixante ans de souvenirs*, t. I, p. 209; in-8°, Hetzel.

Qu'est-ce à dire? Voici.

Nos collèges ont une double clientèle : l'ancienne, qui se recrute dans la bourgeoisie ; la nouvelle, qui se recrute dans le peuple et dont les rangs grossiront pour peu que le gouvernement tienne ses promesses, augmente le nombre des bourses, veille à les attribuer aux plus méritants, aux meilleurs élèves de l'école primaire.

Ces deux clientèles réclament pareillement, mais pour des raisons différentes, le maintien ou même le développement de l'internat.

Voyons d'abord les classes dirigeantes.

De plus en plus elles délaissent le foyer et perdent le goût du repliement sur soi, de la vie intérieure. Le père et la mère vont à leurs affaires ou à leurs plaisirs. Tous deux tiennent à leurs aises et assurent leur liberté. Donc ils prennent leurs précautions, et le plus tôt possible, pour éloigner l'enfant qui gêne et asservit. Les discours édifiants vantent les joies de la famille; la conduite répond-elle aux discours? Chose curieuse : moins on a d'occupations au logis, moins on accepte de s'en créer. Les parents qui pourraient se donner tout entiers à leurs enfants sont les plus prompts et les plus habiles à se décharger des enfants; les mères les plus libres excellent à se libérer davantage; elles se font remplacer d'abord par

la nourrice, puis par Fraülein, Miss ou Mademoiselle; enfin, n'osant pas pourtant interner leur fils au collège de la ville, elles usent de l'externat surveillé, que l'administration à dû justement créer pour cette clientèle, et qui, disons-le en passant, rendra les plus signalés services le jour où il sera mieux organisé, c'est-à-dire quand la surveillance des externes qui restent au lycée pour faire leurs devoirs et apprendre leurs leçons sera confiée à des maîtres toujours expérimentés, quand cette sorte d'étude deviendra comme la répétition de la classe et l'application discrètement contrôlée de l'enseignement qu'on y donne. Cette extension de l'internat est, en somme, excellente, puisque le nombre est très restreint des parents qui ont temps, patience et compétence pour surveiller les études et diriger l'éducation de leurs enfants. L'externat surveillé supplée, en les soulignant, à l'insuffisance ou à l'égoïsme, ou à la faiblesse d'une partie des familles bourgeoises.

Passons aux classes laborieuses des villes.

Moins encore que la maison du riche, le logis du pauvre est hospitalier à l'enfant. L'ouvrier, l'ouvrière, les employés sont pris par l'atelier, l'usine, le magasin, le bureau. Ils partent le matin, et souvent ne rentrent qu'à sept heures du soir. Les motifs de l'absence sont respectables cette fois;

l'abandon de l'enfant n'est pas moins complet; peut-être est-il plus dangereux.

D'abord l'ouvrier n'a point de domestiques pour tenir la maison ouverte, éclairée, chauffée. Quand il sort, il prend la clef; l'enfant, s'il revient avant les parents, n'a, pour les attendre, que la rue, la cour ou le palier. S'il lui était possible d'entrer, s'en trouverait-il mieux? Le logis du pauvre, par la faute de notre inintelligent égoïsme, est rarement sain, confortable et moral. Dans l'intérêt de l'enfant, dans l'intérêt de la société qui éprouve un dommage toutes les fois qu'un de ses membres perd la santé ou se déprave, il importe que l'enfant pauvre séjourne à l'école, y soit gardé, presque logé[1]. Aussi, bien qu'il n'admette pas d'internes, que fait l'enseignement primaire? Sous le nom de « cantines scolaires », il organise un véritable demi-internat; il se substitue aux familles impuissantes, durant les heures de travail, à surveiller, nourrir, soigner l'enfant. L'œuvre est si urgente que, même dans les petites localités où tout le monde se connaît, où la rue n'est pas dangereuse,

1. Voir dans le *Manuel général de l'Instruction primaire*, 4 janvier 1908, l'article : *Une enquête sur l'éclairage familial à Amsterdam;* il y est démontré que la prétendue « myopie scolaire » se contracte dans la famille où, l'enfant est si souvent mal éclairé, quand il travaille.

des asiles s'ouvrent à côté de l'école et reçoivent l'enfant quand il sort, l'abritent, l'amusent jusqu'à l'heure où la mère regagne le logis.

Ajoutons que, développée par les progrès de l'alcoolisme, par les excitations de la littérature commerciale, par la frivolité des mœurs, par l'oubli du respect qu'on doit aux autres et à soi-même, par l'abandon des vertus traditionnelles auxquelles le grand nombre ne sait rien substituer sinon des licences nouvelles, la dépravation domestique est, pour l'enfant qui reste au logis, un très grave danger. Au train dont vivent certaines gens de toute condition, il est légitime de se demander si, en contraignant de tels parents à s'occuper de leurs enfants, la société ne commettrait point une imprudence. Ces parents cherchent à se dérober? tant mieux! Leur défection sera salutaire; la société trouvera son compte à faire grandir loin de leurs proches des enfants qui recevraient au logis plus de mauvais exemples que de bonnes leçons.

Ce sont de telles raisons qui nous attachent à l'internat et nous font souhaiter le développement de toutes les institutions qui substituent leurs services réguliers et méthodiques aux interventions capricieuses, inexpérimentées et parfois dangereuses de certaines familles, ou au complet abandon

que leur égoïsme dicte, ou que leur condition impose à certaines autres.

*
* *

Toutes ces œuvres qui enlèvent l'enfant à la famille ont l'air d'être bienfaisantes, dira-t-on ; mais elles ne le sont pas, même quand la famille est incapable ou indigne. Le danger pour la société ne serait pas uniquement celui que signalent les journaux, lorsqu'ils montrent des partis politiques appliqués à prendre la place des parents, et, à Paris par exemple, ouvrant des garderies, fondant des patronages où ils enrégimentent, dès l'âge scolaire, filles et garçons. Le danger serait encore dans la désagrégation de la famille et dans l'avilissement de l'individu.

Du moment qu'elle est déchargée de ses devoirs envers l'enfant, qu'elle ne le garde plus auprès d'elle, qu'elle ne l'élève plus, que parfois même elle ne paie plus son entretien, il est évident que la famille ne saurait conserver ni une forte cohésion, ni une réelle utilité sociale. Or, pour la société, rien n'est plus dangereux.

En un sens, la famille n'est pas aussi indispensable à l'enfant que l'enfant à la famille. Sans parents, avec des crèches et des nurses bien sty-

lées, avec l'école maternelle telle que la dirigent des inspectrices du mérite de Mme Jeanne Girard[1], on fait pousser et on élève des garçonnets et des fillettes. Sans garçonnets et sans fillettes, *élève-t-on* une famille ?

L'enfant reçoit beaucoup de ses parents ; mais il leur donne plus qu'il ne reçoit. Et quoi donc ? Il leur donne les vertus (tendresse, dévouement, attention, prévoyance, retenue...) que l'individu, hors de la famille, apprend mal ou n'a que trop vite oubliées.

L'enfant a fait la famille, l'enfant a fait l'humanité.

Sans la faiblesse de l'enfant, sans cette disgrâce de la nature que Lucrèce — cette fois mal inspiré — a déplorée en vers admirables, que fussions-nous devenus ? Les avantages que le grand poète envie à l'animal qui naît armé, vêtu et fort, prêt à chercher sa nourriture ou capable de se suffire quelques jours ou quelques semaines après sa naissance, ces avantages nous auraient, selon toute probabilité, relégués à jamais parmi les animaux. Si la maternité se fût réduite à l'enfantement, on ne voit pas comment l'homme eût connu

1. *L'Education de la petite enfance*, par Mme Jeanne Girard, Colin.

la famille et la société, la science et la vertu. La faiblesse de l'enfant a retenu la mère auprès de lui, le père quelquefois aussi, mais la mère surtout, qui, protégeant, secourant, répétant chaque fois et plusieurs fois le jour les mêmes indispensables interventions, devint attentive, réfléchie, patiente, expérimentée, prévoyante et tendre, c'est-à-dire humaine, cessa d'être la femelle, fut enfin la *mère*. Ainsi le berceau a fondé le foyer et la cité. Ainsi, l'être vagissant, qui ne vit si longtemps que de la vie animale, a enseigné la vie humaine; la fragile créature qui ne savait rien que gémir, pleurer, suspendre sa bouche avide à la mamelle, cette créature a révélé ce qu'elle-même ignorait, elle a fait l'éducation de ceux sans le secours desquels elle aurait aussitôt péri, mais qui sans elle ne se fussent point humanisés.

La même cause continuant à produire les mêmes effets, ce qui a fondé la famille et inauguré la civilisation humaine, n'est-ce pas ce qui doit maintenir cette civilisation et la faire progresser? Des penseurs anxieux cherchent les causes de la *crise morale des temps nouveaux* [1].

Eh bien! cette crise, ce fléchissement des vertus ne seraient-ils pas dus avant tout à notre tactique

1. C'est le titre d'une belle étude de M. Paul Bureau, Bloud.

envers l'enfant, à notre application à fuir le mariage, à cette sorte de décision que nous semblons avoir prise d'être un peuple de *célibataires et de fils uniques*[1] ? Oui, dans la crise morale des temps nouveaux il paraît bien difficile de ne point reconnaître la responsabilité de tant de Français qui ne veulent pas fonder une famille, ou qui, s'ils se marient un peu tard et ont des enfants, les bannissent, ne les laissent pas grandir au foyer, empêchent ces petits moralistes inconscients, mais irrésistibles, d'accomplir leur bienfaisante mission.

De telles considérations devraient nous incliner vers une conclusion diamétralement opposée à celle que nous formulions plus haut. Puisque, à force d'être aidés ou suppléés partout où il faut faire effort, les Français risquent de perdre le goût et le désir des responsabilités, des contributions, du service ; puisque, déchargées de l'enfant, les familles voient s'arrêter leur progrès moral, il importerait de réduire ou même de détruire les institutions qui, comme l'internat, offrent aux familles un moyen de se dérober à un devoir et à une culture ; il faudrait contraindre les familles à se charger de la nourriture, de l'éducation, de la direc-

1. Titre de l'ouvrage bien connu de M. Rossignol (Roger Debury), *Un pays de célibataires et de fils uniques*, Dentu.

tion de leurs enfants ; il faudrait imposer à un peuple, trop enclin à déléguer ses fonctions, l'obligation de contribuer effectivement à l'éducation des enfants, à l'œuvre préservatrice par excellence, génératrice de capacités et de vertus.

Oui, il faudrait. Mais est-ce possible? Quel gouvernement réaliserait cela par un décret? Quel décret, sûr de se faire obéir, donnerait, en plus du bon vouloir, l'allégresse qui ici est indispensable, la compétence et la moralité qui, aussi nécessaires que l'enthousiasme, sont encore d'un plus haut prix? Si l'Etat soudain refusait de recevoir les enfants dans ses asiles, dans ses écoles et ses internats, est-ce que les parents se consacreraient aussitôt au devoir qu'on les voit aujourd'hui ou négliger obligatoirement, ou délaisser par calcul? N'a-t-on pas vu, sous le premier Empire, le public se détourner des Ecoles normales où il n'y avait pas d'internat et leur préférer des établissements privés ?

*
* *

D'autre part, il serait équitable de rechercher si la conduite des familles est aussi coupable qu'il nous plaît de le déclarer. Là où un premier regard n'aperçoit qu'égoïsme, relâchement, décadence, qui nous dit qu'il ne faille pas parler plutôt

soit d'une louable défiance de gens qui ne se sentent pas à la hauteur d'une mission dont la difficulté va toujours grandissant, soit d'un de ces troubles passagers, avant-coureurs d'une transformation, dont les phases font souffrir les contemporains, en attendant que la postérité en recueille les tardifs bienfaits?

Dans un ouvrage fort remarquable sur la *Femme dans la famille*, M. Paul Lapie montre comment, au cours des âges, la famille s'est transformée, et, perdant peu à peu étroitesse, cohésion, compétences multiples, activités diverses, a vu réduire insensiblement son importance et son rôle dont la société au fur à mesure s'emparait pour le bien final des individus et de la communauté.

L'antiquité a connu une longue période où la famille fut une secte religieuse fortement constituée sous l'autorité du père. Le moment vint où la religion cessa d'être étroitement domestique; aussitôt cet élément religieux, qui auparavant assurait l'union de la famille et sa force, se tourna contre elle et tendit à la dissocier. Du jour où le mari n'a plus été le prêtre du foyer, ayant pour diacre sa femme et pour troupeau ses descendants, la cohésion de la famille a été entamée, son champ d'action rétréci, son rôle modifié.

Le chef de famille eut jadis le pouvoir d'un

magistrat; il légiférait, ordonnait, jugeait, condamnait sans appel. L'autorité publique n'avait rien à voir dans la demeure du souverain. Puis le jour vint où l'autorité publique s'interposa entre le mari et la femme, le père et les enfants. L'Etat pénétra dans le foyer pour veiller à ce qu'aucune injustice n'y fût commise. Il continue, et soustrait de plus en plus la femme à l'autorité maritale, l'enfant au despotisme paternel. Qui d'entre nous aujourd'hui est « pontife et roi dans sa maison »?

Ainsi « la famille était jadis un temple, et l'organisation du service religieux y maintenait l'unité et la hiérarchie. Mais des temples se sont construits en dehors de la famille, et elle a perdu, avec son caractère de secte autonome, l'un des principes de sa discipline. La famille était jadis un Etat, un Etat centralisé et gouverné par un monarque. Mais le véritable Etat, grandissant en dehors d'elle, a fini par s'introduire dans le petit et par destituer son magistrat. La famille était parfois un atelier, mais la grande industrie est en train d'en disperser les membres. La famille est encore un « hôtel »; mais elle perdra à son tour ce caractère, comme elle a déjà perdu celui qui lui donnait, parmi les institutions sociales, sa plus grande originalité, son caractère pédagogique : la famille n'est plus une école, à peine est-

elle une nursery. Tous les besoins auxquels elle peut répondre trouveront satisfaction dans la société extérieure, chacun de ses membres doit la quitter. Loin d'être pressés les uns contre les autres et placés sous l'autorité d'un chef, ils sont dispersés et soustraits tout le jour à cette autorité par les conditions nouvelles de la vie religieuse, politique, économique et sociale ». (P. Lapie.)

La famille fut longtemps l'asile naturel de l'enfant et son école. Il y recevait les soins qu'exige sa faiblesse, l'initiation qu'exige son ignorance. Il y était nourri, élevé, instruit. Le progrès des sciences, la complication de la vie, la division du travail ont progressivement rendu insuffisante ou impossible cette contribution familiale. Faute de temps, faute de capacité, de fortune et de forces, la mère ni le père ne suffisent plus à l'entreprise pédagogique. Elle est trop compliquée, trop délicate et trop coûteuse. Un rentier seul pourrait se charger d'instruire et d'élever ses enfants, à la condition de posséder une instruction encyclopédique, des compétences multiples allant de la bicyclette aux sciences exactes, un entraînement de professionnel et un dévouement inépuisable. Actuellement, c'est une nécessité que l'industrie pédagogique, privée ou publique, s'empare des

enfants et se charge de toute leur instruction, et par conséquent les enlève à la famille.

Telle est l'évolution qui, en haut comme en bas, sans que nous puissions guère l'enrayer, vide nos demeures, dépossède la famille de la plupart de ses fonctions, les industrialise, les socialise.

Est-ce un phénomène tout naturel, une conséquence des nécessités économiques, un développement normal et bienfaisant de la division du travail, bref une condition et un effet de la civilisation?

Est-ce, au contraire, un symptôme de décomposition, d'abaissement des caractères, d'engourdissement des volontés, une suite de la recherche égoïste des plaisirs ou du mauvais agencement d'une société où rien, ni la production, ni la répartition, ni la consommation des richesses ne se trouve intelligemment, scientifiquement organisé?

A cette dernière hypothèse s'opposent la régularité, la constance, la généralité du mouvement. L'opinion dominante s'y oppose pareillement. Qui, en effet, considère comme une calamité l'allégement prodigieux que le siècle dernier a introduit dans les travaux du ménage? On en jouit sans arrière-pensée ; beaucoup même, si on leur disait que le train de nos maisons n'a pas toujours été tel qu'ils le voient, seraient fort surpris. Seuls

les provinciaux, ou les habitants des campagnes, ont connu l'invraisemblable vaillance des aïeules, levées tôt et couchées tard, accomplissant chaque jour le tour de force d'être au four et au moulin, à la cave et au grenier, au rouet et à la promenade, à la cuisine et au salon ; d'y être et d'y commander servantes et valets, d'y entraîner par l'exemple, d'y faire sans bruit, sans plainte, de toutes les besognes la part la plus rude et la plus délicate, celle qui réclamait le plus de courage, le plus d'intelligence, le plus d'adresse, le plus d'âme. On ne connaissait guère alors la chaise-longue ni la neurasthénie. Que les temps sont changés ! Là où, en 1809, une mère, ses filles et ses servantes avaient quotidiennement une tâche qui de l'aube au coucher tenait en haleine la maisonnée entière, en 1909 une seule bonne, souvent très jeune, ou même une simple femme de journée, expédient tout en quelques heures. Le train domestique s'est réduit à tel point que si nos femmes menaient sagement la vie simple de leurs aïeules, les travaux de la maison, bien avant midi, seraient achevés. Qui dit cela ? un homme sans expérience, un pédant myope et stupide ? Mais non, mesdames, c'est vous-mêmes. Sans doute, vous ne faites pas de telles déclarations à haute et intelligible voix. Mais une femme a-t-elle besoin de

parler pour dire éloquemment? Si votre vie était bien pleine, seriez-vous si gentiment ingénieuses à la compliquer? Auriez-vous inventé les fameux « devoirs de société » si, au logis, il restait assez de devoirs véritables pour vous retenir et vous absorber?

Passée la mode de filer le lin, carder la laine, coudre les vêtements, cuire le pain, pétrir les gâteaux, confectionner pour l'année entière confitures, conserves, charcuterie, liqueurs, pour une maisonnée de huit à dix personnes...

Passée la mode d'être *maîtresse de maison !* Un logement somptueux tient aisément en un étage.

Sous prétexte d'hygiène et de bon goût, les pièces de quelques mètres carrés, percées de deux fenêtres, n'admettent que des mobiliers très discrets : six sièges au plus, peu de gros meubles, et les plus gros si petits! Aux murs, plus de tentures; aux fenêtres, plus de baldaquins; aux parquets, plus de tapis ; aux plafonds, plus de moulures, nids à poussière, plus de lambris... : ripolin et linoléum, propreté plutôt qu'ornement. Le luxe s'entretient au torchon mouillé, c'est-à-dire à petite peine; la vie courante pareillement. A la cuisine, au cabinet de toilette, à la salle de bains, tournez le robinet, pressez le bouton, vous avez eau, gaz, lumière, combustible à volonté. En voiture, en tri-

porteur, en chariot-automobile, sur un appel au téléphone, les fournisseurs apportent, prêtes pour la consommation de Monsieur, Madame et Bébé, quand Bébé n'a pas encore été congédié, les utilités que jadis la ménagère devait confectionner pour une véritable famille, ou dont elle avait à surveiller la préparation, après avoir couru la ville afin de s'en procurer les éléments dans une vingtaine de boutiques. Et le progrès continue.

Nous dirons plus loin si une telle transformation de la vie domestique ne peut pas, ne doit pas avoir les plus heureuses conséquences pour l'éducation des enfants. Pour le moment, constatons sans y insister que le premier résultat, ainsi qu'il arrive d'ordinaire, a été plutôt dommageable. Dans les classes laborieuses, la ménagère s'est trouvée sensiblement déchargée au logis, mais aussitôt elle a été accablée hors du logis; n'étant plus la ménagère esclave, elle est devenue l'ouvrière écrasée. Dans les classes aisées, la dame, soudain affranchie et désœuvrée, surprise, désorientée, démoralisée par ce trop prompt changement, a consacré au plaisir, aux vanités, aux romans, aux sports, aux visites, à toutes les formes mondaines de l'oisiveté, ce temps que ne lui prenaient plus la quenouille, le ménage et ses travaux incessants.

Pour corriger cette dissipation, qui, malgré les

apparences, n'est bonne ni à l'individu, ni à la société, serait-il expédient d'imposer à beaucoup de mères la surveillance des enfants ? faudrait-il supprimer l'internat et ses multiples succédanés ? En supposant que cette mesure fût possible, aurait-elle immédiatement pour résultat d'attacher la famille à ces enfants qu'elle a tant d'ardeur à confier aux établissements publics ?

D'abord mettons les pères hors de cause. Ceux qui ne s'occupent ni de leurs filles ni de leurs garçons, quoi qu'on fasse, ne s'en occuperont pas davantage. S'ils sont des oisifs, nuit et jour ils appartiennent au plaisir ; s'ils sont dans les affaires, songeons que les mêmes progrès qui ont simplifié la vie féminine ont terriblement compliqué le labeur masculin. Chef d'industrie, commerçant, agriculteur, spécialiste, le Français d'aujourd'hui ne peut plus, comme son arrière-grand-père, se laisser porter, enrichir par les affaires. Seule une intelligence toujours tendue, seule une activité incessante le maintiennent au courant, bien en forme, apte au combat : s'il s'arrête, il est dépassé, débordé, submergé. Donc, ne comptons pas sur les pères : leur activité est prise ailleurs.

Pour les mères, il est évident qu'elles sont nombreuses celles qui peuvent et veulent se consacrer et vraiment se consacrent à leurs enfants. Mais

les autres sont plus nombreuses encore. Dénombrons-les : il y a les ouvrières de la ville et des champs ; il y a les bourgeoises du village ou de la petite ville qui sont vite arrêtées, leur compétence réduite ayant trop peu de ressources dans leur localité ; il y a les bourgeoises de la grande ville qui n'ont ni le goût, ni le désir de se donner à leurs enfants.

Si donc, par une inconséquence étrange, l'Etat, qui multiplie crèches, écoles maternelles, cantines scolaires, etc., fermait les internats, qu'il n'a point d'ailleurs ouverts par caprice, ni par luxe, mais qu'il tient ouverts uniquement parce que sa clientèle en use avec excès et les exige, si l'Etat, dis-je, fermait les internats de ses lycées et collèges, on ne voit pas bien à quelles demandes il donnerait satisfaction. A qui ferait-il plaisir ? à qui rendrait-il service ? Oui, qui demande la suppression de l'internat ? Qui des trois intéressés : les enfants, la famille, la France, gagnerait à cette réforme ? Aucun des trois.

II

L'Internat est-il un « mal nécessaire »?

On prête à M. Gréard cette boutade : « L'internat est un mal nécessaire. » Le mot est assez joli pour avoir été trouvé par cet homme d'esprit; mais ce que dit ce joli mot est trop vilain pour avoir été pensé par ce moraliste éducateur. Se peut-il qu'un mal soit nécessaire? S'il est permis de prononcer le mot de nécessité, ce n'est qu'à propos du bien. Quant au mal, il doit être ou rejeté ou corrigé. C'est du reste à cette œuvre de correction que M. Gréard avait consacré sa haute intelligence et son grand cœur.

Quel que soit d'ailleurs celui qui l'a lancé, le mot a fait fortune. Interrogez à l'improviste vos amis sur l'internat : neuf fois sur dix la réponse commencera par l'inévitable : « L'internat est un mal nécessaire »; et la conclusion sera presqu'aussi inévitablement : « Il n'y a qu'un seul remède : la suppression. »

Soit, que l'Etat supprime ses internats.

Mais par quoi les remplacera-t-on?

La question ne paraîtra oiseuse qu'à ces gens impatients et décisifs qui, lorsqu'ils s'attellent aux réformes, commencent par abolir, persuadés que le besoin se chargera de remplacer avantageusement l'organe retranché. Le besoin — qui a plus d'obstination que d'intelligence — fait d'ordinaire revivre l'ancien organe, mais affaibli, mutilé, déformé. Je suis persuadé que la suppression de l'internat serait actuellement suivie d'une telle déception.

Tient-on toute prête une organisation, bien étudiée, pratique, peu coûteuse, qui dispenserait les habitants de la campagne ou des petites localités de se séparer de leurs enfants? A-t-on, par exemple, formé un corps de maîtres ambulants, qui iraient professer de bourgade en bourgade un programme concentré, réduit à l'essentiel, et qui porteraient aux villageois et aux dispersés cette instruction qu'actuellement il faut aller chercher dans les grands centres? A-t-on établi sur tous les points du territoire des chemins de fer à voie étroite, des services d'automobiles, des trains d'écoliers, bref des moyens de communication pratiques, confortables et peu coûteux qui permettraient aux collégiens éloignés de la ville d'arriver tous les matins et de repartir tous les soirs? A-t-on imaginé d'autres combinaisons? Serait-on

prêt du jour au lendemain à recueillir et à satisfaire toute la clientèle actuelle de nos internats? A-t-on gagné tous les parents — plus nombreux qu'on ne croit — qui, pour se dispenser de surveiller leurs enfants, les internent? Non. Alors, attendons-nous à ce que je disais plus haut. L'internat supprimé sera aussitôt remplacé par une contrefaçon de l'internat, par une organisation analogue, mais plus défectueuse. Le nom pourra changer, mais tous les vices de l'institution abolie renaîtront dans l'une des trois combinaisons suivantes :

1° Les fonctionnaires du collège prendront chacun un certain nombre de pensionnaires ; 2° quelques familles de la ville s'organiseront pour héberger plusieurs enfants ; 3° des industriels ouvriront de véritables internats.

Il ne semble pas qu'il faille compter sur la première combinaison. Les professeurs sont actuellement autorisés à loger chez eux cinq ou six pensionnaires. Ils n'usent guère de cette liberté. Et c'est naturel. L'universitaire est un casanier ; il aime son logis ; il y mène avec les siens une vie de recueillement et d'intimité ; ce sont des joies qu'il répugne à troquer contre un gain. Puis ce gain est aléatoire : une année on a cinq pensionnaires, l'année d'après on n'en a plus qu'un seul, le loyer reste le même. L'universitaire aura-t-il l'applica-

tion à ses intérêts qui rend l'entreprise lucrative? Supportera-t-il le client qui paie cher et dont plus d'une fois l'éducation est au-dessous de la fortune? Ayant fait la classe trois, quatre heures par jour, aura-t-il le courage de recommencer au logis, à table, partout? Enfin, il est des villes où l'on débute; le personnel est presque tout entier célibataire; il en est où l'on arrive en fin de carrière, alors qu'on est sensible surtout aux joies reposantes du foyer... Bref, il est douteux que le collège, par une sorte d'émigration à l'intérieur, réussisse à vider ses dortoirs dans la demeure de ses maîtres.

D'autre part, quelles seront, dans la ville, les familles qui ouvriront leur demeure aux pensionnaires? Evidemment, ce seront des gens besogneux et calculateurs, qui verront le moyen de faire marcher tout le ménage avec l'argent apporté par les collégiens. Le besoin ou la cupidité tiennent-ils lieu de compétence? donnent-ils tout de suite des âmes d'éducateur? On rencontrera parfois des ménages sans enfant, quelques veuves ayant un ou deux fils à élever; là, peut-être, les cœurs s'ouvriront en même temps que le logis. Ce sera l'exception. Ainsi les familles les mieux qualifiées pour donner une bonne éducation seront précisément celles qui se refuseront à se transformer

en pensionnats. Le collégien ne sera admis ni au logis où il y a des jeunes filles, ni au logis où règne l'aisance, le confort, le bien-être des expositions salubres, des quartiers gais, des jardins. Qu'aurons-nous gagné à fermer l'internat?

La plus grosse part des internes ira chez des industriels, chez des marchands de soupe. Les prix seront forcément plus hauts que ceux de l'économe. Les soins seront-ils plus paternels ? En l'absence de tout contrôle, ces maisons qui ne redouteront rien en dehors de la concurrence, comment nourriront-elles, comment soigneront-elles les enfants ? Ce sera le triomphe des institutions Moronval et Squeers[1], avec les injustices, les préférences, les attentions pour le client riche, les complaisances pour ceux qui menacent de partir, les yeux fermés sur les pires fredaines, les portes ouvertes jour et nuit. Les maisons qui se respecteraient — et il s'en trouverait — ne pourraient prendre que des pensionnaires riches ; toute une partie très intéressante de la clientèle du collège se trouverait évincée. Est-ce admissible dans une démocratie[2] ?

1. Daudet, *Jack ;* Dickens, *Nicolas Nickleby.*

2. Et je ne parle pas d'une quatrième possibilité, qui serait l'émigration de tous les internes de l'Etat dans les établissements libres transformés en pensions.

Tous les internats privés sont-ils donc condamnés, du moins exposés à tomber dans ces défauts? Est-il fatal que, s'ils prospèrent, ils deviennent rapidement, par le fait même de leur succès, les populeuses casernes où l'enfant perd le goût de la famille, s'habitue à l'existence grégaire, se dépouille des plus délicates et des plus fines qualités de notre race, s'accoutume à l'indifférence pour ce qui se fait dans l'atelier, l'usine, la boutique et la cité? Est-il fatal que, s'ils ont de la peine à couvrir leurs frais, ces établissements aient recours à de peu honnêtes complaisances qui attirent, à défaut des parents, les enfants déjà corrompus et connaissant par avance les libertés dont ils jouiront dans ces maisons? Assurément non. Il y a des internats justement renommés qui réalisent de beaux bénéfices et restent irréprochables. Mais alors la bonne tenue de ces établissements dépend du chef. Un homme qui possède les dons les plus éminents de l'intelligence et du cœur, qui est à la fois un éducateur, un administrateur et un ami de la jeunesse, à lui tout seul fait la maison. Trouverait-on de tels directeurs dans les quatre ou cinq cents villes où l'on supprimerait les internats publics?

On pourrait nous objecter encore la réussite des *Maisons d'éducation du lycée de jeunes filles de*

Versailles[1]. Admettons que la prospérité de cette belle entreprise ne soit due ni à la femme de mérite, ni à l'homme supérieur, ni aux personnes dévouées qui, depuis 1903, se sont consacrées à cette œuvre. Il n'en restera pas moins ceci : de telles maisons sont dans des conditions privilégiées ; il est tout naturel qu'elles soient des institutions modèles, des internats confortables, accueillants, familiaux, moralisateurs. Pourquoi ? parce que leur clientèle est féminine, leur administration est féminine, leur personnel est féminin. Les pensionnats de jeunes filles ne donnent de mauvais résultats que s'ils copient les couvents ou les lycées de garçons. Là où les directrices veulent rester des mères de famille, là où les élèves sont traitées comme nos filles dans nos foyers, les résultats sont excellents.

Espérerait-on ceci : que les familles qui, pour s'occuper de leurs enfants, manquent de loisir, de compétence, surtout de volonté, qui, d'autre part, n'ont guère été habituées à être associées, intéressées aux études, se trouveraient soudain transformées, et du jour au lendemain voudraient et sauraient organiser leur logis pour y garder, y ins-

1. Gabriel Monod, *Les Maisons d'éducation du lycée de jeunes filles de Versailles.*

truire, y élever l'enfant que le collège refuserait de recevoir? C'est inadmissible.

Admettons-le cependant. Quelles seraient les conséquences d'une telle révolution que rien n'aurait préparée?

Elles sont faciles à imaginer.

Beaucoup de parents, reculant devant l'effort et la dépense, arrêteraient les études au point où les ressources locales feraient défaut. Et voilà une perte pour la société, puisque un moins grand nombre de sujets recevrait la culture secondaire, précieuse en elle-même, indispensable en outre pour aller jusqu'aux Facultés et aux Écoles spéciales ou pour s'engager dans une quantité de carrières.

Peut-être d'autres parents, grâce à leur fortune ou à leur aptitude à s'associer, recruteraient un noyau de maîtres capables de conduire dix ou douze enfants à peu près du même âge. Le dommage serait moindre; il resterait encore fort appréciable. Au cours du siècle dernier, l'outillage de l'enseignement s'est perfectionné et compliqué. Un rayon de bibliothèque ne suffit plus à loger le bagage de l'écolier. Les livres mêmes ne sont qu'une partie du matériel scolaire et non pas la plus coûteuse, ni la plus indispensable. Cartes, instruments de physique, substances chimiques,

échantillons d'histoire naturelle..., quel est le syndicat de familles rurales qui serait assez riche et assez généreux pour acquérir tant d'objets qui serviront à peine quelques années et qu'il faudra ensuite abandonner ou revendre à vil prix?

Le savoir n'est pas tout, et plus on va, plus on sent qu'on ne saurait borner l'entreprise scolaire à la seule instruction. Le collège, non pas certes partout, mais déjà en beaucoup de villes, offre le confortable et presque le luxe. De tels éléments comptent plus qu'on ne croit dans une éducation complète. Dès que par le savoir et la moralité on prétend se ranger dans l'élite, il est obligatoire de se cultiver de bonne heure par un certain bien-être et une certaine beauté. Or, la suppression de l'internat enlèverait justement une telle culture à la partie de notre population scolaire qui la trouve le plus rarement au logis.

En fin de compte, dans un pays et à un moment où il est urgent, suivant un mot de Renan, d'élargir le tourbillon du progrès, d'instruire, d'élever, d'ennoblir le plus grand nombre de citoyens, la suppression de l'internat aurait pour premier résultat de restreindre l'extension de la culture intellectuelle et morale; d'interdire cette culture à ceux-là mêmes, enfants des campagnes ou des petites agglomérations, je ne dis pas qui en ont le

plus besoin, mais qui, corps robustes, esprits neufs, âmes fraîches, sont généralement plus aptes que les petits citadins, sinon à recevoir la bonne semence, du moins à la faire fructifier.

L'internat est loin d'être parfait; s'il était tel, vaudrait-il la peine de consacrer un livre à chercher, indiquer des améliorations, surtout à lui gagner l'aide précieuse des familles, des mères, des enfants? Mais si dangereux qu'on le veuille, le mal serait grand surtout dans le cas où, sans avoir informé, réformé la famille, l'Etat soudain supprimait l'internat. Toute réforme est vouée à l'avortement qui change le milieu avant d'avoir changé l'individu. Les deux transformations sont indispensables et l'on ne peut négliger ni l'une ni l'autre; un sage législateur ne modifie *un peu* la loi que lorsqu'il a *profondément* modifié les mœurs.

*
* *

Le moment est venu d'attirer l'attention du lecteur sur un phénomène assez étrange.

Plus renseignée encore que les familles sur les lacunes, tares, erreurs, dangers de l'internat, l'Université, depuis une dizaine d'années, s'applique à corriger cette institution. Locaux, discipline, personnel, esprit, idéal..., elle travaille à tout rajeu-

nir et refondre. Or, plus elle apporte de zèle et d'entente à ce rajeunissement, plus l'opinion semble se prononcer contre l'internat !

Parallèlement on voit la famille tendre à s'affranchir de ses devoirs envers l'enfant, à se débarrasser de sa présence. Elle n'accepte plus — ce qui est significatif — les naissances nombreuses; elle a recours aux remplaçantes; elle use de plus en plus des crèches, garderies, asiles, écoles, externats surveillés, cantines scolaires et autres organisations que la démocratie, à l'exemple du catholicisme, a multipliées. Et ces mêmes gens, si enclins à renvoyer l'enfant du logis et à se faire suppléer auprès de lui, ces mêmes gens déclament contre l'internat ! Qui donc le leur impose ? Ils flétrissent le collège, et ils lui jettent l'enfant qui sait à peine marcher, comme un fardeau qu'ils ont hâte de déposer. Leurs attaques sont d'autant plus inexplicables que, dans cette hâte à se débarrasser de l'enfant, il n'entre pas seulement de l'égoïsme; on y peut apercevoir souvent un sentiment plus honorable, une sorte de défiance de soi-même, la conscience de n'avoir pas la compétence, ni l'autorité, ni les qualités morales... Beaucoup de parents, parmi ceux-là mêmes qui accusent le plus violemment le collège, sentent que l'atmosphère du collège sera meilleure pour leur enfant que

celle de la maison! Alors, pourquoi ces accusations?

Il y a mieux. Là où l'Université est maîtresse, elle a réparé, assaini, embelli ses locaux. Si un établissement reste sombre, laid, humide, inhospitalier, malsain, la faute n'en est presque jamais à l'Université, laquelle prend ce qu'on lui donne, généralement un vieux couvent, et subit ce qu'on lui impose. La faute en est à ces mêmes parents qui se répandent en plaintes contre l'internat et qui, électeurs ou élus, se moquent des bâtisses où ils logent les internes. Je ne cesserai de citer l'exemple de ces jeunes filles installées en un vaste collège, puis délogées par le conseil municipal, c'est-à-dire par des pères de famille. Le bâtiment sain et confortable est donné au bataillon, — ce qui est parfait, — les jeunes filles sont entassées dans la masure insalubre dont le ministre de la guerre ne voulait plus pour ses soldats! Et ce conseil municipal ne comptait que des bourgeois!

On sait encore ceci : l'Université ouvre des lycées modernes, coquettement bâtis à la campagne ou au milieu de parcs magnifiques; l'installation satisfait à toutes les exigences de l'hygiène, de l'esthétique et de la morale. Eh bien, ces lycées ne plaisent point aux parents! Les parents préfèrent les cou-

vents, les casernes contre lesquelles ils récriminent chaque jour!

Sous l'inspiration de maîtres éminents dont il suffira de nommer ceux que la mort lui a ravis : O. Gréard, H. Marion, l'Université a déchiré les règlements surannés, refondu la discipline; elle a donné pour mot d'ordre à la vie intérieure de ses maisons : justice, intelligence, liberté, affection; elle s'est appliquée à mieux recruter et à mieux former son personnel d'administrateurs et de surveillants. Peine perdue. Le public s'obstine à parler de cuistres, de pensums, de séquestres, comme si tout cet héritage d'un âge plus rude n'avait pas été répudié [1].

Visitez la cuisine de nos établissements; faites-vous à l'improviste communiquer le menu; entrez dans les réfectoires à l'heure où les enfants sont attablés par six ou huit, et dites si les traditionnelles histoires d'abominables ratas, de haricots avariés, de vin détrempé, de pain moisi, de viandes récalcitrantes avalées à la hâte sous l'œil menaçant d'un

1. Voir notamment un article de M. Gaston Deschamps, *Temps* du 2 août 1908. A propos de quelques romans où des universitaires jouent un rôle, M. G. Deschamps montre à quel point les auteurs méconnaissent les hommes qu'ils ont la prétention de peindre. Les modèles datent d'au moins quarante ans! On trouve la même inconséquence ingénument avouée par l'auteur dans une publication dont le titre est un leurre. P. Adam, *La Morale de l'éducat.*, p. 40, Flammarion.

cerbère et dans un silence monacal, dites si ces histoires répondent encore à la réalité!

Est-ce à dire que tout soit admirable du haut en bas de l'Université? Toute institution humaine a ses imperfections. Toute tradition mauvaise a des racines vivaces. Mais, à l'heure présente, l'Université veut et sait corriger, améliorer, perfectionner tout ce qui touche à l'internat. Elle y travaille; ses efforts portent des fruits. Comment se fait-il qu'on choisisse justement ce moment pour proclamer que l'Université, apte à instruire la jeunesse, est incapable de la loger, de la nourrir, de l'élever?

Lorsque l'Université menait ses internes tambour battant, lorsqu'elle les logeait, chauffait, nourrissait comme Harpagon ses domestiques, lorsqu'elle affublait les enfants d'uniformes ridicules, lorsqu'elle grillageait ses fenêtres et trouait de judas toutes ses portes, lorsqu'elle empêchait les parents d'entrer et les enfants de sortir, bref, lorsqu'elle copiait l'architecture du couvent et son régime, on acceptait tout, on vantait tout! Le collège se laïcise et s'humanise, il répudie le type cloître ou caserne pour s'aménager sur le modèle des plus riants et des plus confortables logis, et aussitôt on part en guerre contre l'internat!

Cette question pédagogique serait-elle étrangère à la pédagogie?

*
* *

Des éducateurs qui admirent l'Angleterre et l'Allemagne prétendent que les pratiques de ces nations sont précisément ce qu'il nous faut. M. de Coubertin, par exemple, nous convie à supprimer l'internat, disant qu'au contraire « l'externat c'est la mainmise de la famille sur la moitié de l'éducation, c'est-à-dire un fait dont la portée sociale est immense[1] ». En théorie, M. de Coubertin a raison. Dans la pratique verrions-nous ce qu'il annonce? Si l'Etat fermait ses internats la famille mettrait-elle aussitôt la main sur l'éducation? Les gens du monde où l'on ne travaille pas, pris d'un beau zèle, veilleraient-ils soudain sur ces enfants dont ils sont aujourd'hui si prompts à se débarrasser? Les gens d'affaires fermeraient-ils l'usine ou le comptoir? Les campagnards quitteraient-ils le village pour s'installer aux portes du lycée d'externes? Non. Les familles ne changeraient rien à leurs habitudes ; elles s'adresseraient à d'autres fournisseurs, voilà tout.

Ces fournisseurs vaudraient-ils mieux que l'Etat? C'est ce qu'il faudrait savoir. Le logeur libre aurait-il

1. P. de Coubertin, *Notes sur l'Instruction publique*, p. 11.

les capacités, l'expérience, le dévouement du logeur actuel, principal ou proviseur, c'est-à-dire du fonctionnaire inspecté par des chefs, contrôlé par sa clientèle, morigéné au moindre manquement par la presse, limité dans ses bénéfices, aidé par de nombreux collaborateurs, offrant par suite à la société le maximum de garanties? Le maître de pensionnat privé ferait-il les mêmes prix que l'Etat? Singulier progrès : une démocratie fermant les établissements accessibles aux fortunes modestes, écartant de la culture les classes laborieuses, ou, si elle voulait quand même leur en faciliter l'accès, payant de fortes bourses en des pensionnats très chers pour y tenir quelques boursiers qui s'y verraient traités de haut en bas!

Décidément hostiles à toute pension nos internes iraient-ils dans les familles? Quelles garanties les familles présenteront-elles qui vaudront les garanties qu'il est si facile d'exiger de l'Etat? Comment les familles s'y prendront-elles pour donner à leurs hôtes ces vastes locaux, ces jardins, ces piscines, ces laboratoires que l'Etat met à la disposition de sa clientèle pour un prix qui défie toute concurrence? Et qu'on ne dise pas que ce luxe est inutile. Il est indispensable, nous l'avons déjà dit. Dans le costume, la table, l'ameublement, le travail et le jeu il y a une somptuosité blâmable et corruptrice.

C'est celle que notre vanité a le plus de pente à convoiter et de joie à étaler. Il y a une autre sorte de luxe qu'il faut entretenir autour des enfants : par le bien-être qu'il procure, par l'intelligence qu'il manifeste, par les habitudes de propreté, d'ordre, d'arrangement, d'harmonie qu'il inspire, par les besoins impérieux qu'il fait naître, il est éminemment civilisateur. Tout homme qui n'a pas appris à l'aimer n'est pas assez humain. C'est ce luxe que la démocratie doit répandre et que l'Université peut, mieux que n'importe qui, distribuer avec mesure et discernement.

On m'accusera d'être étatiste.

L'accusation porterait s'il s'agissait d'ôter à l'initiative privée un service où elle excelle. Elle porterait si j'essayais de détourner les familles de toute intervention, si je leur conseillais de confier leurs enfants aux internats universitaires, puis de se désintéresser de tout. Elle porterait enfin si, de tels conseils, je les adressais à des familles passionnées pour leur rôle, se dépensant avec fièvre au foyer et dans la cité. Ce que nous avons, ce que l'Etat met à notre disposition n'est pas parfait ; d'accord. Ce que nous mettrions à la place serait moins parfait encore. Conservons donc une institution traditionnelle ; ne brisons pas la continuité, et que les parents se rapprochant du collège coopè-

rent, poursuivent avec lui le progressif perfectionnement de l'internat.

Pourtant le discrédit où l'internat est tombé doit avoir des causes : il y a un mécontentement dont il faut rechercher l'origine.

Au jugement de beaucoup de Français qui ont aujourd'hui des fils ou des petits-fils à mettre au collège, l'internat est une institution exécrable. En ont-ils souffert lorsqu'ils étaient eux-mêmes collégiens? Probablement fort peu. C'est plutôt au sortir du collège qu'ils ont senti, plus ou moins cruellement, l'irréparable dommage causé par une éducation mal conduite, soumise à un idéal qui ne répondait pas aux besoins de la vie moderne. Ces bacheliers, tout fiers de leur diplôme, se sont aperçus alors que la préparation au baccalauréat n'avait que de lointains rapports avec la préparation à la vie; que les matières du programme, les exercices de la classe, les livres et leurs peintures approximatives ou leurs renseignements de seconde main n'étaient utilisables à peu près nulle part[1].

1. Lettre de Guizot dans Bourgain, *Gréard*, p. 174 : « Il y a trop loin de l'atmosphère intellectuelle du monde réel à celle du collège. Une foule d'enfants, ne trouvant nulle part à apprendre ce dont ils ont besoin et envie, viennent là apprendre ce dont ils n'ont ni besoin ni envie. Pour dire vrai, le collège et presque tout notre système d'éducation publique sont encore faits à l'image de l'ancienne société... » Écrit en 1832.

En revanche, mille choses dont on ne leur avait jamais parlé ou pour lesquelles on avait manifesté devant eux éloignement ou mépris avaient dans la société une importance dont ils étaient confondus. Ils se sentaient presque partout dépaysés, quelquefois ridicules, plus souvent impuissants. Rien de plus douloureux, quand on la fait trop tard, que cette découverte : comprendre qu'on est mal adapté à l'existence qu'il faut vivre. Voilà, sauf erreur, la grande cause des rancunes.

Mais pourquoi rendre responsable l'Université ?

Nous ne saurions tout voir, tout dire. Il faut cependant multiplier les points de vue et les explications. Ce discrédit où est tombé l'internat, n'aurait-il pas d'autres causes aussi réelles et moins visibles ? Peut-être. La famille, avons-nous dit, évolue ; l'Etat peu à peu lui enlève ses fonctions, réduit son rôle ; nous l'avons montré en résumant l'ouvrage de M. Paul Lapie. La dépossède-t-il de tout ? de l'autorité, c'est possible ; du sentiment, non pas ; ni de l'action. C'est la famille plutôt qui, de ces deux côtés, par dissipation et paresse, s'allège. Il est permis de penser que plus elle perd en initiative sociale, plus elle devrait se dépenser autour des enfants. Sans une telle compensation le danger serait grand. Et cela — que ne sentaient peut-être pas nos pères — commence à nous troubler et à

nous inquiéter. Nous ne voyons pas tous très nettement, mais plusieurs d'entre nous se doutent que « toute modification de notre organisation sociale qui tendrait à altérer l'esprit de famille, quand bien même elle constituerait à d'autres égards un progrès, serait en réalité un mal[1] ». Et alors, ceux-là mêmes qui n'ont guère le culte de la famille et s'accommodent de l'allégement de son rôle en veulent néanmoins à l'internat s'il détache de la famille. Ceux qui, ayant le culte de la famille, goûtent ses joies et aiment ses devoirs, en veulent à l'internat s'il sèvre nos enfants de joie et de tendresse et les dispense de servir. Ceux qui goûtent la liberté plus pleine et la plus large activité que la famille moderne permet à ses membres en veulent à l'internat s'il reste autoritaire, fermé, méfiant à l'égard de tout ce qui éveille et enfièvre la curiosité et le besoin d'action. Ceux que la famille tendre, libérale et active a mieux adaptés à la vie intense et féconde qu'exige notre civilisation, en veulent à l'internat s'il s'applique à contrecarrer cette indispensable et bienfaisante adaptation.

« On ne jouit de la civilisation que dans la mesure où on lui est mentalement adapté », dit en-

1. Paul Souriau, *Les Conditions du bonheur*, p. 218, Colin.

core M. Paul Souriau. Oui, on n'en jouit et on n'y collabore que dans cette mesure. Aussi l'internat serait-il un mal, et un très grand mal, s'il se refusait à travailler intensément à adapter la jeunesse à notre civilisation. Ce refus serait une grande erreur; l'Université, quoi qu'on en dise, ne demande qu'à la répudier.

III

La grande erreur de l'internat d'autrefois.

La grande erreur de l'internat, la cause principale de son ancienne malfaisance bien plutôt que des griefs formulés contre lui, fut de trop mériter son nom.

Depuis quelques années, il s'en rend compte et réagit. De cette heureuse réaction, que les familles sont loin d'encourager, nous n'avons pas à nous occuper dans ce chapitre. Nous voulons seulement expliquer pourquoi l'internat jadis enfermait l'enfant derrière des murs et des barreaux et lui faisait, loin de la famille et de la nature, à part de la cité, une existence spéciale, artificielle, de reclus et de dispensé.

Si quelques-unes de ces pratiques se sont perpétuées, elles sont aujourd'hui un anachronisme, un non-sens, un danger. L'Université le voit et le dit; les parents l'ignorent ou se refusent à l'apprendre. C'est ce qui rend le danger plus grave.

La conception qui dominait au siècle dernier et qui, tout naturellement, est encore fort répandue, reposait sur ces deux principes :

1° Il faut dispenser l'enfant des travaux, le sevrer des distractions qui pourraient le détourner de sa mission propre, laquelle est d'apprendre les matières d'un programme et de préparer examens et concours ;

2° Il faut éloigner l'enfant de la famille et de la société, par crainte des exemples mauvais ou simplement inutiles.

Ces principes, les hommes compétents les prônaient et le public les acceptait, parce qu'ils répondaient aux idées, aux besoins, aux coutumes.

Aujourd'hui, idées, besoins, coutumes ayant changé, nous estimerions que l'erreur pédagogique est double. Nous jugerions d'une part que moins l'enfant est actif, moins il veut l'être ; d'autre part que moins il se mêle à la famille et à la société pour être témoin et surtout acteur dans le drame de la vie, moins est solide sa moralité. « On ne peut pas plus éviter les tentations qu'on ne peut éviter les microbes; la grande affaire c'est d'être assez fort pour y résister [1]. »

1. Pensée d'un courageux et noble jeune homme mort trop tôt pour donner sa mesure. Robert de Félice, *Toujours plu haut*, *Pensées éparses*, p. 69, Fischbacher.

L'ancien collège croyait que le meilleur préservatif c'est la barrière dressée entre l'enfant et le milieu où le mal se donne carrière. Nous comptons plutôt sur l'hygiène physique et morale, sur la vigueur acquise par l'exercice, sur la force vaillamment implantée dans l'organisme et dans le cœur. L'ancien collège ne mettait pas sa confiance où nous mettons la nôtre : dans l'action. Il avait une mission, et le collège d'aujourd'hui en a une toute différente. Le devoir présent du collège est de préparer chaque enfant à être un actif ouvrier, producteur d'utilités, un père actif, producteur d'hommes, un actif citoyen, producteur de progrès. Le collège qu'on nous a transmis ne se proposait rien de tel. Il ne voyait pas dans l'enfant l'ouvrier, le père, le citoyen futur. Nul, du reste, ne lui eût demandé de rapprocher l'écolier du travail, de la famille, de la cité. Ses administrateurs comme ses maîtres n'auraient eu que peu de goût pour une telle besogne. Ils eussent plus volontiers inspiré à la jeunesse méfiance, dédain ou indifférence pour ce qui se fait dans la ferme, l'atelier, l'usine, le chantier, pour ce qui s'élabore au foyer, pour ce qui se discute dans les assemblées. Le collège ne songeait nullement et n'avait point à préparer un ouvrier pour la cité terrestre, mais un aimable citoyen pour la république des lettres, pays enchanteur

autant qu'imaginaire, dont la carte rapprochait en une indétermination séduisante les bords du Céphise et de l'Ilissus, la campagne de Rome, Tibur, Baies, les Champs-Elyséens et Versailles ; dont la langue était parfois celle d'Homère ou de Platon, plus souvent la langue de Virgile et de Tite-Live, et, pour les rapports quotidiens et l'usage courant, un mélange des plus harmonieux échos de ces idiomes aux douceurs souveraines, de la poésie de Racine, de l'éloquence de Bossuet, de la phraséologie de l'abbé Delille ; dont la politique, par un éclectisme non moins surprenant, enflammait d'enthousiasme pour la République romaine, Solon, Harmodius, Scévola, Brutus, Caton, Sully, Richelieu et Louis XIV.

En ces sortes de jugement sur le passé, quand on reste dans les généralités, on est inexact et injuste. Ici, il faudrait pouvoir retracer, dix ans par dix ans, l'histoire de quelques collèges pris dans chaque région de la France, et dégager, mettre en relief les traits dominants et communs. Il existe plusieurs de ces monographies ; à défaut d'une étude d'ensemble, marquons nettement ceci : vers 1813 (c'est l'année où Victor Hugo faillit être enlevé au parc des Feuillantines) jusque vers 1853, le collège avait un personnel et une clientèle qui ressemblaient fort peu au personnel et à la clientèle

que nous trouvons aujourd'hui dans les établissements universitaires. Durant cette période de quarante ans, le collège, logé le plus souvent dans un couvent, est presque toujours dirigé par des ecclésiastiques. La discipline est monacale, l'esprit est mi-religieux, mi-mondain, en comprenant mondain au sens que nous avons indiqué en parlant de la république des lettres. Des abbés y enseignent, ou des humanistes. La clientèle n'est en aucune façon comparable à celle de nos lycées : elle est bien moins nombreuse ; elle ne se recrute guère que dans la haute et moyenne bourgeoisie ; enfin et surtout elle ne vient pas au collège pour faire l'apprentissage complet de la vie, elle n'y entre qu'assez tard, pour y achever ses études. Jusqu'au second empire, l'enfant n'est guère mis au collège avant sa douzième année. Même après 1860, la bourgeoisie riche et l'aristocratie font débuter leurs fils à la classe de quatrième.

Mais reprenons à la date que nous avons fixée plus haut et voyons quelle était la coutume vers la fin du règne de Napoléon Ier.

En ce temps-là, l'enfant jusqu'à douze ans, quatorze ans, vit au grand air, dans les bois, dans les champs ; parfois, si sa famille est modeste, il travaille, comme Michelet, il aide ses parents dans leur métier ou leur commerce ; le plus souvent,

la vocation étant imposée par les parents, le fils aîné continuant la profession du père, l'enfant est occupé dans l'étude ou le cabinet paternel.

Nos plus grands hommes, Chateaubriand, Victor Hugo, Lamartine, Quinet ont poussé librement en petits paysans, en petits sauvages. « Ses premières années, Chateaubriand les passa sur la grève, élevé comme le compagnon des vents et des flots, de Dinard à Saint-Malo et Paramé, en présence du plus beau paysage maritime qui soit au monde, chemise déchirée, bas troués, se battant à coups de galets avec les mousses, le visage égratigné et meurtri, mal vêtu, sans argent pour acheter des jouets ou des gâteaux[1]. »

Il est inutile de rappeler l'enfance de Victor Hugo et celle de Lamartine : qui n'en connaît les détails ?

Voici un épisode de l'année 1814 ; on y verra que le jeune Edgar Quinet était aussi peu tenu en serre chaude que le vicomte de Chateaubriand. « Les menues blessures ordinaires, dit Quinet parlant de lui-même, étaient les yeux pochés, les bras démis, le corps ankylosé. J'avais à la lettre un chirurgien attaché à ma personne, et il n'était pas médiocrement occupé. Un soir je rentrai tenant

1. Bardoux, *Chateaubriand*, p. 23, Lecène Oudin.

mon bras gauche dans ma main droite. Mon chirurgien le crut d'abord cassé, il n'était que démis. C'était un coup de perche. Je fus retenu plus d'un mois au logis. Outre que je portais avec orgueil mon bras en écharpe, je revins forcément à quelques arts de la paix. J'appris, par exemple, à faire des bagues d'abord en crins, puis en cheveux. J'augmentai aussi la masse de mes connaissances par la lecture des *Quatre fils d'Aymon* qui me donnèrent mes premières notions du Moyen-âge et de chevalerie. De plus, j'appris, vers ce temps-là, d'un chanteur public, la complainte du *Juif errant* que je ne devais plus oublier. Telles furent mes principales acquisitions intellectuelles dans le courant de ce printemps de 1814[1]. »

Jean Reynaud est un peu plus jeune que Quinet, il a trois ans de moins ; sa mère a les mêmes principes que Mme Quinet. « Elle plongea, dit Legouvé, ses trois vigoureux enfants en pleine nature... » C'était en 1815. « Peu de travail, sauf quelques courtes études. Les champs et les bois pour maîtres, la vue du ciel pour *De viris*, la vie champêtre pour leçons. Mes trois bandits (les trois fils de Mme Reynaud) partaient seuls dès le matin, et passaient toute leur journée dans les forêts, dans les

1. E. Quinet, *Histoire de mes Idées*, p. 98, Hachette.

fermes, suivant les garde-chasses, mangeant dans quelque cabane de bûcheron, vivant de la vie du peuple des campagnes et ne revenant que le soir, harassés, hérissés, les habits déchirés, mais avec un luxe de santé sur le visage, qui disait à leur mère : *Tu fais bien*[1]. »

Cette éducation virile était-elle inspirée par le train même de l'époque, par la débordante activité qui depuis 1789 soulevait le pays? Etait-elle la suite naturelle des enseignements de Jean-Jacques, l'imitation d'Emile élevé parmi les laboureurs? Ou encore, comme le fait entendre E. Quinet, devons-nous y voir une prévision très sage et très tendre, qui armait la jeunesse en vue de l'existence que l'Empire lui réservait, qui n'osait assombrir par l'étude et la discipline les premières années de ces adolescents attendus sur tant de champs de bataille par la mort? « N'étions-nous pas destinés, en effet, à mourir prématurément au coin de quelque bois, d'une mort sanglante et ignorée? Ne fallait-il pas avant tout nous aguerrir, nous tremper de fer? Et d'ailleurs, pourquoi tourmenter par de vaines études des enfants qui auraient à peine quelques années de jeunesse, et qui n'arriveraient certainement pas à la virilité? Ne fallait-il pas au moins

1. Legouvé, *Soixante ans de souvenirs*, II, p. 285, Hetzel.

leur laisser respirer l'air libre à pleins poumons, puisque cela devait durer si peu? Ma mère s'expliquait clairement avec moi là-dessus, comme en toute chose, avec un singulier mélange de force, de résignation, de liberté d'esprit et d'amertume[1]. »

Evidemment, tous les parents, toutes les mères n'avaient ni le bon sens, ni la culture, ni la décision de ces femmes d'élite auxquelles le siècle dernier doit la plupart de ses grands hommes, mais on peut présumer que, sur l'éducation des garçons, les idées courantes devaient être à peu près celles de Mmes Hugo, de Lamartine, Quinet, Reynaud[2].

Que le collège fût à ce moment ce que Victor Hugo, en 1839, lui reproche d'avoir été, n'est-ce pas naturel? Est-ce que l'internat, avec ces jeunes coursiers indomptés, aurait pu pratiquer la discipline paternelle? Ni leurs parents, ni eux-mêmes n'y auraient trouvé leur compte. Avec de tels enfants, qui n'étaient plus de tout jeunes enfants, et qu'une éducation à la spartiate avait trempés, il fallait

loin des mères
Le joug, le dur travail et les larmes amères.

1. E. Quinet, *Hist. de mes Idées*, p. 141.

2. Voir aussi les idées de Mme de Rémusat sur la femme *épouse et mère d'un citoyen, Essai sur l'éducation des femmes*, pp. 54-143, Hachette.

Nous n'approuvons pas, mais nous comprenons cette théorie des pédagogues d'alors :

> que la sévère étude
> Etait fille de l'ombre et des cloîtres profonds;

et, sans les lui envier, nous pardonnons au vieux collège

> Ses bancs de chêne noir, ses longs dortoirs moroses,
> Ses salles qu'on verrouille...
> Et sans eau, sans gazon, sans arbres, sans fruits mûrs
> Sa grande cour pavée entre quatre grands murs.

La nature, la famille, la cité avaient eu leur temps : douze ou quatorze années sur lesquelles le collège n'avait rien pris. A son tour le collège avait le sien qu'il se réservait jalousement. Qui l'en blâmerait ? Son œuvre était nettement circonscrite : les études. Quelles études? Celles qui formaient « l'honnête homme » ou qui préparaient au grand concours, lequel, par ses succès, menait à tout. Latin et catéchisme, le collège ne sortait pas de là, il n'avait pas à en sortir.

Pour mater ses rudes écoliers, il avait la discipline et l'isolement. L'isolement surtout. Le dehors était le grand ennemi. S'il pénètre jusqu'à l'écolier, ou si l'écolier est rendu un moment à la liberté, c'est un risque de révolte, une tentation de fuir

pour ne plus revenir. L'exemple de Lamartine n'est point unique. Voilà pourquoi le collège se méfie du dehors. Cette méfiance est pour ainsi dire sa suprême pensée ; pensée visible, matérialisée par les murs, les verrous, les barreaux, les grillages ; par la défaveur marquée à l'externe, tentation vivante, rappel séduisant de la liberté perdue ; par la froideur dans les rapports avec la famille rarement appelée, arrêtée presque à la porte sur les banquettes de l'inhospitalier parloir, aux jours, aux heures du collège qui, à dessein, ne tient compte ni des foires locales, ni des horaires de la diligence ; par l'application à rogner les sorties, les congés, à les supprimer pour la plus insignifiante peccadille ; par l'interdiction des exercices et des passe-temps qui éveilleraient le souvenir des aventures, des plaisirs ou des tendresses de l'ancienne vie.

« La vie que l'on menait dans les collèges n'était pas bien variée. On sortait peu. Dès qu'au lendemain de la Toussaint (c'était le jour de la rentrée, les vacances étant en septembre et octobre) la porte s'était refermée derrière le pauvre interne, il en avait pour dix longs mois de travail ininterrompu et monotone. A peine pendant deux ou trois jours au premier de l'an, et pendant une semaine à Pâques, lui permettait-on de revoir sa famille. L'idéal pour les universitaires eût été de

supprimer toutes les sorties. Ce désir est nettement exprimé et commenté dans les rapports que les proviseurs et les principaux adressaient aux recteurs. La difficulté des communications et la longueur des voyages obligeaient les élèves des campagnes à perdre des journées entières et à vivre dans la promiscuité des diligences. Au retour, pour profiter d'un courrier ou d'une occasion, ils arrivaient un jour, deux jours à l'avance et attendaient dans les auberges l'heure de la rentrée. Des désordres se produisaient et le renom du collège en souffrait. Il faut ajouter que dans ces pensionnats, où l'on évitait autant que possible le contact des internes et des externes, les bruits du dehors arrivaient assez peu. L'existence y était telle que les sorties causaient dans la vie des enfants un bouleversement qui effrayait l'administration. La sortie était l'affranchissement momentané d'une règle sévère et dure ; c'était la liberté exubérante, la détente brusque et complète. Nos sorties multipliées, notre discipline où l'on ne connaît plus ni le séquestre, ni la marche au pas, ni le silence en dehors des heures du travail, ont apporté à l'existence de l'écolier un adoucissement qui atténue la joie des sorties. Il n'est pas rare aujourd'hui l'interne qui envisage sans trop d'effroi les dix mois de travail. Mais les principaux et les proviseurs

de 1810 redoutaient les désordres qui accompagnaient presque inévitablement l'ivresse d'un séjour au dehors[1]. »

Ainsi, soit pour se défendre contre sa turbulente clientèle, soit pour s'acquitter mieux du service réduit qu'on attendait de lui, soit parce qu'il subissait à son insu l'influence des couvents où on le logeait et l'esprit de ses directeurs qui étaient des ecclésiastiques ou des célibataires auxquels le siècle faisait peur, le collège fit de l'interne un reclus et un spécialiste dispensé de tout ce qui n'était point sa spécialité.

Ainsi le collégien — et cela sera acquis pour toute la durée du dix-neuvième siècle — le collégien ne sera point un enfant traité en enfant, un adolescent qui se développe pour arriver, le corps robuste et agile, l'esprit riche et assoupli, l'âme vaillante et enthousiaste, aux œuvres de la virilité ; le collégien ne sera point le candidat à la vie, puisqu'on le prépare en dehors de la vie et qu'on le dispense des contributions les plus essentielles. Il sera, s'il appartient à l'élite, le nourrisson des Muses, le compagnon, le disciple et l'émule des

1. L. Bordes, professeur au Lycée Bernard-Palissy, *Le Collège d'Agen, 1811-1858*, p. 34, Palmarès du Lycée d'Agen, 1908.

plus nobles esprits du passé, l'humaniste, le rêveur, le poète qui, loin des misères, des souffrances, des laideurs courantes, cherche un refuge dans les pures régions de l'idéal, dans ces *templa serena* où règne la paix ; non pas sans doute cette paix joyeuse et triomphante qui dilate une âme délivrée de la lutte contre elle-même et maîtresse de déployer toute sa vaillance pour combattre le mal qui nous entoure ; mais une paix un peu molle, *placida pax*, un peu égoïste et dédaigneuse d'autrui, *suave mari magno*, un peu frivole aussi, puisque, satisfaite du rêve et de la contemplation, elle se détourne et se dispense de l'action. Et si, comme il est plus commun, il ne possède que des qualités moyennes, le collégien, réduit à n'être que collégien, sera uniquement le candidat au baccalauréat, puis aux carrières de tout repos dont le baccalauréat ouvre l'accès.

Voilà la grande erreur de l'ancien internat ; il retranchait de la vie sentimentale, économique, politique, ou plus simplement de la vie.

L'externe, qui depuis longtemps a pour lui le nombre et grâce au nombre devrait dans le collège faire la loi, l'externe, lui aussi, a été asservi par l'internat. Le collège l'a détaché à son tour de la vie normale. Il l'en a détaché par les heures de ses cours, qui prennent le meilleur de la journée,

ne laissent de la matinée et de l'après-midi que des morceaux inutilisables pour la promenade, pour la vie au grand air, pour la vie de famille et de société; il l'en a détaché par l'étendue des programmes, qui sur onze années ont semé des matières qu'on pourrait épuiser en sept ans; il l'en a détaché par les leçons qu'il lui donne à apprendre, par les devoirs qu'il lui donne à faire au logis. Par cet ensemble de moyens, le collège était parvenu, au courant du dix-neuvième siècle, à éloigner l'externe de la nature, de la famille et de la société. L'externe, qui veut faire en conscience tout ce que le collège lui commande, n'a plus le temps de vivre avec ses parents, de les aider au logis, de partager leurs plaisirs, de courir les champs, de suivre les plus honnêtes distractions de la ville, bref d'être l'enfant, c'est-à-dire à la fois l'apprenti qui regarde tout pour s'initier à tout, et le témoin, le compagnon, l'aide du père ou au moins de la mère, disciple et maître, comme nous l'avons dit, apprenant d'eux la vie pratique, et leur apprenant à son tour la vie sérieuse, surveillée, pure, bonne, c'est-à-dire la morale.

Pour éloigner nos enfants de la vie normale le collège avait mieux encore que son ascétisme, ses murs, ses portes fermées sur l'interne, mieux que le régime de travail imposé à l'externe, tenu,

asservi jusque dans la famille, le jeudi et le dimanche par les devoirs et les leçons. Le collège a possédé un programme qui ne préparait pas, ne pouvait pas préparer à la vie. Mais ce programme s'adaptait merveilleusement aux pratiques et à l'idéal de l'internat. Comme la tragédie classique qui peut se jouer sans accessoires dans le vestibule d'un palais, ce programme pouvait se parcourir, avec quelques livres dans les cellules nues d'un cloître. Il se passait de la nature, de la campagne, de la ville, des outils, de la civilisation, de la famille, des hommes au milieu desquels nous vivons. Et que son programme se passât de ces choses et de ces gens, le collège en était jadis très fier. Aujourd'hui cette fierté a généralement fait place à l'inquiétude. Le collège éprouve les sentiments que Pécaut exprime dans le passage suivant, où le grand éducateur parle surtout de l'enseignement primaire, mais pense aussi à l'enseignement secondaire : « On ne prend pas son parti sans inquiétude de fonder la culture littéraire du peuple (qui implique en grande partie la culture morale) sur l'étude assidue, minutieuse des ouvrages du dix-septième siècle, c'est-à-dire une littérature pour *la cour et la ville*, pour une société toute pénétrée des idées théocratiques, aristocratiques et monarchiques, affinée dans ses goûts plus que dans

ses mœurs ; de plus, sur une littérature où l'amour tient une si large place (*Andromaque*, *Mérope*, *Phèdre*, *Bérénice* et maints chapitres de La Bruyère et La Rochefoucauld si raffinés, si *spécialement* propres à ce monde-là). Est-ce bien de cette manière de penser et de sentir qu'il faut pénétrer, imbiber par la *lecture expliquée* l'esprit de nos institutions rurales et de leurs élèves[1] ?... »

On pourrait se poser les mêmes questions au sujet des élèves de nos collèges. Pécaut, cherchant ce qu'il faudrait mettre à la place des classiques du grand siècle, ne trouve guère que certains *correctifs*, dont le collège n'aurait pas moins besoin que l'école. Lesquels ? « Cultiver les sentiments qui portent à l'action, les vertus et les dispositions simples, fortes, à la portée de toutes les conditions, le sens des lois naturelles, le sens de l'*ordre* dans la nature, le patriotisme (mais intelligent et sensé), le sentiment libéral en politique, le besoin de justice, l'attachement à la vérité, le sens du droit, la fraternité sociale, les sentiments de famille, d'amitié, de solidarité, de corporation..., enfin (si possible) le sentiment religieux qui élargit ou approfondit jusqu'à l'infini tous les nobles sentiments... Balancer ainsi l'effet d'une

1. Pécaut, *Quinze ans d'éducation*, p. 44.

culture qui dispose à l'analyse incessante du *moi*, aux sentiments tendres ou de sociabilité raffinée et de caste, à une mentalité *distinguée*, à une *esthétique*. Par là, prendre pied dans la réalité contemporaine, s'établir dans l'humanité simple, populaire, *mettre de plain pied l'éducation et la vie*. tirer en haut l'esprit et l'âme de nos élèves, mais sans perdre de vue la terre, sans rompre les communications avec la foule ni avec la nature... »

Ces conseils à l'adresse de l'école primaire semblent une critique à l'adresse de l'enseignement qui pendant tant d'années s'était appliqué à rompre toutes les communications avec la foule, la nature, la famille, à isoler l'enfant de tous les milieux où il aurait appris le mieux son futur métier d'homme, de père, de citoyen. Les conseils de Pécaut sont précieux pour combattre ce qui a été la grande erreur de l'internat jusqu'à la fin du dix-neuvième siècle.

*
* *

Qu'a fait l'Université pour corriger cette erreur?

A partir de 1863, à partir du ministère Duruy, l'Université a poursuivi une série de réformes, tendant toutes à mettre son outillage, son organisa-

tion et ses services en rapport avec les nouveaux besoins du pays. Par des étapes successives, où la marche a été progressivement accélérée (création des cours spéciaux, 1847; enseignement spécial, 1865; enseignement moderne, 1891; plan d'études de 1902), l'Université a fait dans ses programmes une place de plus en plus grande aux matières que l'enseignement classique ignorait ou dédaignait. Parallèlement, elle transformait sa discipline, ses traditions, son idéal. Tenant compte des deux faits qui dominent le dix-neuvième siècle, c'est-à-dire le développement des sciences et les progrès de la démocratie, elle a voulu que ses établissements fussent en mesure de préparer concurremment à la vie délicate du lettré, aux carrières libérales, aux fonctions publiques, au commerce, à l'industrie, aux devoirs du père de famille, à l'activité du citoyen. Elle s'est donc chargée d'enseigner, avec les langues et les littératures anciennes, la littérature moderne, les langues vivantes, l'histoire, la philosophie, les sciences, les arts, l'économie politique, la morale sociale, la morale individuelle, et même, dans une discrète mesure, la technique de quelques métiers. Elle a rédigé à plusieurs reprises et publié ses vues sur le travail, la discipline, les récompenses et les punitions, sur les exercices physiques et les jeux, bref sur l'éducation physi-

que, intellectuelle et morale[1]. Et cet idéal qu'elle soumettait au jugement du public, elle s'appliquait, non pas seulement à le prendre pour guide dans ses efforts, mais encore à l'enrichir sans cesse et à le dépasser.

Sa clientèle lui a-t-elle su gré de ces changements? a-t-elle approuvé, encouragé, soutenu les efforts de l'enseignement secondaire?

On a vu ce qu'était le collège vers 1813 : une sorte de couvent où l'on enfermait des enfants déjà grands, presque des jeunes gens, qui, aux champs, dans la famille, dans la cité, avaient commencé l'apprentissage de la vie, et qui étaient enfiévrés par les passions de leur époque aussi bien que par l'exubérance d'une jeunesse que nulle contrainte n'avait jamais comprimée. Ils étaient à la fois farouches, comme des taureaux indomptés, et tendres parce qu'ils n'avaient quitté leur mère que pour des escapades en pleins champs, et que, après leurs jeux virils, ils venaient s'agenouiller à ses pieds, se blottir contre son sein, et, les yeux dans ses yeux, recueillir les douces paroles, les enseignements mêlés de caresses, répéter après elle

1. Voir notamment la belle publication du ministère Bourgeois, *Instructions, programmes et règlements*, Imprimerie nationale, 1890, et l'ouvrage de Marion, *l'Éducation dans l'Université*, Colin, 1892.

prières, chants et leçons. Le corps était robuste, l'esprit terriblement éveillé, actif, l'âme ardente, pure, ennoblie. L'œuvre était faite; le collège pouvait s'en désintéresser. Il ne prétendait qu'à discipliner, réduire rudement ces rudes indépendances; d'où la menace si souvent redite par le père : « Le collège te matera. » Il ne prétendait, et c'est tout ce que lui demandait sa clientèle, qu'à faire achever quelques études très générales dont les humanités latines étaient le fond.

Mais le siècle voit s'accomplir dans toutes les parties de la vie nationale les plus surprenantes transformations. Les sciences prennent un essor merveilleux ; les mathématiques, l'astronomie, la physique, la chimie étendent leur domaine si étroit jusqu'alors et envahissent, pour le transformer, l'empire de la routine. Industrie, agriculture, commerce, arts, histoire, philosophie, littérature, politique, tout dans le monde se trouve soudain renouvelé, vivifié. Les découvertes, les inventions, les recherches des explorateurs, des archéologues, des penseurs changent la face de la planète, les rapports des peuples, la vie intérieure des nations et jusqu'au rythme traditionnel des occupations domestiques.

Dans le premier chapitre nous avons exposé en quelques mots ce que l'évolution, singulièrement

précipitée par ce siècle novateur, a fait de la famille ; nous n'y reviendrons pas ; mais nous relèverons une contradiction. Dans une partie de ces foyers, que le progrès a bouleversés, va se produire une manifestation, au premier abord incroyable, de résistance ou même de réaction.

Ebranlée, soulevée moins par les révolutions politiques que par les révolutions économiques, la société française voit augmenter sa richesse ; la clientèle du collège soudain se décuple. Des enfants qui jadis auraient été employés dans l'agriculture, le négoce, l'industrie, les métiers, sont confiés à l'Université. Ils feront leurs classes. Et les parents de ces recrues ne croient jamais ni les confier trop tôt au collège, ni les lui laisser trop longtemps. Jamais ils ne jugent les programmes assez copieux, jamais ils ne trouvent les matières inscrites dans les programmes ennuyeuses et inutiles ; c'est contre leur gré qu'il faudra supprimer les vers latins. Jamais ils n'estiment avoir pris assez de précautions pour que leur enfant soit uniquement l'écolier. Promenades, congés, jeux, exercices physiques, que ne supprimeraient-ils pas, ces enragés, dans leur désir de tenir l'enfant à son bureau, un livre sous les yeux ou la plume à la main ! Le collège, les mœurs le voulant, faisait jadis de l'interne un être d'exception, un reclus, mille fois plus « étudiant » que

son aîné qui souvent portait bien à tort ce nom. Aujourd'hui, c'est la famille qui impose au collège cette grande erreur. Le collège proteste, corrige, réforme. Les familles résistent. Le collège égaie l'étude, embellit le dortoir, écourte les heures de classe, élague devoirs et leçons, multiplie les récréations, les promenades, les congés... Ah! si vous entendiez les doléances! Je vois souvent des parents, pères ou mères des camarades de mes enfants, se scandaliser de la liberté que je laisse à mon fils et à ma fille, des récréations que je leur ménage. Quoi! vos enfants ne travaillent pas de une à deux! ni après le dîner! Ils passent le jeudi et le dimanche à la campagne! Pendant les grandes vacances vous ne leur faites rien faire! J'éveille le mien à cinq heures!... Vous êtes de la nouvelle école... » Et les lamentations commencent :

L'ordre est troublé par vous, le pouvoir se détend;
Plus de règle. L'enfant n'a plus rien qui l'arrête.
Vous démolissez tout...

Ces mêmes parents, qui tiennent ce langage indigné, écoutez-les quand ils parlent entre eux. Que disent-ils?... « Oh! l'internat, quelle horreur! » Et ils dévident une litanie de plaintes

contre les locaux, le régime, la tradition, la discipline...

C'est à n'y rien comprendre.

Pour combattre la grande erreur de l'ancien internat, le collège actuel ne cesse d'appeler à lui la famille et de se rapprocher de la cité. A lui seul, il l'avoue, et cet aveu est tout à son honneur, il ne saurait épanouir toutes les virtualités de l'enfant. Mais restât-il seul, il veut les épanouir. Son ambition est de rendre à la société de jeunes hommes aptes à faire en tout lieu leur partie, ardents à vivre une vie utile. Aussi son programme intelligemment élargi ne laisse rien en arrière : le corps a sa part, l'esprit a la sienne, le cœur aussi et la conscience. Dans la classe, où il installe les méthodes actives et qu'il transforme en laboratoire, dans l'étude, où le surveillant muet et menaçant est remplacé par le professeur adjoint qui offre son aide et ses conseils, dans la cour de récréation, au réfectoire, au dortoir, où le surveillant d'internat, généralement jeune et laborieux, introduit la gaîté de son âge et l'exemple de ses studieux efforts, partout l'ambition de l'internat est d'exercer toutes les facultés de l'élève : l'imagination source des inventions et des découvertes, le sentiment source de la tendresse et du dévouement, la pensée source de la morale, l'en-

thousiasme source de l'action. Enfin, ce qui est la plus chère préoccupation de l'internat d'aujourd'hui, il cherche à exercer le vouloir, non en pliant à l'obéissance, mais en habituant à la méthode. L'esprit de méthode est l'acquisition indispensable dont l'Université veut doter le collégien, afin que les autres puissances qu'il aura développées dans la maison d'éducation, la vigueur physique, l'intelligence, l'imagination, la sensibilité, l'héroïsme, restent toujours harmonieusement actives et fécondes.

Devant de telles conceptions, les parents s'effarent! N'est-ce pas la fin de tout? Jadis on ne compliquait pas tant la besogne! Le rudiment et le pensum suffisaient à tout. Où allons-nous avec ces inventions de pédagogues en délire?

La grande erreur de l'internat ne vient donc pas tant du passé que de ceux qui aujourd'hui recourent le plus aux services de l'internat. Elle est moins la faute héréditaire du collège que l'inconcevable méprise des parents qui se refusent à voir que l'enfant doit être élevé pour l'action par l'action, qu'il est nécessaire de l'instruire et de le moraliser par un constant commerce avec la nature, la famille et la cité. Le bannir jeune du logis et l'enfermer dans le collège, c'est lui ôter les plus efficaces moyens de faire l'apprentissage de la vraie

vie, de la vie qui détourne l'individu de l'égoïsme, des bassesses, des frivolités et le consacre au service de ses semblables.

IV

Le grand danger de l'internat d'autrefois.

On le pressent, le grand danger de l'internat doit sortir de sa grande erreur.

L'internat, tel que nos devanciers l'ont organisé, tel surtout que la clientèle actuelle voudrait le conserver, a le très grave défaut de s'adapter à la conception que cette clientèle se fait de la vie.

Quel est, en effet, l'idéal de ceux qui confient leurs enfants au collège? Est-ce la vie intense avec ses beaux risques, ses puissantes émotions, ses virils efforts? Non. Qui met ses enfants au collège rêve généralement pour eux l'avenir calme et assuré du fonctionnaire. Du jour où le père a remis son fils au proviseur, la paix entre en son âme. Il connaît les étapes et le but et le coût; il est comme l'expéditeur quand les messageries lui ont donné le récépissé d'un colis : il n'a plus à s'occuper de rien. Il y a bien quelques difficultés à craindre en cours de route, une ou deux douanes qui voudront regarder, examiner; mais on sait des malices pour

échapper aux douaniers ou modérer leur vigilance. Les douanes franchies, l'expédition s'achève toute seule ; à tel moment, le colis reçoit telle estampille, puis telle autre ; un coup de tampon, et c'est un grade, une promotion, une distinction honorifique ; enfin, le dernier cachet, l'ineffable arrivée à destination, la retraite. Pour dilater un cœur de père, connaissez-vous un sentiment qui vaille cette certitude : « Ce mioche de six ans, je n'ai qu'à le déposer là, au guichet de l'économe ; et dans quarante-quatre ans, s'il est dans le civil, il s'en ira tout seul, avec un beau certificat de vie, toucher au guichet du receveur le premier quartier de sa pension ! »

La machine qu'admire l'Américain, c'est celle qui reçoit un porc vivant et en quelques tours de volant rend trois quintaux de saucisses. Le Français réserve son admiration pour celle qui, avec un enfant, fabrique un retraité. Ayant cette machine, il la garde avec un soin jaloux. Il s'en moque, d'accord. Disons le mot plus vilain : il la blague. Mais qui ne sait que la blague, est, dans une bonne partie de la société française, le travestissement — doit-on ajouter : de bon goût? — sans lequel certains sentiments n'oseraient se produire au grand jour ? Elle voile, elle excuse notre tendresse pour cette inestimable institution.

Qu'un proviseur nous parle de mettre nos fils dans le commerce, l'industrie, l'agriculture, de les envoyer défricher nos colonies... « Mais, cher Monsieur, lui disons-nous, vous me croyez fou ou millionnaire ! » La clientèle de nos internats ne compte que gens fort sages. Si elle n'est pas richissime, elle est généralement aisée. Les moins fortunés visent les fonctions aussi bien que les plus riches, et voilà déjà de longues années que les patronats politiques augmentent par les bourses la troupe des chasseurs de places.

Un humoriste pourrait même aller jusqu'à trouver que certain internat, en dépit des efforts de ses novateurs, est la préparation idéale d'un personnel de fonctionnaires. « Cet internat, dirait-il, possède d'excellents procédés, par exemple, l'entraînement au rond de cuir : l'enfant est tenu assis sur des bancs de bois, matin et soir, durant plusieurs heures ; il ne peut se lever sans autorisation ; — le sevrage du grand air et du grand jour : l'enfant est enfermé dans des salles sombres, les portes sont pleines, les fenêtres ont des allèges d'un mètre quatre-vingts, des ébrasements profonds, des vitres en bois ; là où le verre est toléré, il est passé au badigeon ; en quelques mois de cet entraînement le petit Français est mûr pour le bureau ; — l'assouplissement de la main : on fait écrire

des cours, copier, rédiger, recopier ; en quelques mois le sujet est au point : poignet infatigable, écriture illisible ; — le déracinement systématique et progressif, commençant par l'éloignement de la famille, ingénieusement achevé par le dortoir, le réfectoire, le numérotage niveleur, etc. ; le moyen est infaillible pour préparer à la table d'hôte, à la chambre garnie et pour transformer l'individu en rouage interchangeable. Le collège possède encore les leçons-formalité, qu'on apprend en vue de les oublier; les devoirs-formalité, qu'on fait pour les remettre au professeur; les compositions-formalité, qui fournissent à l'administration des copies à mettre sous chemise et à conserver dans des cartonniers. Il possède les pensums, pour dresser à écrire sans penser à rien, et sans savoir ce qu'on écrit. Dans la formation du futur fonctionnaire, ce dernier exercice est le plus important. Bref, bâtiments, discipline, programmes, tout est combiné pour former de bons petits fonctionnaires, lymphatiques, ratatinés, casaniers, routiniers, paperassiers... »

L'Université se révolte depuis longtemps contre cette conception de l'internat ; une telle besogne lui répugne. Si sa révolte est ouverte, quels cris! quelles menaces! « Je mènerai mon fils dans la maison d'en face. Elle le dressera mieux que vous,

et se chargera de son avenir. Vous ne garantissez pas même le baccalauréat. Là-bas on me le marierait avec une héritière ; et à trente-cinq ans il serait capitaine et aurait la croix. » Comme on vous la rejette dans l'ornière cette Université touche-à-tout, cette agitée qui ne sait pas ce qu'elle veut ! En sorte que si elle veut faire une toute petite réforme, elle est forcée d'agir en catimini, de se cacher comme pour un mauvais coup.

Pour cesser d'être un danger, il faudrait que l'internat allât bravement contre l'opinion ; il faudrait qu'il refusât de donner à sa clientèle ce qu'elle réclame ; il faudrait qu'avec l'aide des familles intelligentes, bien intentionnées, vaillantes — et il en existe — il achevât de se transformer en rejetant ce qui, dans les traditions, est principe de stérilité et de mort ; il faudrait, et l'entreprise est aussi belle que difficile, qu'il refît l'éducation des familles ; il faudrait que le collège repoussât les exigences de ceux qui lui imposent de n'être qu'une administration, et qu'il devînt ce qu'il veut être, mais ce qu'il n'est pas encore assez : une *puissance morale*.

Nous avons vu ce qui se passait à l'aube du dix-neuvième siècle. Virilement élevés par des mères à la fois vaillantes et tendres, qui, jour par jour, dans ces cœurs versaient leur cœur et leur âme

dans ces âmes, les enfants faisaient durant douze à quatorze ans l'apprentissage de l'initiative, de la liberté, de la vie. Soudain l'internat s'emparait d'eux, les soumettait à un dur régime, lequel était le contre-pied de l'existence qu'ils avaient menée jusque-là. Le résultat était fort beau. Ne regardons pas aux illustrations qui, dans tous les domaines, abondèrent ; voyons l'ensemble des Français qui sortirent du collège de 1800 à 1860 environ : ils firent honneur au pays.

Peut-être une loi sociale veut-elle que l'éducation publique prenne ainsi le contre-pied de l'éducation privée; mais en sorte qu'il y ait, non pas conflit, mais complément.

Faute de savoir, de pouvoir, de vouloir, ou par mode, entraînement, nécessité, oubli du devoir, déplacement de l'idéal, beaucoup de parents ne font à l'enfant nulle place dans leur logis, dans leur existence, peut-être dans leur cœur. Alors, c'est au collège qu'il revient de se faire hospitalier, cordial, paternel; c'est le collège qui doit être l'asile, le foyer, le nid; c'est le collège qui doit donner au sentiment, à l'âme, à la conscience l'aliment qui ailleurs leur est refusé.

Si le collège, au cours du dix-neuvième siècle, a contribué par l'internat à répandre dans la société française le détachement de la famille, de la vie

intérieure, de l'action virile, du travail fécond et de l'effort moral, aujourd'hui, le collège, par l'internat, avec l'aide des mères, peut et doit réparer le mal auquel il a jadis travaillé, auquel il est contraint, bien malgré lui, à travailler encore.

*
* *

Je n'attaque point le passé : il a fait le bien qu'il pouvait et j'estime lui avoir rendu justice. Mais il est temps qu'il n'empêche pas le présent d'accomplir le bien qu'à son tour le présent peut et doit faire. Le détachement, l'humilité, les vertus d'autrefois ont porté des fruits. Ces vertus ne sont plus les seules qui conviennent à une société qui veut vivre la pleine vie humaine.

Un grand évêque l'a dit il y a longtemps : « Il ne faut pas permettre à l'homme de se mépriser tout entier. » Cette recommandation de Bossuet, l'ancien collège l'avait oubliée, tout le monde l'avait oubliée ; ils sont peu nombreux ceux qui commencent à s'en ressouvenir.

Des écrivains de talent, qui sont en même temps de bons citoyens, s'inquiètent de l'éducation nationale, et, dans le roman[1], par exemple, disent au

1. Paul Margueritte, *Les pas s'allongent.*

public ce que nous disons nous-mêmes ici aux parents qu'intéresse la transformation du lycée.

Et même, à propos d'un problème particulier de l'internat, l'auteur apporte une contribution personnelle que nous devions signaler avec toute la délicatesse possible. M. Paul Margueritte, en effet, insiste avec raison sur un des fléaux de l'éducation en commun, sur un des plus pernicieux mensonges dont se leurrent complaisamment pères, mères et chefs d'établissements libres ou officiels.

Ce mensonge le voici : du moment que de l'amour on ne dit rien à l'enfant, il est préservé, ne sait rien, ne devine rien. Et pourtant, il est un fait qu'aujourd'hui nul n'ignore : c'est que toute agglomération d'enfants du même sexe produit une excitation dangereuse et que la vie sédentaire en salles closes accroît cette excitation. Faisons une supposition folle : que sur tant d'enfants qui peuplent la maison d'éducation, pas un ne sache. Mais la réclusion leur fera trouver! Des savants comme Henri Sainte-Claire Deville ont attiré l'attention sur ce phénomène inévitable dans tout groupement nombreux unisexuel[1] ; des romanciers sincères, comme Dumas fils, ont peint ce qui se passe dans

1. Cité par H. Marion, *La solidarité morale*, p. 201, Alcan.

les institutions libres, lesquelles sont sujettes aux mêmes désordres que les autres établissements[1]; des médecins, comme Maurice de Fleury, poussent le cri d'alarme[2]; des moralistes conjurent les parents d'ouvrir les yeux[3] : peine perdue! Le public s'en tire par des gauloiseries stupides ou par d'hypocrites pudibonderies. Me croira-t-on quand je dirai que, parmi mes condisciples ou mes élèves, je n'ai vu devenir des hommes que ceux-là qu'un miracle avait préservés ou qui avaient su se ressaisir?

*
* *

Résumons.

L'homme n'est homme que dans la société et par la société. C'est de la société qu'il tient son bien-être et ses vertus. Le collège longtemps n'en a rien su, ou s'est refusé à le croire : il s'est ingénié à éloigner l'enfant de la société, de la famille, de la production économique, de tout ce qu'il regardait comme une vanité ou une bassesse. Par là il faisait du tort aux adultes autant qu'à la jeunesse. La jeunesse entrait tardivement dans la cité, et elle y

1. *L'affaire Clémenceau*, p. 40, Calmann-Lévy.
2. *Nos enfants au collège*, p. 141, Colin.
3. Malapert, *Aux jeunes gens*, Colin; Max Nordau, *Mensonges conventionnels*, p. 289, Alcan. — Voir Gache : *Collégiens et familles*, p. 172.

entrait énervée, inexpérimentée, ou emportée d'une curiosité effrénée et mauvaise. Les adultes arrivaient tardivement à une saine conception de la vie ; ils la comprenaient et l'aimaient alors qu'ils n'avaient plus guère le temps et les forces de la vivre.

Par la survivance toute naturelle des traditions, sous l'influence encore très puissante des éléments conservateurs, paralysée par l'incurie, l'incompréhension ou les calculs de la plus grande partie de sa clientèle, l'Université a prolongé jusqu'à nos jours les errements de l'Ancien Régime, de l'Empire et de la Restauration. Aujourd'hui, ces errements sont partout condamnés, mais ils ne sont point encore partout abandonnés. Mais à qui la faute?

Quand le collège aura ouvert ses portes à la famille et à la cité, à la nature et à la science, alors, si vraiment les jeunes gens que nous rendons à la société sont mauvais, pauvres d'esprit, froids de cœur, mal adaptés à la vie, il sera légitime de signaler la déroute de l'éducation laïque. Jusque-là, il n'est permis de parler que de la grande erreur et du grand danger de l'internat d'autrefois, tel que nous l'ont transmis les mœurs, les idées, les besoins du passé.

V

Jardin, Hall, Paradis.

Lorsqu'une famille change de logement, la mère entre en campagne. Elle ne ménage ni temps, ni peine. Elle court tous les quartiers où les gens de sa condition peuvent décemment habiter. Un agent de location n'est pas mieux renseigné : elle a visité toutes les maisons à écriteaux, elle sait les prix, les avantages, les défectuosités. Est-elle en quête d'un appartement de six pièces à un modeste quatrième étage? Elle ne s'en est pas moins fait ouvrir les appartements des premiers luxueux qui dépassent ses ressources : « On ne sait pas; il faut toujours voir, cela donne une idée. » Quand le choix est à peu près fixé et qu'elle n'hésite plus qu'entre trois ou quatre maisons, elle va, revient, mesure, combine : c'est une affaire d'Etat.

S'agit-il de mettre l'enfant au lycée? il n'y faut pas tant de façons. La distance décide tout : on choisit la ville voisine. Le jour de la rentrée on conduit l'enfant, on l'enferme, et en voilà pour dix ou douze ans.

Si l'établissement est neuf, intelligemment installé, c'est tant mieux. Mais c'est tant pis si le collège est un vieux couvent sombre, triste, malsain pour le corps et l'âme.

Si les mères étaient des mères, elles n'enfermeraient point leurs garçons dans le premier collège venu. Elles feraient des voyages, des enquêtes; elles chercheraient dans leur province l'établissement le plus moderne, le mieux tenu. Sans doute, il est plus avantageux de ne point éloigner l'enfant; le voyage est moins fatigant et moins cher, et c'est une tranquillité d'esprit de savoir qu'en un cas pressant, il faudra à peine quelques heures pour ramener l'enfant ou pour se rendre auprès de lui. Mais est-il sage de tenir moins compte de l'inévitable et du normal que du possible et de l'accidentel? En tout cas, si c'est une maladie que vous redoutez pour votre fils, qu'est-ce qui l'en défendra mieux : la bonne hygiène d'une demeure salubre, ou cette idée que, le mal une fois déclaré, vous arrivez quelques heures plus tôt au chevet du malade?

A la place des mères, avant de prendre une décision, j'écrirais à trois ou quatre chefs d'établissements, je leur demanderais un plan, une vue de leur lycée; je leur demanderais des renseignements sur l'emplacement, l'étendue, la disposition des

locaux. Le lycée est-il hors de la ville? ou dans la ville, et dans quel quartier? Combien peut-il recevoir d'élèves, combien en compte-t-il? Comment sont les dortoirs, à quel étage, combien y met-on d'enfants? Comment est la salle de bains, et de quel système? Comment est le réfectoire? et comment les études, et comment les cours de récréation? Quels sont les jours de promenades? où va-t-on? sur les routes? Le lycée a-t-il une propriété aux champs pour y conduire les internes?...

Le proviseur, me dira-t-on, ne vous répondra pas.

Qu'en savez-vous?

Ou, s'il vous répond, il vous jettera de la poudre aux yeux....

S'il ne répond pas, il sera jugé. Son lycée fût-il admirable, je n'accorderai pas ma confiance à un homme qui veut toucher des appointements, mais se dispense de les gagner. S'il me jette de la poudre aux yeux, je n'en serai point dupe, car j'irai voir. Et si je m'aperçois que ses renseignements m'ont trompé, je me méfierai encore : à la tête d'une maison d'éducation, ce n'est point un charlatan que je veux.

— Vous voulez? Vous voulez?... Le métier d'administrateur serait joli s'il y avait beaucoup de parents qui vous ressemblent !

J'ignore ce que serait le métier d'administrateur. Je sais ce qu'il est, quand les parents acceptent tout les yeux fermés, l'échine basse.

J'ai sous les yeux une dizaine de pages de lamentations. Le proviseur d'une grande ville y décrit sa maison et son matériel. Il y a des classes où le professeur ne peut entrer qu'en passant sur les bancs des élèves; il y a des études où en été on ne voit pas clair en plein midi. Quant aux cours, ce sont des puits. Le malheureux se félicite que celle des grands, qui se trouve près de l'entrée et qu'on peut voir, soit à peu près décente. Mais les autres!...

Qu'il se rassure, nul ne demande à voir les autres cours, ni rien. La ville est riche, pourrait reconstruire. Elle ne veut pas. Elle voudra le jour où un malin fera cette découverte, qu'un lycée neuf veut être inauguré, qu'une inauguration ne se passe pas sans ministre, qu'un ministre n'arrive pas sans s'être bourré les poches de décorations. Alors ce Christophe Colomb alléchera architectes, entrepreneurs, etc... Et quand toutes les convoitises seront allumées, la ville aura son lycée neuf.

On le fera monumental, incommode, ruineux. On le bâtira sur les terrains de M. X..., qui ne trouvait pas à vendre parce que l'emplacement est mauvais. On les paiera très cher. Cela fera crier?

Non, chuchoter ! Le Français ne crie qu'en période électorale, parce qu'alors les cris, tout le monde le sait, ne comptent pas.

Que vaudrait bien mieux l'initiative calme, patiente, ferme des parents ! « Votre lycée me plairait, mais je n'y mets pas mon fils, parce que... » Le proviseur transmettrait avec joie de telles lettres. Actuellement, s'il réclamait, ce serait de lui-même. Pourquoi l'Etat se mettrait-il à faire le bonheur des gens malgré eux ?

C'est une affaire que l'éducation d'un enfant, et une grosse affaire. Et surtout c'est notre affaire à nous, les parents. Nous n'avons pas l'air de nous en douter. Nous préférons dire et croire que c'est l'affaire du lycée. Nous amenons l'enfant et nous nous désintéressons du reste. Qui donc s'y intéressera ?

*
* *

Toutes les villes n'ont pas la mauvaise volonté que je signalais plus haut et beaucoup possèdent des lycées ou des collèges sains, confortables et riants.

Est-ce assez ?

Point encore. Pour le logis où grandiront ses fils, et probablement ses petit-fils, une mère doit exiger davantage. Et quoi donc ? que ce logis res-

semble autant que possible au logis, rappelle la maison paternelle, soit plus beau que la maison paternelle, mieux installé, mieux accommodé aux goûts, aux besoins de l'enfant. Chez nous, ce qui compte, c'est nous-mêmes. Ne voit-on pas des ménages très surpris quand survient un enfant? Que vient-il faire? Cet intrus ne pouvait-il leur laisser la paix? Notre insouciance et notre égoïsme n'aiment guère à réserver, dans un logement, la part des petits. Contre cela nous ne pouvons rien. En revanche, puisque le collège est par essence la maison de l'enfance, surveillons, exigeons que l'enfance trouve au collège tout ce qui lui est indispensable.

Eh bien! trois choses, dans une maison d'éducation, sont indispensables à l'enfant : un jardin, un hall, un paradis. Nous expliquerons ce dernier mot quand le moment sera venu.

*
* *

La plupart de nos établissements universitaires possèdent un jardin. Jadis, ce jardin était réservé au principal et au proviseur. Pourquoi?

Je connais un collège de jeunes filles installé dans des conditions déplorables. Les dortoirs sont insuffisants et dans les combles. L'infirmerie sert de

dortoir; les études sont trop petites et les classes, où les externes se joignent aux pensionnaires, plus petites encore. La directrice a la jouissance d'un vaste appartement. Tel est l'ancien principe des administrations françaises. Le public était fait pour légitimer le traitement ; le fonctionnaire n'était pas fait pour le public. C'est un principe à retourner.

Il y a encore autre chose. Un administrateur, dit-on, doit « représenter ». Par l'uniforme, les décorations, le luxe du logement, il faut qu'il en impose. A qui donc, façades et clinquants font-ils encore illusion? Le mobilier faussement fastueux des administrations publiques n'éblouit que des campagnards. Ajoutons que, dans un établissement d'éducation, chercher à tromper par les apparences ne serait pas seulement une sottise, ce serait un méfait.

Un des éléments de ce luxe déplacé, c'est le jardin de l'administration au milieu de cours insuffisantes. Beaucoup d'administrateurs le comprennent et, dans leur établissement, si les enfants n'ont pour leurs jeux que de petites cours, le jardin du principal ou du proviseur est devenu le jardin des élèves.

Il faut avoir perdu le sens de la paternité pour loger des enfants dans nos villes. Des villes où les squares se comptent par unités,

des maisons sans jardins ne sont pas bonnes pour des hommes. Que pense-t-on qu'elles soient pour des enfants? La santé n'est pas seule à souffrir dans nos cités sans arbres; l'intelligence y souffre aussi, et plus encore le cœur. La cité-jardin, dont les livres de Vandervelde et Benoît-Lévy font de si captivantes descriptions, n'est pas uniquement un sanatorium, elle est une école et un sanctuaire. Notre dépravation fait gémir le moraliste. Le surprend-elle? L'apache n'est-il pas le produit naturel des villes de pierre, et le viveur aussi? En haut, en bas, nous ne recevons plus les leçons de la nature ni ses caresses; comment nos mœurs ne se gâteraient-elles pas?

C'est en plein air, sous bois, dans la compagnie des fleurs, des bestioles et des ruisselets, en remuant le sable et les cailloux, que les enfants doivent passer leurs premières années. C'est dans le jardin que, de sept à quatorze ans, l'écolier doit prendre presque toutes ses récréations : il y joue, il y rêve, il y bêche, sème, greffe; il y étudie le merveilleux travail de la création; il y apprend la patience et la sérénité [1].

1. Voir, dans notre *Enseignement de la morale et le collège :* l'appendice *Pour tracer le programme du Collège-métairie.* Fischbacher.

Là où le jardin du collège n'est pas ouvert aux pensionnaires, que les mères réclament. Plus que d'autres, leurs fils ont besoin du jardin! L'externe a l'habitude de végéter sous cloche, entre des murs. Mais ces petits ruraux, est-ce possible qu'on n'ait jamais eu l'idée de leur donner au moins une copie réduite des champs qu'ils ont abandonnés!

*
* *

Si l'interne n'est qu'un élève, un candidat au baccalauréat, fort bien. Couronnez-le de fleurs de rhétorique, nourrissez-le de racines grecques, de racines carrées; il suffira. Mais un enfant, un adolescent demandent une autre culture : ils doivent savoir « et converser et vivre », ils doivent connaître, aimer les plus honnêtes passe-temps des plus honnêtes gens.

Autrefois, le collège ne concevait pas que ses hôtes eussent rien de plus à lui demander qu'une salle d'études et une salle de classe sans ornements, sans accessoires, nues comme la scène des tragédies classiques. Aussi, à part les quelques instants qu'il leur donnait pour vociférer et se démener dans les cours, il les tenait assis, soit sous l'intarissable éloquence du professeur, soit sous la muette férule du répétiteur. Des hommes

d'initiative ont pensé qu'il était possible d'enrichir leur établissement. Les frais n'ont pas été considérables. Quelques tableaux aux murs, et voilà l'étude ou la classe embellie, égayée; quelques sièges, quelques tables garnies de livres illustrés et de revues, de damiers, d'échiquiers, des plantes vertes dans les coins, et voilà l'inhospitalier parloir transformé en salon.

Quel peuple déconcertant! Nous mettons notre vanité à être les plus brillants causeurs du monde; les succès qui nous flattent par-dessus tout sont les succès de salon; notre littérature classique, la seule que nous prétendons bonne à former le goût et le jugement de nos enfants, est une littérature de salon; et dans le lieu même où nous les saturons de cette littérature née du monde, faite pour le monde, il n'y aurait rien qui ressemblât à un salon?

Chez leurs parents, les pensionnaires (on pourrait aussi bien parler des externes) trouvent-ils, couramment organisée, aimée, vécue, cette existence spirituelle, dans tous les sens du mot, qui rassemble à certaines heures, dans la plus vaste pièce, tous les membres de la famille et des amis de choix, tous heureux de se communiquer ce qu'ils ont de plus pur, de plus fin, de plus cordial, de plus joyeux; tantôt ne faisant qu'un grand cercle; tantôt divisés en petits groupes formés par les

affinités électives; la présence des grands-parents imposant à la jeunesse une retenue sans tristesse, la présence des enfants égayant la vieillesse et l'âge mûr, maintenant dans la conversation un ton enjoué, décent, délicat?

Dans quel pays de rêve voit-on de telles réunions? Nos logis sont trop étroits, nos cœurs aussi. Nous aimons nos aises; nous les prenons avec excès. Que les vieux parents restent au coin de leur feu, et les enfants avec la bonne!

Eh bien! ce pays de rêve, il faut que de nouveau ce soit le pays de France. Le parloir, le hall, orné, confortable, grandiose et intime à la fois, bon pour le cercle et propice aux apartés, doit faire revivre cette douce coutume de jadis. Le chef d'établissement et sa femme, le censeur, le surveillant général, les maîtres d'internat peuvent représenter là l'aimable diversité d'âge des familles nombreuses et s'appliquer, le jeudi, le dimanche, quand le temps ne permet pas de sortir, ou le mercredi et le samedi à la veillée, à révéler à nos internes les joies délicates du foyer, que le foyer a désapprises [1]. L'ancien collège, disions-nous, avec sa table banale, silencieuse, laide, qui n'était guère plus qu'une mangeoire, avec ses dortoirs où rien

1. Voir *L'Enseignement de la morale et le Collège*, p. 64.

ne parlait à l'esprit ni au cœur de l'enfant, où nul objet n'évoquait un souvenir, n'inspirait une douce ou une forte pensée, l'ancien collège, si on veut le perpétuer, ne fera que du mal, il préparera des générations de célibataires et de déracinés, de nomades sans goût, sans aspirations, sans moralité. Prenons garde, le danger est plus redoutable qu'on ne pense, parce que, à cette œuvre mauvaise, il semble bien qu'aujourd'hui la famille travaille plus que l'ancien internat : ce n'est donc pas sur l'aide de la famille qu'on peut compter, c'est plutôt sur celle du collège.

*
* *

« Il faut, disait Jean-Paul Richter, que les enfants aient leur paradis, comme les premiers parents, qui étaient aussi les premiers enfants[1]. » Tant que le collège ne réservera point à chaque enfant son coin de *paradis*, toutes les autres améliorations seront précaires et les résultats pauvres ou douteux.

Que les mots ne nous effraient pas! Aménager des paradis dans le collège est beaucoup plus simple qu'on ne pense et fort peu coûteux. Les en-

1. Jean-Paul Richter, *Sur l'éducation*, p. 92, Delagrave.

fants sont plus sages que les hommes; ils ne demandent pas du faste et du grandiose. Si les hommes en mettent dans la demeure des enfants, nous en avons indiqué quelques raisons : les hommes manquent de goût; ils voient rarement que le beau est plus proche parent de la simplicité que de la magnificence; puis, ils ont deux mesures, ils bâtissent leur maison sur des devis de pères de famille, s'ils construisent pour la commune ou l'Etat c'est la prodigalité folle, le gaspillage.

Voyez combien un enfant est plus modeste : « C'est dans l'automne de 1817, écrit Edgar Quinet[1], que j'entrai au collège de Lyon : bâtiments noirs, voûtes ténébreuses, portes verrouillées, et grillées, chapelles humides, hautes murailles qui cachaient le soleil. J'y passai trois ans. J'aurais dû y mourir d'ennui; et ce fut tout le contraire. C'est là que je retrouvai la solitude d'abord, et, qui l'eût cru? la liberté.

« Ce grand bien, je le dus à la musique. On s'ingénia à me trouver un réduit où je pusse prendre mes leçons. On finit par découvrir dans l'épaisseur d'un mur un coin étroit, obscur, méprisé de tout le monde, qui servait aux ouvriers pour y déposer leurs outils.

1. E. Quinet, *Histoire de mes idées*, p. 191, Hachette.

« Un abbé me demanda si je m'accommoderais de ce taudis. Je tremblais qu'il ne se ravisât; je l'assurai que c'était là justement l'endroit qu'il me fallait. Sur ma réponse, il m'en donna la clef. Une fois possesseur de cette bienheureuse clef massive, je sentis que je pouvais m'isoler, qu'en un mot, j'étais libre!

« De ce moment, en effet, je le fus, et n'ai plus cessé de l'être!

« En examinant ce lieu de délices, je trouvai qu'il était encombré de vieilles briques cassées; des toiles d'araignées en tapissaient les murs obliques, lézardés. Le jour n'entrait qu'à peine à travers une fenêtre basse, garnie de treillage de fer; encore les vitres en étaient obscurcies par une poussière séculaire; la vue s'ouvrait sous une voûte lugubre qui ne laissait jamais arriver un rayon de soleil.

« Je m'installai dans ce cachot comme dans un palais.

« Quand j'eus rangé les briques en tas, il me resta pour me mouvoir une niche de quatre ou cinq pieds carrés où j'avais toutes les peines du monde à me tenir debout. Un pupitre, un lutrin, qui devait me servir de table à écrire, une chaise de paille : qu'avais-je besoin de plus? Et comment ne m'arrêterais-je pas avec complaisance à décrire

ce réduit? Aucun endroit de la terre ne doit m'être plus précieux. C'est là, dans ce cachot, que j'ouvris enfin les yeux à la lumière. C'est là que je naquis à l'amour des beaux livres, des belles idées immortelles, de tout ce qui n'avait jusque-là qu'effleuré ma vie, et qui devait y tenir désormais une si grande place...

« C'était un bien inexprimable que d'avoir trouvé pour me recueillir ces quelques pieds carrés. Mais il dépendait des maîtres auxquels j'étais soumis de rendre ce bien inutile et de retarder de trois ans encore ma première heure de vie intellectuelle.

« Si le directeur du collège, M. l'abbé Rousseau, eût voulu me plier aux usages stricts et à la règle de la maison, combien n'aurait-il pas eu d'occasions de me désespérer? Heureusement l'abbé Rousseau n'y songea seulement pas. Savant et aimant la science pour elle-même, cet austère vieillard sentit que la passion de l'étude allait s'éveiller chez moi et qu'il n'avait qu'à me laisser faire... Pendant quelques jours il m'observa ; puis, voyant quel usage je faisais de ma retraite, il m'en laissa jouir à mon gré et cessa de m'observer. Homme de solitude, il comprit combien la solitude me serait bonne; il la fit autour de moi. Je pus donc m'enfermer à loisir dans mon fort; je pus m'y verrouiller, y passer une partie de la journée, sans avoir à rendre

compte à personne de mes actions, ni de mes pensées.

« De ce jour, je vécus à peu près comme dans un grand couvent où j'aurais occupé ma cellule. Pendant les trois années que j'y passai, quoique je fusse en violation presque perpétuelle de la règle, m'oubliant pendant les études et quelquefois pendant les offices, les repas et jusqu'à la nuit, je n'entendis jamais de l'abbé Rousseau, ni de personne, une parole de blâme...

« Je ne puis espérer que ce digne homme vive encore! En quelque lieu qu'il soit, je lui adresse ici, du fond de l'âme, ma fervente reconnaissance. Par la douceur qu'il répandit sur ma vie, par la liberté qu'il me laissa, au milieu d'une règle inflexible pour tous les autres, il me donna trois ans de sécurité, de paix, de silence, pendant lesquels mon intelligence put enfin s'éveiller et se prendre à quelque chose. Je ne pouvais naître à la vie spirituelle qu'en pleine liberté; tant que celle-ci me manqua, je ne fus rien; dès qu'elle m'appartint, je m'éveillai. »

Je n'ai pu résister au plaisir d'allonger la citation. Ai-je eu tort? je ne crois pas : elle dit si bien tant de choses que j'ai déjà indiquées, tant d'autres que j'indiquerai encore!

D'abord elle peint, mieux que je n'ai su faire,

ces vieux cloîtres dont l'Université a hérité; elle montre si j'exagérais en parlant des voûtes, des verroux et des grilles.

Puis, à côté du mal elle fait voir le bien, elle suggère la réflexion réconfortante, que jamais on ne doit oublier : si les institutions sont mauvaises, l'homme souvent est bon. Le collège de Lyon, comme presque tous les collèges de France, avait l'aspect et le régime d'une prison ; mais il possédait un abbé Rousseau ! Le collège d'aujourd'hui, je le dirai sans cesse, est fréquemment mal installé, mal outillé, la vie qu'on y mène est anormale ; mais pour corriger les imperfections de la demeure, de la discipline, des programmes, la négligence des parents, on rencontre un peu partout, et en grand nombre, des administrateurs ou des maîtres qui, entre les traditions malfaisantes et nos enfants, mettent leur intelligence et leur cœur.

Cette citation dit encore ce qu'il faut sur la solitude que la règle du collège ne tolère nulle part. Le collège sépare l'enfant de la famille, de la ville, du monde ; mieux encore, elle le sépare des autres enfants contre lesquels il les fait grandir. Le collège veut ce tour de force : tenir quarante, cinquante enfants dans la même salle : classe, étude, réfectoire, dortoir, tout près les uns des autres et cependant isolés par le silence, sans communica-

tions, sans liens, étrangers! Il a pour règle l'isolement et il a peur de la solitude! Je sais ce qu'il prétend. Seul, loin du gardien, livré à lui-même, que ferait l'enfant? Ne faut-il pas sans cesse surveiller ces yeux, ces lèvres, ces mains? Le péché ne va-t-il pas en sortir à toute heure? Oui, vous avez raison. Mais le péché dépend-il seulement des regards, des paroles, des gestes que vous épiez? Et le cœur, qui donc le surveille? C'est en eux-mêmes que les enfants doivent avoir leur surveillant; tous sont disposés à le recevoir et il y a dans leur conscience une place prête pour la vigilante sentinelle à qui votre maladroite inquiétude fait monter sa garde au-dehors. Cette maîtrise de soi-même, sans le repliement sur soi, sans la solitude, comment l'acquérir? C'est dans la solitude seulement que l'âme apprend à tamiser, clarifier ses sentiments; c'est là qu'elle prend conscience de sa force, qu'elle s'entraîne au mouvement intérieur d'examen, de discussion, qu'elle sent ses ailes, les essaie, les déploie. Pour ce travail d'éclosion, l'âme a besoin de mystère, l'esprit pareillement. La salle d'étude où on est toujours sous les yeux des camarades et du maître n'est favorable ni aux progrès de la conscience, ni à ceux de l'intelligence. A l'une et à l'autre, il faut la retraite, le recueillement en un sanctuaire.

En un sanctuaire que soi-même on a choisi, ou du moins dont on a fait l'aménagement Et c'est encore une précieuse indication que nous pouvons relever dans ces belles pages. En ce sombre collège de Lyon, quel fut le *paradis* d'E. Quinet? Était-ce une chambrette ensoleillée, coquette, dont la gaieté pimpante faisait contraste avec les voûtes noires et humides de ce séjour ingrat? Non. Un coin obscur dans l'épaisseur d'une muraille, une niche d'un mètre carré où l'enfant tenait juste debout, un cachot où le jour entrait à peine et jamais le soleil. C'est affreux, n'est-ce pas? Pour l'enfant qui a ôté les décombres, essuyé la poussière, rangé les briques en tas, installé le pupitre, le lutrin, les chaises aux places que lui-même a choisies, ce réduit est beau plus qu'un palais. Il l'a fait, il s'y retrouve; la propreté du lieu est l'ouvrage de ses mains; la disposition, le résultat de ses calculs. Tout est son œuvre et sa propriété ; ce qu'il aime, ce ne sont point les murs obliques, lézardés, c'est tout ce qu'il a, par son ingéniosité, ajouté de lui-même. Celui qui, dans son enfance, ne s'est jamais construit un tel paradis, peut-il dire qu'il a été enfant? plus tard, aura-t-il ce qu'il faut pour fonder un foyer, l'installer et s'y plaire? Mieux, celui qui dans son enfance n'a pas manié les outils du maçon, du menuisier, du serrurier, ne

s'est pas construit des cabanes, n'a pas utilisé d'invraisemblables matériaux et pu réaliser ses rêves d'architecte ou d'ingénieur, celui qui n'a pas inventé l'art de bâtir et d'orner ne deviendra jamais pleinement ce qu'il devait devenir : un Français.

Ah ! que le collège serait vite cordial, vivant, moral, si chaque enfant avait le droit d'y arranger à sa guise, son « paradis » ! Actuellement, où l'interne met-il le portrait de ses parents, de ses amis, le petit trésor sentimental emporté du logis? Mais qui du logis emporte rien de semblable? Qui, au logis, s'inquiète de conserver tendre et chaud le cœur de l'enfant? et, par l'enfant, conserver tendre et chaud son propre cœur? Qui, dans les classes dirigeantes, principales clientes du collège, s'embarrasse de tels soucis? Même parmi ceux qui parlent de leurs croyances, sont-ils nombreux ceux qui ont le culte de la famille, conservent pieusement les souvenirs et les reliques, accoutument les petits à penser aux disparus et aux absents?

Comme l'ancien qui, dans l'autel que son audace aventureuse allait fonder au loin, mettait la motte prise à la terre des aïeux, je voudrais que mon fils ornât sa chambrette au collège de mille chers objets qui sans cesse parleraient à son cœur[1] !

1. Pour orner la chambre du collégien, voir Braunschvig,

En supposant qu'on ne hausse pas les épaules à cette sentimentale utopie, que d'objections ne va-t-elle pas provoquer ?

Pour tant de réduits, où prendre la place? Aurais-je la prétention de donner à chaque interne une chambre ? — Et pourquoi non ? Est-ce que beaucoup de nos lycées n'ont pas réalisé ce progrès? Et dans ces lycées, travaille-t-on moins bien que dans les autres établissements ? La conduite y est-elle moins bonne? La préparation à la vie y est-elle moins complète?

* * *

Je n'ai jamais été interne. Si le sort avait enfermé mon enfance dans une maison d'éducation, il est une contrainte à laquelle j'aurais eu, il me semble, beaucoup de peine à me plier. La voici.

L'interne est à l'étude. Il a fini ses devoirs, appris ses leçons, et, l'heure n'ayant pas sonné, la séance continue. Que va-t-il faire ?

Dans une maison qui n'a ni jardin, ni hall, ni paradis, on retiendra l'enfant sur son banc. Immobile ou puni ; point d'autre alternative. La règle

L'Art et l'enfant, p. 388, Privat, Toulouse, et Didier, Paris ; Gache, *L'Enseignement de la morale et le Collège*, p. 148.

est de ne pas déranger les camarades, ce qui se comprend, ni le maître d'étude, ni personne dans l'établissement, ce qui se comprend moins. « Ennuyez-vous, mon ami, silencieusement. Mâchez votre porte-plume; maculez de sottises les livres où vous faites semblant d'étudier; tailladez sournoisement la table; roulez des pensées mauvaises, engourdissez-vous, dormez, les yeux ouverts... Tout ce que vous voudrez, pourvu que vous demeuriez là et que personne n'ait à s'apercevoir que vous y êtes. »

Sitôt que le collège n'est plus, comme au temps d'E. Quinet, l'hôtellerie où l'on passe, dont on s'accommode tant bien que mal pour deux, trois, quatre ans, sitôt qu'il est la demeure qui de six à dix-huit ans, durant les plus belles années de la jeunesse, vous retient, ce que, dans ces pratiques, il y a de cruel ne peut manquer d'éclater. L'étude où l'on est obligé de rester à ne rien faire, en se donnant, par un mensonge prolongé d'attitude et de physionomie, l'air de faire quelque chose, l'étude où l'on rêvasse, où l'on échange furtivement des billets, est un lieu de perdition. Il faut — ne le sent-on pas? — rendre sa liberté à la force expansive qu'est l'enfant. « Va, mon ami, va jouer. — Où? — Choisis : tu as le jardin; tu as le hall avec ses beaux albums, ses beaux livres, ses damiers,

son billard, ses intruments de musique; tu as l'atelier avec ses outils; la salle de dessin, tes crayons, tes pinceaux...; tu as ta chambrette, ton paradis. Si tu aimes mieux, cours à la porte du directeur, frappe, entre avec confiance : il est là pour toi et pour tes amis; il t'attendait. Ce n'est que dans le vieux collège-caserne que le directeur s'appelle Clitiphon. Ici, il est le philosophe, il est le sage, il est le père. — « Entre, te dit-il, parle! Que veux-tu « que je fasse pour toi? Faut-il quitter mes pape- « rasses? » Et il sera heureux de les quitter. »

Ah! si le collège pouvait ressembler à la *public school* où se forme le jeune Anglais de bonne famille! « L'enfant y retrouve son milieu naturel, c'est-à-dire d'abord un *home* spacieux, celui d'un professeur qui le reçoit dans sa famille, la présence d'une dame, souvent de jeunes filles, les mœurs et les manières de son monde; puis des arbres, des pelouses, une rivière, la campagne, où dans un rayon de plusieurs milles il peut s'en aller courir ou bien étudier à l'ombre des arbres, aux heures qui ne sont point celles des classes ou des jeux obligatoires, car s'il est débiteur d'une certaine somme de travail scolaire, il est libre de choisir dans la semaine ou la journée son moment pour s'en acquitter. Presque tous les jours les disciplines du *cricket* et du *foot-ball*, pour apprendre

l'obéissance et le commandement, la ténacité patiente, l'endurance à la fatigue et aux coups, surtout la volontaire subordination à l'action commune. Discipline, initiative et responsabilité, voilà ce qu'il apprend d'abord. L'idée maîtresse du système, c'est que l'éducation prime l'enseignement; il s'agit moins de meubler l'intelligence que de dresser l'âme adolescente, d'en faire « une âme de chrétien, d'Anglais et de gentleman [1] », saine, heureuse, honorable, véridique, maîtresse et respectueuse d'elle-même, forte contre l'émotion, dure à sa propre souffrance et tendre à la souffrance d'autrui [2]. »

Ce respect de la discipline, ce goût de l'initiative, cet amour des responsabilités, dans quelle partie invisible de la maison d'éducation travaille-t-on à les donner au petit Français? Où lui fait-on une âme à la fois haute, forte et tendre, largement humaine et bien française? Où? Peut-être dans la classe de morale; nous en reparlerons au chapitre suivant. Pour le moment, regrettons de voir que ce qui prime tout, dans le collège, ce qui suffit à l'ambition des familles, c'est la préparation au baccalauréat. La préparation à la vie compte bien peu.

1. Mot de Thomas Arnold, réformateur des *public schools*.
2. Chevrillon, *La Pensée de Ruskin*, p. 210, Hachette. Tout le livre est à méditer.

Il serait pourtant si facile de laisser l'enfant s'en charger.

Est-ce que je m'abuse? Le lieu où l'enfant profite le mieux c'est, je crois, celui où il est seul avec lui-même. Le meilleur maître de l'enfant, aujourd'hui, c'est l'enfant. Autrefois, il était bon de tout surveiller, de tout mener : il y avait peu de livres, peu de temps. Tout est changé; les livres abondent et l'écolier donne au collège douze ans de sa vie. Emerson rappelait aux professeurs que, tout en veillant à l'exécution du travail, leur devoir est de s'effacer. En classe, leur enseignement et leur discipline devraient avoir « la réserve et la taciturnité de la nature ». Hors de la classe, ils devraient s'efforcer de ménager à l'enfant, dans la disposition du temps et l'organisation de la vie, des périodes de solitude; leur rôle est moins d'agir sur la jeune âme que de lui assurer la bénédiction de l'indépendance[1]. L'enfant possède en lui-même et les germes et la chaleur qu'il faut à la germination et la force qu'il faut à la croissance. Si tant de fois nous constatons des avortements lamentables, ne nous

1. M. Dugard, *Emerson, sa vie, son œuvre*, p. 271, Colin. L'organisation de la classe active, vrai laboratoire, à quoi le collège s'applique actuellement, a pour complément cette conception de la salle d'étude solitaire, indépendante, où le maître s'interdit d'intervenir sauf pour conseiller.

sont-ils pas dus? Nous intervenons trop. Nos enfants ont besoin que nous les laissions souvent seuls au jardin, ou dans leur chambre.

Mais quelquefois aussi, ils ont besoin de notre présence, non pour récolter sans cesse connaissances, notions, règles, mais pour recevoir l'éveil, l'élan. Dans de joyeux entretiens, dans des jeux où la gaieté rayonne, les maîtres, loin de la classe, peuvent donner d'excellentes leçons.

Aussi, le collège moderne exige-t-il un jardin, un hall, un paradis, trois choses que l'ancien collège ignorait et que, pour le malheur de nos enfants, nos demeures ne connaissent plus guère; trois endroits privilégiés où l'on peut, selon le mot de Ellen Key, « laisser la nature agir tranquillement et lentement sans qu'on ait plus à faire qu'à veiller à ce que les conditions environnantes soutiennement le travail de la nature »; trois endroits privilégiés où l'enfant a la paix, qui, malgré son exubérance extérieure, est en somme pour lui le plus impérieux des besoins et le plus rarement satisfait.

VI

Le Collège puissance morale.

S'il n'est qu'une usine, même bien outillée, une excellente fabrique à bacheliers, à candidats pour les écoles, les carrières libérales et toutes les professions exigeant connaissances étendues et forte culture intellectuelle, s'il n'est que cela, le collège n'est rien.

Les temps sont changés et changés les besoins, changées aussi les mœurs. Au milieu de tant de changements, si le collège reste le collège, il est condamné à périr. Dans ce cas, souhaitons qu'il périsse au plus tôt, parce qu'une institution, qui ne répond pas aux besoins d'un peuple, les contrarie. Le besoin le plus urgent de notre peuple, c'est qu'on lui prépare des hommes. Le collège tel que le passé théocratique l'a fondé, tel que la société laïcisée l'a accepté, ne forme pas encore présentement des hommes, des caractères, des volontés autonomes. Quelle institution en formera? L'école primaire? Elle garde l'enfant trop

peu d'années, puis elle n'est pas assez indépendante de la politique, qui, quels que soient le temps et le pays, est toujours peu morale. Le régiment? Il reçoit l'adolescent bien tard; il peut toutefois beaucoup, s'il prend, comme il l'essaie, la forme d'une complète Université populaire. Et la maison, non plus, n'élève pas des hommes, quand elle ne retient pas longtemps la mère auprès de l'enfant, l'enfant auprès de la mère. Mais le collège, s'il veut, peut rendre ce service au pays; le collège peut vivre, prospérer et procurer la prospérité nationale, à la condition qu'il devienne une *puissance morale.*

Veut-il devenir cela? Oui, certes, et il l'a prouvé de mille façons : par les publications et les efforts de plusieurs de ses maîtres, par des réformes, par des innovations. Cependant, il n'y a encore que désirs, aspirations, tentatives isolées, plutôt que dessein arrêté et mesures d'ensemble. On peut appliquer au collège ce que Pécaut écrivait de l'école après une tournée d'inspection : « Beaucoup de bonnes choses, travail, bon vouloir, zèle... Ce qui manque le plus, c'est *l'esprit;* j'entends l'orientation profonde, le regard tourné vers le dedans de l'éducation, vers l'intelligence même, vers l'âme ou le sentiment, vers la conscience, noyau de l'être humain; par conséquent l'application — dans tous

les ordres d'étude — non pas tant à produire des résultats, des connaissances, du savoir-faire, et à s'y borner, qu'à susciter l'activité individuelle, qu'à faire des *personnes*, des âmes d'hommes ou de femmes vivant de leur vie propre, libres et raisonnables. Cette vie du dedans, cet *esprit*, voilà ce qui seul donne aux résultats le prix, la durée, la propriété de n'être point purement techniques, figés, serviles, simples instruments... C'est que ce qui fait le plus défaut ce sont des maîtres eux-mêmes qui soient, non seulement laborieux, honnêtes et compétents, mais encore animés d'une vie propre, familiers avec le monde intérieur, toujours en quête du mieux dans toutes les voies, essayant sur eux-mêmes ce qu'ils proposent à leurs subordonnés...; des hommes, des femmes qui *vivent*, et non des automates qui tournent une mécanique savante; des hommes, des femmes qui, vivant, s'appliquent à créer d'autres vivants; qui lisent, qui pensent, qui sentent, qui veillent, qui se replient sur eux-mêmes, qui sachent le secret de la méditation et du recueillement, les avenues qui mènent au profond de l'âme. Voilà ce que je n'ai trouvé que rarement... parce que c'est en effet la denrée rare par excellence dans l'humanité. » Reprenant le même sujet, Pécaut conclut : « Non, l'école n'est pas encore au degré rêvé une *puissance morale*, et

il semble que nul, inspecteurs ou instituteurs, ne s'en doute suffisamment et ne soit travaillé de ce souci... Et toutefois le précieux germe est sorti de terre et se développe[1]... »

Ces derniers mots, vrais de l'école primaire, sont plus vrais encore du collège. Retenons-les, méditons-les, complétons-les.

Trop peu de gens se doutent que le rôle du collège est justement d'enseigner le devoir. Inspecteurs, proviseurs, professeurs, — Pécaut n'oublierait-il pas deux catégories plus importantes encore : les parents, les élèves? — tous, parmi ceux qui font vivre le collège, qui sont le collège, sont-ils assez travaillés du souci de la vertu?

Ce qui compte aux yeux de beaucoup de gens, c'est le savoir. Hors des études, que cherche-t-on? J'ai connu bien des générations d'élèves : entre tant de candidats au baccalauréat, combien ai-je rencontré de candidats à l'humanité? J'ai des carnets et des carnets remplis de noms; une page contiendrait la liste des jeunes hommes que j'ai vus s'efforcer à devenir des hommes.

J'ai connu des parents et des parents, préoccupés du succès de leurs fils, anxieux de savoir leurs places en composition, leur rang dans la

1. *Quinze ans d'éducat.*, pp. 53 et 56.

classe... Qui donc m'a posé cette question : « Mon fils est-il le meilleur? le plus franc? le plus loyal? le plus généreux? » Cela, peut-être, c'était au chef de l'établissement que les parents le demandaient, estimant que ma compétence ne dépassait pas la version latine et le devoir français. Je voudrais le croire.

J'ai vu aller, venir dans les lycées des inspecteurs, des recteurs, presque tous hommes d'une valeur éminente. D'un coup d'œil ils apercevaient le fort, le faible d'une classe, les qualités, les lacunes d'un maître; par un mot il vous mettaient sur la voie d'un perfectionnement : c'étaient des semeurs d'idées. Après plus de vingt ans, je conserve tout vif le souvenir d'une inspection de M. Eugène Manuel. Je débutais. En entrant il me dit : « Je sais que vous n'avez jamais eu d'inspection générale; je vais faire la classe, écoutez. » Tout ce que je sais de mon métier je l'ai appris ce jour-là, ou deviné. Tout? Non; j'ai appris encore presque à chaque inspection et je pourrais, si je voulais, dire qui m'a corrigé de tel défaut, qui m'a inspiré telle pratique. Et cependant, ces hommes que je sentais à la fois si dignes et si capables de viser plus haut, pourquoi ne sortaient-ils pas du domaine des études? Quelle tradition les empêchait de compléter leur œuvre, ou plutôt les contraignait à négliger la partie

la plus noble et la plus utile de leur mission? Tout pour l'intelligence, mais pour le cœur, bien peu. Est-ce possible! Les maîtres, dont la maturité avertie entend même ce que tait un homme supérieur, retirent malgré tout un gain de ces visites; mais les enfants? Ainsi, des esprits d'élite, de hautes âmes vont, viennent parmi les enfants, sans rien apporter, sans rien laisser. Celui-ci est un moraliste, celui-là un poète..., le professeur le dit aux élèves, et c'est tout, et la rencontre est perdue.

Pécaut a raison : nous ne nous doutons pas suffisamment que le collège est une puissance morale.

Et Pécaut a raison encore, lorsqu'il prononce le mot d'espoir, d'allégresse, de joyeuse certitude : « Et toutefois le précieux germe est sorti de terre et se développe. » Si les inspecteurs généraux, si les recteurs, si les chefs de l'Université ne réservent pas encore, dans leurs tournées, une place à l'ensemencement des âmes, ils s'en soucient déjà dans les circulaires et les instructions qu'ils rédigent pour le personnel enseignant[1]; ou dans ces

1. Par exemple les *Instructions* de 1890. En 1809, un inspecteur général écrivait ceci : « Il y a aussi une manière d'envisager les devoirs dont il s'agit (de l'inspecteur) qui leur ôte tout leur ennui et qui les rend même agréables et beaux aux imaginations intelligentes; c'est de ne considérer dans les éco-

œuvres que les familles auraient profit à méditer, et que le *Bulletin de l'Instruction publique* et les grands journaux de Paris reproduisent : discours de présidence aux distributions de prix, allocutions prononcées aux inaugurations de monuments scolaires ou sur la tombe des universitaires marquants. Mieux encore : par une initiative, qui a passé presque inaperçue, ils ont, lors du dernier remaniement des programmes, installé au collège l'enseignement de la morale. C'est un fait de la plus haute importance.

*
* *

On connaît la nouvelle répartition de nos classes, telle que l'a arrêtée le *Plan d'études* de 1902 :

Le collégien débute dans les classes enfantines, puis il fait deux années préparatoires; il passe ensuite dans la division élémentaire, laquelle comprend la huitième et la septième. A ce moment, il est prêt à entrer dans l'*Enseignement secondaire*,

liers que de jeunes âmes, et dans les maîtres que des pasteurs d'enfants à qui on indique les eaux pures, les herbes salutaires et les poisons. On devient alors un inspecteur virgilien qui peut dire : *Non insueta graves tentabunt pabula fetas, non mala vicini pecoris contagia laedent.* Joubert, *Correspondance*, p. 210, Didier.

dont le premier cycle le gardera quatre ans, de la sixième à la troisième ; dont le second cycle le gardera trois ans, de la seconde à la philosophie. Durant ces douze années qu'il restera au collège, la morale lui sera enseignée dans les classes enfantines, dans la division élémentaire, et dans les classes de quatrième et de troisième. Nous ne parlons point de la classe de philosophie au programme de laquelle la morale figure depuis longtemps.

La nouveauté du *Plan d'études* de 1902 consiste donc en ceci : dans les classes enfantines, on fera des causeries morales très simples qui seront mêlées à tous les exercices de la classe ; dans les classes préparatoires et élémentaires, l'instruction morale et civique sera donnée à l'occasion de l'enseignement du français, de l'histoire et de la géographie ; enfin, et surtout, l'enseignement de la morale sera donné, à raison d'une heure par semaine et d'après un programme, dans les classes de quatrième et de troisième, au moyen de « lectures, récits, entretiens méthodiques propres à fortifier les sentiments favorables au développement moral et à combattre les tendances contraires ». Ce sont les termes mêmes du *Plan d'études*.

Cette innovation suggère plus d'une réflexion et plus d'une critique. On peut demander quelle empreinte laisseront les soixante ou quatre-vingts

heures de causeries des deux années de quatrième et de troisième. On peut contester la valeur de cette méthode qui fait enseigner la morale en causant. Que vient-il après les entretiens avec un professeur rarement aperçu et qui, parfois, n'est pas le professeur de la classe? Ce passant voit-il le fruit de ses paroles? Voit-il naître, s'enraciner des habitudes? La moralité se conquiert par des efforts : on veut, on tente, on échoue, on s'abat, on se relève... C'est à la sueur de son front, dit Malebranche, qu'il faut gagner le pain de l'âme, comme le pain du corps. Où se fait ce rude apprentissage? et par quels exercices? et sous les yeux de quel témoin? avec l'aide de quel ami? Souvent nos plus précieuses qualités sont issues d'un défaut qu'on a dérivé, canalisé comme ces torrents que l'adresse de l'ingénieur capte et dont la fureur devient la force régulière et bienfaisante qui met la meule en mouvement. Qui donc observe chaque enfant? qui juge et assagit par une telle utilisation les inclinations fougueuses?

L'enseignement de la morale procède par cours, s'adresse en bloc à trente, quarante enfants dont à la fin de l'année le professeur, quelle que soit sa bonne volonté, n'aura pu étudier le caractère et qu'il ne reverra plus. Quel fruit attendre d'un tel enseignement?

Ne risque-t-il pas, en outre, d'induire les enfants en une grave erreur? Plusieurs d'entre eux, parce qu'ils auront suivi, appris les cours, ne se croiront-ils pas en règle? La classe de troisième passée, n'arrêteront-ils point leur culture morale?

Et pour certaines familles, un danger analogue n'est-il pas à redouter? Elles se croyaient encore un peu responsables, tenues à surveiller la conduite et les mœurs de l'enfant. Mais, le collège se chargeant de la morale, à quoi bon intervenir?

Et la société, cette société qui depuis quelques années parle si volontiers la langue des moralistes et de moins en moins écoute leurs leçons, ne se croira-t-elle pas dispensée de toute réserve ou, si l'on veut, de toute mensongère et superficielle décence, sous le prétexte que la jeunesse lui viendra du collège formée, armée par l'enseignement de la morale?

Eh bien, malgré tout, il faut beaucoup attendre de l'introduction de la morale dans les programmes de l'enseignement secondaire. Comme Pécaut, parlant de l'enseignement primaire, chacun peut s'écrier : « Grande nouveauté que cet enseignement laïque, simple, raisonnable, sérieux, pratique du souverain bien! Qu'il soit tenté, appliqué, compris, c'est un événement. C'est un autre air, un

autre horizon dans le collège. C'est une orientation toute moderne en vue des besoins du temps et du pays[1]. »

Oui, je suis convaincu que cette timide innovation entraînera tôt ou tard un remaniement profond de l'enseignement secondaire et une transformation du collège. Je suis convaincu que rien, local, administration, corps enseignant, idéal, rien absolument, après cette innovation, ne peut rester tel qu'auparavant, et que, en fait, le *Plan d'études de 1902* se trouve avoir amorcé une révolution qui changera le collège de fabrique à bacheliers en maison d'éducation, en pépinière de citoyens, en puissance morale.

Dans nos cités y a-t-il beaucoup de tels centres? de ces foyers d'où se dégagent lumière, amour, idéal? où s'élabore l'humanité? Il y a des cabarets, des casinos, des officines politiques, des cercles où l'on joue, des salons où l'on potine, où l'on flirte...; il y a des lieux où l'humanité s'amoindrit et se dégrade, des lieux où elle se détruit. Quiconque fréquente là devient moins fort, moins vrai, moins pur et peu à peu se déshumanise. Quels sont donc les lieux où l'homme est invité, encouragé, forcé à se maintenir, à se surpasser, à

1. Pécaut, *Quinze ans d'éducation*, p. 324.

renforcer, enrichir, ennoblir l'humanité? Il en faut, sinon comment vivre?

Ai-je la vue courte? ne sais-je rien voir en dehors de ce que j'approche chaque jour? C'est possible. Mais dans nos villes, pour jouer ce rôle de puissance morale, je n'aperçois que l'école, le collège et le régiment. Et je mets à part le collège, non parce qu'il m'est plus familier et plus cher, mais pour des raisons autres que ces raisons de sentiments. Le collège est le séminaire des classes dirigeantes. Il faut à tout peuple une classe dirigeante. Peu importe où et par quels moyens elle est recrutée : l'important est qu'elle soit disciplinée, active, vaillante, qu'elle ait un haut idéal, une âme tendre autant qu'héroïque. C'est au collège qu'il appartient de faire de telles âmes avec les enfants que les mères lui amèneront.

*
* *

Il est un mot de Pascal qu'on n'ose plus citer, tant il a servi. C'est celui sur l'ange et la bête, sur la dualité de notre nature. Pourtant, dès qu'on veut améliorer les hommes ou les institutions, il est bon de s'en souvenir. Est-il possible de passer du mal au mieux, sans tenir compte d'autre chose que du bien et de l'âme? Pascal a raison de met-

tre en garde : si, pour faire l'ange, nous méprisons la bête et ne lui accordons rien, notre entreprise est vouée à la ruine. Le collège ne deviendra une puissance dans l'ordre spirituel qu'à la condition de donner des soins attentifs à l'ordre matériel. Il est en retard; en bien des endroits il est au-dessous de ce qu'il devrait être parce que très longtemps il a pensé — à tort — que cultiver l'esprit dispense du reste. Il s'est détaché du corps avec le dédain d'une Bélise. Ce détachement est peut-être financièrement avantageux, le budget s'en réjouit; mais pour nos enfants il est détestable. En pédagogie la question d'argent est importante. Bâtiments, installation, mobilier ont leur rôle dans l'institution de la jeunesse; il est imprudent de réduire ce rôle et coupable de le supprimer. Par malheur, la plupart de nos établissements sont défectueux et nous ne nous en apercevons pas. Ils contrecarrent les efforts des éducateurs, parfois même ils les ruinent. Les vieux collèges, et en certains endroits les neufs s'ils n'ont pas été édifiés pour les enfants, si les municipalités en ont fait des entreprises financières ou des réclames électorales, uniquement parce qu'ils dédaignent le corps, sont funestes à l'âme. Il est certaines de ces constructions que les meilleurs des administrateurs et les éducateurs les plus zélés ne

sauraient jamais transformer en puissances morales.

Alors nous voyons ceci, qui est doublement préjudiciable au pays : ou bien les établissements convenablement construits, confortablement installés, soutiennent le chef; mais le chef n'ayant pas l'idéal et l'enthousiasme, la morale n'est point souveraine en des locaux où cependant tout l'appelle; ou bien les établissements découragent, usent les hommes les plus capables d'ennoblir la jeunesse. L'université peut changer les chefs, faire porter son choix sur de vrais éducateurs; mais pour les maisons, que peut-elle? Est-ce sa faute si, par une dommageable aberration, l'enfant qui devrait grandir dans la maison la plus nouvelle, qui devrait avoir pour demeure *la maison de demain*, est presque toujours logé dans des bâtisses plusieurs fois centenaires! A ce riche bourgeois en quête d'un logement, offrez donc le vieux couvent de la ville! Mais il ne veut pas même habiter l'hôtel de son arrière grand-père. La rue étroite, le rez-de-chaussé voûté, la cour humide, les longs corridors sombres, les fenêtres exiguës, les cheminées à bois impuissantes à réchauffer les grandes salles, tout le met en fuite. Il va aux nouveaux quartiers. En revanche, pour ses enfants, il accepte, sans une plainte, sans une observation, les plus abominables constructions des siècles passés!

Il y a là des habitudes à changer.

Encore une fois, en ces matières l'université est à peu près sans pouvoir. Les parents, électeurs, notables, membres de corps élus, pourraient beaucoup. Ils ne font rien. Que dis-je ? Ils manifestent leur surprise et leur mécontentement, si une bâtisse nouvelle ne sacrifie pas tout à la façade, n'est point un de ces monuments lamentables, laids, dont à première vue on ne saurait dire s'ils sont une préfecture, une caserne, un abattoir... Dans l'enquête parlementaire sur l'enseignement secondaire, M. Berthelot, au cours de sa déposition (séance du 18 janvier 1899), demandait qu'on n'élevât plus « des édifices colossaux qui coûtent des dizaines de millions, et dont la construction est subordonnée à des visées architecturales, au lieu d'être subordonnées à une destination purement scolaire : monstres durables, qui immobilisent l'instruction secondaire, parce qu'ils ne peuvent plus être modifiés et adaptés de temps à autre en vue des destinations variables de l'enseignement ». Il recommandait les constructions très simples en fer, pierre, brique, faciles à reconstruire suivant les besoins de la science et de la civilisation qui évoluent sans cesse. « On n'aurait pas ainsi le scandale de ces grandes forteresses en pierres de taille, qu'on a édifiées depuis vingt ans,

éternelles comme des donjons gothiques ou des cirques romains, et *qui s'opposent pour des siècles à tout changement dans les méthodes scolaires.* La salubrité physique et morale des élèves et des éducateurs de tout rang y gagnerait singulièrement [1]. »

Quelles sages paroles!

Le collège, si on en veut faire vraiment la demeure des enfants, doit être une bâtisse légère et coquette, élevée à l'écart des usines et des ateliers, loin de la rue, de ses affiches, de ses kiosques, de ses devantures, loin des pourritures que l'immoralité des hommes entasse dans les villes. Il doit être entouré de verdure, avoir un aspect riant. Il ne faut pas qu'il emprisonne! Il ne suffit pas qu'il abrite; il est indispensable qu'il plaise et qu'il enchante. L'hygiène, le confortable et la santé sont choses dues à l'enfance; sans ces conquêtes de l'ingéniosité humaine, il n'est pas possible que le collège soit une puissance morale.

Et surtout il faut que le collège soit l'asile de la paix et de la joie, de la sérénité et de l'allégresse, du respect et de la liberté. Quel contresens que de le vouloir rébarbatif et rigoureux! Sans doute, nous les aimons chèrement les geôles de jeunesse

1. Berthelot, *Science et éducation*, p. 77, Lecène-Oudin.

captive, la rudesse, la surveillance hargneuse guettant les délits pour sévir, puisque, tant d'années après les généreuses paroles de Montaigne, nous avons encore ces abominables pratiques dans nos demeures et dans nos écoles; puisque nous ne sommes pas encore tous convaincus que, dans nos demeures et au collège, c'est une atmosphère pure, chaude et claire qu'il faut entretenir autour des enfants. Nos préférences, malgré tout, vont aux formes « rugueuses » de l'éducation brutale; puisque encore pères et mères nous « fessons et refessons[1] » et qu'on entend gémir tant de parents sur la disparition du fouet, des verges, des pensums, sur la discipline trop paternelle, à leur gré, dont le collège se fait actuellement honneur. Apparemment nous croyons à la vertu de la brutalité, nous pensons que les plus rares qualités s'enseignent à l'aide de la terreur et des châtiments. Quelle erreur! « Un peuple chez lequel l'éducation ne comporte que des moyens de douceur, le peuple japonais, a

1. Il y a encore des gens qui conservent quelques-unes des traditions que la grand'mère d'E. Quinet suivait dans la grande rigueur : « Deux fois par semaine, elle faisait venir chez elle un garde de ville pour fouetter les trois enfants. S'ils étaient sans reproche, le châtiment comptait pour les fautes à venir. A trois ans encore, au moindre pleur, elle enfermait mon père dans un tiroir de commode... » E. Quinet, *Histoire de mes idées*, p. 45, Hachette.

montré que la virilité n'en retire aucun dommage, quoique les enfants ne soient pas « endurcis » par les coups et les corrections. Et ces moyens de douceur ne sont pas plus dépourvus d'influence quand il s'agit de faire naître l'empire sur soi-même et le respect des autres. Ces vertus sont au contraire imprimées chez l'enfant dès l'âge le plus tendre à un tel degré qu'on comprend là seulement quel charme peut prêter à la vie une amabilité pleine d'égards. Là-bas, où les coups n'apparaissent jamais, le premier commandement de la vie est de ne pas gêner les autres [1]. »

Comme au chapitre où nous examinions les mœurs de la famille actuelle, nous arrivons à cette conclusion : la famille n'est pas assez souvent une puissance morale. Par quel moyen agir sur elle? changer la conduite? retenir au logis le père et la mère? les décider à faire grandir dans la vertu, pour la vertu, ces enfants qui seront demain la société? Quelle loi peut cela, ou quelle prédication? M. Jules Lemaître conseillait de recourir à la mode. Elle peut, il est vrai, inspirer un caprice, lancer un prénom, multiplier pour un temps les « Françoise ». Est-elle assez puissante pour établir des habitudes et changer les cœurs? Au

1. Ellen Key, *Le siècle de l'enfant*, p. 144.

collège, le législateur peut à peu près ce qu'il veut. Qu'il commande : il sera obéi. Ses ordres ne seront pas tous ponctuellement exécutés; mais ils ne resteront point lettre morte. C'est d'une telle impulsion que sortirait ce bien : le collège école de vertu, puissance morale formant pour l'avenir des pères et des mères, lesquels, à leur tour, feraient du foyer domestique ce qu'il n'est que pour une fraction du pays : l'asile de familles nombreuses, vaillantes, passionnées pour le bien commun et la grandeur de la patrie.

Que si, avec une exigence dont nous serions mal venus à nous plaindre, on nous disait : « Vous n'êtes point assez précis. Dans le collège où vous prétendez ramener l'âge d'or, que ferez-vous exactement? Quelle morale y enseignerez-vous et par quels procédés? Pensez-vous avoir dit grand'chose avec votre déclaration : on y enseignera la morale! Êtes-vous sûr que la morale s'enseigne par cours et leçons? Depuis qu'on la prêche aux hommes assemblés, jugez-vous que le profit soit appréciable? En supposant cette prédication efficace, de quelle morale sera-t-elle inspirée? Ne savez-vous pas qu'il y a des morales de plus d'une sorte? Parlons simplement de celles qui sont à la mode et que les hommes d'aujourd'hui consentent à écouter. Entre la morale de la solidarité, la morale scientifique,

la morale de l'intérêt bien entendu, la morale des maîtres ou des surhommes, quelle choisirez-vous? Et celle que vous aurez choisie, la proposerez-vous aux enfants? la leur imposerez-vous?... »

Pour toutes ces questions, voici sinon une réponse d'ensemble, du moins un exemple.

Si le collège enseigne en particulier le travail manuel, il enseigne du même coup la morale. Appelez-la, si vous y tenez, la morale des esclaves; vous aurez raison, puisque en vérité les hommes l'ont apprise des femmes, du jour où certains d'entre eux, pris au combat et non égorgés, ont vécu sous la domination des femmes du clan vainqueur; où, dressés par ces femmes, ils ont appris à peiner, à s'appliquer de l'aube au coucher du soleil, à créer par l'effort de la pensée, par la dextérité des doigts, par la force intelligemment déployée et volontairement soutenue des muscles; où ils ont manufacturé tout ce qui nourrit, habille, abrite, tout ce qui satisfait les besoins du clan, du village, de la société. Et cette morale, si le collège enseigne le travail, il l'enseignera bien.

Si le collège admet les femmes dans le conseil d'administration, dans le corps enseignant; s'il s'applique à intéresser, associer à la vie scolaire, mères, grand'mères, sœurs; si, en même temps, il dépossède de leur privilège exorbitant et immé-

rité le livre et le porte-plume, qui ne sont pas, autant qu'on le croit, les auxiliaires de la morale; s'il fait une place aux outils qui, eux, sont de merveilleux professeurs de morale, puisqu'ils exercent à l'attention, à la mesure, au rythme, puisqu'ils servent à créer; si le collège cesse d'être une agglomération de cellules et de casemates, s'il veut être une pelouse, un parc, un jardin fleuri, un verger plantureux, une ferme bourdonnante, un vivant atelier — hélas! je rêve l'impossible — alors il sera une puissance morale.

Oui, le collège sera une puissance morale le jour où il aura le courage d'appeler à lui les éléments de vie et de vie bonne que le passé a systématiquement bannis et en particulier la femme et le travail manuel[1].

1. Sur le travail manuel et sur les industries plus directement éducatrices : tissage, brochage, poterie, reliure, ciselure, forge..., enseignées dans les écoles anglaises, voir Chevrillon, *La Pensée de Ruskin*, p. 160; dans les écoles d'Amérique, *Booker Washington*, pp. 106 et 135, Plon; Buyse, *Méthodes américaines*, Dunod et Pinat.

DEUXIEME PARTIE

MÈRES

I

La mission de la mère.

Détacher les familles de l'internat n'est — nous croyons l'avoir démontré — ni possible, ni désirable. Mais on peut leur demander d'une part d'être moins pressées de recourir à ses services, d'autre part de ne point lui laisser, ce qui est une charge trop lourde, toute la direction de l'enfant.

La mère, moins absorbée que jadis par les travaux du ménage, devrait garder auprès d'elle le jeune enfant et reculer l'internat au moins jusqu'à la dixième année. Prévoyant le départ de son fils, sachant que bientôt il sera séparé de la famille, elle aurait à multiplier les soins, à rendre plus

intense, plus cordiale, plus vivifiante cette première éducation qui, au lieu de s'étendre sur toute la jeunesse et sur l'adolescence, doit s'arrêter avant le terme normal. Puis, le moment de la séparation venu, la mère aurait à chercher, à trouver les moyens de se rapprocher du collège, de s'intéresser à sa vie, et, malgré l'éloignement, de remplir cette maison, non pas seulement des souvenirs du foyer, mais de son atmosphère, de ses tendresses, de son âme. Ainsi, la mère, s'acquittant d'une partie de ce qu'elle doit à la famille et à la cité, assurerait au collège une double coopération : elle l'aiderait indirectement et par avance, en lui préparant une clientèle saine de corps, active, curieuse, vaillante, éprise d'idéal; elle l'aiderait ensuite directement en lui offrant, par des moyens que nous exposerons au cours de cette deuxième partie, son concours réel et sa présence.

*
* *

Une des meilleures façons de coopérer avec le collège, c'est de lui préparer des recrues excellentes et de les préparer bien longtemps avant de les lui amener. Si, jusqu'au moment où on le présente au chef de l'établissement, l'enfant a été négligé, que va-t-il se passer? Rien de grave évidemment,

quand, doué d'un bon naturel et favorisé par les circonstances, le nouveau collégien sort de la maison paternelle sans habitudes mauvaises, sans mauvaises dispositions. Mais, pour peu que la négligence des parents ait produit ses conséquences naturelles, quelle acquisition fait le collège! Maîtres et administrateurs auront une peine inouïe à réparer le mal; et, probablement, ils ne le répareront pas. C'est à eux qu'on imputera les défauts et les vices du collégien, sa paresse, sa dissipation, sa dépravation. Nul ne dira que le collège ne pouvait pas transformer un sujet qu'on lui avait confié déjà perdu ou en voie de perdition. Parents, amis, voisins, répètent à l'envi : « C'est le collège qui a gâté cet enfant. »

Supposons l'amélioration possible. Pour cette œuvre que très courageusement le collège tentera, peut-il compter sur l'aide intelligente et soutenue de ces mêmes parents qui, durant sept ou huit années, se sont dérobés, ou ne sont intervenus qu'avec mollesse et sans suite? Le lycée réclame aujourd'hui la coopération des parents. Sérieusement, peut-on espérer que des familles qui n'ont jamais su ou voulu *opérer*, déploieront soudain, pour *coopérer*, ardeur, dévouement, compétence? En fait, la maison d'éducation est trop souvent prise par un certain nombre de parents pour une

maison de correction. C'est une erreur très dangereuse. La maison d'éducation doit continuer et développer — je ne dis point parachever, car l'éducation ne s'achève qu'à la mort — ce qui a été commencé par la maison paternelle. S'il faut que la maison d'éducation corrige, redresse ce que la maison paternelle a faussé, pauvres enfants ! pauvre collège ! pauvre pays !

Ces réflexions générales tendent à disculper le collège des reproches que trop de gens lui adressent sans motif, et à bien établir que certains parents négligent l'éducation de la première enfance. Les uns n'ignorent point qu'ils manquent à leurs devoirs; d'autres s'imaginent que rien ne presse et se proposent de commencer plus tard, lorsque l'enfant comprendra, lorsqu'il parlera, lorsqu'il sera raisonnable. Ceux-ci sont moins coupables, mais ils ont bien peu d'expérience. Faut-il leur redire que l'éducation d'un enfant commence même avant sa venue au monde? Ne parlons pas des hérédités lointaines. Qui pourrait contester que les pensées ordinaires et les actes de la mère, alors qu'elle attend l'enfant, soient sans influence sur le caractère de cet enfant, ne préludent point à son éducation ? A plus forte raison, ce que verra, ce qu'entendra, ce que fera le nourrisson et le petit enfant, laissera une trace profonde,

tournera vers le bien ou le mal l'esprit du futur collégien.

Enfin, ces préliminaires doivent établir ce point : que le berceau ne tient pas le père à l'écart, mais qu'il appelle surtout la mère. C'est la mère qui est vraiment l'éducatrice des premiers mois et des premières années. Le père peut et doit surveiller, diriger ; mais la nature ne le met point au premier plan. C'est la nature qui fait de la mère, avant la période scolaire, l'active, l'indispensable institutrice, la collaboratrice par anticipation de l'école et du collège, celle qui initie à la vie et prépare.

Décrire minutieusement ce rôle n'est ni dans nos moyens, ni dans nos desseins. Seule, une mère saurait tout dire ; et les mères, surtout les mères françaises, n'ont nullement besoin qu'on leur dise tout. Aux jeunes filles des classes riches, lorsqu'elles grandissent dans l'oisiveté, il est bon de montrer, un peu comme en jouant, ces travaux qu'elles ignorent, ces réalités dont elles restent éloignées. Dans les autres classes, ce qui manque ce n'est pas l'expérience, la dextérité, l'invention, la méthode et le goût ; c'est plutôt le temps et les moyens. Toutefois, elles sont plus nombreuses qu'on ne dit celles qui veulent être de bonnes mères. C'est pour celles-là que nous écrivons : il ne leur faut pas de longs discours ; notre crainte

est que les indications qui vont suivre, si brèves que nous nous efforcions de les faire, paraîtront superflues à ces intelligences vives, à ces cœurs dont les intuitions devancent l'expérience ou remplacent le savoir.

*
* *

Vouée à l'enfant, la femme vit de l'enfant, vit pour lui et, par lui, pour l'humanité. C'est sa mission.

Quand la femme accepte cette mission avec allégresse, quand elle y consacre les ressources de son intelligence et de son cœur, les familles sont plus heureuses et la société plus prospère. Les hommes ne semblent pas le comprendre, tant ils mettent d'ostentation à louer la femme oisive, vaine, folle de plaisir. Généralement, quand ils parlent de leur respect pour celles qui restent au foyer et se dévouent à leur famille, c'est sans ferveur. Il faut donc aux femmes beaucoup de courage pour accepter la tâche où les inclinent la nature et leur cœur, mais dont les détourneraient les préjugés mondains. Un siècle vaut dans la proportion où il respecte la femme et où il la laisse être ce qu'elle doit être, sans l'écarter de la maternité et des devoirs que la maternité entraîne, sans la soumettre à la servitude des métiers ou à l'ignominie du plaisir.

Actuellement, le mouvement général qu'on désigne sous le nom de féminisme est favorable au relèvement des mœurs. A mesure que la femme est soustraite à l'ignorance et à la vanité, elle devient plus désireuse et plus capable de jouer dans la cité le rôle important qui lui revient. Elle paraît posséder les lumières, la volonté et les moyens; confiante, elle accepte les idées nouvelles, elle ouvre son intelligence et son cœur aux viriles obligations, aux périls, aux espoirs de la vie moderne. Cela est infiniment précieux. Nous n'avons d'inquiétude que sur un point : quel est l'idéal sur lequel nos filles élèveront demain nos petits enfants !

Dans le passé, les meilleures mères, celles qui autour des berceaux travaillaient à la prospérité publique, savaient ce qu'elles voulaient faire de leurs fils. La mère spartiate élevait un soldat, la mère romaine un citoyen, la châtelaine un chevalier sans peur, sans reproche, servant Dieu, sa dame et son roi. Plus près de nous, on a vu des mères soucieuses d'élever un galant homme, un gentilhomme, un homme du monde. Cet idéal était moins haut que celui des Cornélie, des Blanche de Castille, de la mère de Bayard; tel qu'il est n'aurions-nous point à le regretter? Quel est l'idéal des jeunes mères d'hier, d'aujourd'hui et de demain?

Quel est l'idéal de ces jeunes femmes qui ont enfanté ou enfanteront ceux avec lesquels nous avons à faire vivre la France? Les arrivistes pédants ou cyniques que notre âge a connus, à quoi songeaient leurs mères quand elles les berçaient sur leurs genoux? Vers quels sommets tournaient les yeux la mère de Julien Sorel, du *Disciple,* de Paul Astier, de Claude Larcher, du député Leveau? S'il était vrai que la littérature est le reflet des mœurs et si les fils font juger des mères, quelle triste revue en ces quelques noms!

Mais la vie vaut mieux que les romans. C'est dans la vie, non dans les livres, que trouvent place les mères vaillantes qui font, comme Mme Pasteur, passer leur enthousiasme dans le cœur de leurs fils. La rencontre de ces vaillantes encourage, malgré tout, à espérer avec Pécaut [1] qu'il se trouvera assez de femmes pour garder le dépôt des vérités morales ou des principes tenant à la morale, le dépôt des sentiments nobles et généreux. Dans l'un et l'autre sexe, assurément, sur beaucoup d'appelés il y a peu d'élus. Mais toute femme, par la maternité, se trouve enrôlée dans la phalange d'élite en marche vers les cimes; car enfanter, ce n'est pas seulement mettre au monde un être de plus, c'est appor-

1. *Quinze ans d'éducation,* p. 17.

ter à la société une espérance et une promesse, c'est ajouter une étincelle au foyer des intelligences, c'est enrichir d'un esprit la spiritualité universelle, c'est augmenter le patrimoine de pureté, d'amour, de justice, de vérité que lentement et au prix de cruels efforts la terre recueille, amasse, afin de se voir un jour peuplée d'hommes, au lieu d'être souillée, déchirée, ensanglantée par des animaux dissolus et malfaisants. A chaque enfantement, la femme sent qu'elle va aider à l'œuvre du monde et spiritualiser la matière, que d'elle viendra un dieu. Est-il attente plus haute et plus bienfaisante? En admettant que cette espérance ne soit qu'une illusion, ne peut-on compter sur cette illusion pour faire de la femme l'ouvrière du bien, la zélatrice des vertus?

Toutefois, un sentiment passager, si noble qu'il soit, ne produit guère que des élans. Les femmes qui travaillent vraiment au bien général et humanisent la société, sont celles qui conçoivent un idéal précis, s'imposent une tâche, soumettent leurs aspirations et leurs actes à un mot d'ordre. De telles mères savent ce qu'elles veulent faire de leurs fils.

Quel mot d'ordre les mères d'aujourd'hui se donnent et se transmettent? Je l'ignore. Comment l'apprendre?... Il en faut un; c'est tout ce que je

sais. Aux femmes de le chercher. Elles trouveront, si elles cherchent.

Tout ce que je puis me permettre de leur indiquer, c'est le côté vers où elles feront bien de pousser leurs recherches, et ce côté c'est celui qui monte, qui achemine aux cimes. Oserai-je y joindre le conseil de se mettre en quête non d'un but, mais d'un idéal?

Dans un ouvrage où les mères trouveraient des inspirations, *Jeunesse*, de C. Wagner, on lit le portrait du jeune arriviste sans cœur, sans scrupule, prêt à toutes les vilenies lucratives, possédant au plus haut degré le courage du sacrifice, car pour arriver il saura stoïquement sacrifier... les autres. Le portrait se termine par un beau mouvement d'indignation et de mépris : « Vous réussirez, jeune homme, dit l'auteur, ou je m'y connais mal... Mais je ne t'envie pas, va! »

Ce calculateur forcené est évidemment le fils de parents qui, au lieu d'un idéal, ont un but. Il est peut-être très avantageux d'avoir un but; mais souvent cela est déprimant. Ce n'est pas du premier jour, mais c'est en quelque point de la course que de très honnêtes gens, voyant un émule, un concurrent parvenir au but vers où ils acheminent leur enfant, se surprennent à penser tout bas : « Ah! si mon fils ressemblait à ce jeune homme habile!

s'il lui ressemblait non toujours, mais aux moments critiques, juste le temps de percer. Qui veut la fin, n'est-il pas vrai? veut les moyens. Le garçon a du bon ; une fois arrivé, il désarmera. Chaque chose à son heure : le succès d'abord, puis la vertu. Dans le monde, le calcul passe avant le sentiment. Est-ce notre faute? Que le garçon se pousse, se case... Après la réussite, la sagesse aura son tour. »

La jeunesse ne serait ni calculatrice, ni impitoyable, si elle n'y était sinon dressée, — il faudrait le cynisme du neveu de Rameau pour donner une telle éducation, — mais inclinée. Les parents qui n'ont point un idéal, mais seulement un but, inclinent malgré eux l'enfant à ces laideurs. Dans les classes où se préparent des examens, que de visites nous recevons, tristement amusantes comme la consultation d'Irène chez le guérisseur d'Epidaure ! Devant l'enfant, les parents nous demandent ce qu'il faudrait faire pour être sûr du succès à la fin de l'année. Si nous parlons d'intelligence et d'effort, d'application venant de loin et soutenue jusqu'à la fin des études..., ils n'entendent pas. « N'y a-t-il pas autre chose? Un secret moins chanceux? Ne saurions-nous leur indiquer des Facultés indulgentes? des salles d'examens où il est possible de choisir ses voisins? d'emporter de petites notes? Ne connaîtrions-nous pas des

hommes politiques auxquels on ferait dire un mot? En somme, que demandent les parents? Que l'enfant soit reçu. Il n'a pas fait grand'chose jusqu'à présent, d'accord; mais une fois bachelier... » Eh oui, c'est ce que nous disions tout à l'heure : c'est le miracle dont l'attente endort les consciences. Arrivons en copiant, trichant, friponnant; nous songerons à l'honnêteté après fortune faite.

Lorsque, malgré tous les trucs, ignorant, paresseux, incapable, le candidat a été repoussé, c'est une autre antienne, mais qui aggrave le désarroi moral de l'enfant. « Je le disais bien : mon fils est trop scrupuleux! Un tel a copié, il est reçu. Cet autre, ce sont les recommandations qui l'ont fait passer. Le mien n'a pas voulu. Que je regrette de l'avoir écouté! Tu n'arriveras à rien, mon pauvre garçon, tu es trop honnête. Aujourd'hui, quand on est honnête, on est condamné à aller nu-pieds... »

Voilà ce que nous entendons.

Ce que nous n'entendons pas, ce qui se dit à plus d'un foyer, en présence des petits, les jugements sur les voisins, le commentaire des événements que relatent les journaux, les confidences qui se gaussent du client, de l'associé, du patron, de l'électeur « supérieurement roulés » par une fine malice, une savante « roublardise », de quelle morale ces enseignements relèvent-ils? « C'est une

banalité de dénoncer l'indifférence du plus grand nombre pour la morale, la rareté d'une règle de vie qui soit consciente et fermement tenue, la pauvreté ordinaire de la réflexion et des idées morales... Indifférence morale, anarchie morale : voilà deux caractères que le présent offre à notre observation [1]. »

Et cette absence de morale, cette anarchie morale troublent les âmes hautes et les angoissent. Que de fois des mères nous ont confié leurs inquiétudes! Il en est une dont les paroles nous sont encore présentes.

La haute position de son mari, soldat que sa vaillance et non l'art d'intriguer avait mis à la tête d'une province, multipliait pour cette intelligence d'élite les occasions d'observer la vie et de juger les hommes. Tant que ses enfants, filles et garçons, furent en bas âge, elle se consacra à leur éducation avec une allégresse sereine. Les principes qu'elle tenait de sa famille, les inspirations de sa piété, les lumières qu'elle demandait aux écrivains les plus divers, — elle lisait : Pérez, Preyer, Fénelon, Locke, la marquise de Lambert, M^me^ Necker de Saussure, M^me^ de Rémusat, le P. Gratry, H. Spencer... — le haut spiritualisme de son mari,

1. *Morale sociale*, M. Bernès, p. 37, Alcan.

les douces influences du foyer lui donnaient l'ardeur et la confiance. Un jour, les scrupules naquirent, les doutes, l'anxiété. Sa fille aînée faisait son entrée dans le monde, le plus âgé de ses fils partait pour achever ses études dans un lycée de Paris. Alors cette mère prit peur de ce qu'elle avait fait. « J'ai dit à mes enfants : Soyez droits, soyez francs, soyez bons; ne trompez jamais, ne mentez jamais, ne faites souffrir personne, respectez les vieillards, aidez les malheureux... Je leur ai fait aimer la justice, le désintéressement, la générosité, la vertu. Quel avenir leur ai-je préparé? N'aurais-je appris à mes fils que les aimables qualités mondaines, le savoir-vivre, la politesse, les usages des honnêtes gens, j'aurais compromis, je ne dis pas, leurs chances de succès (je ne veux point parler comme les hommes dont les pensées et la conduite m'effraient pour mes enfants), mais j'aurais, moi, leur mère, diminué leurs chances de bonheur. »

Et cette femme pleine de délicatesse me signalait de menus détails pris au hasard dans la vie courante : la bousculade aux guichets des gares, les coudes enfoncés à droite, à gauche; les ruses pour demeurer seul dans un compartiment, les bagages semés sur les banquettes, un effronté « complet » lancé d'une voix brutale... « C'est peu

de chose, me disait-elle; cependant jamais il ne viendra à l'idée de mes enfants qu'ils peuvent, qu'ils doivent faire cela; et que le faire ne tire point à conséquence; que songer à ces ruses et y recourir tout naturellement, c'est avoir sur les autres une supériorité, et, selon le vilain mot des gens de cette sorte, c'est être *très malin*. Partout, toujours mes enfants seront ceux qui ne trompent point, qui ne bousculent point, n'écrasent point..., au contraire, qui ménagent, respectent, protègent, secourent. Ils seront dupes et victimes. »

Eh bien, tant mieux! Malgré les apparences, en dépit des jugements du monde, ils auront le beau rôle. Le bien ne se réalise dans la société que par la souffrance des meilleurs. Parents, dans le fond du cœur, que préférons-nous pour nos enfants? Qu'ils fassent partie de la foule des faux humains ou de la poignée des hommes véritables, de ceux qui achètent par leurs sueurs, leurs larmes et leur sang le lent progrès de notre race? Enfants, aimerions-nous que notre mère n'acceptât point de nous soumettre à la loi austère, amère de solidarité, de perdition et de rédemption mutuelle, qui est si dure aux meilleurs et fait d'eux, dans le drame de la vie, les victimes et les héros? Oui, que choisirions-nous, s'il nous était possible de le faire? être les fils de gens qui n'auraient d'autre but que la

richesse et la puissance[1], ou de grandir dans une famille qui, mettant haut son idéal, approuverait, adopterait, vivrait ces généreuses pensées de Fichte : « Entrez avec les autres hommes dans des rapports étroits et vous les trouverez tout autres que votre morale ne voudrait les voir. Plus vous serez nobles et bons, plus douloureuse sera l'expérience que vous en ferez ; mais ne vous laissez pas vaincre par la douleur, triomphez-en par l'action. Cette douleur entre en ligne de compte, elle est entrée à dessein dans le plan de l'amélioration du genre humain. C'est faiblesse que de se lamenter sur la corruption des hommes, sans tendre la main pour la vaincre... Agir, agir, voilà pourquoi nous sommes ici-bas. Voudrons-nous donc nous fâcher de ce que d'autres ne sont pas encore ce qu'ils doivent être? N'est-ce pas précisément notre vocation que d'être destinés à travailler au perfectionnement des autres[2]? »

1. « Je veux que mon fils soit heureux, ou, ce qui revient au même, honoré, riche et puissant. Je connais un peu les voies les plus faciles d'arriver à ce but, et je les lui enseignerai de bonne heure. Si vous me blâmez, vous autres sages, la multitude et le succès m'absoudront. Il aura de l'or, c'est moi qui vous le dis. S'il en a beaucoup, rien ne lui manquera, pas même votre estime et votre respect. » Diderot, *Le neveu de Rameau.*

2. *De la destination du savant et de l'homme de lettres*, p. 103, Alcan; voir plus bas, 3e partie, ch. 1.

Comprend-on maintenant ce que nous voulions dire en conseillant aux mères d'avoir un idéal et non un but, et pourquoi nous les poussions doucement vers le côté qui monte, celui vers lequel, depuis tant de siècles, les mères sont, malgré tout, attirées?

*
* *

Ce qu'il faut aux enfants durant les premières années, c'est avant tout une atmosphère pure, lumineuse, tiède, paisible. Le logis est, pour cet âge, d'une importance capitale. Température, gaieté, douceur enveloppante, un mot dit bien ce qu'exige l'habitation du petit enfant, et ce mot vient de lui-même sur les lèvres des mères. M^me^ de Lamartine, seule à Milly, s'élève un soir dans la montagne de Craz qui domine sa maison. « Quand je me retourne et que je vois du haut de la montagne la petite lumière qui brille dans la chambre de mes enfants, je bénis la Providence de m'avoir donné ce *nid* caché et tranquille pour les couver[1]! »

Un autre mot dira mieux encore : nous l'emprunterons au philosophe genevois Amiel. Dans une page délicieuse, il décrit un intérieur anglais. Amiel a regardé avec des yeux prévenus, comme

1. Lamartine, *Le manuscrit de ma mère*, p. 147, Hachette.

il advient lorsque, à demi satisfait de ce qu'on a dans son pays, on rêve des mœurs idylliquement pures. Chez des étrangers, on entrevoit en passant un tableau de famille ; on sait la langue, c'est possible, mais on n'a point la clé des nuances ; ce qu'il faudrait comprendre à demi-mot échappe. Alors ce n'est point la curiosité qui examine, ni l'observation qui scrute, ni le bon sens qui juge : c'est l'imagination qui projette ses rêves. Ces mœurs de l'âge d'or qu'on cherche en vain dans son peuple, qu'on lui reproche d'avoir perdues, on les admire chez le peuple voisin, auquel on les prête dans un élan d'enthousiasme et de sympathie. Oui ! c'est là qu'on voudrait vivre !

Prenons donc la page d'Amiel, moins comme la notation du réel, que comme l'indication très suggestive d'un idéal que tous, Anglais, Genevois, Français, nous devrions poursuivre, afin de rendre nos logis doux aux petits, bienfaisants, féconds, afin d'en faire l'asile où règne le bonheur et d'où sortira la vertu.

« Ces intérieurs à l'anglaise sont aimables. Ils sont la récompense et le résultat d'une longue civilisation et d'un idéal poursuivi avec persévérance. Lequel ? celui de l'ordre moral fondé sur le respect de soi et des autres, sur le respect du devoir, en un mot, sur la dignité. Les maîtres témoi-

gnent de la considération à leurs hôtes, les enfants ont de la déférence pour leurs parents, chacun et chaque chose est à sa place. On sait commander et obéir. (Sentez-vous la critique? chez nous, à Genève, on ne sait faire ni l'un, ni l'autre; cela n'est pas dit encore; on l'attend, on va l'entendre.) Ce petit monde est gouverné et paraît aller tout seul; le devoir est le *genius loci*, mais le devoir avec cette teinte de réserve et d'empire sur soi qui est la couleur britannique. Les enfants donnent la mesure de ce système domestique : ils sont heureux, souriants, confiants (les petits Suisses ne connaîtraient-ils point cette joie qui fait épanouir la gaieté et naître la confiance? si, mais nous allons voir) et pourtant discrets. On sent qu'ils se savent aimés, mais qu'ils se savent aussi subordonnés. (Nous arrivons à la leçon directe, à la critique formulée.) Les nôtres se conduisent en maîtres, et quand un ordre précis vient limiter leur importunité débordante (elle tient peut-être au tempérament), ils y voient un abus de pouvoir, un acte d'arbitraire; pourquoi? parce qu'en principe ils croient que tout tourne autour d'eux. Les nôtres peuvent être gentils et affectueux, mais ils ne sont pas reconnaissants et ne savent pas se gêner. Comment les mères anglaises obtiennent-elles ce résultat? Par la règle impersonnelle, invariable et ferme,

en d'autre termes par la loi, qui forme à la liberté, tandis que le décret ne pousse qu'à l'émancipation et au murmure. Cette méthode a l'immense avantage de créer des caractères revêches à l'arbitraire et soumis à la justice, sachant ce qu'on leur doit et ce qu'ils doivent, vigilants de conscience et exercés à se dominer. Dans tout enfant anglais, on sent la devise nationale : « Dieu et mon droit. » A tout foyer anglais on sent aussi que le *home* est une citadelle ou mieux encore un vaisseau [1]. »

Cette page est fort belle, et, pour les mères, elle est remplie de conseils excellents, de précieuses suggestions. Si nous avons paru critiquer çà et là, il faut revenir sur la critique, déclarer que nous approuvons tout, hormis l'inévitable illusion qui égare certaines nations imaginatives et généreuses. Ces nations ne voient que leurs défauts et s'en accusent; elles n'aperçoivent que les qualités de leurs voisines et les amplifient en les exaltant. Amiel était trop proche voisin de la France pour ne pas tomber dans ce beau mais imprudent travers.

Cette réserve faite, nous assurons que de la méditation d'un tel passage, une mère intelligente

1. Amiel, *Fragment d'un journal intime*, II, p. 138, Fischbacher. Rapprocher Chevillon, *op. cit.*, p. 213.

et courageuse peut tirer un plan de conduite, une méthode et un idéal. A nos lectrices d'essayer.

Nous avions annoncé que, pour notre part, nous prendrions là un mot qui, du logis où l'enfant naît et grandit jusqu'à l'âge de la pension, donnerait une idée plus précise et plus complète que la comparaison familière avec l'oiseau et le nid. Ce mot a été dicté au philosophe par le pays même dont il admirait les mœurs domestiques. Il compare le *home* à un vaisseau. Si juste lorsqu'on parle des îles Britanniques, la métaphore reste juste encore et instructive dans tout pays où l'on aime l'enfance, où l'on veut non seulement abriter sa faiblesse, mais la fortifier et préparer des corps robustes, des âmes saines, des esprits riches en connaissances utiles et avides d'enrichir encore le fonds qu'on leur a transmis.

Le logis qui abrite l'enfant est parfait s'il est à l'image d'un navire : étroit, isolé du monde, mais portant dans ses flancs le monde entier, tout ce qu'il faut à l'homme pour entretenir la vie du corps et de l'esprit, l'héritage de l'ingénieux passé, condition, garantie de l'existence présente et des futures acquisitions. Cette arche de Noé peut être un vaisseau de haut bord, un splendide yacht de plaisance ou un misérable esquif, la barque rapiécée d'un pauvre pêcheur; on y peut trouver à foison

les spécimens des objets et des êtres qui accompagnent l'homme dans la traversée de la vie, ou simplement quelques misérables échantillons. Qu'importe? A qui sait parler à l'enfant et lui montrer, il suffit d'une goutte d'eau pour révéler les merveilles de l'océan, d'un ciron pour expliquer la structure des êtres, d'une aiguille, d'un brin d'acier pour initier aux inventions de l'ingéniosité humaine, et, l'équipage se trouvât-il réduit à un seul compagnon, il suffit de cet humain qui travaille auprès de l'enfant, qui le protège et l'aime, pour lui faire sentir la douceur de l'amour, pour ouvrir à ses regards le monde de la conscience et de l'âme. Dans tout logis qui respecte l'enfant, les murs arrêtent les bruits de la rue et les orages de la cité. Sa faiblesse et son innocence sont défendues contre flots et tourmentes. L'ordre qui règne partout, la sagesse qui préside à l'activité font la sécurité du voyageur et sont une leçon pour son intelligence qui s'habitue à la règle, au rythme, à l'harmonie.

Il est des demeures mal gouvernées; elles vont à la dérive; le naufrage est inévitable. Tous le prévoient, en frémissent, mais leurs efforts désordonnés, accompagnés de cris, de disputes, d'imprécations, ne font qu'avancer la catastrophe, en aggraver l'horreur. Oh! malheureux enfants que

le sort a embarqués en de telles galères! Proues sculptées, haubans de soie banderolés de pourpre, puissante machinerie..., pour le bonheur, ces richesses importent peu. Ce qu'il faut souhaiter à l'enfant, ce passager qui commence l'incertain voyage, c'est un capitaine qui veuille cingler au large où l'air et le flot sont purs, qui sache consulter la boussole, lire la carte, faire le point, tenir ferme le gouvernail et, pour passer à travers les brisants, regarder haut vers les étoiles.

*
* *

Donc, pendant longtemps, ce qu'il faut à l'enfant par-dessus tout c'est le silence, le calme, la paix. Nous savons tous combien le petit être est excitable. Les maladies les plus fréquentes et les plus terribles, celles qui emportent en quelques heures les petits enfants, ou les laissent pour toujours frappés dans un organe ou dans l'intelligence, c'est la méningite, c'est la convulsion. A la campagne, de tels accidents sont moins à craindre : l'air plus pur est plus sédatif; les distractions sont moins nombreuses, les gens moins serrés les uns contre les autres et moins agités. A la ville, le danger est d'autant plus grand que pour beaucoup de parents il passe inaperçu. J'ai connu une

famille cultivée où justement les plaisirs de l'intelligence, lecture à haute voix, musique, conversations se goûtaient le soir. On veillait tard; pour compenser, on faisait la grasse matinée. De ce désordre des adultes s'accommodent à la rigueur, mais les enfants en souffrent. Sous prétexte que si on les couchait trop tôt, les enfants s'éveilleraient de grand matin, dérangeraient la maisonnée, on les gardait au salon. Vers neuf heures les plus petits s'accoudaient sur une table ou s'allongeaient sur un tapis; il fallait les emporter endormis, inertes, les secouer pour les dévêtir, les faire pleurer.

Avec plus ou moins de mesure nous associons les enfants à notre existence enfiévrée, et nous ne nous doutons pas du mal que nous leur faisons. Ils risquent de garder une tare, d'avoir plus tard sur leurs traits, dans leur caractère, leur intelligence et leur cœur un je ne sais quoi d'inquiet, de mal équilibré et de trouble; ils ne posséderont jamais cette sérénité qui est un des éléments de la confiance en soi, de la vaillance et du bonheur, ni cette séduction qui gagne la confiance des autres, leur estime et leur amour.

« Tout dernièrement, dit M. James, nous avions en visite dans notre Université quelques Hindous très cultivés, qui parlaient assez librement de leur

conception de la vie et de leur philosophie. Plus d'un m'a fait part de l'impression pénible que lui causaient les visages contractés qu'il voyait aux Etats-Unis, pleins d'une expression trop intense, et les attitudes disgracieuses et contournées que nous avons quand nous sommes assis. « Je ne « puis concevoir, me disait l'un d'eux, comment « vous pouvez vivre de cette manière, sans une « seule minute dans la journée que vous soyez « résolus à consacrer à la tranquillité, à la médi- « tation. Pour nous, nous sommes habitués à passer « au moins une demi-heure par jour dans le « silence, en supprimant toute contraction muscu- « laire, toute irrégularité de respiration, et en « méditant sur les choses éternelles. A chacun « de nous, dès sa plus tendre enfance, est incul- « quée cette pratique, et elle devient un élément « indispensable de notre vie. » Les fruits d'une telle discipline éclataient à mes yeux. Ces hommes admirables avaient un calme parfait, une entière sérénité; l'expression de leurs visages tranquilles était immuablement douce et limpide. Je sentis que nos compatriotes se privent eux-mêmes d'une des plus grandes beautés du caractère. Combien y a-t-il d'enfants parmi nous à qui leurs parents ou leurs maîtres ne songent jamais à dire qu'ils devraient modérer parfois leur voix perçante,

détendre leurs muscles quand ils ne s'en servent pas et, autant que possible, rester tout à fait immobiles quand ils sont assis[1] ? »

Rien n'est bienfaisant aux petits enfants comme le silence et le calme. C'est évidemment ce qu'avait compris le père de Montaigne. Voulant épargner à son fils jusqu'à la brusquerie du réveil en sursaut, il faisait jouer le matin près de l'enfant endormi un instrument (non le bruyant tambour de nos internes) qui doucement et par degrés le tirait du sommeil[2]. A une telle précaution, Montaigne trouve un peu d'excès, ou, comme il dit, de « superstition ». D'accord, s'il s'agit d'un garçonnet. Ce sont mesures qu'il faut savoir proportionner à l'âge et arrêter à temps, sous peine d'efféminer alors qu'on ne veut qu'adoucir et harmoniser ; avec les enfants en bas âge, elles sont excellentes.

Dans toute demeure où grandit un enfant, il faudrait mettre au vestibule une statue d'Angerona, la mystérieuse déesse du silence, qui, à Rome, dans le temple de Volupia, se dressait sur la pointe des pieds, un doigt pressant ses lèvres closes.

1. W. James, trad. par F. Abauzit, *La Solidarité* ; Alais, juillet 1907. Voir aussi Gockler, *Herbart*, p. 242, Hachette ; P. de Coulevain, *Sur la branche*, p. 99, Calmann Lévy.

2. *Essais*, I, 25.

*
* *

Il conviendrait peut-être aussi de graver au même endroit le précepte d'Auguste : *Festina lente*, hâtez-vous lentement. Que de parents, dans leur impatience, détruisent la santé des petits enfants!

En général, nous sommes trop pressés. Bébé n'a que six ou huit mois et déjà nous voudrions avoir une demoiselle ou un petit monsieur! Que le temps nous dure! Quand donc bébé parlera-t-il? Quand donc le verrons-nous marcher, courir partout? Dans la maison, c'est à qui lui fera le plus d'agaceries pour le décider à gazouiller, à dire papa, à faire bonjour, à montrer le minet, à battre la mesure... La mère s'y lasse, le père aussi, et les grands-parents, et les voisins! Toute la journée, le pauvre petit traîne à ses trousses cinq ou six grandes personnes. Elles croient l'amuser, elles l'épuisent en s'amusant de lui. Exagérons-nous? Voici l'aveu très net d'une femme d'un grand bon sens, d'une excellente grand'mère. Parlant de sa petite-fille, Madame de Sévigné écrit : « Elle fait cent petites choses, elle parle, elle caresse, elle bat, elle demande pardon, elle fait la révérence, elle baise la main, elle hausse les épaules, elle danse, elle flatte, elle prend le menton; enfin, elle est jolie de

tout point; *je m'y amuse des heures entières*[1]. »

Le mot est dit : la grand'mère s'amuse. Nous sommes ainsi : l'enfant est notre jouet; ou encore il flatte notre orgueil : cette intelligence, cette gentillesse qu'on admire, c'est de nous qu'il les tient. Devant ces petits prodiges aux yeux brillants, aux gestes saccadés, nous nous extasions quêtant les compliments. « Voyez comme il est vif, comme il est intelligent, mutin! » Et, ce disant, on l'excite encore, on l'énerve par des caresses folles et des chatouillements! Malheureux, nous devrions trembler! parce que ce cerveau surmené ne résistera pas. Au premier petit embarras d'estomac, comme les enfants en ont souvent, surtout en été, et qui, chez un bébé moins fatigué n'aurait pas de suite, des convulsions surviennent qui le laissent estropié ou abêti, ou bien c'est une méningite qui l'emporte.

La mère suffit pour amuser l'enfant. Et même elle peut se dispenser de l'amuser. Il n'a besoin de personne. Qu'elle le laisse dans son berceau avec quelques pantins suspendus à la hauteur de ses yeux, à la portée de ses mains; qu'elle l'installe sur une couverture épaisse, au pied d'un arbre dans le jardin, avec ses jouets, libre de ses mouvements,

1. Lettre du 20 mai 1672; voir notre *Education du peuple*, p. 55, Alcide Picard.

s'agitant, se traînant, jetant, ramassant vingt fois le même objet, le tournant, le retournant, faisant des mains, des yeux, de la langue et des lèvres toutes ses petites expériences; et, si la fatigue le prend, il cesse soudain et se détend. La tâche est bien assez lourde pour la mère, si elle surveille, si elle ne perd pas des yeux, si elle éloigne le chat, le chien, si elle choisit les objets que l'enfant peut manier sans danger, ceux qu'il est bon de laisser près de lui, afin qu'il fasse connaissance avec les formes, les couleurs, les dimensions, les poids. C'est un étudiant; gardez-vous de le troubler dans ses études et de remplacer maladroitement l'expérience qu'il ferait à lui seul par une leçon où vos plus grands efforts n'arrivent qu'à le troubler. Livré à lui-même, il apprendrait à palper, à goûter, à regarder. En le dérangeant, nous faisons de lui un inattentif, un frivole, un touche à tout, un énervé [1].

Si quand même nous tenons à intervenir, attendons. Lorsque l'enfant commence à parler, appliquons-nous à lui faire exercer activement ses sens; dressons-le à regarder, observer les objets et les êtres, à écouter et juger des sons, à palper, à re-

1. Voir les pages judicieuses de Madame Necker de Saussure, *Educat. progr.*, I, p. 110, Garnier.

connaître si un bâton est long, court, rond, carré, pointu, émoussé, lourd, léger, chaud, froid, rugueux, poli... Sans aller jamais jusqu'à la fatigue, donnons-lui l'habitude de ne rien saisir pour le rejeter aussitôt, avant d'avoir porté sur cet objet les jugements essentiels, avant d'avoir fait l'inventaire des qualités propres, des caractères particuliers, attributs, propriétés, utilité[1]. »

Toutes les mères vous disent : « Mon petit garçon s'amuse très bien tout seul ; ma fillette n'a pas besoin de petites amies : donnez-lui des chiffons et un morceau de bois, elle restera des heures tranquille dans un coin. » Eh bien, laissez-la donc faire!

C'est parfaitement juste. Durant la première enfance, les compagnons sont inutiles; l'enfant ne tient pas à en avoir. Il est bien trop absorbé par son jeu pour rechercher la société de ses pareils. Il s'initie : les choses et lui, il ne veut rien d'autre. Et il a raison. Ce que nous appelons un jeu est en réalité une étude, un exercice. Nous disons : « Il s'amuse, cela n'a pas d'importance. » S'il pouvait rendre compte de ce qu'il fait, l'enfant nous répondrait : « Je m'exerce et je m'instruis. C'est très

1. Voir Beauvisage, *La Méthode d'observation fondée sur l'arithmétique et la géométrie concrète*, Alcan, et *Papers on moral education*, p. 161, Londres, David Nutt, 1908.

sérieux et très grave. » L'enfant est le plus appliqué et le plus ingénieux des autodidactes. On pourrait ajouter que, par malheur, il est aussi le plus dérangé, le plus contrarié des travailleurs. Sans cesse, par nos interventions intempestives, nous l'arrêtons, nous détournons son attention, nous arrêtons le jeu qui l'absorbe et le passionne pour lui offrir un jeu qui nous intéresserait nous, mais qui l'ennuie. Et s'il manifeste son mécontentement, nous le punissons! Que ne peut-il nous reprocher notre imprudence, notre frivolité, notre injustice! De quel côté est l'intelligence et le bon sens? Entre un petit enfant qui joue tout seul et la grande personne qui, sous prétexte de le surveiller ou de le distraire, l'interrompt à chaque instant, interdit, commande, questionne, regardez qui a la physionomie sérieuse, attentive, réfléchie? Le plus puéril est-il celui qu'on pense? Pour l'enfant, l'amusement est un effort, un travail, une enquête, une discipline. A chaque petite séance de jeu, il gagne une expérience, il développe une capacité, il amorce ou enracine une habitude. Le jeu lui fait connaître les choses et lui-même. Pouvons-nous y croire, nous pour qui le jeu n'est qu'une manière de nous fuir, de nous dissiper, d'engourdir notre intelligence, ou d'étourdir notre conscience, de gaspiller nos forces, notre esprit, notre temps, notre argent,

c'est-à-dire le capital des autres, l'acquit social, le produit des sueurs, des larmes, du sang?

Aussi rien n'est plus inepte que notre conduite à l'égard de l'enfant et de ses jeux. En général, dans nos demeures nous n'assignons nulle place où il sera chez lui, où il pourra librement se développer. C'est un intrus; nous le tolérons à la condition qu'il ne parle pas, qu'il ne remue pas. Nous tremblons pour nos bibelots et nos meubles; nous réclamons le silence et la paix. Mais a-t-il demandé à être logé dans ces pièces où tout nous est permis, où tout lui est défendu?

Les mêmes parents qui, durant les premières années, ne cessent d'intervenir dans les jeux du petit enfant et lui recherchent la compagnie de ses pareils, aussitôt qu'il prend le goût et ressent le besoin de la société, changent de tactique. Ils s'éloignent ou ils rebutent l'enfant : « Laisse-moi donc tranquille! Je n'ai pas le temps! Amuse-toi tout seul. » A la même époque, devenus fort soupçonneux, ils écartent les camarades, ils craignent que les amis gâtent le langage, les manières, les mœurs. On ne saurait être plus malavisé.

Toutefois, bien souvent la mère, celle qui mérite ce nom, sait s'amuser avec l'enfant. Ce n'est pas elle qui commet les interventions inintelligentes, malfaisantes, dont nous parlions. Ce sont les faus-

ses mères qui troublent les jeux et gênent l'apprentissage; ce sont elles qui négligent l'enfant et le confient à n'importe qui, puis courent à leurs plaisirs, et au retour, pour donner le change aux autres ou faire taire leur conscience, se démènent à tort et à travers, agitent, troublent, énervent leurs enfants.

*
* *

Les mères, dans la société, sont en fait des fonctionnaires singulièrement importants; on peut dire indispensables puisque, sans leur service, la société disparaîtrait, puisque selon qu'elles s'acquittent de leurs fonctions, activement ou avec négligence, le bien-être s'accroît ou diminue. Eh bien, dans un certain monde, il est assez à la mode de ne pas prendre ces fonctions au sérieux. Beaucoup de femmes des hautes classes riraient bien de cette affirmation : « L'énergie saine et normale des femmes aspire à peupler la terre[1]. » Plutôt que de renoncer aux sports, au bal, aux visites, si elles acceptent le mari, elles refusent l'enfant, ou elles se hâtent de se débarrasser en le plaçant à l'*Hôtel des Bébés*. Ne faut-il pas être libre de jouer au bridge ou de

1. Ellen Key, *De l'Amour et du mariage*, Flammarion; voir *Pages libres*, 8 et 15 août 1908.

voler sur les routes en automobile[1] ? Et l'aristocratie, dont la conduite inspire les autres classes, n'a pas le privilège de ces défections. Il faudrait donc savoir si la maternité est ou n'est pas essentielle. Si elle n'est point essentielle, taisons-nous, laissons les choses aller comme elles vont. Que la femme suive sa fantaisie, se voue au célibat, s'adonne aux sports, s'affranchisse même de l'idée qu'elle pourrait avoir une famille à créer. Que la société applaudisse aux exploits des « chauffeuses », au surmenage intellectuel des « princesses de science », qu'elle asservisse au « sweating system » toutes les esclaves de la production économique.

Mais si la maternité est jugée essentielle, alors considérons la femme comme chargée de la plus grave fonction sociale, et faisons en sorte que cette préposée à la conservation des peuples, à la nourriture et à l'éducation des enfants, n'ait ni l'obligation, ni la possibilité, ni même la tentation de se soustraire à sa mission.

Une de nos plus fortes inclinations est de méconnaître les devoirs stricts, de les ravilir par les noms que nous leur imposons, afin d'expliquer, de légitimer nos défections, même de leur gagner les applaudissements. Puis le remords nous incline à

1. Ellen Key, *Le siècle de l'enfant*, p. 158, Flammarion.

chercher quelque devoir moins urgent et d'apparence plus difficile auquel nous nous vouons avec une ardeur exagérée. C'est une aberration. Faut-il la condamner et la flétrir? ou simplement voir et regretter, en considérant que l'humanité est inconséquente et faible, et que, en fin de compte, ce mauvais emploi de ses énergies, s'il constitue un virement malhonnête et un imprudent gaspillage, ne se solde pas pourtant par une faillite?

La société perd, mais non pas absolument sans compensation, à la tactique de ces femmes qui se détournent de « l'idole d'époux et des marmots d'enfants », puis se dévouent aux infirmes, aux malades, aux affligées, à leurs sœurs égarées et déchues... Donc, en présence de cette transposition à la fois dommageable et bienfaisante, tout ce qu'il semble permis c'est premièrement d'avertir que le dommage est plus grand que le bienfait : mieux vaudrait mettre au monde des enfants robustes et préparer à la société des collaborateurs vaillants et purs, que collecter, patronner, diriger... C'est, secondement, de montrer combien il est injuste d'appeler les enfants des « marmots » et de rabaisser la fonction de la mère. Ce n'est ni une besogne vile, ni une tâche aisée, ni une mission subalterne que d'élever un enfant. Notre vanité en fait bon marché, alors que, dans la cité,

il n'est rien qui soit au-dessus. La maternité est plus qu'une magistrature. Cette élaboration de l'avenir, qui commence par l'enfantement et se continue par l'éducation, est, parmi les hommes, ce qui dépasse les hommes; c'est la science du bien et du mal, c'est l'œuvre diabolique et divine, car, selon qu'elle est accomplie, le monde s'enfonce dans la souffrance ou s'élève vers le bonheur. Enfin, de la conduite des mères, de leur négligence ou de leur dévouement dépend le recrutement de ces deux troupes si inégales : l'innombrable multitude des faiseurs de peines, le bataillon, la faible escouade des faiseurs de joie.

II

Les deux premières années.

La période qui va de la naissance à la première dentition passe pour appartenir exclusivement à la mère. Nous verrons plus loin si vraiment à nul moment la mère doit s'effacer. On estime aussi que cette même période n'exige que des soins matériels : le corps réclamerait toute l'attention ; tandis que, dans le silence, presque dans l'oubli, l'intelligence, l'esprit, la conscience attendraient leur tour, qui viendrait plus tard, vers l'époque que l'on appelle l'âge de raison.

Notre avis n'est pas tel. Nous croyons qu'à tout âge, c'est l'esprit qui a droit au premier amour et aux premiers honneurs. Alors même que l'éducateur croit ne travailler que pour le corps, l'âme profite. Et c'est à l'âme que délibérément et méthodiquement il faut penser dès les premiers jours. La mère ne fait pas ce qu'elle doit si, même dans les soins qu'elle donne au nourrisson, par delà ce corps, elle n'aperçoit, elle ne cherche

pas l'âme. Serait-ce à la vie animale qu'elle a charge d'initier l'enfant? C'est à la vie humaine; et la vie humaine est esprit, doit être de plus en plus esprit. Au cours des premières années, communiquant avec l'enfant d'abord par le langage, qu'elle interprète si bien, des cris, des pleurs, des caresses, puis par le langage articulé que bientôt vient secourir et compléter la parole écrite, la mère a pour mission de faire parcourir à ce nouveau-venu le long voyage que sa race a effectué à travers les âges. Sans brûler les étapes, mais en accélérant l'allure de manière à faire franchir en quelques mois ce que les hommes ont mis des siècles à passer, elle conduira l'enfant de l'humble point de départ au stade actuel, et, par surcroît, elle lui donnera l'élan pour voler plus loin et pousser en avant la marche glorieuse.

Pour son labeur elle aura de précieux auxiliaires : le langage d'abord, aide incomparable, vrai magicien qui, dans un mot, résume des siècles de tâtonnements, condense des trésors d'expériences et de révélations; puis, le chat, le chien, les humbles amis que l'homme a gagnés, élevés jusqu'à lui; puis le logis et ses murs, ces réduits où chaque jour s'accomplissent tant de rites mystérieux, la chambre où l'enfant s'endort, s'éveille; la salle à manger où à heure fixe la famille s'as-

semble comme autour d'un autel; la cuisine et sa captivante chimie; le grenier et ses cachettes; la cave et ses ténébreuses profondeurs; et l'âtre où le feu renouvelle l'antique miracle de Prométhée; et le lustre d'où la lumière jaillit par un bouton pressé; et les meubles, les tapisseries imagées, les objets d'art, les ornements qui tous sont de l'intelligence matérialisée, ou plutôt de la matière, toute pénétrée d'intelligence, humanisée, débordante de pensée, presque animée et parlante, en sorte que l'on ne saurait dire si tout ce qui entoure l'enfant est fait pour l'abriter et le servir, lui rendre la vie plus douce, et non pas plutôt pour faciliter à la mère la grande œuvre d'humanisation qui mettra une intelligence, une âme, une conscience là où la nature semblait n'avoir voulu que des organes et des appétits.

Les choses, silencieusement bienfaisantes, offrent sans se lasser leur secours. Des hommes pouvons-nous attendre un acte pareil? Parents, commensaux, serviteurs, voisins, amis, devraient s'empresser autour de l'enfant, seconder la mère, travailler à l'envi pour la prompte et parfaite initiation de ce futur collaborateur, de cet associé qui plus tard portera avec eux les charges de la famille, de la cité, de la patrie, de la civilisation. Leur dévouement, en somme, ne serait pas gra-

tuit; s'ils savaient voir, ils le considéreraient comme un placement avantageux, dont eux-mêmes, et plus sûrement leurs propres enfants, récolteraient un jour les fruits. En outre, dans le présent, ils goûteraient la satisfaction, plus chère à l'homme qu'il ne l'avoue, de se rendre utiles, d'être dans l'ordre, d'accomplir la loi; et en même temps ils jouiraient du commerce d'un véritable enfant, ils y rafraîchiraient leur esprit et leur âme. Rien n'est doux et réconfortant comme cette gentillesse confiante, rien n'est attrayant comme cette curiosité dont les trouvailles se multiplient sous les regards d'un entourage qui protège l'enfant et le guide avec autant d'intelligence que d'affection. Rien, au contraire, n'est aussi odieux ni déplaisant que l'enfant gâté par ses proches, rendu *terrible* par la mauvaise éducation.

Cette aide, si naturelle et qui serait si efficace, des parents, serviteurs et amis, il n'est pas fréquent que la mère l'obtienne. On peut même considérer comme un privilège l'indifférence d'une maisonnée qui, détachée de l'enfant, laisse la mère agir avec lui à sa guise. Souvent les desseins de l'éducatrice sont contrecarrés sournoisement ou à découvert. Le père, les grands-parents prennent comme à tâche de faire ce que la mère interdit, de blâmer ce qu'elle fait, de ruiner son autorité à

force de complaisances. Parmi ceux qui approchent l'enfant, il en est qui s'amusent à le duper, à troubler son inexpérience, à fausser son jugement par des plaisanteries, par des histoires fantastiques, par des réponses qui sont des mensonges ou des stupidités. Il en est qui, pour lui parler, contrefont leur langage, lui enseignent une prononciation bégayante, zézayante, ridicule ; changent sottement le nom des êtres et des objets : on n'entend autour de l'enfant que *toto*, *dada*, *nounou*, *zoli*, *zentil*, *tanapé*... Il en est qui par paresse, pour se dispenser d'une peine qu'ils ont charge de prendre, pour avoir, comme ils disent, la paix, terrifient l'enfant, frappent au mur, forcent leur voix, annoncent l'arrivée du croquemitaine, du ramoneur, du gendarme, du voleur de petits enfants... Il en est qui le rendent gourmand et bassement calculateur en lui promettant des friandises s'il veut faire telle chose; il en est qui le rendent menteur en lui intimant, avec des menaces terribles, la défense de répéter à maman ce qu'il a fait, ce qu'il a vu ou entendu... Il en est qui s'appliquent à le rendre jaloux du frère, de la sœur, ou méprisant pour ses camarades. Il en est qui lui répètent : Toi, tu n'auras pas besoin de travailler, ton père s'est levé avant toi... Il en est qui, pour s'amuser, rire de ses grimaces, le font

boire, priser, fumer... Il en est qui lui apprennent des mots grossiers, des chansons bêtes...

L'homme est un étrange et terrible malfaiteur.

Et que dire quand c'est la mère qui se rend coupable de ces imprudences ou de ces crimes? quand c'est elle qui remplit d'angoisse l'âme de l'enfant, l'ensemence de terreurs, de préjugés, de superstitions, de bassesses, de défauts, de vices, gâte à la fois le présent et l'avenir?

Quel rôle que celui de la mère, laquelle a le bien à enseigner et le mal à écarter! Comprend-on notre folie d'abandonner ce rôle à des femmes que rien n'a préparées à le jouer, qui n'ont ni savoir, ni vouloir; à des femmes que la sottise masculine a perverties, auxquelles nous avons fait croire que leur destinée est de plaire, est « d'avoir du goût comme un bon fruit et du parfum comme une rose[1] »; que nos applaudissements encouragent à se soustraire à toute règle, à changer sans cesse de résolution, d'idée, d'humeur; que nous écartons des occupations utiles; que nous détournons des pensées sérieuses, que nous puérilisons par la mondanité et les chiffons, que nous dégradons par la galanterie?

Sur qui donc comptons-nous pour élever nos

1. Rivarol, *Vers à une jeune ignorante.*

fils, pour nous relever nous-mêmes, pour ennoblir la famille?

*
* *

Les mères dignes de leur mission, résolues à se consacrer à cette première éducation qui sera le viatique le plus précieux quand de la maison paternelle l'enfant partira pour le collège, ces mères trouveront un programme complet et toujours actuel dans cette ligne si souvent citée, si vieille soit-elle : *mens sana in corpore sano ;* et qu'on peut rendre par cette libre traduction : santé, intelligence, vertu.

Voilà en effet les trois biens dont toutes les mères ont l'obligation de doter leur fils. A partir de quel moment? à partir de la naissance. En suivant quel ordre? peu importe. Voilà le devoir des mères, car fortifier la santé, c'est accroître l'intelligence et tremper la volonté; développer l'intelligence, c'est rendre plus aisés l'entretien du corps et la pratique du devoir; et affermir la conscience, c'est sauvegarder la santé, épurer, élever l'esprit.

Disons l'essentiel sur cette éducation des premières années.

*
* *

Est-il un seul moment de la vie où l'éducation se sépare de l'hygiène et se passe de son secours? Il

est permis d'en douter. Ce qui est sûr, c'est que, durant les premières semaines, l'éducation n'est autre chose que de l'hygiène, une intelligente application à soigner le corps, le jeu des organes et le développement physique.

En parlant ainsi, nous n'entendons point rabaisser le nouveau-né, ni l'éducatrice. Il y a des gens qui appellent le nouveau-né « un paquet de chair ». Ils ont beau ajouter « rose », l'expression est aussi déplaisante que fausse. Il y en a qui, dans les soins qu'exige le premier âge, ne voient qu'une besogne subalterne dont la première venue peut s'acquitter. Ce sont deux erreurs. L'intelligence n'est point une hôtesse tardive. Au dire de M. Perez, Tiedmann rapporte que son fils, à peine âgé de treize jours, laissait apercevoir dans ses yeux et dans sa mine des expressions de douleur et de plaisir à la vue de certains objets et portait une attention soutenue aux gestes de ceux qui lui parlaient[1]. Faisons la part de l'exagération, mais n'admettons pas que nulle pensée ne travaille dans le cerveau du nouveau-né. Supposons que nous fassions erreur. Y a-t-il un danger à croire présentes l'intelligence et l'âme? Soignerions-nous plus négligemment et avec moins d'a-

1. Perez, *Les trois premières années de l'enfant*, p. 29.

mour un petit être que nous croirions semblable à nous et déjà en partie notre égal? Serions-nous plus attentifs et plus dévoués si nous nous disions : ce n'est qu'une larve qui ne fait que dormir et manger? En réalité, le développement physique et le développement intellectuel commencent dès le premier jour et se confondent. Au premier spasme qui emplit d'air les poumons, le corps de l'enfant est modifié, accru, son corps et tout son être. Et, à chaque instant, organes et facultés, comme on parlait jadis, tout se développe et s'enrichit.

D'autre part, à ce moment où les délicats ne voient que besognes répugnantes, la mère, au milieu des langes souillés, exerce pour sa part, le croiront-ils, les plus hautes de nos facultés et renforce dans son propre cœur les plus rares de nos vertus. Toutes les mères savent ce qu'il faut d'intelligence pour deviner les besoins des petits enfants, pour trouver ce qui les gêne, les effraie et les fait souffrir. Toutes les mères savent ce qu'il faut de courage, d'abnégation pour s'imposer l'exactitude patiente et minutieuse d'un dévouement toujours subtil et prompt, sous les armes à toutes les heures de la nuit et du jour, résigné aux incessants recommencements. Ainsi donc, ce qui entre en jeu autour des nouveau-nés c'est l'intelligence, la patience, le dévouement, dont

l'humanité se prévaut comme de ses plus authentiques privilèges. C'est dans ce sens que nous avons pu dire plus haut que l'humanité s'affine, se complète et s'exalte précisément autour des berceaux et à cause des petits enfants.

Si beaucoup de pères ne voient dans les soins réclamés par la première enfance que bassesses indignes d'un homme, si des mères pareillement y répugnent et se déchargent sur des remplaçantes, nourrices, gardes, bonnes, c'est que souvent, en dépit de nos prétentions, nous ne sommes qu'à peine humanisés. Si nous étions aussi pleinement humains que le progrès matériel permet de l'être, nous considérerions, comme la plus belle de nos fonctions celle qui devrait courber pères et mères sur ces berceaux où s'élabore l'avenir d'êtres qui ont non seulement à nous continuer, mais encore à nous surpasser.

*
* *

Quels sont les soins que réclame le nouveau-né? Nous ne croyons pas avoir à le dire ici au public particulier pour qui nous écrivons. Les ouvrages spéciaux abondent[1]; nous prions les mères de s'y

1. Signalons les plus simples : Ammon, *Le livre d'or de la jeune femme*, Le Soudier; Corivaud, *La santé de nos enfants*, J.-B. Baillière; Dumas, *Guide pratique*, J.-B. Bail-

rapporter, d'en faire, avant la venue de l'enfant, une étude minutieuse. Nous souhaitons que le père consente à les lire, à les méditer avec elles : cette lecture vaut bien celle du journal amusant. En sus des livres, des revues spéciales qui concernent la première enfance, en sus des cours institués dans les communes, les familles aisées ont les conseils du médecin.

A l'ouvrière, à qui manquent l'argent pour acheter les livres, le temps et la culture pour s'en pénétrer, les moyens et l'habitude de consulter le médecin, il faudrait tout dire.

Avec elle, nous commencerions à la première toilette, aux précautions contre la terrible ophtalmie des nouveau-nés [1] ; nous montrerions les dangers des vieilles pratiques, bonnets, maillots, où pour des mois on paralysait ces membres qui veulent librement s'agiter [2] ; nous parlerions de l'allai-

lière ; Icard, *L'alimentation chez les nouveau-nés*, Alcan ; *L'hygiène de l'enfance et de l'habitation* (année 1899), Société municipale des crèches du Ve arrondissement, Paris ; Variot, *L'hygiène infantile*, Hachette.

1. Dr Georges Petit, *Comment on défend ses enfants*, p. 17. Société d'éditions scientifiques. Deux ou trois heures après la naissance, faire couler dans les yeux de l'enfant quelques gouttes de jus de citron.

2. Dr Peyramaure-Duverdier, *L'hygiène de l'enfance et de l'habitation*, Crèches du Ve arrondissement.

tement au sein et de l'allaitement artificiel[1], des soins de propreté minutieuse que l'un et l'autre exigent, de ces gouttes de lait que les poètes seuls ont le droit de suspendre aux lèvres roses, mais que les nourrices diligentes essuient d'un linge fin pour éviter le mal blanc ou muguet; comme les médecins de Molière, nous nous intéresserions aux résultats des digestions... Que n'aurions-nous point à préciser, depuis la manière de bien placer le berceau dans la chambre, jusqu'à la manière de bien poser le nourrisson dans le berceau; depuis la bonne manière d'endormir sans bercer, jusqu'à la bonne manière d'amuser sans fatiguer; depuis la leçon de gazouillement, jusqu'à la leçon de choses, donnée par les hochets et les pantins! Surveillance de la fine peau satinée, du ventre qui dit tant de choses selon qu'il se ballonne ou qu'il se creuse en bâteau, des côtes, des poignets, des chevilles, du chapelet de l'épine dorsale, des oreilles, des fontanelles...; étude des cris, étude des pleurs[2]..., que de renseignements à donner que nous pouvons supprimer ici!

Ce qu'il est permis de dire, même à celles qui

1. Dr Henri de Rothschild, *L'allaitement mixte et l'allaitement artificiel*, Masson.

2. Dr Galtier-Boissière, *Pour élever les nourrissons*, Larousse.

sont cultivées et possèdent les moyens de s'instruire seules ou de se faire guider par le médecin, c'est que leurs privilèges mêmes, fortune, loisirs, instruction, les obligent, non certes à compliquer la tâche, mais en quelque sorte à la perfectionner. Sans mépriser les leçons de l'expérience, sans tomber dans le ridicule de dénigrer systématiquement le passé, de donner à entendre — ce qui serait une inconvenance et une injustice — que nos grand'mères ne faisaient rien de bien, il n'est point défendu d'appeler au secours de la mère une aide inconnue jadis, la force que le dix-neuvième siècle a vue grandir, l'esprit scientifique, la méthode scientifique, si précieuse pour confirmer, compléter ou redresser les intuitions de la tendresse et les trouvailles du dévouement.

Que ce mot de scientifique n'effarouche pas. Il ne s'agit point d'installer un laboratoire au logis, ni de travestir les mères en faiseuses d'expériences, en psycho-physiologues. Tout l'appareil d'une *nursery* se réduit à quatre petits instruments bien communs : pendule, thermomètre, balance et mètre à ruban. Ajoutons un cahier de papier. Quant au bagage scientifique, il est complet si la mère a la patience, la ponctualité, l'ordre, la volonté d'être attentive, de remarquer, de regarder et noter.

La pendule sert à régler les repas et les sommeils. Rien n'est indispensable à ces fragiles existences autant que la périodicité exacte et rythmique, le retour à heures fixes des appétits, des besoins et des satisfactions. La régularité évite bien des indispositions et des contretemps; elle dresse les organes à cette alternance mesurée du travail et du repos qui facilite le fonctionnement, conserve la souplesse, accroît les forces; le corps, qui a sa mémoire, en garde pour toujours le souvenir et le besoin; de bonnes habitudes sont une force. La régularité évite aussi bien des caprices, des scènes de cris et de pleurs, tous ces mouvements désordonnés, ces explosions de colère, ces crises convulsives, ces congestions qui ne sont bonnes ni pour le corps, ni pour le caractère. L'égalité d'humeur, si rare parmi les hommes, est peut-être le fruit d'une première enfance où les fonctions ont été sagement scandées par le balancier de l'horloge. Enfin, dans les fonctions animales, la régularité est l'élément spirituel qui les ennoblit en les humanisant.

Les thermomètres, car deux sont nécessaires, l'un dans l'appartement, l'autre au dehors, guideront pour le vêtement et les couvertures. Les mères ont une tendance à trop vêtir le nouveau-né. Assurément, la sagesse populaire a raison de mettre

en garde contre le froid, en disant que les petits enfants, comme les petits poulets, aiment la chaleur; il est très vrai que les morts presque foudroyantes n'ont souvent d'autre cause que le froid. Mais le trop en tout est dangereux. Fions-nous donc au thermomètre, et, suivant ce qu'il dit, ajoutons une couverture ou retirons-la. Avant de porter le bébé dans la rue, comparons le thermomètre extérieur et celui de l'appartement, et réglons en conséquence vêtements et fichus. Est-il nécessaire de dire que, dans les bains quotidiens, le thermomètre jouera le principal rôle? Il offre encore, ou plutôt il impose ses services lorsqu'on nourrit au biberon, pour stériliser le lait et le faire tiédir.

La balance et le mètre contrôleront la croissance. Avec ces êtres qui ne parlent pas, comment savoir où l'on en est? On dit : « la mine ne trompe pas, le teint est vermeil, l'œil éveillé, la peau fraîche, les chairs fermes. » D'accord. Les nourrices ont d'autres petits indices... Fort bien. Mais la balance est plus sûre que le coup d'œil, et l'augmentation du poids, l'accroissement de la taille se produisant normalement, sont des preuves qu'on est heureux de voir confirmer les autres indications. Pesez donc, mesurez la longueur totale, le tronc, chaque membre; recommencez non pas tous

les jours, mais fréquemment et à intervalles réguliers.

C'est ici que le cahier intervient.

Ces poids, ces mesures il faut les noter, afin de comparer hier et aujourd'hui, la présente semaine avec la semaine passée, ce mois avec le mois dernier.

A la place du cahier, il vaudrait mieux un de ces carnets que les hygiénistes ont dressé. En plus des pages quadrillées, commodes pour l'inscription des chiffres et le tracé des courbes, on y trouve de précieuses indications sur le poids moyen, la taille normale, etc., à chaque semaine ou à chaque mois de la première enfance. Des colonnes spéciales sont réservées à la manifestation de tous les progrès : marche à quatre pattes, station debout, apparition des dents, émission des premières syllabes, etc..., et aussi — la chose est inévitable — il y a la page pour les maladies, qu'il importe de noter avec la mention de la durée, de la gravité, des symptômes précurseurs, de l'évolution, des remèdes, des traces qu'elles ont laissées, etc. [1].

1. Par exemple, le livret de Giroud, *Observations sur le développement de l'enfant*, Schleicher. Voir aussi : l'*Hygiène scolaire*, de janvier 1906, p. 1, Masson ; M. de Fleury, *Nos enfants au collège*, p. 57, Colin ; l'*Almanach Hachette*, p. 16 à 17, fournit trop peu de place pour ces notes.

Un tel livret, pour une mère qui vraiment veut faire son devoir, est aussi important que le livre-journal pour un négociant honnête. Oui, ici comme dans le commerce, c'est manquer de scrupule et ne redouter guère la faillite que de négliger cette tenue de livres.

Si elle ne l'a point commencé plus tôt et pour elle-même, la jeune femme doit, avec son enfant, inaugurer ce contrôle quotidien, qui de chaque jour de notre vie laisse en une page, en une ligne, en un chiffre, un souvenir, un point de repère, jalon indispensable à qui n'accepte ni de piétiner ni d'aller à l'aventure.

Ce livret, sorte de biographie détaillée où seraient inscrites toutes les circonstances de la vie physique, intellectuelle et morale (maladies, accidents, progrès), devrait, à l'entrée du collège, être remis au chef de l'établissement. C'est à lui qu'incomberait alors le soin de le continuer[1].

*
* *

La mère n'a pas uniquement à soigner l'enfant. Ces soins, nous l'avons dit, sont eux-mêmes une

1. Sur le carnet sanitaire individuel, voir *Hygiène scolaire*, Masson, de janvier 1906, p. 1 ; d'avril 1906, p. 16 ; d'octobre 1906, p. 217 ; d'avril 1907, p. 75 ; d'octobre 1907, p. 296.

éducation détournée mais précieuse. Toutefois, il faut y joindre une véritable éducation.

Pour que ce nouveau venu soit en mesure de vivre cette vie à laquelle il vient d'être appelé, en mesure de la bien vivre, la mère doit lui faire acquérir des connaissances, contracter des habitudes.

Pour les connaissances, à lui seul au besoin, il les acquerrait : l'enfant est, nous l'avons dit, un incomparable autodidacte; il veut voir, il sait voir, il sait imiter. C'est l'occasion qu'il importe de lui donner plus que la leçon. Il suffit presque de le laisser inventorier en paix son berceau, le tapis où il se traîne, la chambre où d'abord il est confiné, puis la maison, puis le jardin, la rue, le quartier, la campagne, tous les milieux de plus en plus élargis où il déploie son activité croissante. Il suffit presque d'écarter les dangers, de prendre les précautions pour que les expériences soient inoffensives sans cesser d'être instructives; on peut se dispenser de les commenter, de les truquer, sous prétexte de les rendre plus efficaces, tout au plus se permettra-t-on d'en semer les éléments autour de l'enfant.

Pour les habitudes, une surveillance est nécessaire et une direction. Abandonné à lui-même, l'enfant, fût-il bien doué et d'un bon naturel, cour-

rait les plus grands risques; il a besoin d'être soutenu par une sollicitude très avisée et infatigable.

L'enfant, philosophes et savants le disent, reproduit dans son développement les évolutions successives de l'espèce. Il est d'abord le contemporain de nos ancêtres les plus reculés; comme les primitifs, il ne sait que pousser des cris, pleurer, gesticuler; il faut lui enseigner le langage articulé, analytique, abstrait, riche de trente mille mots, assoupli par les efforts de générations sans nombre, apte à rendre toutes les nuances de la sensation, du sentiment et de la pensée. L'enfant ne sait ni marcher, ni tenir la tête droite; il ne sait pas garder sa salive; comme les actuels habitants de la Terre de feu, il se souille de ses déjections; comme la plupart des sauvages et des primitifs, il mange avec les doigts, malproprement, goulument, à grand bruit, il aspire les liquides avec des sifflements (voir Rabelais); il dort, s'éveille, au hasard de la fatigue. Ce qu'il faut lui enseigner au plus tôt, dès les premiers jours, c'est à accomplir tous ces actes de la vie, non comme un animal ou comme l'hôte grossier des cavernes, mais comme les plus décents, les plus soigneux, les plus propres, les plus délicats de nos contemporains. Manger, boire, dormir, marcher, s'asseoir, mouvoir les bras, se moucher, cracher, jouer... toutes ces opérations

admettent deux modes d'accomplissement, l'un déréglé, hasardeux, bestial, que l'enfant pratique, l'autre réfléchi, surveillé, mesuré, pénétré d'intelligence, humain, auquel il faut le former.

L'apprentissage est assez rapide. Une sorte de puissance mystérieuse et bienfaisante, l'hérédité, la facilite mais n'en dispense pas. Si à chaque génération il n'était pas recommencé avec la presque totalité des enfants, il est certain que beaucoup de ces habitudes actuellement acquises par les civilisés se perdraient. Elles se perdraient, même si les mères se bornaient à transmettre. Heureusement, il en est qui s'ingénient à raffiner ce lot d'acquisitions, à enrichir ce capital humain. Cette application de quelques mères est inestimable ; car ce capital ne se conserve, comme les autres richesses, qu'à la condition de s'accroître. Il s'accroît aussi par ce fait que cette politesse des manières se répand, que le nombre des mères augmente qui songent à donner des habitudes humaines.

L'apprentissage est rapide, mais ce n'est pas une raison pour l'ajourner. Les mères sont imprudentes si elles ne hâtent pas l'évolution. Il en est qui attendent des semaines, des mois avant d'imposer au jeu des organes la régularité qui est la première leçon d'humanité. Elles ne sentent pas que tout retard est imprudent et coupable; c'est comme si

elles prenaient plaisir à maintenir l'enfant de l'homme dans l'animalité et à faire piétiner la civilisation. Il n'est pas un médecin qui ne conseille aujourd'hui de « régler » au plus tôt l'enfant pour le sommeil, la nourriture, l'évacuation; de le plier, pour ces fonctions, au rythme mesuré de la pendule, et d'en relever la bassesse ou la matérialité par cette spiritualité scientifique de la précision et du calcul. La santé du nourrisson y trouvera son compte et l'avenir de la société aussi : l'humanité exige qu'abrégeant le stage dans la bestialité, on enrôle au plus tôt ses membres dans le genre humain.

Sur cette partie de l'éducation nous n'en dirons pas davantage. Non que nous la jugions négligeable : dans les patientes leçons qui enseignent au bébé à s'acquitter en civilisé d'aujourd'hui de toutes ses fonctions, il entre beaucoup d'intelligence, d'humanité et d'âme. Mais ce sont des points suffisamment connus. Nous nous proposons d'insister sur une autre partie de l'initiation, sur des habitudes qui attirent moins l'attention de la plupart des mères ou pour lesquelles on néglige de réclamer leur collaboration.

*
* *

Malgré l'antiquité de notre origine, nous sommes très près de l'homme primitif. Comme aux âges reculés, on peut encore aujourd'hui réduire tout l'homme à trois instincts qui, s'ils n'étaient, dès le berceau, combattus, abolis ou modifiés, nous laisseraient au niveau de l'animal. Ce sont : l'instinct de destruction, la cupidité et la sensualité. Voilà les trois puissances qui nous mènent. La vie de l'honnête homme se passe à les refréner, à les supprimer, ou simplement à les tromper en appliquant leur force à produire, au lieu du mal qui en serait l'aboutissement naturel, le bien qui est la création de la volonté humaine.

Aujourd'hui, comme jadis, ce qui nous donne à la fois le désir et la faculté de résister à la domination de ces instincts, c'est la famille, ce sont les gens de bien qui veillent sur nos premières années. Sans se douter qu'elle enseigne la vertu et qu'elle amplifie l'humanité, et simplement parce qu'elle surveille le petit enfant ou qu'elle le fait vivre auprès d'elle, la famille dresse l'enfant à lutter contre la force qui le pousse à détruire, contre l'égoïsme qui tend ses mains pour tout accaparer; elle prépare bien imparfaitement, reconnaissons-le,

l'adolescent à résister aux sollicitations aveugles, brutales, impérieuses des sens. De l'animal, qui n'a que des besoins, elle dégage, avec plus ou moins de succès, l'homme, qui a des vertus.

Contre ces inclinations mauvaises de l'espèce, les mères, d'instinct, ouvrent la lutte et patiemment, ingénieusement, tendrement la poursuivent. L'amour maternel est comme une sorte de sens social : il devine ce qui ferait plus tard de cet enfant un ennemi de la famille et de la cité, un loup pour ses frères. Dans les bras de la mère la nature met l'animal; la mère, elle, rêve l'homme, le dieu, et courageuse se met à le créer.

On sait combien les mains mignonnes et tendres des enfants sont promptes à saisir les objets et habiles à les mettre en pièces. Ce que touche un bébé est aussitôt chiffonné, frippé, déchiré, détruit. Là où la main ne suffit pas, la mâchoire prête son étau, la dent sa morsure... Mais la mère surveille; elle éloigne les choses fragiles, fait lâcher prise, réprimande, intime l'ordre de ne pas toucher et, si l'ordre est enfreint, corrige.

Les mères les plus sévères, qui souvent sont aussi les moins patientes, les moins soigneuses, les moins avisées, celles qui induisent en tentation, puis sévissent, ces mères ont volontiers recours aux coups. Elles empêchent les dégâts, quand elles

sont présentes et attentives; mais empêchent-elles l'instinct de se développer? Est-ce que, au contraire, elles ne le fortifient point? Nous dirons plus loin combien il est imprudent de reprocher une faute en l'appelant par son nom, en la caractérisant; combien il est mal de punir par des coups, et nous renverrons à de judicieux conseils empruntés à M^mes^ Guizot et de Rémusat[1]. Les mères avisées ont des précautions qui ôtent à l'instinct l'occasion de pousser l'enfant, et donc elles empêchent l'instinct de se développer par l'exercice; elles éloignent de l'enfant les objets qui ne sont pas pour lui; elles lui font un petit domaine où il peut satisfaire sa curiosité, aller, venir, saisir, laisser tomber, reprendre sans rien détériorer; elles se gardent, en sa présence, de repousser le chat, de rudoyer le chien, d'effeuiller les fleurs, de déchirer le papier; elles ne touchent et ne manient qu'avec précaution et respect les jolies choses délicates, étoffes, papiers, porcelaines, fleurs...

Et ainsi, en même temps qu'elles donnent à l'enfant des habitudes qui l'humanisent, elles renforcent ces habitudes dans leur propre cœur ou les rendent à leur entourage familières et indispensables.

1. Voir plus bas, p. 254.

Quand leur surveillance est prise en défaut par la promptitude du bébé, quand elles n'ont pu prévenir un petit acte de vandalisme, c'est avec des gronderies qui caressent, jamais avec des coups; c'est avec un visage attristé et non pas menaçant que les vraies mères enseignent pour les objets fragiles et les créatures inoffensives ce respect qui mériterait, tant les femmes savent y faire entrer d'âme, d'être appelé de la tendresse ou de la pitié.

Quand l'enfant est plus grand, la sagesse des vraies mères sait imiter cette femme dont Locke vante la prudence et la douceur : « Elle avait coutume, dit-il, de satisfaire tous les désirs de ses filles, lorsqu'elles voulaient des chiens, des écureuils, des oiseaux ou quelque autre de ces petites bêtes qui font ordinairement les délices des enfants. Seulement, une fois qu'elle les leur avait données, il était entendu qu'elles devaient les soigner et veiller à ce que rien ne leur manquât et que personne ne les maltraitât. Si elles négligeaient d'en prendre soin, cela leur était compté comme une faute grave qui entraînait souvent la confiscation de l'animal, ou tout au moins une réprimande certaine. Par là ces jeunes filles apprenaient de bonne heure à être soigneuses et douces. » Et Locke conclut avec beaucoup de sens : « Je crois qu'on devrait accoutumer les enfants, dès le ber-

ceau, à avoir de la tendresse pour toutes les créatures sensibles et ne leur laisser gâter ou détruire quoi que ce soit[1]. »

En somme, c'est bien ce qui se fait dans la plupart des familles, mais capricieusement, sans règle ni suite, selon l'humeur du moment et à propos de certains objets auxquels on tient, ou de certains animaux qu'on aime ou dont on craint la dent qui punirait le tourmenteur. Pour avoir la paix, on donne un journal à déchirer, un papillon ou toute autre bestiole à démembrer. Quelle imprudence!

Pourtant, même incomplètes et intermittentes, ces leçons de respect envers choses et êtres sont profitables : l'enfant n'en retirerait-il rien, ceux qui les lui donnent se trouveraient dans une certaine mesure améliorés.

Enfin, pour surveiller que l'enfant ne fasse pas souffrir les bestioles, ne détruise pas les menus objets, les grandes personnes seraient tenues non pas peut-être à rester toujours auprès de lui, mais à suivre activement ses ébats. Autre chose est d'abandonner l'enfant, autre chose d'être le discret témoin de sa vie. Nous avons pu voir, en Algérie, des enfants brise-tout et cruels. Ils sont devenus

1. Locke, *Quelques pensées sur l'éducation*, p. 186, trad.

de jeunes hommes égoïstes et durs. Cette méchanceté dont les parents ne savent à quoi faire remonter l'origine, nous nous sommes parfois demandé si elle ne viendrait point de ceci : le climat rendait la mère nonchalante, la retenait sur la chaise-longue ; les enfants demeuraient en liberté au jardin, le plus grand excitant les plus jeunes, tous saccageant les fleurs, et, avec des rires, tourmentant, démembrant les bestioles, jouant au palet avec des tortues naines, plongeant sous l'eau du bassin les caméléons...

Nous devrions méditer cette jolie page de Jean-Paul, y prendre une règle de conduite : « Ouvrez le cœur de l'enfant à tous les sentiments affectueux. Ouvrez son cœur à la vie d'autrui, et enseignez-lui à respecter la vie en général. Il y a des individus, des peuples même, qui passent sans s'être jamais mis à la place d'autrui... » Pour faire sortir l'enfant de lui-même, pour élargir et attendrir son cœur, Jean-Paul ne connaît pas de meilleur moyen que de lui rendre sacrée la vie des animaux. « Qu'on lui donne le cœur d'un Hindou plutôt que celui d'un philosophe cartésien. Il s'agit ici de quelque chose de supérieur à la compassion pour les animaux. Que toute vie, même celle des êtres privés de raison, soit sacrée pour l'enfant ; qu'on lui inspire l'amour des animaux ! qu'on les lui

représente comme les anagrammes de l'homme! Qu'il voie dans le chien un vieil homme barbu. Que les infiniment petits soient rapprochés de son œil et de son cœur par le microscope. Si l'on estimait la vie selon la mesure du recrutement, l'éléphant et la baleine seraient supérieurs à nous. Ce préjugé disparaît dans l'infinitude qui est la même dans toute vie. Leibnitz replaça sur une feuille, sans le tuer, l'insecte qu'il venait d'étudier; que ce soit là pour l'enfant une loi. L'école stoïcienne disait : « Quiconque tue un coq sans nécessité est « capable de tuer son père »; et le prêtre égyptien regardait comme une impiété de tuer un animal, à moins que ce ne fût pour le sacrifice. Nous voyons dans ces faits le respect de la vie. Rattachez pour l'enfant toute vie à l'humanité, et les grandes choses lui révéleront les petites. Animez toutes les choses, même les fleurs qu'il détruit inutilement... L'amour des animaux a encore, comme l'amour maternel, cet avantage qu'il n'est pas égoïste, qu'il n'attend rien en retour. Le temps viendra certainement où les brahmines, amis des animaux, apparaîtront aussi dans le nord, où le cœur, après s'être dépouillé des péchés grossiers, renoncera aussi aux péchés les plus subtils[1]. »

1. J.-P. Richter, *Sur l'éducation*, p. 83. Il ne faudrait

Relevons ce dernier mot ; serrons-le dans notre cœur, pères et mères ; méditons-le ; demandons-nous sans cesse si, avec nos enfants ou devant eux, nous ne commettons pas plusieurs fois le jour de ces « péchés subtils » qui ne sont tels que pour nous ; la gravité en échappe à notre courte vue. Pour les petits, qui regardent, retiennent, imitent, ils sont semence du mal. Tôt ou tard, ces péchés subtils germeront et pousseront en péchés grossiers. L'enfant se heurte à un meuble ; il pleure. « La vilaine table, crions-nous. Elle a fait du mal à bébé. Il faut la punir ! Battons-la. » Et joignant le geste à la parole : « Pan, pan, à la vilaine table ! » Le chien aboyant à l'improviste a effrayé l'enfant : « Vilain Médor, nous t'apprendrons à faire peur à bébé ! Pan, pan, à Médor ! » Nous prenons la petite main dans la nôtre et nous lui faisons faire le geste, — gentil, trouvons-nous, — mais regardons ce qui se cache sous la gentillesse. Nous enseignons un jeu : « Main morte, main morte... souffletons ! » Nous faisons déchirer du papier, de l'étoffe, déchiqueter des fleurs... Péchés subtils, si subtils que nous n'y voyons pas le péché. Plus tard, trop tard, nous le verrons.

même pas enseigner à l'enfant la répulsion, la haine pour les araignées, crapauds et autres bêtes laides et inoffensives. Voir V. Hugo, *Le Crapaud*.

De même qu'elle corrige l'instinct de destruction, de même qu'elle s'applique à tourner l'activité qui détériore, ou fait souffrir en attention qui ménage, range, conserve, ou en tendresse qui choie et caresse, la mère, vivant avec l'enfant, cherche, sans se douter le plus souvent du bien qu'elle prépare et de l'aide qu'elle apporte au progrès, à réprimer l'avidité instinctive; elle développe la générosité; à l'égoïsme accapareur qui convoite tout, veut la table entière pour ses jeux, ou réclame tous les gâteaux du plat, elle fait petit à petit succéder l'esprit de justice, d'équitable partage et de désintéressement; elle enseigne le respect du bien d'autrui. « Voilà, dit-elle, la part de bébé, voilà la part de papa, voilà la part de maman, voilà celle du petit frère et celle de la grande sœur. » De telles leçons la mère a l'occasion de les commencer beaucoup plus tôt qu'on ne pense. « A six mois, en général, l'enfant ne se laisse plus enlever sans criaillements d'impatience ses jouets, auxquels il paraît tenir, soit en vertu d'un instinct inné de propriété, soit en raison des distractions de plus en plus nombreuses qu'ils lui procurent[1]. » Toutes les mères connaissent le secret que l'observation découvre à l'éducateur : si les

1. Perez, *L'Éducation dès le berceau*, p. 246, Alcan.

enfants sont généralement avares, aussi peu enclins à partager ce qu'ils ont que prompts à s'approprier ce qu'ont les autres, M. Compayré remarque qu'ils donnent volontiers à ceux qu'ils aiment [1] ; voilà pourquoi les mères, pour préparer au désintéressement et à la libéralité, sont si attentives à développer les sentiments sympathiques et affectueux.

Enfin, profitant de ces années charmantes où l'enfant ne fait nulle différence entre le père et la mère, les frères et les sœurs, les cousins et les cousines, les fillettes et les garçons, la mère, qui incline l'enfant à chérir ceux qui l'approchent, fait naître ces sentiment épurés : amour filial, amour fraternel, amitié, esprit d'abnégation, dévouement, sacrifice, qui, lorsqu'ils ont été sagement développés, sont à la fois le plus doux prélude au véritable amour et la plus sûre sauvegarde pour les contrefaçons de l'amour.

Ainsi, petit à petit, mais malheureusement non pas toujours, se transforme l'être humain : la

1. Note de M. Compayré, dans Locke : *Quelques pensées sur l'Education*, p. 164, Hachette. — Jean-Paul Richter, p. 85, Delagrave : « L'enfant ne veut pas cesser de donner une fois qu'il a commencé. Que les parents récompensent par le témoignage de leur approbation l'enfant qui a procuré une joie à autrui : c'est là un levier dont ont n'use pas assez. »

main qui prend devient aussi la main qui sème; la main qui détruit devient la main qui crée, et l'aveugle instinct de reproduction s'épanouit en tendresse et en amour.

A côté de ces vertus fondamentales, plantes rares que la famille sait faire pousser sur la tige des pires instincts, il est une foule de vertus moindres qu'on nomme plus communément qualités, par exemple : la propreté, la délicatesse, le tact, la politesse, la loyauté... C'est encore le foyer domestique qui en donne aux enfants l'idée, le goût et l'habitude.

Enfin, en sus des vertus qu'elle est obligée de pratiquer et qu'elle lui enseigne, la famille, groupée autour de l'enfant et s'occupant de son éducation, accomplit sous ses yeux les actes auxquels le père et la mère collaborent, associant des efforts qui se complètent plutôt qu'ils ne se redoublent; et c'est encore une leçon précieuse que l'enfant réclame et reçoit. Quand le père et la mère sont présents au logis et s'empressent autour du berceau, ils pratiquent à leur insu, ils apprennent et enseignent la méthode humaine par excellence de l'association, de l'entr'aide, de la division du travail.

Voilà donc comment, du fait même de sa faiblesse, l'enfant de la créature en apparence la plus déshéritée se trouve préparé pour une grandeur

qu'il serait aussi coupable de méconnaître que dangereux d'exagérer. Aussi pouvons-nous repousser les plaintes des pessimistes sur la misère de l'homme, accepter l'interprétation confiante de Vinet ou plutôt redire ce cri d'allégresse d'un autre penseur : « Bénie soit l'enfance qui met un peu de ciel entre les rudesses terrestres. Ces quatre-vingt mille naissances quotidiennes, dont parle la statistique, sont une sorte d'effusion d'innocence et de fraîcheur qui lutte non seulement contre la mort de l'espèce, mais contre la corruption humaine et la gangrène universelle du péché [1]. »

Grâce donc à cette nécessité de se dépenser autour de l'enfant, lequel se trouve être par sa faiblesse le fondateur du foyer et l'initiateur de la civilisation, la famille a été, reste et sera probablement toujours l'atelier où s'élaborent, se transmettent et s'amplifient les vertus et le progrès, ce qui, en réalité, n'est qu'une seule et même chose.

1. Amiel, *Fragments d'un journal...* 26 janvier 1868.

III

Après la deuxième année : acquisition des premières connaissances, éducation du sentiment.

Un des reproches les plus fréquemment adressés au collège est qu'il ne travaille point à l'éducation de l'enfant.

On couvre de fleurs les universitaires : ce sont des hommes d'esprit, de talent, de cœur... ; ils ont la science et le dévouement... Mais une fois ce panégyrique préliminaire gentiment débité on aboutit à l'inévitable exécution : « Malheureusement, ce sont des éducateurs exécrables. Avec eux, les enfants n'apprennent pas les bonnes manières... » Alors commencent les jérémiades sur la tenue, le langage, la conduite, la moralité du collégien. Le morceau s'achève sur le refrain : « Le collège fait des bacheliers; mais des hommes du monde, des hommes comme il faut, de gentils garçons sachant

se présenter dans un salon et s'y tenir... oh! non[1]. »

De tels propos font penser à ces quadragénaires ingénues qu'on rencontre dans les salons. Les prie-t-on de se mettre au piano? elles se dérobent en minaudant : « Oh! la musique, elles l'aiment passionnément. Jeunes filles, elles jouaient cinq heures par jour. Mais le mariage, le ménage, les enfants, les devoirs de société... elles n'ont plus un moment! Il a fallu négliger, bien à contre-cœur, fermer le piano. Et maintenant — comment cela s'est-il fait? — elles n'ont plus de doigté, tout est oublié... S'il leur fallait accompagner une romance, faire danser une polka, elles ne pourraient pas... » — « C'est comme moi, chère madame », reprend tout le salon en chœur.

Savez-vous comment il est sage d'interpréter ces aveux? Ces dames ont tout oublié, parce qu'elles n'ont jamais rien su. Les plus fortes ont tout au plus tapoté les variations de *Au clair de la lune* ou la *Prière d'une vierge*.

Il en est de même des collégiens. Ceux-là désapprennent les bonnes manières et la bonne conduite

1. Sur ces jugements et le cas qu'on en peut faire, voir Lanson, *L'Université et la Société moderne*, p. 51, Colin. Voir aussi, pour ce qui concerne les jeunes filles, M. Dugard, *De l'Education moderne des jeunes filles*, Colin.

qui n'ont pas été auparavant formés par les exemples domestiques, par les leçons de la famille, par une forte et sévère éducation.

Si vous avez confié au collège un excellent sujet, il restera tel. Le collège vous rendra un excellent sujet, un peu désenchanté, désabusé, sceptique à l'endroit de la pureté, mais pour son compte toujours sain et sûr. Si vous lui avez confié un polisson — d'abord vous avez été coupable doublement et d'avoir mal élevé votre fils, et d'envoyer dans un troupeau une brebis galeuse — le collège vous rendra un enfant plus polisson encore. Enfin, si vous lui avez confié un neutre, un faible, un enfant sans principes, sans volonté, qui n'est ni bon ni mauvais, auquel vous n'avez point enseigné ce qu'est la bonne conduite, ni que par l'effort il doit chaque jour s'améliorer, faut-il s'étonner que le collège ne puisse pas le transformer?

Car est-ce la faute de l'internat, ou la faute de la famille?

Avant d'envoyer les recrues au feu, on les instruit, on les exerce, on les éprouve par des fatigues et des alertes. Quand on les risque, elles sont déjà aguerries; on sait qu'elles trembleront et salueront les balles, on est sûr qu'elles ne fuiront pas. Les familles ont-elles préparé les recrues qu'elles amènent au collège?

« Donnez-nous des aiglons, nous en ferons des aigles, disait un préfet d'études agacé à une mère de famille; mais si vous nous offrez des oisons[1]... »

En réalité, la famille borne ordinairement sa contribution à mener l'enfant à la porte du collège; ensuite, comme les marionnettes de la chanson, elle fait trois petits tours (un chez le proviseur, un chez le censeur, un chez l'économe — le professeur ne compte pas) et puis s'en va.

Voici : il faudrait que l'enfant s'élevât tout seul, devînt tout seul un bel et fort gaillard, un petit saint et un grand clerc. Il faudrait que le collège — puisqu'on le paie — fît toute cette besogne, et que nous, pères et mères, nous n'ayons à nous mêler de rien.

*
* *

Il est très vrai que l'internat prête à certains reproches. Les manières qu'on a dans telle et telle maison d'éducation, les conversations qu'on y tient dans les coins, les lectures qu'on y fait en cachette, les pensées qu'on y rumine... sont parfois de nature à soulever la réprobation des gens polis et des honnêtes gens.

1. *Par delà l'École*, dans l'*Education familiale* de janvier 1909, p. 29, Bruxelles.

Accusez la maison d'éducation, si de ce désordre c'est elle qui est coupable. Mais si une partie de la clientèle lui amène des garçons mal élevés et enclins à se mal conduire, avant d'accuser la maison d'éducation, réfléchissez.

Il est imprudent de présager l'avenir. Toutefois, on peut avancer cette affirmation : si, durant les sept ou huit années dont elle dispose, chaque mère enseignait la politesse, la décence, le respect des autres et de soi, si elle donnait l'habitude de vivre une vie morale, si elle imposait à son fils le devoir de se surpasser, si elle mettait dans ce cœur généreux le mécontentement de soi-même et l'aspiration vers un idéal de grandeur et de perfection, oui, on peut avancer que quelque chose changerait dans l'internat et que les dangers du collège seraient en partie conjurés.

Je consulte mes carnets de classe; je relis les notes que durant plus de vingt ans j'ai recueillies, les jugements que j'ai portés sur ces enfants qui, lorsqu'ils entrent dans une classe, sont des inconnus pour le professeur et que justement il ne serait guère possible de transformer ou simplement de développer si pour lui ils restaient des inconnus. Il est indispensable que le professeur les pénètre; il faut qu'il apprenne ce qu'il ne sait pas, qu'il devine ce qu'on lui cache et que, pour juger l'en-

fant, il soit informé de ce que sont ceux qui l'ont élevé.

Que vois-je, en prenant assez de recul pour comparer ce que fut l'élève avec ce que l'homme est devenu? Je vois ceci : ceux que j'ai remarqués il y a vingt ans, que j'ai estimés, ont tenu leurs promesses ou les ont dépassées. Tels ils étaient sur les bancs du collège, tels je les retrouve dans leurs fonctions, à leur foyer : exacts, francs, loyaux, probes. Je vois encore que l'influence de la famille est toujours facile à constater.

Voici quelques observations typiques :

D.... enfant d'une loyauté charmante ; promesse d'un homme supérieur. Sous les traits aimables de l'adolescent, on voit l'idéal qu'il porte caché en lui. Au-dessus de ses camarades, moins par l'intelligence que par l'âme. Vu son père : magistrat, homme de devoir dont on raconte des traits fort beaux de droiture et de courage pendant une grève. Ce père a évité de me parler de son fils ; il m'a dit son goût personnel pour la campagne : au printemps, coûte que coûte, il lui faut une retraite d'une semaine ou deux aux champs, près des nids qui gazouillent et des bourgeons que la sève fait éclater.

L..., à surveiller et à secourir. Est sans cesse dérangé, sollicité par son voisin P..., jeune dandy

corrompu, qui a sur L... l'ascendant de la fortune et d'une culture raffinée, mais poussée dans un mauvais sens. L... semble disposé à copier P... Que faire pour l'en détourner? Aviser l'administration. Le proviseur me raconte que L... est orphelin; son père est mort dans la mine; sa mère vit d'une pension et travaille; un frère aîné paie le collège du plus jeune. Cette mère, sans instruction, est d'une rare élévation morale. L... lui écrit toutes les semaines. On obtient tout de lui en l'avertissant que sa mère sera informée. Voilà mon moyen pour le garder de P...

R..., remarquablement intelligent; inquiétant par une indépendance de mauvais aloi; parti pris de tout « blaguer ». Fils d'un homme arrivé, membre de l'Institut. R... et un frère aîné, sorti de Polytechnique et déjà fort en vue, du reste habile à se pousser, s'amusent à railler leur père, l'appellent non pas seulement entre eux, mais devant les étrangers et en s'adressant à lui : « charlatan ». La famille trouve cela fort drôle. L'enfant aussi a l'art de jeter de la poudre aux yeux, pose devant ses condisciples.

J'ai d'autres notes plus sûres, en ce sens qu'elles ne transcrivent pas des on-dit, mais les confidences de mères angoissées de voir le fils suivre les traces du père, m'initiant à des difficultés domes-

tiques, faisant appel à mon aide pour ramener l'enfant. Et ce n'est point au collège que ces malheureuses imputent la mauvaise conduite de leurs enfants.

*
* *

La crise de l'internat et de l'éducation est, en grande partie, une crise de la famille. On pourrait en dire autant de la crise sociale : telle est la famille, tel est le collège; telle est la famille, telle est la société.

Mais ne sortons pas de notre sujet ; ne perdons pas de vue l'internat; cherchons ce que les mères auraient à faire au logis en sus de ce que nous avons indiqué jusqu'ici, en sorte que le garçonnet de huit, dix, douze ans qu'elles vont confier au collège apporte en ce nouveau logis des goûts assez délicats, des habitudes assez nobles pour qu'il se trouve à l'abri des pires contagions, pour que, en même temps, sa compagnie soit, au regard de ses camarades, un préservatif, un enseignement, un actif élément de relèvement ou d'amélioration.

En somme, ce qu'on peut demander à la mère c'est de vivre, devant son enfant, avec son enfant, une véritable vie humaine, et de la vivre intensément, car les moments lui sont comptés.

Il est inutile de reprendre ce que nous avons dit

et redit sur la dissipation de la mondaine, sur l'accablement de l'ouvrière. Pour la femme de condition moyenne dont les fils sont destinés à suivre les cours du lycée, la formule de la vie normale n'est guère difficile à trouver. Trois mots la résument : action, pensée, amour. N'avoir jamais les mains oisives, ni l'intelligence engourdie, ni le cœur froid, c'est le secret des belles vies.

Quel que soit l'âge de l'enfant, il est indispensable de lui chercher, de lui fournir sans cesse une occupation. Regardez autour de vous et dites si les enfants insupportables, mal élevés, ne sont pas ceux auxquels les mères intiment de continuelles défenses, sans jamais rien leur commander. « Ne fais pas! ne touche pas! tiens-toi tranquille!... » Oh! les maladroites qui ne sentent pas que le salut viendrait de commandements tenant en haleine ces bonnes volontés toujours prêtes à servir quand on sait les utiliser : « Aide-moi! fais ceci! va chercher... »

Les plus jeunes enfants, généralement, n'ont pas besoin qu'on s'occupe d'eux : un rien suffit pour les absorber. « Un adulte manquant de sens pédagogique peut s'étonner des heures que l'enfant passe à assembler et à arranger des briques. Mais une sage pédagogie profite de cette tendance, et, en commençant par les jardins d'enfants, elle

consacre le temps de l'éducation première à faire construire des objets et à enseigner par la leçon de choses [1]. » M. William James écrit pour des Anglo-Saxons et demande qu'on donne des leçons de choses. C'est du reste ce que font les Américains avec une ingéniosité admirable [2]. Nos petits garçons ont peut-être moins besoin qu'on leur montre et qu'on leur enseigne. Il faudrait plutôt les laisser regarder, surtout les laisser faire. Notre grand défaut, à nous parents français, c'est d'empêcher. Nous avons peur de mille choses : que l'enfant se fasse mal, qu'il se fatigue, qu'il salisse ses habits, qu'il abîme la maison, qu'il ait l'air d'un ouvrier!... Ah! si nos enfants naissaient dans des familles anglaises, quelle joie pour eux, et quel profit!

Jeunes, ils s'amusent de rien ; comprenons : ils s'instruisent avec tout. Plus âgés, ils se montrent plus exigeants. N'exagérons pas. C'est notre maladresse seule qui laisse l'enfant lamentable et désœuvré crier dans un bâillement : « Je m'ennuie! Qu'est-ce que je pourrais faire? » Une mère avisée, et qui fait son devoir, sait toujours ce que peut faire son enfant : il peut *aider sa mère*. L'amuse-

1. W. James, *Causeries pédagogiques*, p. 47, Alcan.

2. Voir le si intéressant et complet ouvrage d'Omer Buyse, *Méthodes américaines d'éducation générale et technique*.

ment passionnant, instructif et moralisateur est là. Inutile de chercher, on ne saurait trouver mieux. Méditons le joli passage de Mme Necker de Saussure : « Dans les familles pauvres, où la mère a du bon sens et de la douceur, les petits enfants sont peut-être plus raisonnables et plus avancés que dans les autres... Ils s'intéressent à tout ce qu'ils voient, ils le conçoivent, et y prennent part. Toutes occupations du ménage sont à leur portée ; souvent ils peuvent s'y associer. Laver, étendre du linge, éplucher, cuire les légumes, cette suite de travaux variés dont ils sont témoins, qu'ils aident même à exécuter, donnent de l'exercice à leur esprit, leur inspirent le goût de se rendre utiles, tout en les amusant beaucoup. Occupés sans qu'on s'occupe d'eux, leur vie n'est pas en eux-mêmes, et ils ont le sentiment d'un intérêt commun auquel chacun doit concourir selon ses forces. Que peut-il y avoir de mieux pour un petit enfant?

« Il n'en est pas ainsi dans les familles où les parents ont une autre vocation. Nos occupations plus relevées sont absolument étrangères à nos enfants, et, ne laissant pas notre esprit libre, elles leur causent un ennui mortel. Suspendons-nous notre travail par complaisance, ils voient aussitôt que nous voulons les caresser pour en être aimés, et cette intention, trop évidente, en devient plus

difficile à remplir. L'enfant est exigeant, capricieux, difficile; les parents, qui cherchent à lui plaire, ne sont pas exempts d'affectation dans leurs efforts pour se mettre à son niveau; d'aucun côté les communications ne sont naturelles, *on ne se rencontre point sur le terrain solide des services rendus, des besoins satisfaits, des actions, enfin*[1]. »

Dès que l'enfant touche à quelque objet, entreprend un menu travail, notre vanité s'offusque : « Laisse donc! la bonne est là pour ça! » Et du même coup nous privons notre enfant d'un plaisir, d'une expérience et d'un profit. C'est comme si nous lui paralysions un peu les mains, l'intelligence et le cœur. Il est peut-être fort distingué de « faire la dame », mais cela gêne pour être mère. En fin de compte, il ne paraît pas qu'il y ait grand avantage à naître dans certaines maisons qui excitent l'envie.

Supposons que nos collégiens appartiennent à ces familles où le ménage occupe les femmes sans les absorber : nos conseils rencontreront encore des objections. On ne les rejettera pas avec dédain, on les discutera. Par exemple, on dira que l'enfant, quand on s'en fait aider, gaspille, abîme, détruit... Ne sait-on pas que nul apprentissage ne

1. Mme Necker de Saussure, *Educat. progressive*, I, p. 169.

va sans quelques frais? Qu'on essaye ; et on verra si la maladresse gaspilleuse n'est pas bientôt corrigée. D'ailleurs, qu'on fasse le calcul de ce que coûte aujourd'hui ce passe-temps d'enfant et qu'on suppute ce qu'économiseront plus tard les qualités dont il aura doté l'enfant.

On objectera encore que les occupations des mères sont des occupations de femme : voudriez-vous efféminer nos garçons? — Oh! la mauvaise raison! Cartes, verres, pipes... nous en connaissons des passe-temps masculins... Tant mieux si les travaux de ménage — en rapport du reste avec les forces et la délicatesse du jeune âge — donnent pour toujours aux petits garçons les vertus dont tant de générations patientes, ingénieuses, fortes et aimantes ont pénétré ces travaux.

Ne vaudrait-il pas mieux, dira-t-on encore, qu'au lieu de se coudre aux jupes de sa mère, cet enfant apprenne ses lettres, qu'il étudie un livre instructif? Voilà encore une de ces illusions qu'il n'est pas facile de guérir. Nous sommes convaincus qu'on n'apprend rien que dans les livres! En ce moment, à grand bruit, on dresse dans les régiments la liste des illettrés, des conscrits qui ne savent pas qui fut Bazaine ou Jeanne d'Arc. Et on rit d'eux, et on les plaint, et des journalistes, affectant l'inquiétude, se demandent si l'école laïque... quoi? — eh

bien oui, c'est la formule à tout faire — si l'école laïque n'aurait pas fait faillite!

Dans un coin des Cévennes, j'ai un fermier que je n'ose visiter, parce que, à chaque visite, il me montre ses châtaigniers, ses vignes, ses légumes, ses prairies, ses coins de céréales, ses toits à porcs... Et moi qui sais ce que fut Bazaine ou Jeanne d'Arc (soyons modestes : je sais ce qu'on croit que fut Jeanne d'Arc, et si je suis sûr que Bazaine fut un traître, j'ignore comment il quitta l'île Sainte-Marguerite), moi, le savant liseur de fatras, saurais-je nommer ce qui pousse chez mon fermier, ce qui fleurit, fructifie pour nourrir les hommes? Je sais signer mon nom, écrire, mettre du français en latin et du latin en français... saurais-je sarcler ces pommes de terre, panser ce cheval, soigner ce bétail, amener sur les rameaux de bruyère ces vers à soie qui avec un petit bruit strident broutent la feuille de mûrier? Comme il rirait, et en vérité, plus malicieux qu'il ne le montre et plus poli que le journaliste relevant les bévues paysannes des recrues, il rit sous cape de mon ignorance, cet homme que mes diplômes ont la sottise de mépriser, et qui par les bras, la tête et le cœur serait un homme en tant de rencontres où je ne puis être qu'un pédant!

Laissez donc votre enfant regarder les choses et

les manier ; laissez-le s'amuser à transformer, à créer, à faire des expériences, à accumuler des acquisitions. Le tour des livres viendra, et il les comprendra d'autant plus aisément, il les pénétrera d'autant plus à fond, qu'il aura plus longtemps, votre petit Descartes, feuilleté, dans la maison paternelle, ce livre si varié, si riche, des réalités, des choses, des outils, des êtres.

Et puis, la mère, en traînant à toute heure l'enfant après elle dans toutes les parties du logis, salon et cuisine, cave et grenier, chambre et jardin, tiendra sans cesse ce jeune esprit en éveil. Je ne dis pas qu'il faille fatiguer l'enfant, mais qu'il importe de l'intéresser, d'en faire un curieux, tirant profit des spectacles qu'offrent à notre indifférence la nature et la société. Le matin, la mère lui montrera le lever du soleil, le soir elle contemplera avec lui les étoiles, ces étoiles que nos petits collégiens plus jamais ne regarderont ! Pas de leçon, pas de boniment : admirez, soyez émue. Devant ces splendeurs ayez l'attitude humaine, qui n'est point la moue de la snobinette revenue de tout, ni l'impassibilité stupide de l'indifférente qui ne voit rien. Cherchez, faites naître les occasions d'être surpris, d'être ému, d'admirer, d'apprendre.

Pour ces apprentissages, le logis des plus mo-

destes d'entre nous est un riche atelier. Ce ne sont pas les accessoires qui manquent, ni les aides, c'est le vouloir.

Du cœur, on en peut dire autant. Devant la mère se déroule un magnifique programme. Le plus souvent nous n'y jetons même pas un coup d'œil. Que d'êtres à faire aimer, au sens profond de ce mot que nous profanons à rendre les plus frivoles jugements de l'esprit, au lieu de le réserver aux élans du cœur, surtout à ses attachements raisonnés et indestructibles.

Cherchons-nous à faire aimer ces inconnus qui, loin de nous, dans le temps ou l'espace, ont travaillé, travaillent, travailleront pour nous, produisant un peu plus que leurs besoins ne commandent, consommant un peu moins que leurs désirs voudraient consommer, afin que le patrimoine commun augmente, que la culture humaine fasse un pas? Et si — ce que je ne crois pas — on juge trop difficile à faire naître cette tendresse pour des inconnus, songe-t-on à gagner l'affection de l'enfant, sa reconnaissance, sa piété à ceux de sa race, aux Français d'autrefois; mieux encore à ceux de sa famille, à ces deux couples de grands-parents dont il est l'héritier, l'obligé, le continuateur? L'enfant leur doit de la vénération; mais n'est-il pas des familles où jamais un tel sentiment ne naîtra?

Un tel sentiment, ni beaucoup d'autres encore. Que de sentiments nous laissons s'atrophier, se dessécher, mourir! Que de sentiments nous tuons, alors qu'il serait si facile et si prudent de les cultiver, de les faire croître dans les jeunes cœurs! Si nous étions sages, nous les remplirions de respect, de tendresse, car les passions et les vices n'approchent guère des cœurs quand ils sont embaumés de tels parfums.

Pour éveiller ces sentiments et les épanouir, pour inspirer le goût, le besoin irrésistible d'une vie humaine, c'est-à-dire d'une vie qui est action, pensée, amour, est-il des procédés qu'on puisse recommander aux mères? Non. Rien n'approche des trouvailles de leur ingénieuse tendresse. Tout au plus est-il loisible d'indiquer quelques précautions. Par exemple, pour cette partie de la tâche qui commence aux premiers jours de l'enfant et qui peut se ralentir au seuil du collège, il faut — est-ce à dire aux mères? — cette simplicité naïve, spontanée, qui jaillit si naturellement de leur cœur. Il faut aussi cette gravité qui prend de temps à autre la place de l'enjouement, et cette émotion si douce qui met aux yeux des petits garçons ces larmes, ces bonnes larmes qui ne coulent pas, qui restent sous la paupière et gonflent le cœur. Il faut encore la répétition, une répétition presque quoti-

dienne, dont pourtant l'enfant ne se fatigue pas, la mère non plus.

Ce dernier point est capital.

Avec nos enfants nous n'employons pas assez ces recommencements un peu solennels qu'on appelle des rites. Il en faudrait à toutes les heures marquantes : au lever, au coucher, aux repas. L'humanité d'instinct l'avait compris : les chants les plus anciens sont ces hymnes indous qui solennisaient l'aube, midi, le crépuscule. Aujourd'hui, pour simplifier, par hâte ou peut-être par simple paresse, nous n'attachons nulle importance à ces graves démarches : s'éveiller pour le travail, se coucher pour le repos, s'attabler pour refaire son être. Ces grands moments, la famille devrait les solenniser par des chants, de beaux chants purs, nobles, adaptés à chacun de ces moments, par des actions de grâce que chacun, selon son cœur et ses croyances, adresserait à Dieu ou à l'humanité.

On dit : le respect s'en va. Qui s'inquiète de le retenir? Qui l'appelle? Par mille imprudences n'habituons-nous pas l'enfant à n'avoir nul égard pour nulle chose? Il se croit le centre du monde, le maître du logis, le commencement et la fin de tout. Non seulement nous ne lui faisons point sentir la domination des lois naturelles, de cette fatalité qui pèse sur l'humanité, mais encore nous en-

courageons sa tendance à se croire souverain, à se conduire en maître qui plie tout à ses caprices. Il ne parle pas encore que déjà ce qu'il sait le mieux c'est commander, se faire servir. Par ses pleurs et ses cris — il en a conscience — il mène toute la maison, et principalement sa mère qu'il juge comme faite exprès et placée auprès de lui pour satisfaire ses désirs. Quand cette tyrannie est devenue sa conception de la vie et son habitude, comment le plierez-vous à tenir compte des autres, à admettre les lois de l'univers et les obligations sociales? Le respect s'apprend d'abord par la soumission à ces conditions immuables que la nature impose et qu'on a laissé ignorer à l'enfant.

Le respect s'apprend aussi par l'exemple. Si par une affectation d'indépendance et en s'imaginant que l'irrévérence dénote la force du caractère, les parents manient sans précaution les objets, les rejettent n'importe où après s'en être servis, dédaignent de les reposer à la place qui est justement pour chaque chose une protection, une assurance contre la détérioration et la perte, si les parents sont rudes, brutaux avec les bêtes, grossiers et durs avec les personnes, comment se fera cette éducation du respect qui est un des plus essentiels éléments de la culture humaine?

Jamais la mère ne commencera trop tôt à don-

ner l'exemple de cette sollicitude méticuleuse et tendre que les choses doivent nous inspirer autant que les animaux et les personnes. Que de moyens s'offrent à elle pour l'enseigner à l'enfant : l'arrangement, l'harmonie, l'ordre qui, dans le logis, est sans cesse rétabli avec une patiente douceur, donnent des leçons de respect. Les attitudes, la démarche, la façon d'aller et de venir sous les yeux de l'enfant sont autant d'influences qui l'inclinent pareillement à être ou à n'être pas respectueux. Il y a des gens qui, lorsqu'ils traversent une pièce, semblent par le regard, par les gestes, le balancement brusque des bras, le frappement sec des talons, défier, mépriser, menacer tout ce qui les environne. Ils ont l'air de dire aux choses et aux gens : « Je vais, gare à vous; je bouscule et j'écrase. » Tandis que la démarche calme, souple, mesurée des femmes bien élevées est rassurante, caressante; elle enveloppe êtres et objets de sécurité; elle attire, elle entraîne.

La voix et ses inflexions sont toutes-puissantes aussi pour inspirer le respect. C'est le ton, dit le proverbe, qui fait la chanson. Comment nos enfants respecteraient-ils les grands-parents, les vieillards, les infirmes, les déshérités de la fortune, la vertu, la patrie, le drapeau..., s'ils nous entendent prononcer tous ces noms d'un ton détaché,

sceptique, gouailleur, plein de sous-entendus articulant cette restriction que notre prétendue malice s'applique à souligner : « Vous savez, moi, ces machines-là ne m'en imposent pas. »

Avez-vous entendu de vraies mères parler à l'enfant des choses qu'elles veulent lui rendre non pas seulement chères, mais saintes? Oh! les belles notes graves, les belles sonorités lentes, contenues, étouffées, pénétrantes, l'admirable musique évocatrice d'émotion, d'attendrissement, d'enthousiasme, de vénération!

Avez-vous entendu de vraies mères donnant la leçon de sentiment, de tendresse, célébrant le culte, révélant la religion du souvenir et du respect? Quelle simplicité! Elles s'agenouillent près d'un meuble, l'enfant serré contre elles, et doucement elles ouvrent un tiroir, et une à une elles sortent les reliques. « Chut! ne touche pas! regarde : ceci était à ta bonne-maman... »

IV

Education de la volonté.

Pour des enfants qu'on doit si tôt éloigner du foyer, retrancher du monde, sevrer des joies de la famille, des caresses de la mère, enfermer avec des hommes et des livres, il serait prudent de pousser loin l'éducation des sentiments, puisque cette éducation va être interrompue et pour longtemps, et juste au moment où la nature voudrait qu'elle fût spécialement surveillée. C'est pourquoi nous avons insisté, dans le chapitre précédent, sur une question qui a tant d'importance.

Mais nous ne prétendons pas négliger cette autre force humaine, qui, de nos jours et dans notre pays peut-être plus qu'ailleurs, paraît se détendre et s'affaiblir. L'éducation de la volonté exige aussi l'attentif dévouement des mères. Là encore, nous en sommes convaincus, les mères sont capables d'exceller. Elles accompliraient des miracles. Mais s'imposent-elles cette tâche? Si nos enfants, du côté du vouloir, n'ont pas la trempe qu'il faudrait,

ne serait-ce pas toujours pour la même raison? La mondanité ou le travail obligent leurs mères à se détourner d'eux; puis l'école ou le collège les éloignent de leurs mères; ils ne reçoivent qu'en passant ces leçons de volonté que la mère devrait, durant de longues années, répéter avec le dévouement et la patience dont elle seule a le secret.

*
* *

Le 27 mai 1906, on inaugurait à Paris, sur la place du Panthéon, la statue de Pierre Corneille. Au nom de l'Académie française, M. Emile Faguet prononçait un beau discours. Nous y relevons les passages suivants où nous aimons à voir le programme lumineux et comme le thème de ces leçons de vouloir que les mères, par leur faute ou par la faute des institutions et des mœurs, ne sont plus guère à même de donner avec suite à leurs fils.

« Corneille est le premier, disait M. Faguet, qui ait dit, bien avant un autre dont l'enseignement, plus mêlé, est un peu moins sûr, « *qu'il faut vivre* « *dangereusement* » et que « *l'homme est un être* « *qui est fait pour se surpasser* ».

« *Il faut vivre dangereusement!* Corneille nous l'apprend par tous ses héros, qui semblent ne pouvoir vivre pleinement que dans la lutte, l'énergie

hardiment déployée, la grande tâche acceptée, désirée, cherchée, inventée, si elle n'est pas, embrassée avec ivresse, si elle s'offre. Il faut vivre dangereusement, parce que le danger a créé l'humanité, parce que c'est à cause des périls qui l'environnaient que l'homme s'est comme emparé de toutes ses puissances et a tiré de lui tout ce qui y était et en vérité tout ce qui n'y était pas, tant il s'est élevé au-dessus de la chétive et misérable origine d'où le grand Dessein universel avait voulu qu'il partît. Il faut vivre dangereusement, parce que c'est le danger qui, fortifiant les forts et affaiblissant les faibles, marque réellement au front les vrais élus et indique à l'humanité ceux qu'elle doit honorer, qu'elle doit imiter et qu'elle doit suivre.

« Et aussi « *l'homme est un être qui est fait « pour se surpasser* ». Le plus pur de Corneille est dans cette grande parole. C'est lui qui, plus fortement que tout autre au monde, nous a dit que la lutte contre nous-mêmes est la condition même de notre vie et la condition même de notre bonheur vrai; que l'indépendance est le plus grand des biens; mais qu'il faut faire attention à ceci, que l'indépendance consiste d'abord à ne pas dépendre de soi-même; que nous ne devons pas nous obéir; que nous devons nous élever au-dessus de nous; qu'il n'y a pas de plus grandes ni de plus vives

jouissances que celles de la volonté, et que la volonté consiste à n'avoir plus qu'un désir, qui est de combattre le désir, et à n'avoir plus qu'une passion, qui est de maîtriser les passions.

« *Être maître de soi*, mot qui a perdu tout son sens pour avoir été trop employé et souvent par des gens qui n'étaient point pour le comprendre; mot merveilleux pour qui le prend dans toute son étendue; être maître de soi, ne pas permettre qu'en notre maison spirituelle ce soit nos domestiques qui nous gouvernent : passions, désirs, ressentiments, rancunes, petites ambitions et petites vanités; mais gouverner ce monde-là et le faire taire, et régner sur tout ce qui est nous ou prétend l'être, dans un grand silence par où se marque l'autorité du maître occupé à sa tâche et ne s'en laissant pas divertir.

« *Se surpasser*, c'est-à-dire, non point, comme a dit Montaigne en se jouant, prétendre faire « la « poignée plus grande que le poing et la brassée « plus grande que le bras », mais dépasser tout ce qui en nous nous rapetisse, dépasser tout ce qui est en nous et ce qu'à l'ordinaire nous croyons être nous; aller jusqu'aux dernières limites de ce que nous pouvons être (et de ce que nous n'imaginons pas que nous puissions devenir), voilà ce qui est se surpasser. Se surpasser, c'est se remplir;

puisque aussi bien se remplir c'est surpasser infiniment le peu que nous sommes quand nous n'avons pas pris conscience et maîtrise de toutes nos puissances.

« Et c'est à cette conscience que sans cesse Corneille fait appel, et c'est cette maîtrise que sans cesse Corneille nous indique comme étant notre devoir même. Corneille a inventé la religion de la volonté[1]... »

Corneille? ou bien les mères?

Ce que nous enseignent d'abord nos mères, n'est-ce pas précisément à nous « dépasser », à nous dégager de la vie animale pour nous élever à une vie plus haute, à devenir au plus tôt une intelligence et un cœur ? Ce premier éclair que la mère épie dans les yeux de l'enfant et qu'on peut dire qu'elle y allume à force d'amour, ce regard qui parle et qui dit que la mère est reconnue, appelée ; ces premiers bégaiements que la mère provoque, encourage, répète, renforce, change en syllabes, en paroles, en pensée, ne sont-ils pas des leçons d'humanité ? ne sont-ils pas les premiers efforts, dont le prodige nous échappe, pour nous élever au-dessus de notre « chétive et misérable origine » ? La première éducation que nous recevons, et peut-

1. *Revue universitaire*, 15 juin 1906, p. 27, Colin.

être la seule qui compte, ne porte-t-elle point tout entière sur le vouloir? Quand l'enfant recule devant une tâche qui coûte à sa paresse, quand il se refuse à un effort dont sa faiblesse s'effraie, quand il repousse un remède amer, quand il pleure afin d'éviter une souffrance salutaire, amygdale à cautériser, abcès à percer, dent ébranlée à détacher..., que dit la mère? « Alors, tu n'es pas un homme! Crois-tu que si tu n'avais nulle peine à faire l'effort, à boire cette amertume, à endurer ce mal, tu y aurais du mérite? Un homme doit savoir souffrir! Veux-tu que j'essaie avant toi? Allons, sois courageux... » Et, domptant sa répugnance, elle donne l'exemple en souriant.

Puis admirons cette merveilleuse invention maternelle qui, pour tremper le vouloir, s'ingénie à éloigner la contrainte, à faire agir comme spontanément! Nous connaissons tous la tactique et les paroles : « Ce n'est pas moi qui te ferai boire. C'est toi. Prends la cuiller, bois tout seul. Je te regarderai. Tu verras, lorsque ce sera fait, comme tu seras fier, content de toi. Et moi aussi, je serai fière de mon fils. » Et le remède avalé, la petite bouche se tordant déjà sous la grimace : « Tu vois, c'est toi qui l'as fait! Tu es un homme! » Et la grimace s'achève dans un sourire, et dans les yeux, emplis de larmes, brille l'orgueil du triomphe.

Quelles leçons cornéliennes les mères savent donner!

Et quand l'enfant se conduit mal, s'obstine à désobéir, retombe dans la même faute, que dit la mère : « Ce n'est pas toi qui agis ainsi; ce n'est pas mon fils qui tient ce vilain langage; un mauvais garçon a pris sa place; un mauvais esprit te souffle. Dis-lui : Je ne veux pas t'écouter! Chasse-le et pour toujours! Sois ton maître! Dis : Je veux. » *Je veux, je ne veux pas*, c'est la formule magique par laquelle les mères font des hommes avec les petits enfants.

Désobéissance, paresse, orgueil, gourmandise, colère, jalousie, méchanceté, taquinerie, mensonge..., que de puissances mauvaises dominent l'enfant et risqueraient de l'asservir si, patiente et vaillante, la mère n'était point à ses côtés pour répéter : « Lutte, combats; encore un effort; demain tu seras vainqueur »; pour répéter et donner l'exemple. Si inexpérimenté qu'il soit, l'enfant voit bien que celle qui, au logis, ne s'écoute jamais, accepte toutes les charges, toutes les privations, court au-devant des sacrifices, « vit dangereusement » et pour les autres, c'est la mère.

Le triomphe de la volonté est là. Vouloir c'est, au gré de certains, être brutal, obstiné, violent, impitoyable aux autres; c'est commander, exiger,

opprimer. Quelle erreur! La vraie volonté, la volonté qu'enseignent Corneille et les mères, c'est celle qui nous rend exigeants, impitoyables pour nous-mêmes, faciles, indulgents, secourables aux autres; c'est celle qui nous inspire la force de nous maîtriser de plus en plus, de poursuivre la rude tâche de notre éducation et le désir de nous asservir au bien d'autrui.

*
* *

Cette éducation de la volonté, la mère ne saurait la donner en se jouant : les grandes choses exigent les grands efforts. Il y faut donc l'application constante, la surveillance qui jamais ne se relâche, l'étude du caractère de l'enfant, la connaissance sincère des moyens dont soi-même on dispose, la courageuse résolution de perfectionner sans cesse et d'enrichir la méthode qu'on a adoptée. Aussi ne sert-il de rien de commencer, puis d'interrompre, d'essayer un procédé pour y renoncer aussitôt. Surveiller un jour et, sous prétexte d'occupations domestiques ou de devoirs mondains, se relâcher le reste de la semaine, reprendre aux moments perdus, sans suite ni méthode, serait plus dangereux que ne rien tenter. Oui, mieux vaudrait laisser l'enfant se former seul.

Pas plus ici que dans les autres parties de cet ouvrage, nous ne prétendons imposer une direction. Provoquer la réflexion, déterminer les mères à étudier, chercher, entreprendre, c'est tout ce que nous nous permettons. Qu'on nous laisse, cependant, lorsque l'occasion s'en présente, signaler les auxiliaires ou les modèles. Ici, deux femmes peuvent guider ou inspirer : la mère d'E. Quinet et Mme de Rémusat.

« Du matin au soir, dit E. Quinet, ma sœur écrivait sans relâche.

« C'étaient des lettres pressantes à sa poupée, des conseils à cette jeune amie sur sa prochaine entrée dans le monde, un journal exact de ses moindres actions et même de ses pensées les plus cachées, les plus intimes ; des fables pour se mettre à sa portée, au besoin des réprimandes, plus souvent des contes pour la distraire d'une grande mélancolie qui lui était survenue ; des instructions morales, des entretiens théologiques, des sermons pendant le carême, tout cela entremêlé d'avertissements sur la toilette, dans le goût de lord Chesterfield, en un mot, un système entier d'éducation qui devait faire de cette petite personne taciturne un modèle d'amabilité, dès qu'elle serait moins timide... Où ma sœur avait-elle pris le modèle et l'idée de cette éducation? Dans celle qu'elle recevait elle-même.

Car ma mère fit pour elle *ce qui ne put être fait pour moi.* Ma mère rédigeait un journal de toutes les actions de sa fille. C'était l'histoire jour par jour des progrès de ma sœur et aussi de ses fautes enfantines. L'éloge et le blâme étaient distribués, suivant l'occasion, avec une impartialité saisissante. Chaque dimanche, ma mère lisait *avec recueillement* ce journal à ma sœur, qui entendait ainsi, comme dans une bouche étrangère, le récit de sa vie. Combien un pareil moyen doit être puissant sur une âme novice! *Car le ton du reproche et de l'encouragement n'a plus rien de personnel.* La louange a plus de prix et le blâme n'a rien d'amer (nous verrons cette idée reprise par Mme de Rémusat). Nulle gronderie, nul emportement; la justice seule parle, et ses arrêts sont comme les tables de la loi! L'enfant sent sur lui ce regard attaché, qui le suit à chaque heure, veillant et dormant, sans qu'il puisse y échapper. Quel bon apprentissage ce doit être de la justice et de la vérité[1]! »

Une objection est suggérée par E. Quinet : ce que sa mère a pu faire avec une fille, elle n'a pu le faire avec lui-même. Le garçon est soustrait à la mère trop tôt, la fille, au contraire, demeure au logis, et, toute jeune, est déjà pour la mère une compa-

1. E. Quinet, *Histoire de mes idées,* p. 100, Hachette.

gne. Ajoutons que de très bonne heure ce procédé est applicable avec les fillettes dont la maturité est précoce, dont la sensibilité est de bonne heure éveillée : elles comprennent plus tôt que leurs frères et plus tôt qu'eux elles tiennent à être louées, jugées favorablement, approuvées. Que ne feraient-elles point pour échapper à une réprimande, pour mériter une approbation? Les garçons, en général, sont plus indifférents ; quand cette indifférence leur passe, ils sont partis, le collège les a pris. Est-ce à dire que le procédé de M^me^ Quinet ne saurait leur être appliqué? Si nous l'avions cru, en aurions-nous parlé?

Nous avons voulu seulement répondre à ceux qui relèveraient ce fait que des deux mères dont nous proposons l'exemple, l'une a suivi cette méthode avec sa fille, et l'autre a écrit un *Essai sur l'éducation des femmes*. Mais toutes deux ont élevé des garçons qui ont fourni de belles carrières.

Marquons aussi que nous voyons combien il est difficile dans l'éducation des garçons d'appliquer la méthode de M^me^ Quinet ou celle de M^me^ de Rémusat.

Enfin, rappelons qu'auprès d'un petit garçon de sept ans, elle fut suivie avec le plus grand succès. Il est vrai que les écrits familiers, fables, récits et dialogues des morts où, comme dans le journal de

Mme Quinet, l'éloge et le blâme se distribuaient au duc de Bourgogne, étaient dus à un éducateur de génie [1]. Mais cela ne saurait empêcher les mères de tenter ce qui a si bien réussi à Fénelon.

Les conseils de Mme de Rémusat ne sont pas moins précieux ; peut-être sembleront-ils tout d'abord plus difficiles à accepter. Sur deux ou trois points ils surprendront.

En premier lieu, Mme de Rémusat se refuse à admettre le type consacré de l'enfant bien élevé. Ce que la société appelle ainsi, c'est l'enfant « auquel on a pris soin de donner l'extérieur et comme les gestes des qualités qu'il n'a point encore » ; c'est un petit vieux qui singe les manières des grandes personnes et sait convenablement s'ennuyer en leur compagnie. Ce n'est point la sagesse d'un tel enfant que la société approuve, c'est sa soumission : elle applaudit ce docile, qui de si bonne heure se plie aux usages, se conforme sans résistance, met ses pas dans les pas d'autrui, répète les paroles, les pensées, les actions. Allons, se dit la société, ce sera un bon sujet ; il vivra dans la coutume ; l'ordre par lui ne sera point troublé...

1. Voir sur ce point : Hémon, *Cours de littérature*, t. V ; Géréard, *L'Education des femmes par les femmes* ; le cardinal de Bausset, *L'Hist. de Fénelon ;* Bizos, *Fénelon*, p. 45, Lecène-Oudin.

Cette satisfaction, Mme de Rémusat ne la partage point. On sent qu'elle est plutôt attristée, qu'elle pressent, à la suite de cette sagesse prématurée, l'avortement de l'énergie virile : « Encore un homme de perdu ! » Elle n'exprime pas cette crainte en termes formels, mais on devine ce qu'elle tait. Pour le présent, elle est très catégorique : « A quel prix s'achète pour l'enfant cette réputation d'enfant bien élevé ! Que n'y perd-il pas en bonheur, en naturel, en abandon, en indépendance[1] ! » Et, un peu indirectement, en employant le tour hypothétique, elle donne le conseil de respecter et la personnalité de l'enfant et son bien-être, sa joie : ne le soumettez donc pas sitôt aux conventions du monde. « Si on laisse l'enfant enfant, c'est-à-dire ignorant des usages et des règles du savoir-vivre, il se présente très peu d'occasions de le gronder, hors le cas où il pourrait nuire à sa conservation ou gêner par le petit despotisme qu'il ne faut pas lui laisser la possibilité d'établir. Et encore, comme il n'est pas mal de faire ce qu'on ne sait pas être mal, on peut assurément empêcher un enfant de se nuire à lui-même ou d'importuner, *sans le réprimander sévèrement.* Ainsi, au risque d'avoir dans le monde le renom d'une mère

1. *Essai sur l'éducat. des femmes,* édit. Gréard, p. 150.

qui gâte son enfant, je crois qu'on ferait bien de s'appliquer à lui fournir les occasions de bien faire, sans laisser échapper celle de l'en louer après. »

Ces derniers mots introduisent une seconde idée de Mme de Rémusat. Avant de la présenter, reconnaissons le bien-fondé des réflexions qui précèdent. Elle a raison d'appréhender que peu de mères oseront s'exposer à passer pour des mères qui gâtent leur enfant. La société, là-dessus, n'entend point plaisanterie. Réprimander sévèrement, punir, corriger, mettre au pain sec, enfermer dans la chambre noire, voilà ce que la société commande impérieusement contre les méchants garnements qui n'ont point suspendu leur jeu pour tirer leur casquette au monsieur, ou qui ont répondu « oui » tout court à la dame, ou qui ont repris du gâteau sans permission !

La seconde idée de Mme de Rémusat risque pareillement de heurter les habitudes de bien des gens. Elle voudrait introduire dans l'éducation une disposition analogue à celle que Chateaubriand passe pour avoir introduite dans la critique littéraire. Avant Chateaubriand, le juge se croyait obligé à ne signaler que les imperfections. Lui, voulut que les beautés eussent leur part. Cette intelligente bienveillance n'est guère pratiquée avec les enfants. On relève leurs fautes, on néglige

de louer ce qu'ils font de bien ; on appuie sur les maladresses, on ne rend pas justice aux efforts. Et cela n'est pas bon, dans tous les sens du mot. En nous refusant à louer l'enfant, en relevant avec complaisance ses défauts, nous étalons notre vanité, qui dans ce cas est fort sotte ; nous marquons l'insuffisance de notre intelligence, la sécheresse de notre cœur, et nous décourageons celui que nos reproches ou nos remarques ont la prétention de corriger et d'améliorer ! « Je me souviens très bien, dit Mme de Rémusat, que, dans mon enfance, il m'arrivait quelquefois de m'appliquer de toute l'attention dont j'étais capable pour emplir une page de ces grandes lettres qu'on appelait, je crois, de la bâtarde, sorte d'ouvrage très difficile à bien faire à tout âge, et particulièrement pour les enfants, dont la main est en même temps faible et raide. On a raison de les y contraindre, parce qu'il accoutume leurs doigts à la souplesse ; mais on a tort de les gronder, quand ils n'ont pas réussi. Malheureusement, on me jugeait sur le résultat, et quand j'apportais mes lettres mal faites, tout attristée du peu de succès de mon attention, j'étais grondée, quoique au fond j'eusse mérité d'être encouragée [1]. » Et Mme de Rémusat

1. *Essai sur l'éducat. des femmes*, p. 151.

insiste : « Qu'importe que l'enfant ait mal fait ce qu'il avait à faire; si cependant il a montré le désir de bien faire, s'il s'est manifestement appliqué, il faut le traiter comme si son attention eût produit un bon résultat. Dites-lui : « Vous avez été appli- « qué, cela est bien; je suis contente de vous, vous « devez l'être. » *Puis, ayez soin de le tenir dans un état prolongé de satisfaction*, en rapportant les petites complaisances que vous aurez pour lui au *bien-être* dans lequel sa bonne volonté vous a mise aussi. »

Le bien-être, la satisfaction, le contentement, cette force qui brille dans les yeux des enfants et qui éclate dans leurs chants, ont pour Mme de Rémusat un prix inestimable. Elle n'est certes pas de ces parents rigoristes dont la dureté prend pour règle la maxime si mal comprise : « Qui aime bien châtie bien. » « Il suffit, écrit-elle, d'éviter que la crainte du châtiment excite seule le désir de bien faire. Que de gens au contraire ne comptent que sur cette crainte, professent qu'elle est le commencement de la sagesse et se réjouissent quand leurs enfants tremblent devant eux! Au contraire, Mme de Rémusat veut familiariser l'enfant avec l'idée que a bonne conduite donne la « joie du dedans ». Habilement entretenue, prolongée, de façon à en faire un état de l'âme, cette joie sera d'autant plus

efficace que *la mère s'y associera* : « Nous som-« mes contentes toi et moi. » Grand mot, dans sa simplicité, dit M. Gréard. De cette communauté de jouissance entre la mère et l'enfant naîtra la pensée commune aussi du devoir[1]. »

Cette application à louer l'enfant de ses efforts, même lorsqu'il n'est arrivé qu'à une réussite très médiocre, entraîne des résultats qu'il vaut la peine de souligner. Elle fait naître la confiance et l'allégresse, deux principes de santé morale et d'énergie. Elle fait naître le goût de l'action et l'amour du bien. Au contraire, jugé avec une sévérité que rien ne satisfait, l'enfant se décourage ; il perd l'habitude de s'appliquer. A quoi bon ? puisqu'il est sûr de ne jamais bien faire. Il perd, ce qui est bien plus grave, le désir d'entreprendre : ne sait-il pas qu'il échouera ? Si l'on veut donner à un enfant le viril conseil que tante Mary adressait à Emerson : « Faites toujours ce que vous avez peur de faire[2] », il faut au préalable avoir gonflé son cœur par la louange méritée, il faut avoir inspiré à cet enfant une entière confiance en ceux qui le voient et qui le jugent, il faut aussi lui donner confiance en lui-même, et, sans

1. *Essai sur l'éducat. des femmes*, p. 96.
2. Dugard, *Emerson, sa vie, son œuvre*, p. 9, Colin.

lui inspirer un sot orgueil, l'habituer à s'estimer.

Par ces derniers mots nous entendons mettre en garde les parents qui, en blâmant un enfant, en critiquant ses paroles ou ses actes, en les qualifiant toujours des mêmes mots blessants, finissent par lui donner pour toujours la défiance de lui-même, ou par ancrer dans son cœur un défaut dont quelques mots bienveillants l'auraient corrigé. « Tais-toi, tu ne dis que des sottises. » Et l'enfant en vient à le croire ; il n'ose plus parler. « Tais-toi, tu n'es qu'un menteur! » Et l'enfant ainsi interpellé deviendra, en effet, un menteur incorrigible.

Mme de Rémusat remarque très finement qu'un enfant fait fort souvent une mauvaise action, sans s'attribuer aucunement le penchant vicieux qui correspond à sa faute. Elle approuve Mme Guizot, qui ne voulait pas qu'on apprît à celui qui mange avec avidité tout ce qui se trouve sous sa main, qu'il y a un vice qui s'appelle la gourmandise, et qu'il est un *gourmand* : à celui qui trompe, qu'il y a un vice qui s'appelle le mensonge, et qu'il est un *menteur*[1]. Au contraire, quand elle est décernée à propos, avec discernement et discrétion, quand elle est judicieusement expliquée, la louange révèle à

1. *L'éducat. des femmes*, p. 157.

l'enfant une puissance, elle amorce une qualité ou une vertu.

Mais Mme de Rémusat prend encore une précaution : elle sait que la louange la plus justifiée a ses ivresses et qu'elle ne sera salutaire que si elle vient consacrer une satisfaction intérieure. « C'est moins sur ses actions, au surplus, que sur ses sentiments, — Mme de Rémusat revient à cette observation, — qu'il faut lui apprendre à se juger; moins sur « le bien faire que sur le vouloir bien faire ». De là le devoir pour la mère de lui épargner les petites obligations toutes mécaniques qui, extériorisant et dispersant son effort, énervent sa volonté. Rien de plus contraire à l'éveil de la conscience que cette discipline de précautions artificielles avec laquelle on « dresse les enfants sages », et qui laisse s'amasser en eux les germes des vices que fait éclater le premier souffle de liberté[1] ».

Abordons un dernier point qui heurtera les conceptions de plus d'une personne. On admet volontiers le dogme de la supériorité des parents, de leur infaillibilité, de leur perfection absolue et surtout de leurs droits. L'enfant, qui n'a que des devoirs, est tenu à obéir sans discuter. Fort bien. Vous proclamez qu'il ne doit pas juger ses parents;

1. *L'éducat. des femmes*, p. XCVII.

vous le lui interdisez ; l'en empêchez-vous? « La première opinion fausse que les circonstances, et parfois notre faute, font naître en eux, c'est qu'une mère est une personne faite pour être obéie de tout le monde, affranchie de toute obligation d'agir autrement que par sa volonté, grondant ou pouvant gronder dès qu'on lui résiste, enfin qui n'est dans ce monde que pour faire tout ce qu'il lui plairait, et même pour se permettre tout ce qu'elle défend à son enfant. Par exemple, il n'est guère de petite fille qui n'ait été grondée pour avoir dérobé et mangé la chose que sa mère mange en sa présence ; qui, réprimandée si elle a cassé quelque meuble, déchiré quelque harde, ne voie sa mère casser une tasse impunément, renverser son encrier sur sa robe, s'impatienter contre un domestique trop lent, avoir peine à quitter son lit, etc. Qu'en conclut-elle? Qu'il est agréable d'être grande, c'est-à-dire affranchie de toute obligation ; qu'elle sera bien heureuse, quand à son tour elle sera grande aussi ; et ce premier souhait est le fondement d'une opinion très fausse sur la liberté [1]. »

Très sagement, Mme de Rémusat demande qu'une mère vive sous les yeux de ses enfants une vie difficile ; qu'elle leur montre les devoirs très nom-

1. *L'éducation des femmes*, p. 153.

breux et souvent très pénibles de la mère de famille ; qu'elle leur fasse remarquer le plaisir ou la peine que ces devoirs rapportent à qui veut les remplir, les victoires qu'on gagne sur la paresse, quand on est résolue à ne point les négliger, l'état d'activité et de satisfaction où ils vous mettent, le bon ordre qui résulte de leur accomplissement. Nulle leçon de morale ne vaut cette conduite : c'est l'énergie enseignée par l'exemple, la véritable énergie, celle qui ne procède point par à-coups, mais qui accomplit à l'heure voulue et avec allégresse le devoir présent.

Mme de Rémusat va plus loin ; elle conseille même à la mère de laisser entrevoir, à l'occasion, combien il lui est parfois pénible de ne manquer à aucun des actes de sa mission. Ces aveux, bien ménagés, ne nuiraient en rien au respect qui lui est dû. Les enfants ne peuvent demeurer bien longtemps dans une entière croyance à la perfection de leur mère. Il y aurait gain, pense Mme de Rémusat, à dissiper sagement cette illusion, pour prévenir le danger de la découverte furtive qui doit les en tirer un jour. Le pouvoir fait mieux de confesser ses faiblesses que d'en laisser dérober le secret. Courageuse et sincère, elle n'admet pas qu'il y ait avantage à se donner pour ce qu'on n'est point. Une mère qui s'impo-

sera une grande régularité, une ponctualité minutieuse dans l'accomplissement des travaux domestiques, et qui fera comprendre à ses enfants ce que lui coûte cette exactitude en même temps que ce qu'elle lui rapporte, cette mère leur aura, du même coup, appris ce qu'est le devoir, la patience, la volonté ferme, l'énergie.

Si cette volonté — toujours rare dans le monde — paraît avoir fléchi dans notre pays, une cause de ce fléchissement est assurément dans les mœurs qui séparent trop tôt (parfois dès la naissance !) les enfants de leur mère, qui les laissent grandir loin de l'héroïsme féminin, ou qui font user cet héroïsme à de misérables devoirs mondains ! Qu'ils soient externes ou internes, sous prétexte de les consacrer à leurs études, le père est pressé de détacher les garçons de la mère, des grand'mères, des tantes, des sœurs. Alors le bienfait de la première éducation est perdu. « Vite un livre dans les mains! » Le meilleur ne remplace point la mère; surtout au moment où, après le sommeil de l'enfance, un réveil agite les instincts inférieurs. La mère avait humanisé l'enfant; en lui, grâce à elle, il y avait l'ébauche, la promesse d'un homme; et voici une crise qui peut abolir l'homme, faire remonter et fixer les inclinations grossières, violentes, qui ne sont point de l'homme, livrer pour

toujours le commandement « aux domestiques du logis », aux passions et aux instincts. Et c'est à ce moment que, sous prétexte de le viriliser, nous écartons de l'adolescent celles-là mêmes qui ont enseigné à notre race les seules qualités viriles, humaines, celles qui nous ont fait hommes en nous apprenant la patience, l'attention, l'activité créatrice et l'amour[1] !

Ce n'est point le lieu d'exposer, même à grands traits, l'histoire du plus lointain passé, de montrer le primitif brutal, sanguinaire, courant après la proie, tandis que sa compagne attend avec tremblement son retour, pense aux moyens de toucher,

1. « M. Perrier a fait voir que, chez les animaux, les instincts les plus intéressants, les plus étendus et les plus caractéristiques sont d'origine féminine. Ces instincts sont faits de dévouement sans limites, de prévoyance infinie, de sollicitude délicate et vigilante... » (Fouillée, *Les Eléments sociologiques de la morale*, p. 122, Alcan.) N'en est-il pas de même dans l'humanité ? La plupart des vertus ne sont-elles point d'origine féminine ? « La vie pacifique et sédentaire, dit M. Gaston Richard, dans un livre qui est à lire en entier, est une création de la femme. L'activité productive, l'agriculture, l'industrie, le commerce ont été longtemps choses de femmes. L'affinement de la nature humaine, la prépondérance des sentiments doux et délicats dans les rapports sociaux résulte d'une lente et longue action du sexe le plus faible sur le plus énergique... Pour devenir l'agent de la civilisation, l'homme a dû se plier à des habitudes de discipline sociale, de vie sédentaire, de travail pacifique et se mettre à l'école de la femme. » *La femme dans l'histoire*, p. 423, Doin, 1909.

désarmer le farouche, aménage la grotte ou la hutte, cherche ce qui flatte et ce qui plaît, afin d'attendrir, retenir, adoucir; ou bien encore presse le petit enfant sur son sein, se demande angoissée comment elle devrait s'y prendre pour qu'il fût fort comme le père redoutable, mais moins dur, moins violent, patient comme elle, réfléchi et doux. Ne rapportons que la coutume d'une antiquité plus rapprochée. Grecs et Romains confiaient aux femmes la garde de l'inestimable trésor, de la flamme si vite éteinte que nuit et jour il fallait alimenter au foyer. C'est un symbole et une vérité : les femmes sont les gardiennes et les propagatrices du feu sacré, de la vie et de la civilisation.

Aussi, pourrait-on attendre beaucoup des mœurs nouvelles qui, instituant une étroite coopération entre la famille et le lycée, remettraient la conduite des fils sous les yeux et leur cœur contre le cœur des mères.

V

La vie morale : examen du soir, exhortation du matin.

Nous le dirons plus loin, quand nous nous adresserons directement aux fils, nous avons eu déjà plusieurs fois l'occasion de le faire pressentir : Si les parents sont les éducateurs les plus qualifiés, si en particulier la mère est l'éducatrice par excellence, ce serait folie d'oublier celui qui, dans l'œuvre de l'éducation, doit, au fur et à mesure qu'elle avance, assumer la part la plus importante ; ce serait folie d'oublier l'enfant. Il ne faut pas que, comme un animal qu'on dresse, il reste passif ; l'œuvre de l'éducation serait mauvaise si elle ne déliait pas au plus tôt les entraves de l'âme, si elle ne donnait pas à l'enfant une moralité dont l'activité va croissant.

Parlant de l'éducation du peuple, qui n'est point une entreprise chimérique, Pestalozzi disait : « Je la confierai à la mère, à l'enfant, à l'innocence. » Il a raison : l'enfant doit être son propre éduca-

teur. Dans les races supérieures, dès qu'il bégaie sa langue, l'enfant est quelque chose de plus qu'un candidat possible à l'humanité. Il possède déjà un héritage, les acquisitions accumulées par les devanciers; il possède une étonnante faculté d'imitation et d'assimilation, une puissante force d'ascension ; il est déjà un petit homme. Eh bien! il faut le déterminer le plus tôt possible à être un homme, à vivre en homme, c'est-à-dire moralement, à être maître de lui, à contrôler, diriger, juger ses actes, à se faire le chef responsable et entreprenant de ses actes. Et justement parce que d'une part il est attendu par l'internat, où il risque de se déshabituer d'une telle activité, parce que, d'autre part, notre nation a quelque éloignement pour le *self government* dont ses institutions lui font depuis peu une nécessité, soyons pressés de remettre aux mains de ce futur citoyen la direction de sa propre cité, de ce for intérieur où chacun de nous assemble le conseil de ses pensées, discute, délibère avant d'agir ; soyons pressés de faire de notre enfant son propre éducateur.

Pour arriver à ce résultat, pour préparer et commencer cette transmission de pouvoirs, comment la mère s'y prendra-t-elle? Voici.

Les méthodes pratiques n'admettent guère là

multiplicité des procédés. Nous avons déjà fait pressentir la nôtre : qu'on se souvienne de ce que nous avons dit du sommeil du nouveau-né, de ce que nous avons dit des chansons, caresses et histoires que la mère réserve pour bercer et endormir. Le moment du coucher a, pour nous, une importance capitale. Revenons-y : c'est le point central de notre méthode.

Quand l'enfant a mis la tête sur l'oreiller, quand il va fermer les yeux, si la mère est là et si elle veut, si elle sait, elle peut des miracles. Comment? Très simplement, tant que l'enfant est tout petit, en chantant de douces choses, en racontant de belles, poétiques, pures, touchantes histoires; quand il a grandi (à quel âge? cela dépend de son intelligence, de son caractère, du développement général; en tout cas le plus tôt possible), en faisant avec lui, chaque soir, une revue rapide de la journée : « Voyons, Bébé, qu'avons-nous fait aujourd'hui? Ah! Bébé a été bien sage avec son papa ; il a fait toutes les commissions de sa maman, comme un homme... » Voilà le tour et le ton.

Sans régularité et sans ordre, rien ne profite. Il faut donc n'interrompre ces petits examens qu'en cas de force majeure, en faire une véritable institution, une nécessité aussi indispensable que les

soins de propreté et l'alimentation. Il est bon, en outre, que la mère, afin de ne rien omettre, se soit fait un plan et s'y tienne; par exemple, elle passera en revue, toujours dans le même ordre : ce que Bébé a fait dans la maison avec sa maman, avec son papa, avec ses autres parents (grand-père, grand'mère, frères, sœurs...), avec les voisins, les amis; ce qu'il a fait à l'école avec la maîtresse, les camarades; en revenant, dans la rue, etc.; elle terminera par le rappel de ce qui a mérité son approbation : « Ainsi, Bébé a fait telle chose qui le rend un très utile petit garçon; il a appris telle chose qui l'a vraiment grandi; il n'est pas le même qu'hier; mais il est encore plus mon chéri, parce qu'il est plus savant et meilleur... »

Voilà une première série : la série du soir.

Le lendemain, au réveil, la maman qui a déjà préparé la journée (à quoi serviraient donc les grandes personnes, si elles ne frayaient pas la route aux nouveaux venus? mais il est rare qu'elles veuillent s'imposer ce surcroît de travail), la maman dit : « Aujourd'hui, du nouveau : Bébé va apprendre à... » Et elle choisira méthodiquement une qualité dont elle est jalouse d'enrichir son enfant, ou une science, une dextérité... « Aujourd'hui, Bébé apprendra la patience, il restera dix minutes sur sa petite chaise, sans bouger : nous regarderons

à la pendule[1]. Aujourd'hui, Bébé mettra la table. Aujourd'hui, Bébé ira chercher de l'eau à la fontaine, sans se mouiller; c'est difficile, la cruche est lourde, mais s'il veut, il le pourra : ce qu'on veut on le peut[2]... »

* * *

Aperçoit-on la fécondité de la méthode?

Que d'avantages je lui trouve! D'abord, elle met le cœur de l'enfant plus près du cœur de la mère; elle les unit étroitement dans l'œuvre sacrée : l'éveil d'une âme. Puis, elle enseigne aux petits une chose que beaucoup de grandes personnes ignorent : le prix des jours, lesquels ne doivent point venir et s'envoler sans qu'on leur donne un regard, sans qu'on leur ait demandé une aubaine, sans qu'ils aient emporté une imperfection, apporté un accroissement.

Que d'autres avantages on découvrirait, en cherchant! Je ne veux plus voir que ceci : cette méthode supprime cette horrible chose, ignorée — qui le croirait? — des Arabes du désert, des peuples sauvages : la correction, la réprimande brutale

1. Sur ces exercices, si utiles à nos enfants nerveux, voir P. de Coulevain, *Sur la branche,* p. 99.

2. S'inspirer des *Mémoires* de Francklin, p. 159, Hachette, éditeur; voir aussi *Collégiens et familles,* p. 226.

à grands cris, à gros mots, à taloches. On a pu dire en latin, puis répéter en français : « Qui aime bien, châtie bien », et faire du martinet un accessoire de l'éducateur ! On a pu enseigner que les scènes et les coups corrigent ! C'est un moyen d'effarer, d'abêtir, de corrompre. L'enfant battu apprend surtout une chose qu'il n'aurait jamais imaginée : que son père ou sa mère ressemblent aux plus horribles bêtes, ont des cris comme elles, de la bave et des rugissements. Il n'oubliera plus les mots grossiers que nous lui révélons et il saura les crier à son tour : nous lui avons donné une leçon de brutalité. Enfin, comme la colère est toujours une manifestation d'impuissance, ce subtil observateur ne manquera point d'apercevoir, dans les accès que nous croyons les plus terrifiants, le point par où nous sommes le plus vulnérables. Cette méthode a encore le défaut d'enraciner le mal; l'enfant n'oubliera plus la faute pour laquelle on l'a fait souffrir; et peut-être trouvera-t-il une certaine grandeur à la commettre encore pour nous braver.

Nous croira-t-on là-dessus? C'est douteux. « A nous, Français, qui volontiers nous appelons le peuple le plus doux de la terre, en même temps que le plus spirituel, il nous semble que la douceur est l'arme des impuissants; et quand il s'agit

d'obtenir l'obéissance, nous jugeons plus efficace de ne point nous adresser à l'esprit, ni de gagner, par l'intermédiaire de la raison, la soumission, le consentement et la collaboration de celui qui reçoit notre ordre; au contraire, nous aimons à plier durement les volontés ou à les briser par la contrainte. Aussi en est-il peu parmi nous, en haut de l'échelle sociale comme aux derniers échelons, pour qui le type idéal du commandant ne soit le caporal. Chez le clubman qui sonne son valet de chambre, ou chez le contremaître qui distribue la tâche aux ouvriers, c'est la même allure de sous-officier, avec un peu plus ou un peu moins de grossièreté dans l'insolence. Et les pères de famille ne sont pas très différents. Ils traitent volontiers les enfants comme une sorte d'inférieurs, de non gradés, qu'il faut réduire jeunes et boucler une fois pour toutes. Nous avons cela dans le sang[1]. »

Au lieu de s'emporter, qu'il vaut bien mieux, en présence d'une faute, manifester sa tristesse et dire simplement : « Ce soir nous en reparlerons »! Puis le soir, au coucher : « Qu'as-tu fait ? Es-tu content de toi ? es-tu en paix avec toi-même ? Non. Eh bien, il faut que la paix rentre dans ton cœur.

1. *Education du peuple*, p. 129; voir aussi Mme de Maintenon, *Avis aux maîtresses*, 1691.

Demain tu répareras, tu rachèteras ta faute, tu gagneras ton propre pardon en faisant par delà ton devoir. Promets-le-toi. Maintenant tu vas dormir heureux. Et moi aussi, je suis heureuse : j'ai un brave et courageux enfant; il peut s'oublier, mais il sait se reprendre. Embrassons-nous : tu es un homme [1]. »

* * *

Ne trouve-t-on pas surprenante et admirable la bonté de la femme?

Ce qu'elle a été, ce qu'elle est encore trop souvent, on peut le dire d'un mot : une victime. Dans les sociétés humaines, il n'est pas bon d'être un faible. En haut de l'échelle sociale comme aux plus bas degrés, la femme a eu pour lot d'être exploitée, trompée, dépouillée, et, en fin de compte, abandonnée. Aux temps reculés ou chez les peuplades barbares, la finale présente cette variante : au lieu d'être abandonnée quand elle a cessé de plaire, elle est mise à mort et mangée. Est-il possible qu'ayant tant souffert de l'homme, jamais elle n'ait songé à se venger! Les moyens ne lui faisaient certes pas défaut : la patience, l'énergie, l'intelli-

1. Voir Mme de Rémusat, *Essai sur l'Education des femmes*, pp. XCVI et 150, Hachette, éditeur.

gence, la ruse. Qu'elle choyât ses filles, les malheureuses dont l'avenir ne lui était que trop connu, d'accord ! mais le garçon, le continuateur, l'émule du père, le futur exploiteur, tourmenteur de ses pareilles ! celui qui boira, jouera le salaire de la femme ou sa dot, qui se fera servir, nourrir par elle, et, pour payer un tel dévouement, frappera, tuera peut-être, qu'elle l'épargne ! mieux : qu'elle veille sur lui avec amour, est-ce possible? Mais oui, et le plus souvent, sans se l'avouer, elle aime le fils plus que la fille ! C'est qu'à ce cœur meurtri, le fils est la promesse consolatrice, le rêve, le miracle : « Ce fils, mon fils, vaudra mieux que le père. Ce n'est point à lui, c'est à moi qu'il ressemblera; comme moi il sera pur, doux et bon... » Malheureuse, quelles illusions l'égarent !

En fait de miracles, on ne voit se réaliser que ceux auxquels on travaille. Faites-le donc, femmes de France, le grand miracle de l'éducation. Au lieu d'attendre, d'appeler, de prier... agissez ! Vous avez fait ce fils de votre chair, vous l'avez nourri de votre lait; achevez : donnez-lui votre âme ! Patiemment, comme vous savez faire, chaque soir, éclairez-le, attendrissez-le; enrichissez ce cerveau d'une idée, ce cœur d'une vertu, d'une tendresse, d'un enthousiasme, d'une noble passion; et, chaque matin, à l'heure virile qui sonne

la reprise des labeurs, dites-lui les paroles qui lancent en avant, montrez-lui une cime à gravir; armez-le d'une vaillance. « Va, mon enfant, et sois un homme, c'est-à-dire sois pur, sois bon, sois courageux. Sous la lumière du soleil, à la sueur de ton front, réalise l'idéal qu'à nous deux nous avons entrevu aux heures du rêve, alors que déjà le sommeil te berçait. »

*
* *

Cet examen de chaque journée, effectué au moment de s'endormir, cette préparation de la journée qui s'ouvre, cette exhortation vaillante tout de suite après le réveil, ces procédés d'éducation que nous signalons aux mères, que sont-ils? sinon de précieux emprunts à la science, cette maîtresse de la vie moderne, que ceux-là seuls dénigrent qui ne savent pas ou ne veulent pas vivre avec les vivants.

En effet, avec l'examen du soir et l'exhortation du matin, c'est la science que nous avons introduite au foyer; la science sous une de ses formes les plus nouvelles, qui fait sourire les uns, effraie un peu les autres : l'hypnotisme et la suggestion. Car, que fait la mère? Elle suggère à l'enfant et l'incite à se suggérer la persévérante poursuite du

bien, la réparation du mal, l'acquisition des connaissances, des qualités et des énergies qui constituent l'homme digne de ce nom. Quels sont les deux moments que nous réservons pour ces suggestions bienfaisantes? Ce sont les minutes indécises, délicieuses, surtout dans le jeune âge, et bien davantage précieuses, où l'enfant ne dort pas encore, où il n'est plus tout à fait éveillé; ou bien, inversement, où il ne dort plus, mais où il n'est pas encore éveillé complètement, *c'est-à-dire les deux moments où il reçoit sans résistance les impressions qu'on veut lui donner*. Et cela c'est de l'hypnotisme.

« Avec l'examen du soir et l'exhortation du matin, nous avons introduit au foyer l'esprit scientifique, lequel consiste précisément dans la volonté d'examiner, de contrôler, de soumettre à une rigoureuse direction. L'enfant en prendra l'habitude : ce sera une intelligence soustraite à l'incuriosité, à la routine, à l'inattention, à la paresse, à l'irresponsabilité, à l'anéantissement des plus essentielles facultés de l'homme.

Quoi encore? Avec l'examen du soir et l'exhortation du matin, nous avons introduit au foyer une conception de la vie plus élevée que la conception courante, une très sérieuse estimation de cette courte apparition que nous faisons sur la terre.

N'est-ce pas vraiment faire bien peu de cas de nos jours que se borner à les compter, au lieu de les peser?

Cherchons toujours. De cette vie, si tôt passée, que de moments nous gaspillons! Un homme qui vit soixante-dix années en passe vingt-quatre à dormir. Que de temps perdu! Avec notre système ne serait-il point gagné? On connaît le phénomène que les philosophes appellent la cérébration inconsciente. En s'endormant, on pense par exemple à un discours qu'on doit bientôt prononcer; on cherche les idées, les arguments; le sommeil survient, mais le travail se poursuit et s'achève; le lendemain, dans notre tête, le discours se trouve tout fait. Ce qui se produit pour un travail intellectuel, se peut aussi bien pour nos actions et notre conduite. Le même procédé assure les mêmes résultats : une bonne résolution, à laquelle nous pensons au moment de nous endormir, se trouve prise au moment du réveil. Et voilà nos heures de sommeil qui ne sont plus des heures de mort, qui travaillent au contraire à faire de la morale, élaborant ce qu'on pourrait appeler de la vie épurée, divinisée.

Et vraiment, la vie qui est soumise à cette discipline de l'examen journalier mérite les noms que nous venons de lui donner : elle s'épure et se divi-

nise en ce sens que, de plus en plus, elle s'empreint d'amour, non d'amour mystique, mais d'amour agissant. L'enfant qu'on habitue à se demander quotidiennement s'il a rendu à ses parents, à ses amis, à ses maîtres, à tous les êtres qui vivent auprès de lui, même aux animaux domestiques, tout ce qu'il leur doit ; qui s'interroge pour savoir s'il n'a pas mésusé des objets dont se servent les hommes ou des choses que la nature leur fournit, cet enfant ne deviendra ni un égoïste, ni un rêveur alangui. Il ne sera pas tenté de croire que la perfection consiste à se préserver du mal en s'isolant du monde, en s'abstenant de l'action, ni qu'il peut à son gré gaspiller les richesses de la terre ou détruire les ouvrages des hommes. Sans qu'on ait besoin de lui expliquer les mots de solidarité et d'altruisme, cet enfant sera incliné à respecter et à aimer tous les êtres qu'il rencontrera ; mieux encore, à se dépenser pour eux. Et c'est un nouveau gain qui vaut peut-être plus encore que les autres.

Est-ce tout ? Assurément non. Mais il ne faut pas vouloir tout dire. Cependant, quels fruits bénis pour l'enfant soumis à cette règle ! Comme il aimerait mieux sa mère, se sentant doublement son fils, chair de sa chair, âme de son âme ; comme il respecterait plus profondément cette vertu indulgente

pour lui, sévère pour ses actes, qui, chaque jour, l'aide à se créer plus fort et meilleur ! Comme il aimerait mieux la vie : il ne se sentirait plus, sur terre, un jouet dont s'amuse le hasard ; il verrait que, s'il s'agite, ce n'est pas en mouvements stériles et vains, et que vers le bien il se mène lui-même. Et sa dignité en serait accrue, en même temps que son allégresse. « Je suis faible, penserait-il, je ne suis qu'un roseau, mais si je veux — et vouloir, c'est penser, méditer sur ma vie, matin et soir, afin de la diriger, — tout faible que je suis, je ferai une grande chose : un homme plus apte à remplir son rôle d'homme dans la famille, la cité et l'humanité [1]. »

1. Voir notre *Education du peuple*, p. 161 et suiv. — Sur les dangers de l'examen de conscience, les inconvénients qu'il y aurait à penser trop et à trop calculer, voir *Collégiens et familles*, p. 241, et Fouillée, *Le Moralisme de Kant*, p. 210, Alcan.

VI

Les sœurs.

Le rôle des sœurs, dans l'éducation des garçons, pourrait être considérable. Ici encore les traditions sont une gêne.

Jadis, la fille sortait jeune de la famille; elle était mise au couvent et n'en revenait qu'au moment de se marier. Elle connaissait à peine ses frères dont l'enfance se passait également loin de la maison. En outre, beaucoup de mères s'appliquaient à tenir frères et sœurs séparés. Dans les pièces de théâtre, dans les romans de 1820 à 1870, il n'est pas rare de voir des frères et des sœurs inopinément rapprochés et nouant une amitié tardive. Nous sommes bien loin de ces mœurs; pourtant elles ne sont point abolies : le passé est lent à disparaître, la vanité intervient pour le prolonger. Dans le monde où se recrute en partie la clientèle des lycées, il passe parfois pour fashionable d'être — ou plutôt de paraître — ancien régime. On accoutume les frères et les sœurs à se dire

vous, on bannit l'intimité de leurs relations. C'est l'exception, je le veux bien; mais l'exception n'est point négligeable dans un pays où les mœurs répugnent au rapprochement des filles et des garçons.

Une autre tradition veut que les femmes ne comptent guère, qu'elles ne soient rien par elles-mêmes, qu'il n'y ait nul fond à faire sur elles, pis encore, qu'il soit prudent de s'en défier. Ignorantes, coquettes, bavardes..., qu'enseigneraient-elles de bon? C'est tout au plus, lorsque, par son exemple et ses leçons, le mari, lequel est la raison même, et la sagesse, et le savoir, c'est lorsque ce composé de toutes les vertus aura transformé la femme, qu'il sera loisible de lui confier l'enfant. Mais auparavant, ce serait folie. On ne le dit point ainsi; on ne voudrait point convenir qu'on le pense; mais de telles idées persistent confusément, font que nous ne voyons pas ce que nos garçons pourraient gagner dans la société de leurs sœurs.

La paresse aussi intervient. Le plus commode, en fait d'éducation, c'est de professer que la vie se charge d'enseigner la vie; que l'expérience est la grande maîtresse. Les plus beaux systèmes, dit-on, ne sont que sottise! Mettez-moi votre garçon en contact avec ceux de son âge, et laissez-le se débrouiller. Il recevra des horions, il en rendra;

il sera d'abord un peu dupe et victime... parfait ! Il faut souffrir pour devenir malin. Il se fabriquera tout seul sa petite philosophie, et bientôt le gaillard se débrouillera comme père et mère...

Et père et mère, ravis, prônent le système de la non-intervention. Laissez faire ! les enfants s'élèvent mieux tout seuls ; ils se moralisent sans qu'on s'en mêle. Comment les parents auraient-ils donc l'idée d'associer leur fille à une œuvre dont ils sont si heureux de s'affranchir ?

Un dernier fait : dans beaucoup de familles, il ne saurait être question de l'intervention des sœurs ; le collégien, notre élève, est fils unique.

Mais puisque, là où il y a frères et sœurs, les mœurs ne les séparent plus comme jadis, tâchons de tirer le meilleur parti d'un tel progrès. Selon l'occurrence, confions nos fils à la sœur aînée ; mettons nos filles sous la protection de leur grand frère ; réunissons le plus possible nos filles et nos garçons ; accoutumons-les à travailler, à jouer ensemble, à réfléchir sur les mêmes sujets, à lutter contre les mêmes difficultés, à compter les uns sur les autres pour avancer cette œuvre d'amélioration individuelle qui, au rebours de ce que pensaient nos ancêtres, ne peut être entreprise et avancée que dans la société et grâce au concours de nos semblables.

Le lecteur voudrait des indications précises. Est-il possible d'en donner? On parle de toutes les mères, quand on parle d'une mère; la maternité efface les différences, fait saillir le trait commun, l'impérieux besoin de se donner à l'enfant. Il est facile alors de multiplier les observations que la majorité des mères peuvent utiliser. Au contraire, c'est une créature singulièrement ondoyante et diverse que la jeune fille. Que dire qui soit vrai à la fois de plusieurs? qui soit vrai d'une seule, aujourd'hui et encore demain? Aussi, au lieu de parler des jeunes filles, est-il plus prudent de parler aux jeunes filles, de leur indiquer en quelques mots ce qu'on attend d'elles pour l'éducation de leurs frères; et, cela dit, laisser ces fines intelligences, ces âmes souples et subtiles choisir et les moyens et le moment.

Donc, si j'étais jeune fille, c'est à l'avenir, il me semble, que je songerais. Au mien? Oui, mais par un détour; je songerais à l'avenir de l'inconnue, de cette sœur, peut-être encore à naître, qui sera la compagne de mon frère; la compagne des bons et des mauvais jours. Si l'on peut cacher les tristesses de la vie au garçon moins curieux et moins sensible, la fillette aperçoit de bonne heure, remarque ou devine. Il se peut que le Prince charmant de ses rêves soit aussi parfait qu'il est beau : elle

est plus perspicace quand il s'agit de ses voisines. Elle entend les soupirs, voit les larmes; ne comprend pas tout, cependant comprend assez pour savoir que les pères ont des travers, et que, de leur conduite, dépend la paix des ménages et leur bonheur. M. X. passe ses nuits au jeu : sa femme se désole. M. Z. est une intelligence supérieure, mais il baisse parce qu'il boit; sa maison est un enfer...

Les misères des hommes viennent, certes, de grandes causes; mais elles viennent aussi de la paresse, de l'amour du plaisir, de l'égoïsme, de l'emportement, de la violence, du culte de l'argent, de la vanité, de la jalousie... Et ces causes, les jeunes filles les voient avant les jeunes garçons, parce qu'elles en souffrent plus tôt.

Eh bien! petites sœurs, n'apercevez-vous point votre rôle? A vous de préparer, en chacun de vos frères, un bon mari, un irréprochable citoyen, un faiseur de joies, non un faiseur de peines[1]. Donnez à cet adolescent, qui sera en somme ce qu'on saura le faire, donnez d'abord le goût d'une vie pure et simple; dans notre monde avide de com-

1. Voir le beau livre de Mme Dora Melegari, lequel a justement ce titre. — « On ne voit dans les jeunes gens que des étudiants; moi j'y vois de jeunes hommes. » Joubert, *Pensées*, 19, 22.

modités, d'aise, ennemi des contraintes, impatient des règles, trop ami des jouissances, l'entreprise est plus ardue qu'il ne paraît. Rendez-lui odieux tout ce qui est vulgaire, bas, grossier. Habituez-le à regarder en haut, à tendre en haut ; à n'aimer, ne vouloir et ne faire que ce qui élève et amplifie. Efforcez-vous de l'attacher au foyer, qui devrait être, n'est pas toujours l'asile de la paix, des honnêtes et courageux efforts ; rendez-lui cher et sacré ce lieu où se garde la mémoire des disparus, où le cœur épie le trottinement menu, les petits pas de ceux qui viennent, où, dans le silence, on élabore son âme, où l'on gagne le pain de chaque jour... Apprivoisez, charmez, transformez, faites des hommes ; et que vos amies, en songeant à vous, travaillent aux mêmes métamorphoses.

Oserons-nous le dire? Les sœurs font parfois courir des dangers. Elles affinent, c'est vrai ; mais il peut y avoir excès et contresens. Trop préoccupées du paraître, elles ne modifient, ne polissent que la surface, rendent l'adolescent maniéré, coquet, vaniteux. Il ne faut point confondre la délicatesse morale, qui est un don précieux, avec l'élégance, qui, aussitôt qu'on la recherche, fait naître mille défauts. Si les sœurs devaient apprendre à consulter le miroir, à raffiner sur les cravates, il faudrait les éloigner. Souvent aussi, les

moqueuses, pour faire valoir leur esprit, reprennent, raillent le frère, font sans cesse rire à ses dépens. Que de mal elles causent ainsi! Leurs plaisanteries, qu'elles croient innocentes, tuent la confiance dans un jeune cœur, l'habituent à douter de soi, des autres. C'est un caractère brisé, alors qu'il se formait; c'est une énergie qui restera languissante; et nous qui comptons sur les jeunes filles pour donner la force d'âme, la noblesse d'âme, accroître le désir des vaillantes entreprises, le goût des viriles obligations!

Que dire encore? Je ne sais plus rien. Mais à celles qui voudraient des conseils, un guide, un soutien pour ce rôle de sœur éducatrice, s'offre un petit livre, riche trésor; celui où, jour par jour, pour celles qui doivent élever la France, pour les institutrices, Félix Pécaut notait les plus délicats sentiments, les plus nobles pensées d'une âme simple et haute. Si j'ai dit ici un mot qui porte, c'est Pécaut qui me l'a dicté[1].

*
* *

Pour le moment, il ne faut pas demander davantage. Que les sœurs se chargent de leurs frères. La

1. *Quinze ans d'éducation*, Delagrave; et aussi les œuvres d'Eugénie de Guérin, cette sœur incomparable.

France n'est point encore prête pour aller plus loin, comme la Suisse, la Suède, la Hollande, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Amérique... Là, souvent filles et garçons du même âge fréquentent les mêmes écoles, font les mêmes études, ou partagent les mêmes jeux. Je ne conseillerai jamais au collège de se mettre aujourd'hui à imiter ces pays. Comme J.-P. Richter, je crois aux bienfaits de la coéducation; je répéterai après lui : « Pour garantir les mœurs, je conseillerai la coéducation des sexes. Deux garçons suffisent à préserver douze jeunes filles, deux jeunes filles douze garçons. Mais je ne garantis rien dans les écoles où les jeunes filles sont élevées à part, encore moins dans une école où il n'y a que des garçons[1]. » Mais le collège ferait une folie s'il tentait de réunir dans ses locaux actuels filles et garçons. D'abord, il n'y est pas le maître; il ne pourrait ni faire un choix, ni isoler, ni exclure les brebis galeuses. Puis il devrait au préalable abattre les vieilles bâtisses, les vieux couvents exigus, sombres, malsains, mauvais pour la santé morale comme pour la santé physique. Il devrait pouvoir réduire l'effectif des classes, le ra-

1. Cité par M. Compayré dans *L'Adolescence*, p. 150, Alcan ; l'ouvrage est à lire en entier. Voir aussi H. Drummond, *L'Evolution de l'homme*, p. 286.

mener à quinze, vingt élèves. Il devrait pouvoir acheminer vers d'autres fonctions les maîtres qui, s'étant abusés sur leur vocation, se trouveraient incapables d'être à la fois professeurs et éducateurs. Il faudrait encore, il faudrait surtout que les mœurs générales fussent moins indulgentes aux désordres d'une minorité tapageuse, qui maintient et peut-être même enfonce dans la grossièreté le théâtre, la presse, le roman, la politique et presque toutes les manifestations de la vie publique. Il faudrait, enfin, un changement décisif sur un trait du caractère français, finement relevé par un écrivain délicat, lequel nous voudrait meilleurs et sait du reste à quel point nous valons mieux que notre réputation. Parlant du Français, Pierre de Coulevain dit : « Et il est le fils de la femme ! Oh ! comme il l'est bien ! Il tient d'elle son imagination ardente, sa nervosité, son besoin d'illusion et d'amour. L'amour est le vin de sa jeunesse, de son âge mûr, de sa vieillesse même... » N'est-ce point un peu la faute de son éducation molle, des programmes sur lesquels on le tient pendant sa jeunesse, de ce dix-septième siècle dont les œuvres sans exception ont pour thème l'amour, ou plutôt la galanterie ? Là encore, avant d'amener les jeunes filles auprès des garçons, il faudrait reviser, supprimer. Le point capital, Pierre de Coulevain

le marque bien, c'est que le Français peut être généreux avec la femme, mais non pas désintéressé. « Quand l'Anglais ou l'Américain a rendu service à une femme, il se croit tenu à ne rien lui demander en retour ; le Français, au contraire, se croit un devoir de tout exiger. »

C'est la mère qui, là-dessus, devrait changer les idées. Quand elle aura exigé pour elle-même le respect, quand elle aura enseigné à ses fils le respect de la femme, alors filles et garçons pourront, pour le plus grand profit des uns et des autres, s'asseoir sur les mêmes bancs.

Est-il nécessaire de préciser? Tous les lecteurs aperçoivent ce que filles et garçons peuvent gagner à se rencontrer, à se connaître, à s'entr'aider.

Un point, néanmoins, doit être signalé au lecteur français.

Nous passons pour ne point faire à l'amour la place qui lui revient dans toute noble existence. Je ne crois pas le reproche mérité. Sur de telles questions, notre délicatesse n'aime point à s'appesantir. Cette réserve est prise pour de l'indifférence ou de la légèreté. Nous avons le cœur aussi tendre que d'autres peuples, mais nous n'en disons rien ; ou nous voilons nos sentiments sous une ironie

1. P. de Coulevain, *L'Ile inconnue*, p. 310, Calmann-Lévy.

légère que les étrangers interprètent mal. Il est entendu, pour eux, que les mariages d'inclination, préparés de longue main, ceux où les cœurs s'unissent, non où les capitaux s'associent, sont inconnus chez nous! Lisons ce passage dont les affirmations sont souvent répétées dans la littérature anglo-saxonne : « Dans quelques-uns des pays civilisés les plus considérables, une réelle connaissance mutuelle des jeunes gens des deux sexes est impossible; les mariages s'y font par une forme plus relevée d'achat, et ce qui constitue le fait suprême de la vie (l'amour) est tenu dans l'ombre. Quelque sûreté que puisse offrir cette méthode, elle ne saurait être définitive, et ces nations-là ne s'élèveront point à une hauteur sociale vraiment supérieure, ni à la grandeur morale, à moins qu'un changement n'intervienne. Il a été donné spécialement à une nation de conduire le monde à l'assaut contre cette coutume barbare, et de démontrer à l'humanité qu'une sauvegarde plus forte réside dans les relations simples et naturelles des jeunes gens que dans la politesse de convention inventée par la société. Le peuple américain a prouvé qu'il est possible de confondre les deux courants de vie de familles différentes, par les relations sociales, les récréations, et, ce qui est plus original, par la coéducation des sexes, et que cela peut se faire

librement, joyeusement, sans rien sacrifier du respect de l'homme pour la femme, ni du respect de la femme pour elle-même. Des foyers sacrés et heureux, qui sont la plus sûre garantie du progrès moral d'une nation, doivent surgir de plus en plus de ces vies naturellement mêlées. Aussi longtemps que le premier souci d'un pays sera celui des foyers, peu importe ce qu'il recherchera en deuxième et troisième rangs[1]. »

Ce souci existe en France! Il existe dans la France qui pense et travaille, dans celle qui prépare sans bruit l'avenir, au lieu d'épuiser les jouissances du présent. Ces foyers sacrés et heureux se rencontrent dans les cités comme dans les bourgades; les faits-divers ne les signalent point; la presse n'a point à décrire leurs fêtes tapageuses, ni à détailler les péripéties des catastrophes qui les auraient ruinés. Chez nous, le proverbe : « Faire sans dire » s'applique uniquement au bien. Le mal prend le contre-pied : il s'affiche et on le proclame. Souvent même, les hommes de bonne volonté, qui cherchent à encourager le bien, ont l'air de ne le point apercevoir. Ne serais-je point de ceux-là? J'en cours le risque. Aussi veux-je m'ex-

1. Ce passage est emprunté à un Écossais, H. Drummond, *op. cit.*, p. 286. Il embellit la réalité.

cuser ici, pour le cas où, dans la vie de famille et dans l'organisation scolaire, mon livre semblerait, à la Française, relever ce qui mérite le blâme, passer sous silence ce qu'il faut applaudir.

VII

Les amis, le jeu.

Le jeu est, pour ainsi dire, toute la vie de l'enfant. S'amuser, c'est sa manière de s'occuper et de s'instruire. Les mères le savent bien ; aussi jouent-elles avec l'enfant pour lui enseigner tant de choses qu'il ignore. Le jeu est le principal maître de l'enfance, le jouet est le grand révélateur. Poupées et pantins font connaître le mystère de la dimension, de la pesanteur, de la distance, de la résistance, de la chaleur, etc. La patience des mères, jamais lasses de ramasser, de remettre aux mains malhabiles, comprend l'utilité, la gravité des amusements du premier âge.

L'enfant grandit. L'importance du jeu diminue-t-elle? Il s'en faut. Le jeu change de caractère. Antérieurement, l'enfant jouait seul ; maintenant, il a besoin de camarades. Donc, si désormais le jeu ajoute moins aux connaissances de l'enfant, s'il n'enrichit guère plus son esprit, en revanche, il peut alors beaucoup sur son cœur. Il devient, selon le cas, une sauvegarde ou un danger. Or, la

plupart du temps, les mères renoncent trop tôt, je ne dis pas à surveiller — à cette surveillance beaucoup de mères consacrent une peine inouïe et inutile — mais à partager les jeux. Rien ne serait plus efficace.

Tacite disait, parlant des mères romaines : « Elles présidaient aux délassements et aux jeux, où elles imposaient de la retenue et que leur présence sanctifiait. » Cette heureuse influence des mères n'est nulle part plus indispensable que chez nous. Un certain lymphatisme tempère la fougue sanguine de l'Anglo-Saxon. « Sous les climats tempérés, la précocité est plus grande... De là, pour les jeunes gens, une crise plus précoce elle-même, puisqu'elle se produit à un moment où l'éducation n'est point achevée et qu'elle la rend du coup plus difficile. En France, il faut être sage à un âge où la sagesse est d'acquisition bien récente, — quand elle est acquise ! On atteint pour ainsi dire plus tôt ses vingt ans que dans les contrées du Nord. On ressemble à ces enfants des rois qui sont déclarés majeurs avant les autres et ont à gouverner les peuples : là, il faut se gouverner soi-même[1]. »

Est-ce à dire que nous demandions aux mères de

1. Fouillée, *La France au point de vue moral*, p. 11.

prolonger la tutelle? de rester là pour cacher, interdire, s'interposer entre le monde et leurs fils, et, pareilles à des Agrippines, tenter de les faire vieillir dans une enfance sans fin? Le remède serait pire que le mal. Les plus vigilants gouverneurs, les plus étroites surveillances enseignent l'hypocrisie, dépravent la volonté ou la brisent, mais n'empêchent pas les fautes. La vertu même, si la contrainte parvenait à l'imposer, cesserait d'être la vertu. Elle est un acte; elle est une libre et volontaire et pénible création, virilement recommencée chaque jour. Celui-là est vertueux, non pas même qui consent à l'être, mais qui allègrement court à l'effort. Toutefois, s'il faut ne rien attendre de bon des injonctions et des contraintes, il convient de faire aimer la vertu et de l'inspirer, d'y incliner par l'exemple et par cette heureuse contagion de l'énergie dont une mère nous enveloppe, par ces encouragements qu'à toute heure nous lisons dans ses yeux, nous sentons dans ses caresses, nous entendons dans sa voix et jusque dans son silence.

Fidèles à notre coutumière doctrine, ce n'est donc pas l'intervention autoritaire des mères que nous réclamons, afin de lui remettre l'éducation morale des fils; c'est leur coopération que nous les invitons à prêter au jeune homme, en vue de l'aider à fonder lui-même sa moralité, à se garder

du mal, à s'affermir dans le bien. Et nous ne croyons pas que, pour offrir cette aide, les mères puissent trouver ni un moment plus propice que celui de la récréation, ni un plus efficace moyen que la participation aux divertissements de la jeunesse.

Alors, la mère se fera l'amie de ses fils?

Ah! non. Rien n'est plus déplorable que cette familiarité facilement acceptée par des parents trop prompts à sacrifier leur dignité, à oublier leur âge, à méconnaître les lois de la nature, et qui, sous prétexte d'indulgence ou de tendresse, se font les camarades de leurs fils. Mme de Rémusat nous dit bien que les têtes des femmes sont toujours jeunes; et que, dans celles des mères, il y a toujours un côté qui se trouve avoir justement l'âge de leur enfant. Il est néanmoins plus sage de garder sa place, de rester le père, la mère aimés avec une respectueuse tendresse : les amis de nos enfants seront d'autres enfants.

Ici, je me permets un premier conseil.

Que les mères fassent une enquête discrète, mais très sérieuse, sur les enfants qui gagneront l'affection et la confiance de leurs fils. Nous n'avons pas toujours des douzaines de petits-cousins à grouper autour de notre famille; il est rare que nos amis les plus chers et les plus sûrs aient des garçons en

âge d'aller avec nos garçons. Le cas le plus fréquent est celui-ci : nos fils se lient avec leurs condisciples ; c'est-à-dire, neuf fois sur dix, avec des inconnus. Le hasard dispose des cœurs ; l'avenir de nos enfants — on peut le dire sans exagération — dépend de ce fait fortuit, qu'un brave garçon ou un mauvais sujet s'est assis à leur côté un beau jour d'octobre. La plupart du temps nous n'intervenons guère. Les plus prudents d'entre nous s'informent en ville : « Que fait le père ? » Et suivant la réponse, on encourage les relations, ou bien on recommande à son fils de ne point fréquenter son camarade en dehors du lycée.

Mon expérience qui, j'imagine, doit s'accorder avec celle de beaucoup de gens, m'a fait voir ceci à propos de mes condisciples : de jeunes polissons appartenant à des familles riches et bien posées ; des parents très flattés poussant leur fils : « Va avec un tel. Je ne te comprends pas : tu es toujours avec des enfants dont on ne connaît pas la famille ; ce ne sont pas les amis qu'il te faut... »

Si les parents étaient prudents, ils ne laisseraient pas les amitiés de collège se nouer à l'aventure. Ils ont dans la ville des relations ; qu'ils s'informent. Au besoin, proviseurs, censeurs, professeurs pourraient discrètement et sûrement les conseiller. Quand il m'arrive de voir des pères ou des

mères — ce qui est rare; pourquoi? — je leur demande volontiers : « Où désirez-vous que votre fils soit placé en classe? » Qu'elle est importante cette question de la place! Je connais un collégien qui a fait toutes ses classes entre un mur et le même camarade. Il réussissait partout, sauf en allemand, parce que l'indispensable voisin faisait de l'anglais. Quel professeur ne sait qu'il y a des voisinages qui assagissent; qu'il y en a, de plus nombreux, qui distraient, dissipent, pervertissent? En somme, il ne s'agit ici que d'une traditionnelle disposition des bancs. Moins d'élèves et chacun à son bureau, le mal serait conjuré, au moins pour les heures de classe.

*
* *

Choisir les amis de ses enfants et les bien choisir, c'est quelque chose, ce n'est pas tout. Voici où la coopération des mères va devenir active. A ces amis il faut ouvrir la demeure et la leur faire aimer. Par des invitations fréquentes et régulières, on leur donne l'habitude, on leur inspire le désir et le besoin de vivre dans cette maison qui n'est point leur maison.

Il est des gens qui, une ou deux fois l'an, réunissent les amis de leurs enfants, offrent un grand

goûter, une fête bruyante. C'est beaucoup d'embarras — dans tous les sens — pour bien peu de profit. L'exceptionnel, en tout, est peu fécond. Cette cohue, qui traverse votre logis et le bouleverse, n'y laisse rien, n'en rapporte rien. Des habitués qui viennent, reviennent, séjournent, nécessairement reçoivent et donnent, imitent et sont imités, se façonnent sur nos enfants et les façonnent. Cette éducation mutuelle est excellente. Tous les parents ont pu remarquer ceci : dans une maison étrangère, même quand le plus affectueux accueil le met à l'aise, l'enfant n'est jamais libre autant que chez lui ; il se surveille, il s'applique, il met en dehors tout son velours. Et cela est très bon pour les autres, comme pour lui. Donc, en attirant chez nous les amis de nos enfants, nous réservons à nos enfants des modèles qui, si on peut dire, valent un peu plus qu'en réalité ; et en envoyant nos enfants chez leurs amis, nous fournissons à nos enfants l'occasion de ces bienfaisantes métamorphoses, qui, durant quelques heures, les tiennent au-dessus de ce qu'ils sont.

On sait combien dans les voyages l'enfant gagne à être dépaysé, à voir soit des choses tout à fait nouvelles, soit les mêmes objets qui se trouvent dans son pays. Mais alors il les voit dans un milieu différent ; il les voit utilisés, appréciés d'une

manière qui le surprend et, par suite, le fait réfléchir et l'instruit. Lorsque nous admettons des étrangers dans notre intimité, lorsque nous envoyons nos enfants chez leurs amis, il y a un profit analogue; c'est comme si nous faisions faire à nos enfants des voyages de découvertes.

Les découvertes sont plus nombreuses, donc le profit est plus grand, si nous ne limitons point nos fréquentations aux familles de notre condition. Dans les mêmes milieux, de famille à famille, il y a déjà de profondes différences : chaque famille est un monde, qui a ses croyances, ses préjugés, sa conception de la vie et de l'univers... Les différences s'accusent et l'expérience du spectateur s'enrichit, quand, résolus à ne fréquenter que d'honnêtes gens, nous sommes assez avisés pour rechercher les honnêtes gens dans tous les rangs de la société.

Aux relations suivies, qui seules sont profitables, la régularité de la vie scolaire est très propice. Utilisant les dimanches et les jeudis, une fois l'enquête faite et le choix arrêté sur plusieurs petits garçons (trois ou quatre; moins ce n'est pas assez; plus serait trop), les mères devraient s'entendre, établir un roulement. Le premier dimanche on ira chez un tel; le jeudi suivant chez tel autre; le dimanche d'après chez un troisième, etc. Une règle

bien établie coupe court aux caprices aussi bien qu'aux compétitions de la vanité.

*
* *

Nos enfants ont leurs amis ; les jours sont fixés et les réunions décidées. Qu'y fera-t-on?

Il est manifeste que nous arrivons en face du point le plus délicat. Être ensemble n'est rien ; ce qui compte c'est ce qu'on fait ensemble. On est prêt à s'amuser. A quoi s'amusera-t-on? Quels jeux choisir qui plaisent à tous, qui n'entraînent ni grosses dépenses, ni grands dérangements, et surtout qui, en sus du plaisir, apportent un gain pour le corps, pour l'esprit, pour le cœur?

Une première déclaration préalable :

Faites ce qu'il vous plaira ; choisissez la promenade, les jeux du plein air ou de la maison ; la lecture en commun, la musique d'ensemble ; jouez des charades ou des comédies... tout est bon, à une condition, c'est que dans ces jeux vous vous réserviez un rôle ou, ce qui vaudrait mieux, une place ; c'est que, dans chaque logis, au moment du jeu, la mère soit là.

Toujours? comme une sentinelle? un incorruptible geôlier? Ah! non certes. Le tact de la mère, son habileté suprême consistera à être invisible et

présente, surtout à être désirée. Il faut que, si elle s'absente, les enfants sentent soudain un vide; il faut que, sans elle, l'entrain languisse, la joie tombe et que la gêne, sinon l'ennui, se glisse dans les cœurs.

Certes, cela ne s'obtient pas aisément : c'est un tour de force que nous réclamons. C'est le renoncement à une partie des devoirs mondains ; c'est l'oubli et le don de soi-même. Mais les mères ne sont-elles pas toujours prêtes aux sacrifices, quand elles voient le bien de leurs enfants? Puis, nous pouvons indiquer ceci qui simplifierait la tâche : chaque mère s'étudie, étudie sa maison, les ressources dont elle dispose ; après quoi, elle choisit, pour ainsi dire, sa spécialité. Il serait d'ailleurs mauvais que, dans vos trois ou quatre maisons, la troupe joyeuse retrouvât les mêmes passe-temps, les mêmes attraits. Chez les uns, qui habitent un faubourg, il y a un vaste jardin : c'est dehors qu'on vivra, on se donnera au croquet, au football, au tennis... Chez les autres, on se groupe autour du piano ; dans une troisième maison, où il y a ateliers et machines, on prendra le rabot, la lime et le marteau, on amusera la petite troupe à l'établi, à l'étau, à la forge, on lui mettra en main les outils. Une mère qui aime les fleurs, les plantes, connaît les insectes et les collectionne,

mènera les enfants sur les routes, fera composer des herbiers, remplir des vitrines qu'on aura fabriquées dans un autre logis.

Une deuxième et dernière observation non moins importante :

Sans rien exagérer, il serait bon d'admettre que les meilleurs jeux sont ceux qui ressemblent le plus à un travail, ceux qui tendent à occuper l'enfant plutôt qu'à l'amuser. « La vie humaine, dit Saint-Marc Girardin, est un cercle de devoirs et de travaux, non de plaisirs. Or, qu'arrive-t-il quand vous habituez l'homme de si bonne heure à s'amuser? Vous lui faites une enfance qui est le contre-pied de la vie, et qui par conséquent n'en est pas l'apprentissage ; vous l'accoutumez à demander à la vie plus qu'elle ne peut lui donner, et vous lui préparez les plus cruels désappointements. Les enfants ont une qualité charmante, c'est leur sérénité, et leur sérénité tient à ce qu'ils n'ont que des impressions et des distractions mesurées à leur force, tant qu'ils sont laissés à eux-mêmes. Les hommes à leur tour ont une qualité admirable, c'est leur patience, et la patience de l'homme tient à l'expérience qu'il fait chaque jour de la vie; il sait ce qu'elle donne et ce qu'elle refuse. Quand vous donnez à l'enfant l'habitude de la distraction, je veux dire de la distraction qui lui vient de l'em-

pressement des autres et non de son activité enfantine, vous ôtez à l'enfant sa sérénité, que vous remplacez fort mal par la joie turbulente et affairée que vous lui procurez. L'enfant qui n'a pas eu de sérénité risque fort d'être un homme qui n'aura pas de patience... Il demandera à la vie les amusements qu'on a donnés à son enfance, et comme il ne les trouvera pas, comme il rencontrera les devoirs et les travaux au lieu des plaisirs, il s'impatientera contre la condition humaine ou plutôt contre la société, qui ne l'amusera pas assez. Les enfants amusés sont en général des jeunes gens tristes et mécontents[1]. »

Il y a ce danger ; en voici un autre.

Les parents qui ne songent qu'à distraire leurs enfants et qu'à s'amuser avec eux tombent dans une frivolité malséante qui les diminue aux yeux de leurs compagnons, ou dans une contrainte qui ne tarde pas à les excéder eux-mêmes. En effet, il est bien difficile aux grandes personnes de s'amuser et souvent, et longtemps, et de plein cœur à des jeux d'enfants ou d'adolescents. Un moment on se prête avec joie ; mais on se reprend. L'enfant aperçoit votre lassitude ou votre distraction ; le jeu languit ; l'enfant s'en détourne. Quand on mêle

1. *J.-J. Rousseau*, II, p. 150, Charpentier.

les âges pour un divertissement, c'est comme quand on verse plusieurs liquides dans le même vase : d'abord tout se mêle, puis les forces naturelles agissant, chaque liquide prend le niveau de sa densité. Aussi, lorsque j'entends parler d'associer les professeurs aux jeux des élèves, j'ai des inquiétudes sur les résultats. Que des surveillants de vingt ans jouent avec des rhétoriciens et des philosophes, d'accord. Mais ne poussons point l'expérience par delà cet âge. Je remarque d'ailleurs que les écoles libres, où l'on parle de jeux entre maîtres et élèves, pratiquent — ce qui est très prudent — des jeux tout à fait particuliers, canotage, tennis, abattage d'arbres, construction de huttes, ponts, etc.; tous ces prétendus jeux sont des occupations, des sports ou des travaux manuels. C'est cela qu'il faut souligner. De tels travaux qui ne sont point des jeux, comme les barres, l'ours, le cheval fondu, etc., sont éminemment propres à intéresser la jeunesse et à la former. La vie du lycée ne les favorise pas; la vie de la maison au contraire est des plus propices pour les multiplier, les varier; ce sont ces jeux-occupations que je signale aux mères en les priant de méditer ces paroles, que nous avons déjà citées, de M^me^ Necker de Saussure : « Dans les familles pauvres, où la mère a du bon sens et de la douceur, les petits enfants sont peut-être plus

raisonnables et plus avancés que dans les autres ; aussi jouissent-ils d'un avantage plus particulier. Ils s'intéressent à tout ce qu'ils voient, ils le conçoivent et y prennent part. Toutes occupations du ménage sont à leur portée ; souvent ils peuvent s'y associer. Laver, étendre du linge, éplucher, cuire des légumes, cette suite de travaux variés dont ils sont témoins, qu'ils aident même à exécuter, donnent de l'exercice à leur esprit, leur inspirent le goût de se rendre utiles, tout en les amusant beaucoup. Occupés sans qu'on s'occupe d'eux, leur vie n'est pas en eux-mêmes, et ils ont le sentiment d'un intérêt commun auquel chacun doit concourir selon ses forces. Que peut-il y avoir de mieux pour un petit enfant[1] ? »

Que peut-il y avoir de mieux pour un grand garçon ? Dans les familles riches, si la mère avait du bon sens, ne prendrait-elle pas justement cette méthode des pauvres gens ? Les enfants capricieux, exigeants, maussades, les paresseux, les incapables qu'on envoie si fréquemment au lycée, ne seraient-ils pas ces petits garçons que la vanité des mères a condamnés à s'amuser toujours ? Nous, parents, nous sommes de merveilleux professeurs

1. Necker de Saussure, *Éducation progressive*, I, p. 169.

de paresse, des tueurs de curiosité, de simplicité et d'énergie.

N'exagérons rien. Les familles sont, par bonheur, nombreuses, où les mères veulent mettre en mouvement l'activité des petits garçons et l'alimenter; où elles connaissent le secret de les rendre sages en les occupant, en les faisant vivre, en leur apprenant à vivre. Me permettra-t-on de dire quelques mots sur un exemple où l'on verra comment quelques mères d'externes s'entendaient pour tourner en profit les heures du jeudi ou du dimanche, si dangereuses pour beaucoup de jeunes garçons ?

Dans mon enfance j'ai connu quatre mères qui réunissaient leurs fils à jours fixes, comme je l'ai dit plus haut. J'ajouterai — ce qui montre combien la chose est réalisable, même en dépit des circonstances les plus défavorables, — que les quatre mères n'étaient point elles-mêmes en relations. Il en est une qui jamais n'a fait de visite à deux des autres et ne les a jamais reçues chez elle. Une des quatre appartenait à ce qu'on appelle l'aristocratie. Celle-là prenait les enfants dans sa voiture, les conduisait à l'une de ses maisons de campagne, veillait à ce que l'on ne s'échauffât pas trop à courir, à ce qu'on ne bût pas en pleine transpiration l'eau glacée du puits. Elle ne se mêlait point aux jeux, mais de loin elle voyait tout. Une autre, qui

avait une voix admirable et un grand talent musical, organisait de petits concerts. De la troisième je ne saurais parler : c'était ma mère. Je me dédommagerai avec la dernière, en disant le bien qu'elle a fait. Comme il arrive trop souvent, c'est bien tard, lorsqu'à mon tour j'ai eu des enfants et connu les difficultés du métier de père, que j'ai senti ce que cette mère avait été pour les siens et pour les amis des siens.

C'était une mère telle que la France n'en compte plus guère : elle avait six enfants, cinq garçons et une fille. Il lui arrivait de grouper autour d'elle cinq générations de collégiens. Tout lui était bon pour distraire, occuper, instruire son petit troupeau, l'accoutumer à l'activité et à la vaillance : longues promenades aux champs, jeux dans le jardin, arbres à émonder, plantes à arroser, semis, cueillette... Il n'y avait pas jusqu'à la cuisine qu'elle n'utilisât les jours de pluie, en mettant le moule à gaufrer aux mains — plus soigneuses et agiles qu'on ne croit — des garçons. Mais le passe-temps préféré était la conversation. Elle conduisait son petit monde aux conférences que donnaient alors de jeunes professeurs devenus des hommes célèbres, comme Emmanuel des Essarts, Ch. Bigot, A. Aulard, l'historien de la Révolution. Elle le menait aux représentations classiques; aux gran-

des fêtes populaires ; ou bien, encore, on allait visiter les monuments de la ville ou les beaux sites des environs. Il fallait écouter et regarder en conscience, parce que, le jeudi d'après, chacun avait à dire ce qu'il avait retenu, ce qu'il avait senti, pensé, et non pas en quatre mots bredouillés et vagues, mais en précisant, en discutant. Questions, réponses, discussions, tout se faisait avec tant de naturel que nul n'aurait soupçonné une intention, la recherche de rien autre chose hormis le plaisir de ce cercle joyeux. Cette mère avait un don pour faire parler les plus timides, comme pour décider les plus distraits à regarder ou à réfléchir. C'est justement parce qu'auprès d'elle on était obligé à remarquer les objets et les êtres, à fixer les idées et à les analyser, qu'on avait toujours quelque chose à dire, le désir de communiquer ce qu'on avait vu ou pensé et les moyens d'exprimer avec vivacité et force des impressions qui avaient été elles-mêmes nettes et fortes. Sa présence seule ouvrait les intelligences, épanouissait, élargissait les cœurs. Sa parole faisait plus encore. Sans avoir l'air de les chercher, ni de vouloir qu'on les retînt, elle disait de ces mots qui gonflent les petites poitrines, elle semait ces sentiments qui, à moins de tomber sur un terrain trop dur, fructifient en qualités ou en vertus.

Cette femme d'un rare mérite n'avait point à faire appel aux autres familles pour en obtenir une aide dans l'éducation des siens. Pourquoi répandait-elle les trésors de son esprit et de son cœur qu'elle aurait pu réserver à ses enfants? Evidemment par bonté. Mais les mères qui me lisent ne diront-elles point avec moi que la bonté est souvent le plus habile des calculs? En élevant les amis de ses fils, en leur donnant, comme à ses fils, les plus délicats de ses sentiments, les plus généreuses de ses idées, l'exemple de ses manières où la grâce tempérait la dignité, elle faisait l'éducation morale de ce petit monde. Quelle préservation pour ses propres enfants! Encore une fois si elle entrevit ce résultat, elle n'en fit point la raison déterminante de sa générosité. Mais je crois bon d'y insister, et de répondre par là à ceux ou à celles qui ne comprendraient point pourquoi je conjure les mères de nos externes d'élargir le cercle de la famille, de se dépenser autour des collégiens (externes ou internes) amis de leurs fils, d'accroître le nombre des braves garçons compagnons, par suite collaborateurs, aides, exemples, soutiens de leurs propres enfants.

VIII

L'enfant est au collège.

Il n'est pas possible, nous l'avons vu au début de cet ouvrage, que tous les enfants de France fassent leurs études secondaires sans quitter la maison. Ceux qui sont obligés de quitter la famille sont très nombreux. Aux femmes qui, selon la belle expression de Mme de Rémusat, consentent à être « épouses citoyennes » et à contribuer pour leur part à la prospérité publique, nous croyons avoir donné des indications suffisamment détaillées pour leur permettre de préparer l'enfant en vue de cette séparation. Connaissances, sentiments, habitudes, principes, vertus, idéal..., le fils de ces mères dévouées emporte au collège un riche viatique. Nous ne craignons point pour lui la prophétie de Bernardin de Saint-Pierre : « On envoie l'enfant aux écoles, on l'éloigne dans des pensions. C'est là qu'il répandra des larmes que n'essuiera plus une main maternelle; c'est là qu'il formera des amitiés étrangères, pleines de regrets ou de repentir, et

qu'il éteindra les affections naturelles de frère, de sœur, de père, de mère, qui sont les plus fortes et les plus douces chaînes dont la nature nous attache à la patrie. » Aux affections du foyer le collégien restera aussi fidèlement attaché qu'à la longue et chère habitude prise sur les genoux maternels de travailler chaque jour à son esprit, à son cœur, à son âme ; dans sa nouvelle demeure, les seuls changements qu'il acceptera seront ceux qui élargiront, enrichiront son existence et qui l'ennobliront.

Nous ne pouvons pas admettre non plus qu'après tant de soins qui chaque jour rapprochèrent leurs pensées et leurs efforts, la mère abandonne soudain son fils, le fils prenne son parti de cet abandon. Une vraie mère, un vrai fils n'ont ni l'un ni l'autre besoin qu'on leur conseille de vivre ensemble malgré l'éloignement. D'eux-mêmes ils en sentent la nécessité et la douceur, d'eux-mêmes ils en trouvent les moyens. Lisons, par exemple, les *Lettres d'Edgar Quinet à sa mère*, la *Correspondance* de M^me^ de Rémusat, surtout les *Lettres* que Thomas Carlyle, le grand philosophe idéaliste, envoyait à sa mère, « pauvre paysanne écossaise, qui fumait la pipe, qui filait au grand rouet, qui lavait elle-même le linge de la famille, qui aidait les enfants à sarcler les navets et les pommes de

terre, qui dut apprendre à écrire pour correspondre avec son fils, mais qui, par une intuition de cœur simple, avait compris que nos enfants ne nous appartiennent pas, qu'ils sont les sujets de la vie et de la mort, que c'est pour la vie et pour la mort que nous les mettons au monde et que nous les élevons, et qui eut le perpétuel souci de tenir son « cœur haut » afin que son fils se sentît près d'elle comme dans un temple où nulle vérité ne paraît trop élevée, nulle vérité trop sévère [1] ».

Quelle que soit l'élévation morale de la mère et si fermement que le fils soit résolu à conserver les enseignements du foyer, il est sage de prévoir les défaillances. Le dépaysement, pour l'enfant, est brusque, complet. Cette fidélité que nous promettons de sa part ne court-elle pas des risques? Contre ce danger, que lui sans doute ne prévoit pas, mais que l'expérience des parents fera bien de redouter, des précautions sont à prendre. Et pareillement, quelle que soit la force de l'amour maternel, ne le croyons pas à l'abri des effets ordinaires de l'éloignement.

Donc la mère devra s'ingénier pour conserver

1. *Union pour la vérité*, correspondance mensuelle de février 1908, p. 93, rue Visconti, 21, Paris (VI[e]).

l'enfant près de son cœur, pour empêcher que les liens entre elle et lui se relâchent.

D'abord, il sera bon qu'elle-même l'accompagne au collège. Ce moment, où l'enfant quitte la maison, passe pour une sorte d'émancipation : c'est comme s'il prenait la toge virile ; la mère s'efface, le père entre en scène ; c'est lui qui va au lycée et confère avec le chef d'établissement. C'est un tort. Que le père accompagne son fils, fort bien ; mais que la mère ne le quitte pas! N'irait-elle au collège qu'afin de voir les lieux où vivra l'enfant, la chose serait d'importance. Ayant visité la classe, l'étude, le réfectoire, le dortoir, la cour de récréation..., elle gravera ces lieux dans sa mémoire, et, heure par heure, en fermant les yeux, elle suivra les évolutions du collégien.

Ce premier voyage est indispensable.

Il est loin d'être suffisant. La mère ne pourrait-elle s'imposer le dérangement, la dépense et la fatigue d'aller à la ville plusieurs fois par mois? Le jeudi ou le dimanche, elle irait prendre le jeune collégien ; elle le garderait la journée entière. Quand la saison le permettrait, elle l'emmènerait en quelque joli site, hors de la ville ; là, au revers d'un fossé, sur la pente gazonnée, ou à l'abri d'un arbre sur un tertre qui domine l'horizon, elle ferait avec lui la dînette, et, par les frian-

dises qu'il connaît si bien, elle redonnerait à ce gourmand l'illusion d'être à la maison, et, par l'estomac, elle réveillerait, elle entretiendrait la mémoire du cœur.

Il est sage aussi qu'à toutes les sorties réglementaires (deux fois par mois) l'enfant revienne au logis. Ces voyages sont coûteux, d'accord. Mais où est le profit quand, pour épargner une centaine de francs par an, on risque une perte irréparable? Plus d'une fois nous avons vu de bons élèves, studieux, impeccables, se relâcher à certains moments : l'attention est moins soutenue, les leçons sont mal sues, les devoirs sont bâclés ; conduite, tenue, tout se néglige... Que se passe-t-il donc? Les jeunes professeurs sévissent. Les vieux maîtres regardent l'almanach et interrogent le censeur : « Y a-t-il longtemps qu'un tel n'est pas allé chez lui? » En effet, l'enfant est resté au lycée au lieu de partir pour ces petites vacances de deux ou trois jours, contre lesquelles bien des familles récriminent. Seul, sans camarades, oisif, traînant de cour en cour, il s'est énervé. Voilà le relâchement expliqué.

Si la mère ne peut se déranger souvent, il lui serait facile de s'entendre avec d'autres familles. A tour de rôle, les mères qui habitent la même localité, quand elles iraient à la ville, prendraient

tous les petits compatriotes, promèneraient, régaleraient la bande entière.

Pour la fin, nous avons réservé le grand moyen, le plus connu, non le moins efficace : la correspondance.

Il faut que le collégien écrive à sa mère régulièrement, longuement, fréquemment, au moins une fois par semaine. Il ne sera pas difficile de l'y décider ; il sera plus malaisé d'obtenir qu'il persévère. La ponctualité et la suite dépendent de la mère. Ce qu'elle fera, l'enfant fera aussi. C'est à elle qu'il appartient de donner l'exemple, le ton, le modèle. Que pas une fois — sauf empêchement majeur — elle ne laisse passer le jour et que toutes ses lettres soient réchauffées par la même tendresse, animées du même enjouement. De quoi les remplira-t-elle? De tout ce qui se fait à la maison ; ce sera comme le journal de la famille. Alors, sans qu'il soit nécessaire d'inviter l'enfant, lui aussi mettra dans ses lettres toute sa vie de collégien.

Pour guider les mères, pourrait-on mieux les adresser qu'à une mère? Mettons-leur sous les yeux les pages charmantes où M. Gréard juge, apprécie, résume la correspondance de M^me^ de Rémusat et de son fils.

« Lorsque, pendant les préfectures de Toulouse et de Lille, l'éloignement de Charles, qui conti-

nuait ses études à Paris, eût fait de l'écriture le seul moyen de s'entendre, une correspondance s'établit entre la mère et le fils, qui n'était suspendue que lorsqu'ils se retrouvaient ensemble. Mme de Rémusat écrivait presque tous les jours, souvent deux fois par jour, jamais moins de deux ou trois fois par semaine. C'était son plaisir de rapprocher l'écritoire qu'elle tenait toujours près de son lit, soit avant de s'endormir, soit le matin, fenêtres ouvertes dans la belle saison au réveil. Elle n'avait pas de plus doux moment que celui où, bien adossée à son oreiller, *Pinto* ou *Rapine* à ses pieds, elle s'installait devant quatre grandes feuilles de papier blanc et commençait par ce mot qui lui semblait supprimer les distances : « Me voici. » Et elle allait, elle allait, remplissait les pages, sauf à dire pour terminer : « encore une idée étranglée, « que vous développerez et mettrez au point ». Elle ne demandait en retour que le même abandon, avec plus de liberté encore. « Mon fils, ne rangez « ni vos mots, ni vos idées... Dédommagez-vous « avec-moi de la contrainte où vous devez « être avec bien du monde... J'ai averti votre « père que je prendrais sur moi de ne pas lui lire « vos lettres entières : sa gravité n'entrerait pas « dans bien des pauvretés qu'il nous arrivera de « nous conter. » Que seulement il ait toujours

sur son bureau quelques feuillets, non pour les remplir d'une traite, cela lui prendrait trop de temps : un quart d'heure par jour, elle n'en réclame pas davantage. Et au bout de la semaine, le paquet aura grossi... »

« Charles ne se montrait pas moins diligent... La mère et le fils s'envoyaient réciproquement des volumes, et ils se répondaient toujours « à la chaude »... Pour ces incessants échanges, il n'était rien qui ne fût de mise : la ville et la cour, Paris et la province, passé et présent, nouvelles politiques et littéraires... Mais, descriptions, récits, analyses, jugements, ce qui domine dans cette correspondance, ce qui en fait l'unité morale, *c'est l'idée d'éducation* à laquelle la mère et le fils se ramènent l'un par l'autre : elle en est le fond... Liseuse infatigable, Mme de Rémusat aimait à partager les lectures de son fils et à lui faire partager les siennes. Elle ne concevait pas de plus agréable moyen de rapprochement et de pénétration réciproque. Elle demandait à Charles de quels livres il s'occupait, elle lui disait ceux qu'elle avait en main. Elle aurait voulu qu'ils s'entendissent pour les lire en même temps... Ce que Mme de Rémusat cherche surtout à connaître, c'est l'esprit de son fils. Or, Nicole lui avait appris qu'on fuit toujours ceux qui veulent prendre l'ascendant. *Elle se garde*

bien de rien forcer. C'est jour à jour qu'elle s'établit dans la conscience de Charles, doucement. Mais elle ne perd jamais de vue son objet. Bon nombre de lettres sont des lettres de direction pure; il n'y en a pas une où ne se glisse quelque avis judicieux : « Mettez-le dans le tas, les mères sont de provision[1]. »

La citation est un peu longue. Nous l'avons voulue telle : elle offrira plus d'idées à retenir et à copier. Notre intention ici, comme à toutes les pages de ce livre, n'est certes point de commander, mais d'inspirer. L'exemple de Mme de Rémusat ne peut manquer de suggérer à quelque mère le désir de se rendre présente à son fils par une correspondance assidue. Quelle joie pour elle et pour lui!

Si, par impossible, des mères ignoraient ce que, pour les fils, sont ces lettres que le concierge leur apporte en criant leur nom dans le tumulte des récréations, qu'elles s'instruisent avec ces quelques lignes d'Edgar Quinet. Il était alors, depuis quelques mois, au collège de Lyon : « C'est dans tes lettres, chère mère, que je trouve mon plaisir, mon bonheur. Tu me parles comme je voudrais qu'on me parlât toujours, tu instruis mieux mon cœur, tu me fais plus aimer Dieu que tous les discours

1. *Essai sur l'éducation des femmes*, p. LIV.

que j'ai lus ou entendus. Tu ne peux pas te représenter ce que j'éprouve en recevant une de tes lettres; je sens mon cœur palpiter, j'oublie tous mes maux, je suis dans un état que je voudrais faire durer toujours[1]... »

Sur un tel sujet, sur les moyens de rattacher à la famille le fils absent, d'empêcher le collégien d'oublier la maison, il y aurait encore beaucoup à dire. Ce serait une sottise de vouloir dire tout. Qu'on nous permette un seul avis; nous l'emprunterons au livre où nous donnions aux parents des conseils sur l'emploi des vacances : « Notre maison, disions-nous, dans *Collégiens et familles*, la maison du collégien, l'asile de tous les êtres qui chérissent cet enfant, après dix mois d'absence, quel accueil lui fera-t-elle? Ah! gardez-vous de réserver à votre fils la douloureuse surprise d'Olympio :

Ma maison me regarde et ne me connaît plus !

de se sentir devenu pour elle un étranger. L'enfant n'étant plus là, certes, nous ne l'avons point oublié! Lui avons-nous conservé sa place? Sans intention mauvaise, presque sans réflexion, pour

1. Edgar Quinet, *Lettres à sa mère*, t. I, p. 12.

satisfaire un caprice, accroître nos aises, souvent nous prenons sa chambrette, nous reléguons son bureau au grenier, nous serrons ses livres en une armoire, nous donnons son chien, ses jouets, ses oiseaux. De tout ce qui fut à lui, de tout ce qui était lui et conservait son empreinte, il ne retrouve rien. C'est un crève-cœur. Unité, numéro au lycée, ici, il est un intrus ! D'abord, il en souffre ; puis il s'en accommode, et voilà comment grossit l'armée des déracinés.

« Et si le changement est allé plus loin ! Si nous avons aménagé autrement non pas le logis seul, mais son train et notre existence !... Grande en est la tentation. L'enfant éloigné, nous avons éprouvé un soulagement. Devant lui, il fallait se surveiller : quelle gêne ! On ne pouvait parler, agir à sa guise, ni recevoir qui plaisait ! Plus de contrainte. Il revient, le pli est pris. Pour se tranquilliser, on se dit qu'il est un petit homme : le collège l'a émancipé. Oui, le collège l'a dressé à voir, juger et se taire. Et voilà comment grossit l'armée des sceptiques, des irrespectueux.

« Conservons au logis sa physionomie coutumière, afin qu'à chaque vacance l'écolier le retrouve tel qu'il l'avait laissé. Si nous voulons changer, alors parons, embellissons, égayons, purifions ! Nous aussi, mettons-nous en vacances : donnons congé

aux habitudes relâchées, aux curiosités cancanières, aux lectures douteuses, aux amitiés suspectes ; donnons congé, si nous pouvons, aux calculs dévorants, dont le spectacle serait déprimant, dépravant, et, pour ces deux mois, dans notre maison, dans notre esprit, dans notre cœur, pour ainsi dire sanctifiés, n'abritons rien que joie, pureté, élévation, sérénité[1]. »

1. *Collégiens et familles*, p. 333, Privat, Toulouse, Didier, Paris.

The R. W. B. Jackson Library OISE

IX

Correspondants.

Nous n'avons rien dit des correspondants, de ces amis que nous choisissons dans la ville où nous envoyons nos enfants et qui se chargent de nous remplacer auprès d'eux, de les prendre au collège les jours de sortie et de leur donner pour quelques heures, à leur table et dans leur logis, les joies et amusements des honnêtes foyers.

C'est une institution qui tend à disparaître. Le lecteur pourrait même objecter que, s'il suit nos avis, le correspondant devient superflu. La mère se rendant souvent au collège, l'enfant retournant tous les quinze jours au logis, il n'est plus nécessaire que dans la ville une maison lui soit ouverte : puisque l'interne donne tous ses congés à sa famille, quel jour réserverait-il à ses correspondants ?

En fait, dans les très grandes villes, où l'enfant vient de loin chercher des écoles spéciales, le correspondant a disparu. La rapidité des communica-

tions, le prix des billets d'aller et retour, l'habitude que le Français a prise de se déplacer, la multiplication des courtes vacances, le télégraphe ou le téléphone, qui mettent si près l'un de l'autre le collège et le logis, tout a incliné les parents des internes à ne plus se mettre en quête d'une famille amie qui recevrait leurs fils.

Mentionnons d'autres causes très puissantes. Les citadins n'aiment guère à se charger d'un collégien. Ils n'ont déjà que trop de leurs enfants ; ils ne veulent ni du dérangement, ni des frais, ni de la responsabilité qu'introduiraient dans leur intérieur les enfants des autres. Puis, sait-on qui on reçoit ? On connaît les parents, c'est vrai ; mais cet enfant qui pénètre dans votre intimité, qui va devenir le témoin de votre vie, le compagnon de votre fils, de votre fille, que vaut-il ? Il grandira ; que deviendra-t-il ? Il y a là des appréhensions légitimes. Encore, si on pouvait étudier cet enfant, l'inviter quelquefois en conservant toute liberté de cesser ou de poursuivre. Mais non ; il faut s'engager sur-le-champ et pour plusieurs années... Mieux vaut donc se dérober tout de suite.

De leur côté, les villageois font leurs petits calculs. L'enfant, se disent-ils, prendra dans cette maison une vingtaine de repas. Comment rendra-t-on ? par quelles politesses ? par quels cadeaux ?

par quelles étrennes aux domestiques? Ils réfléchissent : dans telle famille, le père est peu sérieux; dans telle autre, la mère est bien mondaine; ici il y a des garçons trop grands; là une fille... Allons, allons, ne cherchons pas les ennuis : le garçon se passera de correspondant.

Il faut bien avouer que, plus d'une fois, à s'en passer il ne perd rien. Ne voyons-nous pas que certains des méfaits ordinairement imputés au collège ont pour cause la complaisance des correspondants? Il est des correspondants de toute sorte. Il y a celui qui n'aime point à se déranger; il envoie chercher l'enfant, puis lui met la bride sur le cou, le lâche dans la ville : « Va où tu voudras, et rentre pour le déjeuner. » Il y a le correspondant bon vivant : « Un collégien, que diable, c'est un homme! Si tu veux fumer, ne te gêne pas. A ton âge, je me cachais dans les cabinets. C'est stupide! Fume ici, tant que tu voudras... » Il y a les correspondants chez lesquels on s'amuse trop, et ceux chez lesquels on s'ennuie. Edmond Rostand lui-même n'a pas eu toujours le privilège de sortir chez des correspondants de choix. « La plupart, dit-il dans son discours de réception à l'Académie française, n'admettant pas les joies inutiles, me menaient visiter des monuments et des musées, au ronron d'une causerie instructive, et, après

cette bonne petite fête didactique, me reconduisaient un peu las, et n'en sachant pas davantage. Mais il y en avait un qui arrivait brusque, pimpant, la moustache ébouriffée, l'œil bleu ; je le vois encore. Il m'enlevait gaiement, me transportait dans des paysages bien choisis, et me contait de belles histoires de guerre et d'amour. Parfois un de ses mots avait l'amertume saine d'une feuille de laurier qu'on mâche ; il était jusqu'au soir étincelant sans y tâcher, ou profond comme par mégarde ; il me ramenait ébloui et reposé ; il m'avait appris de tout sans avoir l'air de rien ; j'entends encore sa voix charmante ; il s'appelait Villebois-Mareuil... » « Eh bien ! reprend Edmond Rostand comparant le collège et la vie, les personnages de théâtre sont les correspondants chargés de nous faire sortir de cet éternel collège qu'est la Vie, — sortir pour nous donner le courage de rentrer ! et sans médire de ceux qui, dans notre intérêt, nous gâtent un peu nos dimanches, celui qui nous fait encore le mieux *sortir*, c'est un héros ! »

Evidemment. Mais tous nos internes ne sauraient rencontrer ce correspondant idéal. Toutefois, si nous étions moins égoïstes ou, ce qui revient au même, mieux avisés, la majeure partie de nos internes pourraient, lorsque leurs parents ne viennent point les chercher, sortir chez des per-

sonnes qui les ramèneraient au collège encouragés, améliorés, ennoblis. Ces personnes-là — ne l'a-t-on pas deviné? — ce sont les mères des externes.

*
* *

Dans la classe de nos fils se trouvent des enfants dont nous entendons parler, mais que nous n'avons guère l'occasion de rencontrer et de connaître. S'ils se distinguent par leur application et leurs succès, le jour de la distribution des prix nous nous les faisons montrer tandis qu'ils passent sur l'estrade. Généralement, notre curiosité ne nous mène pas plus loin. Que nous importent les internes?

Apparemment le monde est encore trop jeune pour comprendre le fait de notre mutuelle dépendance. Penser à nous seuls nous paraît à la fois suffisant et très habile. Il serait temps d'apprendre que l'amour du prochain est, en plus d'une vertu, un excellent calcul; que les égoïstes ne sont pas seulement des méchants, qu'ils sont des gens à courte vue, de piètres calculateurs.

Et certainement ils calculent fort mal ceux qui, pour s'épargner un peu de travail, refusent de s'intéresser aux institutions sociales, jugent que payer l'impôt c'est faire assez et même trop. C'est bien

la peine de donner à notre Gouvernement le nom de « chose publique », si chacun s'arrange de façon à ce que nulle fonction ne soit sa chose, de façon à ce que tout incombe seulement à quelques-uns! Réduisons-nous à la question qui nous occupe ici. Il est fou de croire que l'éducation de la jeunesse soit uniquement l'affaire des écoles, des collèges et de leur personnel. L'éducation de la jeunesse est l'affaire de tout le pays. Tous nous sommes des éducateurs. Ceux-là mêmes qui n'ont point d'enfants font leur partie dans cette entreprise par l'exemple qu'ils donnent. Notre vie est un perpétuel enseignement; ou, si ce mot paraît trop pédant, on nous accordera bien que nous semons sans cesse. Etant donné que les vertus, ces tardives et précaires conquêtes de l'humanité, sont moins répandues que les vices, il ne suffit point, pour que le bien augmente et le mal diminue, que nous semions les bons exemples, il faut un effort de plus, une intervention plus active, une véritable collaboration des meilleurs avec les fonctionnaires chargés des différents services publics. Nous savons tous comment la plupart des services officiels organisés pour combattre la misère sont doublés par l'initiative privée; à côté des professionnels de la charité, qui sont les fonctionnaires de l'Assistance publique, des hôpitaux, crèches, etc., il y a toute

une armée de volontaires dont le dévouement se dépense sans espoir d'être récompensé. C'est un dévouement analogue qu'il faudrait provoquer en ce qui concerne l'éducation.

Ici, le besoin est d'autant plus pressant qu'une institution considérable, puisqu'elle réunit une grande partie des enfants de la classe dirigeante, l'internat, incline beaucoup de parents à ne point élever eux-mêmes leurs enfants, permet que la mère, les tantes, les sœurs, les femmes ne donnent point cette éducation spéciale dont les garçons ne sont jamais privés sans un grave dommage pour eux-mêmes et pour la société. N'y perdraient-ils que l'habitude de s'attacher à un foyer, on voit la suite : l'internat risque de devenir l'école préparatoire du célibat.

Pour ne rien exagérer, on peut réduire les inconvénients de l'internat à ceci : la vie de l'internat ne ressemble pas assez à la vie de la famille. Beaucoup d'éducateurs en tout pays cherchent des remèdes. Ils veulent que la maison d'éducation ressemble le plus possible à la maison paternelle. Déjà chez nous on a fondé quelques établissements privés dont le régime, si on peut encore l'appeler de ce nom, est calqué sur la vie de famille. Plus de dortoirs, chaque élève a sa chambre ; plus de réfectoire, les repas se prennent dans de véritables

salles à manger, la table est mise, ornée, servie comme dans nos ménages; la femme du directeur préside; plus de cours pareilles aux préaux où les détenus tournent en rond, mais des jardins, des parcs, une ferme; plus de salles d'étude, l'enfant travaille dans sa chambre dont l'arrangement et l'ornementation sont laissés à son goût. Les personnes qui sont désireuses d'avoir sur ces innovations de plus amples détails peuvent consulter : Edmond Demolins, *L'Education nouvelle*, Firmin-Didot éditeur; Contou, *Ecoles nouvelles et Land-Erziehungsheime*, Vuibert et Nony éditeurs; les rapports du 1^er^ *Congrès internatianal d'éducation et de protection de l'enfance dans la famille*, Liège, 1905. Nous signalerons aussi un article paru le 15 novembre 1903 dans la *Revue universitaire* (Armand Colin éditeur), sous la signature : Un Proviseur de lycée. L'essentiel de la réforme annoncée dans cet article, réforme dont il n'a plus été parlé, consistait en ceci : le lycée serait constitué par une série de petites maisons; au sous-sol élevé, clair et aéré, des salles de bains et d'hydrothérapie, l'office et des pièces de débarras; au rez-de-chaussée, une salle d'étude, le cabinet du professeur-directeur, la salle à manger et un petit salon attenant; au premier étage, douze chambres d'élèves et une chambre pour un domestique; au

deuxième étage, l'appartement du professeur-directeur et de sa famille. Les repas se prendraient dans la salle à manger du rez-de-chaussée, avec le professeur-directeur et sa famille. La grande innovation est justement là : une femme est introduite dans le collège et participe à la vie commune. C'est très bien, comme principe. Mais le choix est-il heureux ? Le tome II d'une grammaire est-il plus séduisant que le tome I ? La femme du proviseur, ou du censeur, ou des professeurs, c'est encore le proviseur, le censeur ou les professeurs. Or, ce qu'il importe de placer auprès de nos enfants, ce ne sont pas des fonctionnaires ou des doublures de fonctionnaires, ce sont des mères.

C'est là, dans le problème de l'internat, une des principales difficultés.

Dans les lycées et collèges elle est pourtant moins insurmontable qu'on ne pense et surtout qu'on ne dit. Nos internes viennent généralement de localités rapprochées, et les moyens de communication facilitent les allées et venues. L'administration ouvre de plus en plus le collège aux parents, les accoutume à se considérer comme chez eux dans la demeure de leur fils. Les mères fréquentent volontiers le collège ; leur visite attendue, la sortie promise est un gage d'application et de bonne conduite. Que d'enfants sont décidés à se contraindre soit par la

crainte de se voir refuser cette sortie, soit par l'avertissement que leur mère sera mise au courant de ce qu'ils ont fait !

On pourrait aller plus loin. Au lieu de ne laisser sortir les internes que tous les quinze jours, et durant les quelques heures que de temps à autre leurs mères viennent passer dans la ville, on leur accorderait comme aux externes, qui n'en travaillent pas plus mal, tous les dimanches et, au besoin, tous les jeudis. Les correspondants vont trouver cette proposition désagréable. Je reprends ce que j'ai dit plus haut : les honnêtes gens sont-ils libres de se désintéresser du bien général ? Est-ce vivre une vie de citoyen, de père de famille que de se retrancher dans sa coquille, portes closes, afin que nulle corvée n'arrive jusqu'à nous ? Travailler pour soi, comme le dit Mme Dora Mélégari, et non en vue et en faveur des autres, c'est se frapper de stérilité. Nous croyons gagner, nous perdons à refuser notre aide aux autres. Est-il bien avantageux pour nous que des milliers d'enfants, nos futurs concitoyens, grandissent dans des conditions défavorables, soient moins préparés qu'il ne faudrait à venir bientôt auprès de nous faire leur partie dans le concert social ? Est-ce bien avantageux pour nos enfants ?

On voit des Françaises fonder des sociétés pour

protéger les jeunes filles ; elles organisent un service qui marche en perfection dans les gares des grandes villes pour accueillir, protéger les jeunes filles éloignées de leurs parents, quand elles arrivent seules en un lieu où elles ne connaissent personne. Pourquoi, à moins de frais, surtout avec moins de dévouement, des Françaises ne se consacreraient pas aux jeunes garçons éloignés de leurs familles? Je puis m'abuser ; mais il me semble qu'élever un honnête garçon de plus est un très efficace moyen de protéger beaucoup de jeunes filles.

Ainsi, des mères d'externes qui s'intéresseraient à des pensionnaires, condisciples de leurs enfants ; des dames sans enfants, des vieilles filles qui s'inscriraient chez le proviseur pour être correspondantes volontaires, trouveraient là un très simple moyen d'accomplir un devoir social. Est-ce une utopie?

X

Aux Pères.

Jusqu'ici nous nous sommes adressés aux mères, aux sœurs, aux femmes. Pourquoi ? Obéirions-nous à cette loi qui fait osciller d'un extrême à l'autre ? Notre livre n'est point, à proprement parler, un traité d'éducation. Ce qui le caractérise c'est que nous nous occupons, non de l'enfant en général, mais des enfants qui feront leurs classes, qui, vers huit, dix ou douze ans, seront enfermés dans des internats. Alors, l'internat traditionnel, organisé par les religieux, réorganisé par Napoléon, ayant systématiquement écarté la femme de l'enfant, nous serions-nous appliqués, par réaction, à écarter l'homme ?

Non certes.

Notre vœu le plus cher serait de voir partout, dans la famille et dans la cité, le père et la mère contracter l'heureuse habitude de travailler côte à côte aux mêmes œuvres, d'associer leurs capacités différentes dans une entente harmonieuse et de poursuivre par des voies diverses, mais avec un même élan, le même but.

Si nous avons de préférence parlé aux femmes, c'est premièrement parce qu'il est tout naturel de s'adresser à elles, quand on s'occupe de l'enfance. Celle qui met au monde, celle qui allaite, serait-il possible de l'éloigner? Oserait-on n'avoir recours ni à sa compétence, ni à son dévouement? Nous avons fait ce que l'humanité pratique spontanément. « Dans la première enfance, la domination de la mère est complète... L'action des autres membres de la famille doit être alors purement modificatrice et s'exercer le plus souvent par l'intermédiaire de la mère elle-même. Dans la seconde période, qui est celle de la seconde enfance, de sept à quatorze ans, l'action du père commence à se faire sentir, surtout au point de vue temporel. La puissance temporelle de la mère diminue, au contraire, tandis que son autorité morale va en croissant. Dans la première période, en effet, la mère seule décide directement et complètement, pour la nourriture, l'habillement, les soins hygiéniques, le coucher, le lever, le repos et l'activité, etc. Enfin, dans la troisième période, l'adolescence, l'enfant qui est initié à l'instruction publique proprement dite commence à comprendre et à combiner le gouvernement de la Patrie avec celui de la Famille. A mesure que l'apprentissage se développe, l'autorité du père, qui dispose du capital, devient plus considérable, et

celle de la mère se purifie davantage en prenant un caractère de plus en plus strictement moral[1]. »

Cette marche naturelle n'est-elle pas précisément celle que nous avons suivie ?

Faisons encore remarquer avec Pierre Laffitte que « c'est à la mère qu'appartient surtout la fonction capitale d'instituer dans l'enfant la morale personnelle, par la transmission des préjugés[2]. Il faut considérer en effet les préjugés comme un immense capital mental et moral créé par l'Humanité, que la mère condense en elle-même et dont elle devient ensuite la véritable distributrice ; elle est donc ainsi l'intermédiaire entre l'Humanité et l'enfant. Ce rôle lui est spontanément imposé par sa situation : l'affection qu'elle porte à l'enfant la rend apte à surmonter les dégoûts d'une action continue, à y trouver même un vrai bonheur, et à y apporter toute la persévérance nécessaire. La mère est ainsi l'organe le plus propre à la fonction qu'elle remplit. En outre, comme elle n'agit que sur quelques individus, elle peut tenir compte des idiosyncrasies de nature et de situation relatives à

1. P. Laffitte, *Cours de morale pratique*, p. 145, *Revue occidentale* du 1er mars 1908.

2. Par préjugé P. Laffitte entend, comme Descartes, les lois et les coutumes, les opinions qui sont le plus communément reçues en pratique.

ses enfants, ce que ne peut pas faire une éducation collective, générale et abstraite qui soumet tout le monde à une même règle uniforme[1] ».

Incontestablement la femme est, pour veiller sur l'enfant, bien supérieure à l'homme. Ne posséderait-elle que cet avantage de pouvoir et de vouloir rester au logis, de ne point quitter l'enfant, d'être pour lui l'infatigable auxiliaire sans qui nul acte de l'existence ne saurait s'accomplir, en un mot d'être la *mère,* la supériorité déjà serait fort grande.

Mais nous savons encore que la femme, plus que l'homme, ressemble à l'enfant, par suite est mieux faite pour le comprendre et pour être comprise de lui. Nous savons encore que la femme, plus que l'homme, représente la résistance aux variations individuelles, qu'elle est l'agent de la continuité et de la stabilité sociales, contrepoids indispensable aux élans de l'homme qui, dans le progrès social, fait plutôt fonction de ressort. Nous savons enfin qu'elle possède la subtilité, qui lui permet de lire au fond des cœurs; la patience, qui attend le moment propice; la persévérance, que ne rebutent point les recommencements; la dou-

1. P. Laffitte, *Cours de morale pratique*, p. 132.

cœur enfin et l'amour, qui sont peut-être les seules forces invincibles de l'humanité.

C'est donc aux douces, aux inlassables mains des femmes qu'il faut confier la mission sainte; c'est à celles qui enfantent les générations à la vie physique qu'il revient de les enfanter aussi à la vie intellectuelle, à la vie morale, à la vie sociale.

En second lieu et surtout, nous pouvons dire que les idées directrices de notre ouvrage nous imposaient de mettre la femme au premier plan. La principale de ces idées est que l'éducation ne se donne bien qu'au foyer; que, pour élever un enfant, il faut peu de choses, — le mot est d'Emerson, — la maison, le jardin, mais qu'il faut cela. Or, qui garde le foyer, va, vient, déploie une activité féconde dans l'enceinte de la maison? Qui se renferme et se recueille dans ces murs tout couverts d'emblèmes familiers? Qui s'assied, rêve, travaille sous les grands arbres, près du ruisseau, dans la compagnie des oiselets, des papillons et des fleurs? Pouvions-nous convier le père à faire précisément cela?

Nous avons consacré un chapitre à l'éducation du sentiments, et nous estimons qu'il est fort important de faire une large place au sentiment dans l'éducation des garçons. Pour cette entreprise, à qui devions-nous demander aide et se-

cours? « Les femmes, dit M. Faguet, les femmes, qui n'étaient rien et qui prétendent être tout, vont demain être quelque chose. Or, les femmes représentent le sentiment. Cette quantité de sentiment *qui doit exister dans la chose publique pour qu'elle soit bonne*, ce sont les femmes peut-être qui vont l'introduire à nouveau dans la combinaison sociale. Là où elles votent, on remarque qu'elles tiennent grand compte de ces questions de moralité et de vertu dont le suffrage universel des hommes semble se désintéresser un peu plus qu'il ne faudrait. Sans même qu'elles votent, leur influence peut ramener le sentiment dans les préoccupations politiques, peut réintégrer le sentiment dans l'histoire[1]. » Pour réintégrer le sentiment dans le cœur des collégiens et dans la vie du collège, étions-nous donc mal inspirés de nous adresser aux femmes?

Nous n'avons cessé de combattre le collège lorsqu'il fait passer l'instruction avant l'éducation, lorsqu'il apprécie moins la moralité que le savoir. Voulant auprès des enfants plutôt des maîtresses de conduite que des institutrices, pouvions-nous ne point appeler ces femmes qui, même dans la

1. Faguet, *Problèmes politiques du temps présent*, p. xvi, Colin.

politique, — M. Faguet le constate, — tiennent grand compte de ces questions de moralité et de vertu dont les hommes se désintéressent trop?

La cité s'élargit, ou plutôt devient vraiment la cité, puisque peu à peu, à côté de l'homme, la femme, qui est « peut-être l'agent le plus efficace de la richesse nationale et de l'activité économique[1] », vient y faire sa partie, coopère à la vie commune. Si elle doit y introduire le progrès moral, elle qui « tend spontanément à appuyer tout règlement moral par une disposition noble et pure qui tient à sa supériorité morale[2] », n'était-ce point à la mère qu'il fallait donner la direction du futur citoyen, de celui qui devra déployer son activité dans une société plus juste et plus humaine?

Enfin, en confiant aux femmes la plus grande partie de l'éducation, nous restons fidèles à la doctrine démocratique et nous rentrons dans le cours moral de l'évolution humaine.

Dans l'ouvrage que nous avons déjà largement utilisé, M. G. Richard démontre comment l'émancipation des femmes s'est faite parallèlement aux progrès de la démocratie. « On peut aller jusqu'à

1. Richard, *La femme dans l'histoire*, p. 301.

2. P. Laffitte, *Civilisation chinoise*, p. 137, Une restriction sur la femme professeur de morale : Troufleau, *Union pour la vérité*, Corresp., mars, 1909.

dire que l'attitude des partis, des peuples, des églises envers l'émancipation légale de la femme mariée et envers l'émancipation intellectuelle de la jeune fille est comme leur attitude envers la démocratie[1]. »

Mais cette émancipation n'est point affaire de sentiment. Elle repose sur des faits; les femmes la doivent à l'élargissement de leur sphère d'activité. « Quand la femme ne quittait point son rouet ou son fuseau, on ne songeait ni à l'instruire, ni à lui donner une capacité civile[2]. » L'oisiveté des femmes, chère aux monarchies qui s'appliquent à la maintenir, consacre l'incapacité des femmes et en même temps retarde les progrès de la démocratie.

C'est ce qu'il faut dire et répéter aux pères. A voir remettre l'éducation des enfants presque exclusivement entre les mains des femmes, ils pouvaient avoir un mouvement de crainte et de mécontentement. Ne serait-ce point l'amorce d'une réaction politique et le premier acte d'une atteinte aux droits de l'homme et à sa dignité? Tout au contraire. La lecture de l'ouvrage que nous venons de citer dissiperait ces appréhensions. Nous ne

1. G. Richard, *La Femme dans l'histoire*, p. 303.
2. *Id.*, p. 363.

saurions résumer ici cette riche étude ; on nous permettra d'en donner un dernier extrait, lequel achèvera de montrer l'avantage qui résulterait pour la société d'une coopération plus active de la femme à l'œuvre de l'éducation. « On voit, dit M. Richard, à quel point l'histoire de la femme, à tous les âges, a été liée à l'histoire du travail. Mais l'histoire du travail est, autant que l'histoire du droit et des sciences, le centre de l'histoire de l'humanité. Elle touche en effet aux transformations du caractère humain ; elle en rend compte. C'est en créant les forces productives et en faisant peu à peu de l'homme son élève que la femme a exercé l'action la plus heureuse sur les mœurs. Elle a été la première à acquérir les qualités qui font l'homme civilisé : c'est à la discipline du travail qu'elle les a dues. Longtemps il a été de mode d'attribuer à la nature de la femme une douceur, une générosité, une inclination à la pitié que l'on faisait très imprudemment dériver de sa faiblesse. Mais l'observation montre que par « nature » la femme n'est pas moins féroce que l'homme. Partout où la guerre, la politique, le crime s'associe la femme, elle dépasse l'homme en basse cruauté, car elle domine moins les réactions de ses sentiments. La femme n'a pu être adoucie que par le travail qui se présentait à elle comme l'unique condition

de l'accomplissement des fonctions maternelles. Elle a fait ensuite l'homme à son image... Aujourd'hui, l'homme est industrieux et pacifique parce qu'il s'est assimilé à la femme... C'est dans l'atelier domestique que, sous la direction de la femme, l'homme a acquis les dispositions qui lui manquaient... On a parlé avec emphase d'une morale des esclaves dont la seconde aurait, à une certaine date, remplacé la première, pour le naufrage du progrès humain [1]. Mais il n'y a pas eu deux morales; il n'y en a eu qu'une, celle des esclaves, ou pour mieux dire, celle des femmes peu à peu acceptée par les hommes. La morale des esclaves et des femmes n'est autre chose que la direction réfléchie de l'énergie humaine vers la domination des forces naturelles et des instincts animaux de l'homme [2]. »

La mère est donc l'antique institutrice du genre humain. Mais elle n'est point la seule ouvrière du progrès. Aussi, à côté d'elle, dans la maison, pour élever l'enfant, le père a sa place, a son rôle, l'un et l'autre considérables. Ce serait une injustice et une sottise que de chercher à réduire cette place et à rabaisser ce rôle. La civilisation est le fruit d'une

1. L'auteur fait allusion aux théories de Nietzche.
2. Richard, *op. cit.*, p. 364.

collaboration où la part de la femme est restée longtemps moins aperçue que la part de son compagnon. Les historiens ont professé jusqu'à nos jours que l'homme était le seul artisan du progrès. Il faut se garder de passer d'un extrême à l'autre. « La contribution de l'homme à la civilisation, dit encore M. Richard, a été l'énergie, la personnalité, l'invention. C'est l'esprit masculin qui a substitué peu à peu la science à la magie dont les conceptions générales sont encore si familières à l'esprit féminin. C'est la conscience masculine qui a substitué la responsabilité personnelle à la responsabilité collective et solidaire, plus en harmonie avec les sentiments sympathiques de la femme et son penchant à la partialité [1]. » En outre, le génie semble avoir été de tout temps le privilège de l'homme. Combien serait-il coupable alors d'éloigner l'homme de l'enfant!

Il faut au contraire l'appeler au foyer, lui marquer sa place auprès du berceau, lui révéler la grandeur de son rôle.

Une des façons les plus sûres, mais non une des plus aisées, ni des plus communément suivies, d'être un bon citoyen, c'est d'être un bon père de famille.

Un « bon père de famille »! Que de choses en si

1. Richard, *op. cit.*, p. 424.

peu de mots ! Mais qui les voit, ou, les voyant, qui veut les accomplir ?

Dans le monde où se recrute la majeure partie de notre clientèle, le mariage n'est pas toujours considéré comme une démarche très grave. Il est rare que le jeune homme approche de sa fiancée le cœur ému des deux sentiments que les enfants inspiraient à Pasteur : celui de la tendresse pour le présent, celui du respect pour ce que bientôt elle pourra devenir. Le contrat où préside le notaire fait l'objet de la principale préoccupation ; les engagements consignés dans le code ou imposés par le rituel n'arrêtent guère : le jeune époux en sent-il la grandeur ? Songe-t-il qu'il assume la mission d'émanciper cette jeune fille, c'est-à-dire de lui donner place et rang dans la cité, de la promouvoir à la dignité — le mot est d'une aristocrate — d'*épouse citoyenne* [1] ? Songe-t-il que dans ce cœur, plus tendre, plus chaud, plus pur que le sien, et peut-être aussi parfois plus riche, il doit ou renforcer des aspirations, ou semer des vertus ? Songe-t-il que l'amour d'une part, le devoir civique de l'autre, lui commandent d'être sans retard initiateur, guide, éducateur, annonciateur de vérités hautes ou profondes, propagateur d'enthousiasmes

1. Comtesse de Rémusat, *Educat. des femmes*, pp. 55 et 63.

héroïques ou attendris? Songe-t-il qu'il a l'obligation stricte d'amplifier la valeur de cette créature en lui communiquant ce qu'il a de meilleur en lui, et d'amplifier sa propre valeur en lui empruntant ses qualités, ses dons et ses vertus, et enfin d'amplifier la valeur de la société, à laquelle tous deux ils appartiennent, en enrichissant cette société de nouveaux membres, en élevant pour elle une descendance nombreuse de justes et de vaillants?

Quelle belle tâche, quelle tâche féconde s'offre, dans son foyer, au père-citoyen!

Conseiller, maître à la fois et disciple de la jeune épouse, il est bientôt, en même temps qu'elle, l'éducateur des enfants. Suivant le cas et le moment, il remplace la mère ou il lui prête son aide; il contrôle, rectifie ou complète ses soins. Par son expérience plus riche, par ses conceptions plus vastes, par son initiative plus originale et plus hardie, il élargit, renforce, renouvelle les principes que la jeune femme suit dans l'éducation des enfants.

Prévoyant de bonne heure le moment où filles et garçons auront à choisir la contribution sociale vers laquelle leur goût les inclinera, il tâche de pressentir ces goûts ou de les fortifier; il les rapproche des métiers, il les entretient des professions où se déploient l'ingéniosité patiente ou la hardiesse des hommes. Plus détaché que la mère des

préjugés d'autrefois, plus familiarisé avec les carrières d'aujourd'hui[1], il allume dans ces jeunes cœurs l'amour du travail, source de richesse, de santé et de vertu.

Si le père aime mieux agir au dehors, la besogne non plus ne lui manque pas. Au lieu de travailler à l'éducation du futur collégien, il peut se consacrer au collège lui-même. Membre de l'Association des anciens élèves, conseiller municipal, conseiller général, conseiller d'arrondissement, membre de la Chambre de commerce, électeur influent, notable dont on écoute les avis, qu'il parle en tous les lieux où sa parole peut semer le bon grain. Le département se dispose-t-il à rebâtir un de ses collèges? Le père dira bien haut que les belles façades ne dupent plus personne; que l'intérieur seul doit absorber les soins de l'architecte; que, dans la demeure des enfants, il faut du soleil, de l'air, de la verdure, des fleurs, de la beauté et du confortable. Il se procurera des vues de nos établissements les mieux compris[2]; il mettra ces

1. *Préjugés d'autrefois et carrières d'aujourd'hui*, tel est précisément le titre de la remarquable étude spécialement faite pour les pères, que M. Gaston Valran a publiée dans la *Bibliothèque des parents et des maîtres*.

2. Ces vues paraissent dans l'intéressante publication *Le Foyer à l'école*, Paris VI^e^, boulevard Saint-Michel, 30.

vues sous les yeux des personnages influents. Si le département conserve les vieilles bâtisses, le père insistera pour obtenir les réparations qui améliorent l'éclairage, le chauffage, l'aération, l'installation des classes, études, réfectoires, dortoirs... Pour un homme actif, il y aurait là un treizième travail d'Hercule dont les résultats ne seraient point au-dessous des difficultés.

« Toute modification de notre organisation sociale qui tendrait à altérer l'esprit de famille, quand bien même elle constituerait à d'autres égards un progrès, serait, en réalité, un mal. Tout ce qui tend à consolider ou améliorer la famille est un bien [1]. » La plupart des établissements où les Français enferment leurs filles et leurs garçons, collèges, pensionnats, couvents..., tendent précisément à altérer l'esprit de famille. Après avoir résumé les doléances des pessimistes, reconnu avec les admirateurs du passé les avantages de l'ancienne organisation de la famille, concédé que la famille actuelle n'a point encore atteint sa position d'équilibre et montré qu'il en résulte des malaises, M. Souriau demande qu'au lieu de perdre le temps à récriminer, chacun fasse son devoir, favorise l'évolution, apporte son aide pour adapter la famille aux condi-

1. Souriau, *Le bonheur*, p. 218.

tions nouvelles. Rien de plus sage que cet appel. Aux pères de l'entendre. Si on veut consolider ou améliorer la famille actuelle, il importe de transformer le collège. Jadis, le collège s'appliquait à bâtir ses locaux et à les aménager, à organiser sa vie et à la vivre de telle sorte que rien ne rappelât la maison paternelle. Aujourd'hui, il est urgent que dans le collège tout soit disposé sur le modèle des plus honnêtes foyers, des plus confortables demeures. Ce sont de grosses sommes à dépenser, ce sont aussi des routines non pas seulement administratives, mais aussi nationales à changer. Il y faudra de longs efforts. Voilà une contribution qu'il est permis de réclamer aux pères.

Sans doute, ce qui vaudrait mieux, c'est que chaque père prît la direction de sa demeure, donnât là l'exemple à sa petite équipe, l'exemple et aussi l'élan. Mais si pour un tel rôle le courage lui manque ou la capacité, s'il ne connaît point, pour ne l'avoir jamais appris, l'art de vivre au foyer, sous l'œil curieux et perçant des enfants, une vie bonne, instructive, féconde en nobles enseignements, qu'il dépense son autorité dans les œuvres qui protègent la famille contre les atteintes que multiplie une vie sociale mal réglée. Qu'il aille visiter la ville où ses enfants feront leurs études ;

qu'il circule autour du collège de ses filles ou de ses garçons; qu'il inspecte kiosques, bars, cafés que la coupable avidité des hommes installe aux portes des maisons d'éducation. Et puis qu'il agisse! Qu'il écrive au maire, au préfet, au procureur de la République; qu'il entre dans ces ligues qui surveillent les étalages, les devantures, les murs, les trottoirs, les cabarets borgnes, les maisons louches...; qu'il proteste contre l'indifférence des conseils municipaux, lesquels s'inquiètent peu si la ville est malsaine et immorale et tolèrent sans scrupules ni remords, autour de la demeure des enfants, tout ce qui peut provoquer, faciliter, consommer la corruption des enfants. Le beau progrès vraiment, si les jeunes garçons qui, grâce à la sollicitude maternelle, ont respiré depuis leur naissance un air pur et fortifiant, entrent dans un collège où les miasmes infectent le dehors, le dedans; si ces corps robustes, ces âmes pures et ardentes sont enfermés en des lieux où la parcimonie, l'incurie, la légèreté homicides des administrateurs de la cité laissent se multiplier les germes qui ruinent les corps et les cœurs!

Que ne pourrait-on demander aux pères!

Réduisons-nous à deux souhaits. Il est vrai qu'ils sont tels qu'on trouvera plaisante notre manière de réduire les exigences.

On pourrait leur demander simplement : Faites de la santé; donnez l'exemple du travail.

L'organe humain par excellence, on le sait et nous l'avons assez dit plus haut, c'est le cerveau. Il faut lire dans un livre court et clair, *L'Âme du criminel*[1], ce qu'on sait actuellement sur cet organe. Les fils des alcooliques, des tuberculeux, etc., naissent souvent avec un cerveau malade, atteint de lésions ou d'épaississement des enveloppes. Cette tare entraîne l'impossibilité de fixer l'attention, ou des tendances au vol, à la luxure, à la colère, à la fureur, au meurtre... Si un père voulait accomplir son devoir, il s'appliquerait à ne point contracter celles de ces maladies (l'alcoolisme par exemple) auxquelles l'homme qui sait se commander, qui veut rester sobre et pur arrive à se soustraire. Puis, songeant que ces affections sont des maladies sociales, au lieu de se réjouir, en égoïste et en imprudent, d'avoir échappé à la contagion, il se joindrait aux hommes de bonne volonté, il leur ouvrirait sa bourse, il leur offrirait son aide pour fonder des sanatoria, pour chercher et répandre des remèdes préservatifs ou curatifs, pour gagner à l'hygiène les municipalités, les groupements, les individus; il s'associerait aux efforts des sociétés qui édifient

1. Par le Dr M. de Fleury, Alcan, éditeur.

des maisons hygiéniques peu coûteuses ; il s'affilierait aux ligues et patronages qui entourent la population scolaire, la suivent jusqu'au régiment... Enfin, si par malheur il était atteint d'une de ces maladies infectieuses que nous avons énumérées, sachant la répercussion possible de son état sur le cerveau de ses descendants, il surveillerait, il épierait, il préviendrait soit en prenant lui-même les soins que prescrit la médecine, soit en confiant les enfants à un spécialiste qui combattrait le mal, arrêterait le développement de la tare congénitale et referait, ce qui est possible[1], à ces innocentes victimes, un cerveau sain.

Enfin, le but de l'homme étant l'action, la sauvegarde de son corps et de son intelligence, de ses forces et de son âme, c'est le travail. Eh bien, si le père, dans la famille où parfois il donne l'exemple de l'oisiveté, du désœuvrement, de la dissipation, bornait sa contribution à faire en conscience, avec amour et enthousiasme, sous les yeux de l'enfant, son métier humble ou resplendissant, — il suffirait : on pourrait dire qu'il a bien mérité de la famille et de la société, et qu'il est le digne collaborateur de la mère.

1. Voir les ouvrages des Drs M. de Fleury, Fournier, Forel...

TROISIÈME PARTIE

FILS

Vétérans et nouveaux.

Fidèles à la méthode que nous avons suivie dans *Collégiens et Familles*, après avoir esquissé le rôle des parents, nous venons demander aux enfants d'entrer à leur tour en scène. Ou plutôt, — car cette métaphore rendrait mal notre pensée, en laissant croire que nous avons longtemps maintenu inactifs dans la coulisse ceux qui, en fait, remplissent sans cesse le premier emploi, — à ces enfants, qui au logis doivent avoir déjà virilement coopéré à leur propre éducation, nous venons demander ce qu'ils comptent faire au collège.

Nous pensons bien qu'ils ne regardent pas cette

éducation comme achevée. L'éducation achevée à huit ans ! à douze ! même à quinze ! Ce serait folie. Un Socrate, alors même qu'a été prononcée la sentence de mort, se surveille, s'exerce, s'améliore, ne se reconnaissant pas le droit d'interrompre cette culture de l'intelligence, des sentiments et de l'âme qui rapproche de la perfection entrevue, souhaitée, jamais atteinte..., et le jeune collégien croirait l'œuvre faite, le moment venu de tourner le dos à une entreprise qu'il jugerait bon d'arrêter afin de se consacrer à une nouvelle besogne, plus urgente, aux études, à l'acquisition du savoir, disons le mot, à la préparation du baccalauréat !

Oui, ce serait une folie.

Nul ne la commet. Admettons-le en principe ; mais parlons comme si tous en réalité la commettaient.

Nous avons, au collège, des enfants, des adolescents jaloux de prendre place dans l'élite. Ils seront un jour parmi les plus instruits de la nation, parmi ceux qui, dans les carrières libérales, l'armée, la magistrature, le haut commerce, la grande industrie occuperont les premiers emplois. Vont-ils être entraînés, dès leur arrivée, aux pensées, aux sentiments, aux enthousiasmes qui élèvent, montent un homme au-dessus de la foule? Quelle préparation, quel entraînement, quelles méditations, quels exercices échaufferont ces cœurs et les ennobliront,

épureront ces intelligences, tremperont et en même temps affineront ces âmes ?

L'enfant a-t-il emporté du foyer un riche viatique moral ? C'est peu probable ; car notre fameux adage : « le superflu, chose si nécessaire », nous ne nous avisons guère de l'étendre à la vie de la conscience.

En outre, obéissant à la manie de morceler la vie en portions dont nous faisons des touts juxtaposés, pères et mères nous aimons à dire au voyageur : « Maintenant tu n'es plus un enfant. Tu sais ce qui se fait et ce qui s'évite. D'ailleurs, si tu te conduisais mal, le collège ne te manquerait pas (nous employons aisément la menace surtout quand nous savons que nous n'aurons point à l'exécuter). L'important est que tu te montres studieux. Sois dans les premiers ; aie beaucoup de prix et dans quelques années tu seras bachelier. »

Et voilà l'enfant informé que l'ère de l'éducation est close. Il entre dans celle de l'instruction. En fait, c'est bien ce que voulait le passé, ce que la tradition persiste à nous faire rechercher. Quinet entre au collège : « L'éducation, dit-il, cessa brusquement, une instruction maussade, forcée, dut en tenir lieu[1]. »

1. *Histoire de mes Idées*, pp. 142, 146.

Donc, ils sont rares les enfants que la famille amène au collège ou au pensionnat déjà entraînés à une ardente vie morale, munis de principes qu'ils aiment et qu'ils suivent, d'habitudes que la répétition quotidiennes a enracinées.

A grand renfort d'instituteurs et de répétiteurs, on les a « ferrés » sur les quatre règles et les déclinaisons. Que voulez-vous de plus?

Admettons, néanmoins, que les enfants « ferrés » sur des matières plus hautes sont fort nombreux. Est-ce que les parents, les directeurs, les administrateurs, le législateur, bref, les adultes qui ont charge de préparer les générations, ont pris des mesures pour que les enfants, hors du foyer, retrouvent dans l'institution publique ou privée les moyens de continuer cette vie morale, laquelle est la vraie vie humaine; pour que les enfants y retrouvent la possibilité non pas accidentelle, mais normale et périodique d'enrichir leur expérience morale, de fortifier leurs habitudes et d'amplifier leurs vertus?

Le passé ne nous a transmis que deux recettes : tenir l'enfant du matin au soir occupé et surveillé; s'en remettre pour le reste aux belles-lettres, aux douces Muses, au commerce avec les plus nobles intelligences du passé et des temps modernes.

Nous suivons avec scrupule ces antiques conseils. Est-ce assez?

Sans doute, la culture classique est bienfaisante. Qui s'instruit, se moralise : il est indispensable de connaître le mal, afin de l'éviter; le bien, afin de le poursuivre. Qui fréquente les poètes s'affine et s'élève; qui chaque jour écoute des hommes cultivés accroît sa propre culture. Cependant, ne pourrait-on pas contester les bienfaits du livre lu, copié, appris par devoir, plutôt que médité spontanément, confronté avec la vie, complété par l'expérience? A cette culture, ne pourrait-on pas adresser le reproche de Joad? Elle est bien passive pour être efficace. Où est l'action? l'effort? la lutte? la poursuite du bien, puis du mieux? La surveillance, même scrupuleuse, et la culture classique, si purs qu'en soient les enseignements, sont-elles de suffisantes disciplines, alors qu'autour de l'écolier se multiplient les dangers?

Le risque s'offre à l'interne, au moins sous deux formes :

Il y a la tentation inintelligente du matériel et du règlement. — Cette forme-là tend à disparaître.

Il y a la contagion, qui du mauvais vétéran fait un danger pour le nouveau — et ce risque persiste.

Un mot d'abord du premier risque.

Dans le collège, comme dans l'*Espoir en Dieu* de Musset, souvent l'œuvre des sept jours n'est que tentation. Ou plutôt elle a été telle durant des siècles et demeure telle toutes les fois que l'Université est réduite à se contenter des vieux bâtiments.

Les collèges que le passé nous impose sont construits et aménagés de façon que chaque mur, chaque coin, chaque porte suggèrent l'idée d'une niche, d'un méfait, commandent une faute. Nous avons connu une vieille maison qui allait plus loin : elle enseignait la bassesse et les vices. Le jour faux, qui tombait des hautes fenêtres grillagées, les judas qui glissaient sans bruit, les couloirs tortueux, tout désapprenait la droiture, inclinait à être oblique, louche, rusé, à mentir, à moucharder, à n'être point *humain*. A-t-on abattu cette maison dangereuse? Combien ne faudrait-il point en abattre!

Les règlements aussi, par leurs articles, avaient jadis le tort de révéler la faute à l'enfant. De lui-même, il n'y aurait pas songé; la défense, on peut le dire, la lui dictait. Peut-être les éducateurs d'autrefois avaient justement ce principe : induire en tentation, puis sévir impitoyablement. Prendre en faute et punir... quelle joie! Ces vilains sentiments, l'Université les a depuis longtemps pros-

crits, non sans peine. Combien n'a-t-on pas bataillé contre elle quand elle a voulu inaugurer la discipline paternelle qu'elle pratique enfin à la satisfaction de tous? Mais, les vieux mobiliers malfaisants, les murailles mauvaises conseillères, l'Université n'est-elle point en trop d'endroits contrainte à les conserver?

Parmi les hommes dont les souvenirs de collège remontent à une trentaine d'années, qui n'a pas connu ces tables étroites d'où, au moindre heurt, tombaient livres, porte-plumes, et — accident qui désolait les mères — encriers? Résultat : parfois un habit gâté, toujours une retenue ou deux cents vers à copier. Ces tables n'ont pas disparu : par-ci, par-là, elles poursuivent le cours de leurs méfaits. On les a pourtant rendues un peu moins malfaisantes : les encriers ne tombent plus. Le collège, qui les fournit, les a logés dans le bois et vissés.

Jadis, on étageait les élèves sur des gradins où les pieds de la rangée supérieure étaient attirés par les dos complaisamment offerts de la rangée d'en bas. Que de coups reçus, rendus; que de vestes souillées de boue, au détriment de l'attention; que d'occasions de distribuer d'ineptes pensums! Eh bien, ces gradins se retrouvent dans les vieux collèges, dans les cloîtres aux murs épais, aux pla-

fonds bas, aux fenêtres étroites, où le jour est rare, où, l'hiver, dès trois heures, on a peine à lire l'imprimé. Asseyez donc sur ces gradins une quarantaine d'enfants fripons, — il y en eut de tout temps, — inattentifs, — il y en a plus que jamais, les hygiénistes les étiquettent : *anormaux* : — mettez en face de ces gradins un maître à ses débuts, et vous verrez ce qui se produira. Le bruit qu'on fait dans certains locaux, la déroute des professeurs sans autorité n'ont souvent pas d'autre cause. Les familles se plaignent, le professeur est déplacé. Murs et bancs, qu'on respecte, doivent bien rire des hommes.

Arrivons au risque le plus important.

Un enfant qui n'a jamais quitté sa famille est amené au collège. Avec qui va-t-il se trouver en contact? Avec des enfants aussi bien élevés que lui? On pourrait l'espérer si les familles ne confiaient à l'internat que d'irréprochables sujets. Admettons-le. Quelle qu'ait été l'application des parents à préparer ces futurs écoliers, ces écoliers n'en sont pas moins les enfants de l'homme, enclins au mal et d'autant moins forts pour résister à cette inclination qu'ils se trouvent rapprochés d'autres enfants et constamment groupés en troupeaux, c'est-à-dire placés dans les conditions les moins favorables à l'acquisition, à l'amplification

ou simplement à la conservation des qualités et des vertus.

Songeons aux conditions ordinaires de l'internat. Ne nous arrêtons pas aux ingénieuses trouvailles des administrateurs dévoués, aux tours de force accomplis, en dépit des locaux hostiles, des crédits insuffisants, des traditions invincibles. Prenons l'internat, non tel que l'Université le rêve, et, à force de miracles, parfois le réalise, mais tel que l'indifférence du pays le lui impose.

Des enfants qui ne s'étaient jamais rencontrés, qui viennent le plus souvent des quatre points de l'horizon, que cette diversité d'origine — à laquelle se joignent la diversité des conditions, des croyances, des opinions, des sentiments, des manières — rend étrangers les uns aux autres, se trouvent mis en présence brusquement. Aussitôt, à ces étrangers s'impose une intimité qui ne respecte aucun des actes de la vie et à laquelle rien, chez eux, ne les avait préparés. Hier, ils ne se connaissaient pas. On dit : « Les enfants ont vite fait connaissance. » Oui, pour s'amuser, courir ensemble. Mais voici que ces enfants ne vont plus se quitter, non plus jamais, pour accomplir tous les actes de la vie que chacun d'eux jusqu'alors accomplissait dans le mystérieux recueillement du foyer paternel. Ils mangent ensemble ; passe encore. Mais ils

se couchent, ils se lèvent, ils s'endorment et s'éveillent, ils s'habillent et font leur toilette les uns contre les autres !

N'avez-vous jamais vu un enfant malade auquel on annonce la visite d'un petit ami? Il se révolte ; il ne veut pas se laisser voir au lit. Et si l'ami est introduit, l'entrevue pèse autant à l'un qu'à l'autre, et leur gêne l'écourte. Et maintenant, sans préparation, il faut que l'enfant se couche dans une place publique !

« C'est la vie, dira-t-on ; ce garçon doit s'habituer à tout. Au régiment aura-t-il chambre et cabinet de toilette? »

Telle est la plus fréquente réponse que reçoivent des municipalités les proviseurs, principaux, éducateurs... Ils la reçoivent même des pères auxquels ils font leurs doléances !

C'est une mauvaise réponse. Un enfant n'est pas un soldat ! Ce qui est supportable à vingt et un ans peut être intolérable et funeste à douze. D'ailleurs, la chambrée n'est guère plus acceptable que le dortoir; l'un et l'autre sont une survivance des temps barbares. Le jeune homme s'habitue avec moins de risques que l'enfant; mais, pour l'enfant, le bouleversement va plus loin qu'on ne pense : le plus intime est atteint. Ce n'est pas seulement des habitudes qu'il faut parler, mais des senti-

ments, de la pudeur, de la délicatesse, de l'âme. Il n'en meurt pas, d'accord ; mais quelque chose meurt en lui qui méritait d'être sauvegardé.

*
* *

Aux différences d'origine et d'éducation, auxquelles notre légèreté ne s'arrête pas, mais qui creusent un abîme entre ces enfants groupés par le hasard, s'ajoute une différence dont les suites sont plus graves : celle qui sépare le vétéran, l'enfant qui a deux, trois années de pension, et celui qui arrive de sa maison.

Dans ce dortoir, dans cette étude si peu homogène, mais où la vie en commun, constante et familière, va établir l'homogénéité, sur quels éléments se fera le rapprochement ? Qu'est-ce qui fusionnera ? Ce ne sont point, j'en ai peur, les qualités rares de chaque enfant. Si le hasard les avait fait venir du même village et au même moment ; si, dans ce village, ils étaient nés de parents déjà unis par l'égalité des conditions, par les convictions, croyances, aspirations..., peut-être l'entente se fût-elle établie sur un tel fond. Mais cette hypothèse est invraisemblable. Entre des enfants qui possèdent si peu de points communs, ce qui s'associe ce sont les plus générales inclinations de l'es-

pèce, ce sont en particulier ces trois instincts fondamentaux que nous avons signalés aux mères pour qu'elles s'appliquent à les combattre : l'instinct de destruction, l'instinct d'accaparement, la sensualité. Donc, c'est ce qu'il y a en nous de moins humain qui, dans ces associations mal assorties, est exposé à être renforcé. Et de cela, malgré les efforts du chef d'établissement, sortira le type du « potache ».

Le mot blesse l'oreille, la chose blesse encore plus l'esprit. Autrefois, entrer au collège enfant et en sortir « potache » était une dépravation, pour ainsi dire, inévitable. Si elle ne s'était pas produite, il y aurait eu des déceptions. Le père y tenait, en précipitait les progrès. « Un collégien n'est pas une mijaurée ! On n'a pas de ces airs de communiante ! Tu ne sais même pas mettre le képi ! Et d'abord, arrange-moi ça ; casse un peu la visière, enfonce le calot, aplatis le turban. Et campe-moi ça sur l'oreille. »

Est-il utile d'esquisser le portrait du potache? Nous avons tous connu cet enfant qui n'était pas un enfant, cet adolescent qui avait perdu presque toutes les grâces de l'adolescence tant il apportait de soin à ressembler au troupier des anciens bivouacs, au mathurin de Yann Nibor, à l'étudiant de Murger, au voyou. Langage, tenue, manières, démarche, il ne gardait rien de son âge, hormis la

gaucherie qui achevait sa laideur par le ridicule.

Le potache disparaît. Proviseurs, professeurs, maîtres-répétiteurs, maîtres d'internat lui font la guerre, en surveillant le réfectoire, le dortoir, les récréations, en se mêlant aux promenades et aux jeux, en exigeant partout une politesse franche et cordiale. Mais pour peu que cette surveillance se relâche, comme les causes qui favorisaient l'éclosion de ce vilain produit n'ont pas été supprimées, comme les réfectoires sont en plus d'un endroit et, par force, sommairement aménagés, comme les collèges se comptent où chaque enfant a sa chambre, comme le chiffre exagéré des effectifs ne permet pas de donner à chaque table pour président un élève qui, par sa délicatesse, donnerait le ton, surtout comme les femmes, qui seules font naître le goût et le besoin de la politesse et du respect de soi, ne sont point associées au collège, on peut s'attendre à voir reparaître ici et là l'ancien type à peine modifié.

*
* *

Le plus grand danger vient des mauvais vétérans, de ceux qui, éloignés de leur famille depuis longtemps, ont oublié les qualités qu'ils avaient apportées du foyer et ont pris les défauts dont les agglomérations sont toujours exposées à se voir

infectées. Ce sont ces « snobs » d'un genre particulier, — d'un genre odieux, — qui sont à redouter pour le nouveau venu.

Par bonheur, ils sont plus rares qu'autrefois. Il fut un temps où le collège leur appartenait ; ils y régnaient. Aujourd'hui, ils ne sont plus guère qu'une survivance, une sorte de débris d'une civilisation inférieure et morte dans une civilisation vivante et plus haute.

Cette variété de mauvais sujets aux allures débraillées, au langage grossier, aux pensées basses, à l'esprit tourné au mal, pullulait jadis au régiment, dans les écoles, dans les familles, au cercle, au village, partout où la jeunesse se groupait. On les nommait : gais compagnons, joyeux lurons, bons drilles... Ils faisaient rire; le monde leur était indulgent, les camarades les admiraient, les enviaient, les redoutaient, les copiaient. Les choses ont changé. Du tout au tout? Est-ce possible? Le mal ne disparaît pas si vite, ni sans laisser des traces. Ce qui a le plus changé, c'est l'attitude envers le mauvais sujet. A cette vilaine plante le milieu n'est plus aussi propice. Au collège notamment, les enfants mal élevés ont de la peine à se faire accepter comme modèles, chefs de bande, « types très forts ». Leur mauvaise éducation jure avec l'esprit de la maison, avec la bienveillance

cordiale du personnel et la politesse confiante de la clientèle. La discipline intelligente et paternelle, — que l'Université a eu tant de peine à faire accepter, — a rendu inutiles les ruses des drôles. Les roueries, les friponneries, les insolences, qui faisaient l'admiration des béjaunes et les entraînaient jusqu'à ces révoltes fréquentes jadis, aujourd'hui exceptionnelles, sont démodées; l'argot détonne, les vantardises font hausser les épaules et la dépravation donne la nausée.

Cependant c'est l'ancien type du collégien que le public voit surtout; et, par une sorte d'illusion fort répandue, il le voit même là où il n'est plus. Cette persistance des préventions traditionnelles est un des plus sérieux obstacles à ce rapprochement des familles et du lycée qui est, on l'a compris à Perpignan, à Marseille, à Reims, à Rennes, à Nancy, à Paris, à Saint-Servan, etc., si avantageux aux deux partis.

Si les familles voyaient les internes tels qu'ils sont la plupart, francs, loyaux, aimables, les mères entendraient notre appel et leurs maisons s'ouvriraient aux camarades de leurs fils. Mais les mères sont méfiantes, elles ont peur : « A qui vais-je ouvrir ma demeure? ma demeure et le cœur de mon enfant? » Voilà qui les fait hésiter et s'abstenir.

*
* *

Dans tout internat public, — les internats privés ont toujours la possibilité de faire un triage, de rejeter les éléments dangereux ou suspects, tandis que l'Etat voit ses plus nobles intentions combattues, déjouées par des familles dont l'égoïsme est sans scrupule, dont les calculs sont, malgré l'apparence, inintelligents, car si leurs enfants dérangent leurs camarades, ils profitent eux-mêmes fort peu[1], — dans tout internat, on peut distinguer trois catégories : les mauvais, les neutres, les bons.

La première catégorie compte ces vicieux qui arrivent de la maison paternelle initiés à toute sorte de corruption. Ils sont rebelles à l'action éducative. A ceux-là, il convient de joindre les

1. Voici quelles sont les aspirations et les doctrines de l'Université : « La qualité, non le nombre des élèves, fait la valeur d'une maison. Il appartient à l'Etat de donner l'exemple à cet égard... A ceux qui ont l'honneur de la représenter auprès des familles et de la jeunesse, nous voudrions qu'il donnât pour unique mot d'ordre cette parole célèbre d'un éducateur anglais : « Il n'est pas nécessaire que cette maison ait trois cents élèves plutôt que deux cents, mais il est nécessaire qu'elle n'ait que des *gentlemen*... » *Instructions, programmes et règlements*, p. 190. Imprimerie nationale, 1890.

enfants anormaux. Le nombre en est plus grand qu'on ne pense. Leur cerveau a une de ces tares dont nous avons parlé plus haut. Ces malades, — c'est ainsi qu'il faudrait les nommer, — s'ils avaient été gardés au logis, soumis à un régime, soignés par un spécialiste[1], pourraient être guéris. Au contraire, placés sans précautions au milieu d'autres enfants, ils sont condamnés à devenir rapidement pires que les pires. Leur déchéance s'accroît et se propage. Ils sont très dangereux. Notons qu'ils sont amenés au collège presque toujours après que plusieurs établissements privés les ont congédiés. On les passe à l'Université, puis on les lui reproche!

L'enseignement primaire s'occupe des anormaux, leur réserve des cours particuliers, les isole. Je doute que l'enseignement secondaire puisse de longtemps suivre cet exemple. Imaginez-vous un proviseur ou un principal disant à un père que son fils a besoin d'être élevé à part; que dans l'étude, le dortoir, la classe il ne saurait rien

1. Voir les intéressantes notes pédagogiques publiées par l'*Union pour la vérité,* et particulièrement le numéro de janvier 1909 de sa *Correspondance mensuelle;* il est consacré à un anormal hypernerveux, à un inattentif. Voir encore les ouvrages du docteur M. de Fleury : *L'Ame du criminel, Essai d'une médecine de l'esprit, Nos enfants au collège,* etc.

gagner et qu'il fait courir des risques à ses camarades? Quelles que soient les précautions prises par le fonctionnaire, malgré sa politesse et son tact, comment ses paroles seraient-elles accueillies? Ici, peut-être, une aide efficace sera un jour prêtée par les Associations d'anciens élèves et de parents qu'on associerait à la gestion du collège. C'est le conseil d'administration tout entier, où seraient représentés largement les anciens élèves, les pères, les mères[1], les amis du collège, qui ferait la délicate communication, déciderait que l'enfant ne peut être maintenu.

La seconde catégorie est la plus nombreuse; elle grossit au fur et à mesure que le séjour au collège se prolonge. C'est la foule moutonnière. L'organisation de tout établissement public ou privé est telle, telles sont les conceptions et les pratiques dont le passé nous impose l'héritage, que fatalement l'enfant au cours de ses études, s'il n'est un fort parmi les forts, perd graduellement de son entrain, de son ressort, de sa personnalité. Au point de vue intellectuel, le déchet est visible. Tous les maîtres diront que, si on suit une classe

1. La présence des mères dans les conseils universitaires est un vœu exprimé par un des membres les plus distingués de l'A. des parents du lycée de Marseille, Mme G. Brémond, *Famille, Lycée,* janvier 1909, p. 2.

année par année, on y voit diminuer l'élite. Au point de vue du caractère, de la valeur morale qui nous intéressent seuls pour le moment, il en est de même. En vieillissant au collège, l'enfant se déprime. Il devient moins actif, moins curieux. C'est un fait fort regrettable; il serait injuste de ne le constater que chez nous. Un pédagogue hollandais l'a étudié dans une thèse de doctorat, un pédagogue belge l'a pareillement constaté et déploré, un philosophe américain aussi, et beaucoup d'autres encore [1].

Cet affaissement laisse l'écolier moins fort pour résister aux effets ordinaires du groupement. Il perd le courage d'être lui-même, c'est-à-dire aimable, doux, gracieux, délicat, quelque peu recherché; un mot emprunté au grand siècle dira mieux : précieux. La bonne préciosité, celle qui fut le charme de l'Hôtel de Rambouillet entre la mort de Malherbe et celle de Voiture, est une des fortes inclinations de l'esprit national. Au collège, on en voit des manifestations charmantes qu'il convient d'encourager, la bonne préciosité impliquant le respect de soi et le désir d'être approuvé. Mais le

1. M. Nic.-Jean Francken, 1902; M.-C. Schuyten, docteur ès sciences, directeur du service pédologique d'Anvers, *L'éducation de la femme*, p. 185; Emerson, dans l'ouvrage de M. Dugard, p. 265.

plus souvent, par l'effet du groupement, de l'absence des mères, de la suppression des occupations passionnantes, etc., ce qu'on rencontre chez les internes c'est une préciosité à l'envers, c'est l'application à se déformer, à s'enlaidir, à se pervertir, à flétrir les fleurs en train d'éclore, à tout gâter en soi : grâce, ingénuité, fraîcheur, pureté. Ils ne connaissent guère que cette façon de se grandir. Manières, langage, sentiments, attitude dans la rue ou la classe, amusements, lectures..., partout on dirait qu'ils recherchent le grossier, le laid, le vil. L'âge, on le sait, porte à ce travers; les tout jeunes gens s'imaginent que l'allure brusque, le ton haut, la parole incorrecte, le débraillé, l'insolence, la brutalité leur donnent dix ans de plus. Peut-être est-ce un trop plein de force et de sève qui se dégage sous cette forme.

Tous ne vont pas jusqu'à cet excès de copier la canaille; beaucoup jouent les blasés, les boudeurs; ils prennent tout à rebours; ont la main levée, la voix grondante; repoussent les petits frères qui les convient à leurs jeux; bousculent les sœurs ou les invectivent en argot, ou leur chantent d'ineptes refrains de cafés-concerts.

Les grandes personnes voient, entendent et jugent. Les mères d'un coup d'œil découvrent de loin mille indices dont elles sont choquées. Si le

hasard les rapproche d'un de ces délurés, c'est bien pis : il a beau s'inonder de parfums, — encore un travers de cette espèce, — le tabac ressort. Je m'en doutais, pense-t-elle; maintenant je suis sûre : il fume. Que ne fait-il pas! Je le tiendrai loin de mon fils.

Et voilà tout ce que nous savons faire!

La défensive, l'illusoire défensive nous rassure et nous satisfait. Nous sommes peu exigeants.

Ce qui est sûr, c'est que dans la cité tout conspire à gâter nos enfants : le collège que nos mœurs maintiennent laid, étroit, au cœur de la ville malsaine et immorale; le groupement en gros troupeaux; l'éloignement des mères, des grand'mères, des sœurs; et puis notre conduite à nous tous qui ne sommes pas respectueux de la loi, qui nous moquons de la morale, ou qui tolérons l'immoralité, qui la laissons envahir triomphalement le livre, le journal, le théâtre, la rue, le mur de notre maison, et parfois la maison même.

J'invite les honnêtes gens qui, appliqués à leurs devoirs, négligent de s'informer sur le scandale du jour, à faire cette expérience : qu'ils interrogent leurs garçons — et même leurs filles : ces enfants en connaissent les détails! Le père, la mère n'ont jamais entendu nommer les ouvrages qui déshonorent la littérature française; les enfants

savent le titre, le nom de l'auteur et les passages qui font sa notoriété.

Pour guérir le mal, ou tout au moins le combattre, l'Université est prête. Que dis-je? elle a commencé l'attaque. Mais que peut-elle si elle reste sans auxiliaire? Si hautes et si fermes que soient ses intentions, que peut-elle contre les municipalités? contre les mœurs? contre l'esprit public? contre les traditions? contre les parents qui, leur argent à la main, imposent le mauvais sujet?

Il faudrait rebâtir le collège, l'éloigner de la ville, qui n'est bonne ni pour le corps, ni pour le cœur de l'enfant. L'Université le demande; qui l'écoute? Elle le fait; qui l'approuve?

Il faudrait fermer les cabarets borgnes, les maisons louches, le café-concert, le kiosque où se débitent les feuilles dangereuses, où s'arrangent les rencontres plus dangereuses encore. Est-ce l'Université qui à la porte de chacun de ses établissements ouvre ces lieux de perdition?

Il faudrait assainir la rue, le théâtre, le journal, la vie publique, la vie privée. Que ne faudrait-il pas!

Pour ces terribles entreprises, adressez-vous aux bonnêtes gens : vous recueillerez des sourires sceptiques, des refus découragés, des jérémiades, des déclamations...

C'est donc qu'il faut frapper ailleurs.

Où? au cœur de la jeunesse.

Et d'ailleurs on ne sauve que qui veut se sauver. C'est aux collégiens eux-mêmes qu'il faut confier la rude mission d'assainir, de purifier, d'ennoblir leur existence.

Nous suivons dans plus d'un collège des jeunes garçons qui luttent pour accroître leur valeur morale. Nous en voyons qui, non contents de se garder, travaillent à préserver, secourir leurs camarades. Ce sont ces vaillants qui composent la troisième catégorie. Ils ne sont qu'une poignée; l'élite nulle part n'est nombreuse; mais si nous voulions tirer parti de leur vaillance, la qualité suppléerait la quantité. Presque toujours nous les laissons spectateurs inactifs. Il faudrait les employer comme un levain pour transformer la masse; les grouper en phalange et les lancer contre les malfaisants. Ces courageux adolescents qui ont pour la vertu une ardeur que le scepticisme et la lassitude des hommes ne connaissent guère, se rencontrent souvent, — il est juste de le mentionner, — parmi ces collaborateurs que le collège enrôle depuis peu sous le nom de surveillants d'internat.

Ces enfants, ces jeunes gens sentent d'instinct que le bien n'est point un état où l'on s'engourdit,

mais une lutte incessante, une poursuite, une permanente et généreuse croisade contre le mal. Ils voudraient agir, se soutenir, se concerter, travailler d'accord à une même entreprise... L'organisation traditionnelle de la vie scolaire, avec les devoirs, les compositions, les concours, risque d'enseigner l'égoïsme jaloux, d'enfoncer dans les cœurs la haineuse maxime, la maxime antisociale : « Chacun pour soi ». Le bon élève, selon la formule du passé, est celui qui échappe aux pensums, récolte les exemptions et s'entraîne à marcher sur le corps de ses concurrents.

Cette façon d'être un bon élève a pu avoir son utilité. Aujourd'hui elle serait funeste. Les égoïstes calculateurs de points, les additionneurs anxieux qui composent pour le prix d'excellence en supputant les totaux des autres comparés à leur total, ont fait leur temps. Le prix d'excellence doit appartenir, non à celui qui pour lui-même opère le plus habilement, mais à celui qui avec le plus d'énergie et de dévouement coopère au bien commun[1].

1. « Dans une maison où l'on connait tout le monde, où l'on voit à l'œuvre, d'un bout de l'année à l'autre, et durant des années, non pas seulement les esprits, mais les volontés et les cœurs, où l'on a la prétention de former des hommes, n'y a-t-il pas quelque chose de faux, parfois de dérisoire, à attacher cette belle qualification de *prix d'excellence* aux

Tant qu'une classe, tant qu'une étude seront des agglomérations amorphes d'individus juxtaposés et non associés, ou même opposés ou en conflit, que peut-il en sortir de bon? Chacun fait en cachette sa petite besogne quotidienne. Il n'a d'autre ambition que d'échapper au pensum ou de dépasser le voisin. Est-ce suffisant?

Il faudrait que la classe et l'étude fussent de vaillantes équipes, attelées à une besogne commune, ardemment aimée par tous, à laquelle chacun serait fier d'apporter sa part, grande ou petite. L'organisation scolaire ne le permet guère[1]. Le devoir fait en classe oralement, au tableau et sous la direction d'un maître singulièrement doué pour diriger un tel exercice et n'ayant à faire manœuvrer que dix ou quinze élèves, offre déjà un

résultats du seul travail de tête, à des exercices de classe, où l'habileté peut tout faire avec la chance? Le *prix d'excellence* ne doit pas se gagner comme les autres par des compositions seulement et ne dépendre que d'un calcul des points. Nous proposons donc de réserver ce nom à un prix d'ensemble, distinct et indépendant de tous les autres, décerné *aux élèves qui auront le mieux satisfait à tous leurs devoirs et mérité au plus haut point l'estime générale*. Ce sera vraiment ainsi la plus élevée de toutes les récompenses. » *Instructions, programmes et règlements* 1890.

1. On voit des professeurs faire entreprendre à la classe entière la traduction d'un texte peu connu; on rédige en commun, puis on fait imprimer. L'intention est louable.

moyen d'introduire dans le collège l'esprit d'association et de coopération. La classe d'une heure, laquelle exige une intense attention et l'activité de toute l'assistance, la classe d'une heure réalise aussi en partie cet indispensable concert. Ce sont là quelques-uns des avantages précieux introduits par la réforme de 1902.

Les sports, les jeux en troupes offriraient le même secours ; mais ils ont le double inconvénient d'exclure le maître et de paraître trop peu sérieux. L'outil seul, surtout l'outil agricole, accomplirait l'utile révolution, permettrait de faire vraiment concourir toute l'équipe à un même travail dont les résultats seraient tangibles, à une œuvre où tous auraient la possibilité de mettre un peu de leur intelligence, de leur peine, de leur cœur et de communier. Le grand penseur[1] qui a dit : « Qu'est-ce qu'une ferme, sinon un Evangile muet ? » aurait-il pu, à propos d'une classe, penser, dire rien de pareil ?

Alors ne saurait-on trouver, dans une étude, nulle entreprise d'intérêt commun, à laquelle ces bonnes volontés pourraient dès maintenant s'appliquer ?

1. Emerson, dans l'ouvrage déjà cité de M. Dugard, p. 166.

J'en vois au moins une.

S'il est des enfants auxquels le collège n'a pu désapprendre les mauvaises leçons reçues au logis, s'il en est aussi que le collège a peu à peu gâtés, bref, s'il est des vétérans dangereux pour eux-mêmes, plus dangereux encore pour les nouveaux, il en est, disons-le bien haut, qui arrivent et restent inébranlablement honnêtes. Eh bien, que ceux-là ne se contentent point d'être honnêtes pour eux-mêmes; qu'ils ne portent point, en égoïstes, leur velours en dedans. Ne pas faire du bien, c'est faire du mal. Qu'ils se gardent encore plus de jouer le jeu périlleux et coupable qui consiste à couvrir, par crainte des railleries, leurs qualités sous les apparences du vice.

Sur l'honnêteté, qu'ils n'acceptent pas les allégations courantes.

En voici une.

Le brave garçon, l'écolier modèle fait la joie des maîtres, parce qu'il est sage comme une image, parce qu'il ne « grouille pas plus qu'une pièce de bois ». Mais quel triste compagnon! Parlez-moi de l'autre, du loustic. Avec le loustic, on ne s'ennuie jamais...

« On ne s'ennuie jamais! on s'amuse! » Que voulez-vous dire? Faisons préciser; prenons à Socrate sa méthode qui gênait tant les esprits fri-

voles et les mauvais cœurs. Sous ces mots « s'ennuyer, s'amuser », dont la signification dépend de la culture intellectuelle et morale de ceux qui les prononcent, oseriez-vous dire ce que met le loustic qui vous amuse, ce que vous mettez vous qui l'admirez? La vertu est ennuyeuse, maussade! Le brave garçon est un trouble fête! Allons donc! Les jeux où il déploie l'exubérance de son âge, son rire sonore et franc, ses plaisanteries sans sous-entendus, ses yeux clairs qui regardent droit ne déplaisent qu'aux enfants qui ne s'amusent point aux jeux de leur âge, auxquels il faut les cachotteries, les ricanements à l'oreille, les va-et-vient traînants aux coins les plus lointains de la cour.

Voici une autre de ces contre-vérités.

Que le collégien mette sa casquette sur l'oreille, qu'il porte la cravate dénouée, la blouse ouverte, flottante, qu'il prenne l'allure déhanchée, la démarche chaloupante d'un rôdeur, qu'il donne un pli cynique à sa lèvre et un plus cynique tour à ses propos..., ce n'est point de la pose. S'il s'habille, se tient, se conduit en honnête garçon, s'il se plaît aux passe-temps et aux conversations de son âge et de son milieu... il est un poseur!

Nous répétons que ces traditions ne sont plus souveraines : l'administration, le personnel les com-

battent, les familles les admirent moins, une partie des enfants répugne à les accepter. Mais les locaux les perpétuent. Le vin nouveau veut être logé en des outres neuves. Construits pour la surveillance constante, pour l'internement rigoureux, et par surcroît dédaigneux du bien-être, de la beauté, les vieux bâtiments s'accommodent mal avec les allures, la franchise, la grâce de la liberté. Ce sont des tanières de pauvres gens, de petites gens, pauvres d'esprit, de goût, de cœur, faciles à contenter. Il est malaisé de rester là un *gentleman*, plus malaisé d'y devenir un citoyen.

Dans un récent numéro d'une publication trop peu répandue[1], M. Maurice Pellisson signale une plaquette où un Allemand, M. Gustav Hennig, retrace le développement d'une bibliothèque populaire de Leipzig. « Dans cette bibliothèque une division est réservée aux enfants et aux adolescents. Elle a été l'objet d'une attention particulière, et l'on aura une idée de l'esprit dans lequel elle a été composée si nous reproduisons, dit M. Maurice Pellisson, les recommandations qui sont remises aux jeunes lecteurs en même temps que le carnet où l'on inscrit les prêts qui leur sont faits :

1. *Bulletin des Bibliothèques populaires*, janvier 1909, pp. 3 et 4 de la couverture, Cornély.

1. *Aime tes condisciples qui, dans la vie, deviendront tes compagnons de travail.*

2. Aime l'instruction, qui est le pain de l'esprit; aie pour tes maîtres de la reconnaissance comme pour ton père et ta mère.

3. *Consacre chaque jour par quelque action bonne et utile, par quelque œuvre de fraternité.*

4. Honore les gens de bien, respecte tous les hommes, ne te courbe devant personne.

5. *N'aie de haine pour personne, ne fais de mal à personne, ne te venge pas; mais sache défendre ton droit et opposer de la résistance à l'orgueil.*

6. *Ne sois pas lâche. Sois l'ami du faible et aime la justice.*

7. *Persuade-toi que tous les biens de la terre viennent du travail; celui qui en jouit sans travailler vole son pain au travailleur.*

8. *Observe et réfléchis pour connaître la vérité.* Ne crois pas ce qui répugne à la raison; *ne te trompe pas toi-même, ne trompe pas les autres.*

9. Ne crois pas qu'aimer sa patrie c'est haïr et mépriser les autres peuples et avoir du goût pour la guerre, qui est un reste de barbarie.

10. Souhaite plutôt la venue du jour où tous les hommes, citoyens d'une seule patrie, vivront comme des frères dans la paix et la justice.

« Il nous a semblé, conclut M. Maurice Pellisson, que ce petit décalogue d'un bel accent valait d'être traduit. Ne croit-on pas que nos écoliers français auraient tout profit à le connaître? »

Assurément. Aussi avons-nous été heureux de reproduire cette belle page.

Nous avons mis en italique les articles où vété-

rans et nouveaux peuvent trouver des indications générales qui orienteraient leur conduite.

Ce qui, dans ce décalogue, n'est que brièvement commandé, ce que notre chapitre a présenté sans détail, a besoin d'être précisé. Donc, nous allons chercher s'il y a des moyens simples et pratiques d'aimer ses condisciples et de leur témoigner cet amour fraternel par des actes fréquents sinon quotidiens ; nous allons chercher s'il y a, dans le collège où l'on jouit, à si bon marché d'ailleurs, des biens de la terre, quelques moyens pratiques de mener cette existence d'exception et de privilège « sans voler son pain au travailleur », au contraire en lui rendant déjà, en se mettant en mesure de lui rendre bientôt au centuple les sacrifices qu'il consent en faveur de ces enfants privilégiés qu'on appelle des collégiens, et qui ne sont que les plus inutiles des êtres d'exception, et les plus dangereux, si le résultat suprême de leur passage au collège n'a pas été de les rendre des serviteurs de la famille, de la patrie et de l'humanité, s'ils ne sortent pas du collège résolus à servir, fiers de servir, aptes éminemment à servir.

II

Discipline.

Dans une revue modeste, mais d'une haute tenue morale, dans le *Petit Bulletin pour nos Enfants*, lequel est une annexe très précieuse des publications de l'*Union pour la vérité*, nous détachons cette page intitulée *Simple récit*[1] :

« J'avais fait planter dans mon jardin deux petits acacias. Leurs troncs grêles pliaient à chaque rafale. Je me demandai : Faut-il leur donner des tuteurs? Dans le doute, j'en donnai à l'un et laissai l'autre se balancer libre à tout vent.

« Quelques semaines plus tard, un grand orage s'éleva. L'acacia attaché au tuteur fut renversé, le bois sec de son gros soutien se brisa au ras du sol et le petit tronc mince fut grièvement blessé. L'autre arbre, qui sans doute pour se protéger lui-même avait affermi ses racines, se tenait droit après la tempête et son feuillage luisant semblait

1. *Petit Bulletin pour nos Enfants*, 10 décembre 1908, p. 144, Paris, VI^e^, rue Visconti, 21.

pleurer doucement sur le triste sort de son jumeau dont la couronne fangeuse gisait sur le sol détrempé. »

Si cette parabole avait été contée à ceux qui autrefois organisèrent notre enseignement public, ils l'auraient approuvée, — toujours on approuve les paraboles : c'est de bon ton, — mais ils n'en auraient tenu aucun compte.

Je n'ose plus attirer l'attention sur les locaux dont l'Université a hérité. N'en aurais-je pas déjà parlé un peu trop? Qu'on me permette d'en dire un mot encore; qu'on me laisse engager pères et mères à visiter les vieux couvents qui souvent nous servent de collèges et de lycées. Ils verront que tout, dans les couloirs, les cours, les classes, les études, les dortoirs, les réfectoires a été savamment, amoureusement disposé en vue d'une constante tutelle, d'une incessante surveillance. Nulle part, l'enfant n'est seul. Partout, il est sous l'œil d'un maître; oui, partout. Si, en digne nourrisson des Rollin, j'écrivais dans la langue de l'école, dans ce latin qui brave l'honnêteté, je mettrais à cet adverbe « partout » une précision que le français m'interdit. Pour cette fois, l'anglais pourrait me prêter son aide.

Le passé voulait tout voir, tout contrôler, tout diriger. La vie de l'écolier n'appartenait point

à l'écolier. Elle était la chose du collège. L'écolier ne pouvait pas s'enfermer seul; il ne pouvait pas enfermer ce qui lui appartenait. Avait-il un bureau pour loger livres et cahiers, un coffre où serrer les provisions apportées du logis, les lettres de sa mère? A toute réquisition, bureau et coffre devaient être ouverts. Les lettres qu'il écrivait, celles qu'il recevait étaient décachetées et lues. Il ne pouvait quitter sa place sans permission; il ne pouvait consulter un livre de la bibliothèque avant d'avoir dit pourquoi il avait besoin de ce livre et quels renseignements il y voulait chercher. Il devait rendre compte de tous ses pas. Mieux, il ne devait faire que les pas, les mouvements, les actes qui lui étaient commandés. La règle, en somme, était fort simple : ce qui n'était pas commandé était défendu.

Point de liberté, point d'initiative.

Cet enfant qui n'avait nul endroit pour s'isoler et se recueillir, qui du matin au soir était gardé par les yeux aigus des surveillants, et souvent par la mouchardise encouragée de ses camarades, cet enfant n'avait d'autre alternative que l'abandon ou la révolte. Le plus souvent c'était l'abandon, la passivité, l'acceptation indolente du joug. Le moyen de conserver l'âme fière, l'esprit vaillant quand vouloir n'est permis que sous la forme obéir?

Une cloche, un tambour commandaient les mouvements, les gestes prévus par l'horaire. A tel moment, apprendre la leçon ; à tel autre, ouvrir les cahiers; à tel autre, les fermer. Dans les cas où la cloche n'intimait pas l'ordre, le maître la remplaçait : « Messieurs, il est temps de commencer vos copies. »

Pour aller et venir dans une maison dont tous les coins leur étaient familiers, pour se rendre à des besognes qui recommençaient chaque jour dans le même local, les enfants étaient méthodiquement alignés et menés. Autant d'études, autant de bergers, et les troupeaux n'avaient même pas le droit de bêler en marchant.

Au moment voulu, les troupeaux étaient conduits à la pâture. Un frappement de mains, les mâchoires se mettaient en branle. Silence et célérité. Vingt minutes. Nouveau frappement de mains, le troupeau se levait de table, se rangeait en files et quittait le réfectoire, toujours conduit, toujours surveillé, toujours muet.

Cela se nommait la discipline. Des gens admiraient cela. On raconte le geste d'orgueil d'un ministre qui, jetant les yeux sur sa montre, dit : « A cette heure, tous les collégiens de France font un thème latin. »

Pour corriger cela, l'Université a fait ce qui

était de sa compétence. Elle a changé de doctrines, d'idéal, de procédés; elle a déchiré le code des punitions; elle a rédigé les chartes les plus libérales[1]. Son personnel, administrateurs, maîtres-répétiteurs, professeurs, s'est concerté pour faire naître dans le collège et y entretenir cette activité joyeuse, cette spontanéité, cet esprit d'initiative, d'entreprise, de responsabilité qui sont les plus précieuses qualités des peuples libres.

Fort bien.

Mais le peuple que l'Université élève ne veut pas être libre, il ne sait pas être libre; on ne lui a pas donné, au logis, le goût, le besoin, la passion de la liberté et ses vertus, l'âpre désir de faire sa vie, de la régler, de l'asservir à un idéal, de délibérer avant d'agir, de se résoudre virilement, d'entreprendre avec allégresse, de persévérer, d'accomplir, d'avoir l'orgueil de ses actes et d'en revendiquer hautement la responsabilité, de vouloir s'améliorer, autant pour les autres que pour soi-même.

Le progrès, en somme, consiste en toute chose à substituer l'attention à l'incuriosité, l'activité à l'indolence, l'intelligence à l'irréflexion, le scru-

1. Voir, par exemple, les *Instructions, programmes et règlements de 1890;* voir l'ouvrage de Marion, *L'Education dans l'Université,* Colin.

pule à la négligence, la vaillance à la paresse, l'amour à l'égoïsme. Ces substitutions coûtent à nos internes, parce que, avant l'âge scolaire, on n'a point songé à les leur faire aimer. La maison paternelle les a dressés soit à faire despotiquement leurs quatre volontés, soit à se laisser guider, mener, dorloter, servir, donc asservir : « Fais! Ne fais pas! Entre! Sors! Va te coucher! Lève-toi! Apprends tes leçons! Ne cours pas! Mets ton pardessus! Ne te mouille pas les pieds! Donne-moi la main! Prends garde aux voitures! Ne touche à rien! Tais-toi! Tu parleras quand on t'interrogera... »

Quand, à de tels enfants, le collège demande d'agir, de règler leur temps, de surveiller l'heure; quand le collège leur remet la direction de leur conduite..., ils ne savent pas, ne peuvent pas, ne veulent pas. Ce n'est que dans le roman qu'un maître peut abolir la surveillance du dortoir et obtenir, dès la première invitation, que les élèves fassent désormais leur police eux-mêmes[1]. Dans la réalité les enfants ont les habitudes des pauvres bêtes qu'on bride avec œillères et mors, qu'on attelle et qu'on mène. Avec ces attardés, il faut bon gré mal gré que le collège reprenne la discipline des temps anciens.

1. About, *Le Roman d'un brave homme*, p. 90, Hachette.

Voilà comment les enfants qui viennent chercher ses leçons contraignent l'Université à négliger la matière capitale, l'art où d'autres peuples excellent, et dont le nôtre aurait un si pressant besoin, l'art du *self-government*.

Il est bon de prévenir les méprises. En aucune façon je ne fais l'éloge de l'indiscipline ou de l'anarchie ! Je me borne à reprendre, après d'autres, la réflexion d'Aristote : « Des mœurs démocratiques et aristocratiques sont le plus sûr fondement de la démocratie ou de l'aristocratie[1]. » Les éducateurs d'autrefois avaient raison de faire régner chez eux les mœurs monacales et monarchistes. Nous, nous avons le devoir de faire règner au collège les mœurs de la démocratie. La démocratie exige de nous deux choses : l'une est l'inébranlable résolution de nous maintenir dans la sagesse, de nous imposer l'obéissance à la loi ; l'autre est la passion de l'activité intense mise au service d'autrui. Sous d'autres formes nous avons déjà dit cela, chaque fois que nous avons parlé de la vertu ou de la coopération. Nous précisons cette fois en opposant, comme Aristote, les gouvernements. Il y a deux sortes d'obéissances : celle du sujet qui se soumet à l'ordre, celle du citoyen qui s'intime l'ordre. Ou,

1. Aristote, *Politique*, 5, 1, 1.

si l'on prend un autre biais : la monarchie veut des soldats; à la démocratie il faut des volontaires.

*
* *

« Songez que la soumission n'engage à rien pour l'avenir et que la discipline imposée n'est rien non plus quand on a le bon esprit de se l'imposer à soi-même [1]. »

Ainsi parle un précepteur à un jeune homme qui va le quitter pour achever ses études dans un lycée de Paris.

« Le lendemain, dit ce jeune homme, à huit heures, j'étais au collège. J'entrai le premier pour éviter le flot des élèves et ne pas me faire examiner dans la cour de cet air jamais tout à fait bienveillant dont on regarde les nouveaux venus. J'y marchai droit devant moi, l'œil fixé sur une porte peinte en jaune, au-dessus de laquelle il y avait écrit : *Seconde*. Sur le seuil se tenait un homme à cheveux grisonnants, blême et sérieux, à visage usé, sans dureté ni bonhomie. « Allons, me dit-il, allons, un peu plus vite. » Ce rappel à l'exactitude, le premier mot de discipline qu'un inconnu m'eût encore adressé, me fit lever la tête et le considérer. Il

1. Fromentin, *Dominique*, p. 65, Plon-Nourrit.

avait l'air ennuyé, indifférent, et ne songeait déjà plus à ce qu'il m'avait dit. Je me rappelai la recommandation d'Augustin (son précepteur). Un éclair de stoïcisme et de décision me traversa l'esprit. « Il a raison, pensai-je, je suis d'une demi-minute « en retard », et j'entrai[1]. »

C'est bien. Mais il y a mieux, surtout pour les collégiens d'aujourd'hui. Le conseil d'Augustin est utile : au lieu de subir la discipline, on gagne à se l'imposer. Mais il n'est pas juste de dire que la soumission n'engage à rien pour l'avenir. Elle rend servile ou sournois ; elle empêche une âme d'être franche et de s'ouvrir aux vertus civiques. La soumission volontaire de Dominique de Bray, malgré l'éclair de stoïcisme et de décision qui lui traverse l'esprit, n'est guère qu'une démarche prudente. Il sauvegarde sa fierté mais plus encore son repos ; il s'arrange pour traverser le collège sans ennuis ; il prend les devants, dédaigneusement, afin de s'épargner les remontrances d'un cuistre ou les coups de sa férule. Cela fait penser à cette politesse sans cordialité qui servait à marquer les distances et à prévenir les familiarités ou les impertinences.

Avec ses élèves, l'Université moderne a le droit et le devoir d'être plus exigeante.

1. Fromentin, *Dominique*, p. 71. Ce roman date de 1862.

Dans la pensée de l'Université, le collégien doit s'imposer la discipline, parce qu'il comprend la nécessité de l'ordre, du silence, de la règle. Il sait ce qu'il doit aux autres et ce que les autres lui doivent ; il sait que la discipline du collège n'est point un code de capricieuses contraintes édictées par un maître despotique et tatillon, mais qu'elle est une forme de la justice, du respect et de l'amour.

Cette discipline ne se formule pas : « Obéis et tais-toi », mais « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît », ou mieux encore : « Aime ton prochain comme toi-même ». C'est là son unique commandement.

Aussi, tandis que l'ancienne discipline n'admettait que deux attitudes : la révolte ou la soumission, la colère ou le tremblement, la nouvelle veut être aimée, embrassée, vécue par ceux auxquels elle est proposée.

L'ancienne discipline ne pouvait se passer d'un corps d'agents à l'affût des manquements ; elle avait une police, un tribunal, des peines graduées, un cachot ; une comptabilité ingénument odieuse de mauvais et de bons points, de délits et quasi-délits que rachetaient, non le repentir du coupable, mais ses exemptions.

La nouvelle discipline rejette ce malhonnête et

puéril attirail. Elle n'a besoin que de vous, mes chers élèves !

*
* *

Je lis dans *le Relèvement social* que à C.., à la rentrée d'octobre 1903, une vingtaine de grands élèves furent mis en possession d'une salle dite « étude libre », laquelle demeura sans surveillance toute l'année. Les résultats furent excellents[1].

Le succès de cette tentative n'est point un accident. Quatre, cinq études, quatre, cinq classes et plus encore, dans chacun de nos collèges et lycées, marchent ainsi, toutes seules. Le maître n'intervient guère, ni le professeur. Ni l'un ni l'autre ne se croit là pour terroriser, punir, régenter, tenir en laisse. Leur rôle, pensent-ils, est de suggérer, d'inspirer, d'approuver. S'ils veulent quand même être très agissants, ils limitent leur activité à ceci : épier les causes de désordre et, d'un geste qui ne se fait pas remarquer, d'une parole qui ne sonne pas plus haut que les autres, les écarter. Peu d'ordres ; simplement des prévisions et de discrètes, d'insoupçonnables interventions. Survient-il un fait inattendu, ils ont l'art de le rendre inoffensif.

On dira : « Pour qui nous prenez-vous? A vous

1. Numéro du 15 août 1904, St-Etienne, rue Fontainebleau, 40.

entendre, les élèves devraient se garder eux-mêmes, faire leur police, et vous mettez au milieu d'eux le plus autoritaire, le plus absolu des tyrans, celui dont les sujets exécutent toutes les volontés, parce qu'il est avisé, subtil. C'est Phébus, au lieu de Borée: Le tempétueux mugit, se démène, accroît le vacarme, n'obtient rien. Phébus s'insinue, capte la confiance, fait peu lui-même, très habilement fait faire.

Est-il possible de faire moins? Si maîtres et professeurs ne jouaient pas ce tout petit bout de rôle, ce rôle de souffleur, il faudrait les supprimer.

Ce que je souhaite, ce que je vois réalisé un peu partout, c'est ceci : le maître-répétiteur, le surveillant sont de moins en moins des sentinelles qui montent la garde, l'arme chargée, prêts à fusiller le délinquant; ils sont de plus en plus amis, conseillers, directeurs de travaux pratiques. Et le professeur pareillement.

Toutefois, à mon gré, les uns et les autres ne sont pas assez amis, conseillers, aides, soutiens, directeurs. Ils conservent une trop grande partie de leurs attributions anciennes. De ce fait regrettable, j'attribue la responsabilité aux élèves. Ai-je tort?

Ce sont les élèves qui, la plupart du temps, obligent à conserver les vieux errements; les élèves et leurs familles.

Ils viennent au collège, on les y envoie avant de les avoir préparés à la vie commune. Qui, au logis, se préoccupe d'une telle préparation, imagine qu'on ait à s'en occuper? Durant sept, huit, dix ans les enfants ont vécu en individualistes enragés ; disons mieux, en enfants mal élevés. On leur a laissé prendre l'habitude de ne se gêner pour personne. La complaisance maternelle a même toléré qu'ils fussent gênants pour toute la maisonnée. Ordinairement fils uniques, ils ont eu pleine et entière liberté d'agir comme si l'univers gravitait autour d'eux, comme s'ils y étaient seuls. L'habitude est prise, ils ne la perdront plus.

Aussi, quand on leur dit qu'il ne faut point déranger ses voisins, ils ouvrent de grands yeux. Est-ce que le voisin compte? Quand on les invite à prendre soin du livre qu'on leur confie et qui, après leur avoir servi, passera à d'autres collégiens; quand on les punit pour avoir tailladé la table qui gardera, un siècle et plus, la laide et incommode blessure, ils ne comprennent pas. Est-ce que par hasard leurs parents ne paieraient point? Qui paie a le droit d'abîmer, de détruire. On ne leur a point donné cette sorte d'imagination qui permet de se représenter la suite et les répercussions d'un acte. Jamais les enfants ne voient plus loin que la satisfaction de leurs caprices ; ils sont incapables de

sortir d'eux-mêmes, pour se mettre, comme on dit, à la place d'autrui, ou de rentrer en eux-mêmes pour se juger. On les a dressés à cette déchéance : ne penser qu'à soi.

Leur dit-on que leur inattention, leurs bavardages, leurs insolences sont des attentats au bien public, des attentats doublement dangereux, parce que ce sont des exemples funestes, une semence de mal, et parce que le temps employé à les reprendre est perdu pour le travail et dérobé aux bons? Alors, ils sont prêts à se moquer ; ils pensent que vous êtes un sentimental, un naïf, un faible. C'en est fait de votre autorité, si vous ne recourez aux vieux moyens, aux pensums, à la retenue. Avec ces enfants dont la conscience ne s'éveillera peut-être jamais, on est contraint de se refaire une « âme antique », de redevenir un *plagosus Orbilius*. Il faut sévir, mais froidement, comme on fait avec les fauves. C'est le secret des dompteurs. Oui, mais dompter, ce n'est point élever. Là est l'amertume. Ces enfants, que la famille n'a point préparés pour la société, si on leur parle le langage des sociétés humaines, restent sourds. Si on les punit, ils entendent. Mais regrettent-ils la faute? se jurent-ils de n'y point retomber? Rarement. La vieille discipline dompte, elle n'amende pas.

Pour corriger ces incorrigibles, il faudrait ne les point quitter ; vivre auprès d'eux, la nuit, le jour, être les Fénelons de ces ducs de Bourgogne. Est-ce possible ?

Ce qui est possible, c'est de confier le rôle à ceux qui sont près de leur cœur, près par la vie commune, près aussi par l'âge, la camaraderie et l'affection.

Les bons sont nombreux parmi les enfants. Tous sont, du moins, des candidats à la bonté. Ne repoussons pas ces candidatures !

Offrons, au contraire, aux enfants l'occasion, inspirons-leur le désir et le besoin d'exercer leurs qualités et de les accroître. Rendons-les attentifs à leur propre existence et à l'existence de leurs camarades. Habituons-les à conquérir l'autonomie, à s'affranchir des appétits, des bassesses, des ignorances, des superstitions, de la paresse. Confions-leur des tâches, rendons-les actifs. Qu'ils aient, à tour de rôle, la responsabilité du dortoir, de l'étude, de la cour, de la classe. On dit qu'obéir apprend à commander. Soit. Mais surveiller, diriger, commander apprend encore mieux cet art difficile du commandement de soi-même et des autres. Arrangeons-nous donc pour que, dans la maison d'éducation, les enfants aient toujours quelque chose à faire : non des devoirs, des leçons, mais des beso-

gnes, des services! Qu'ils puissent, tous les jours ou tous les deux jours, déployer un peu d'héroïsme, accomplir quelque besogne désintéressée, charitable, pénible pour eux, bonne pour les camarades. Nous empruntons ce conseil à W. James. Aux indications du philosophe américain nous ajoutons ce point que nous croyons essentiel : c'est dans la maison d'éducation que doit être pratiqué cet entraînement à l'énergie bienfaisante, c'est la vie scolaire qui doit en fournir les occasions. Nous ne blâmons certes pas — il s'en faut — les proviseurs qui intéressent leurs élèves à des œuvres d'assistance[1]. Nous pensons qu'il est préférable de ne point habituer l'enfant à chercher le devoir en dehors de sa vie. Nous ne sommes que trop enclins à ne voir dans notre métier, dans notre profession, qu'un métier, une profession, un gagne-pain, une occupation ou une servitude. Les plus scrupuleux donnent leur attention, réservent leur cœur. C'est ailleurs qu'on se dépense, qu'on va par delà le dû. Quel dommage! Tout métier nourrit son homme et, en plus, — qui s'en doute? — lui permet de se couvrir de gloire. Je veux dire

1. Par exemple, l'œuvre du *Petit-Son* au lycée Louis-le-Grand, Châtel, *Lectures morales*, classe de troisième, p. 83, Paulin. La Ligue contre la tuberculose infantile dans les lycées de Paris.

ceci : celui qui aime son métier et s'y consacre de tout son cœur, de toute son âme, de toute sa pensée, celui-là en fait sortir pour les autres des fruits inattendus : une technique perfectionnée et des vertus. Il est modèle pour la maîtrise particulière de ce métier, modèle, semeur pour tout ce qui accroît l'humanité. Donc, c'est du métier de collégien, non d'ailleurs, que le collégien doit, par une intense et libre activité, faire sortir la transformation du collège, son amélioration personnelle, l'amélioration de ses camarades. N'est-ce pas ce que font les Américains dans leur « école-cité », et ce que les Suisses tentent pour réformer leur discipline scolaire[1] ?

Chez nous, une telle conception ne saurait être adoptée avant qu'on ait accompli quelques changements dans les idées et les caractères.

Malgré l'apparence, notre nation est fort attachée aux traditions. Le Français aime à mettre ses pas dans les empreintes de ses devanciers. Ce qui le change le dérange. C'est une disposition à modifier. Il faudrait inspirer au jeune collégien l'ambition d'être un collégien tel que jamais avant lui il ne s'en est rencontré ; l'ambition d'appartenir à une étude, à une classe incomparables, à un

1. Fœrster, *L'École et le caractère*, trad. Bovet.

collège qui fera naître la surprise et l'envie. A qui entre dans la vie peut-on proposer un idéal plus beau que celui-ci : vivre cette vie comme nul ne l'a vécue, être un nouveau genre d'homme, un exemplaire unique, non point en dehors de tout ordre, follement extravagant, — on l'entend bien, — mais au-dessus de l'ordre commun.

Voilà le premier changement que nous osons souhaiter.

Pour marquer celui que nous souhaiterions encore, nous ne saurions mieux faire que copier quelques lignes dans un livre instructif.

« Dans la *nursery*, dit M. Max Leclerc[1] », dans la famille, dans la maison ou au dehors, dès que le *baby* peut marcher ou commence à comprendre, l'éducation est entièrement fondée sur la confiance. On donne à l'enfant confiance en lui-même en le livrant de bonne heure à ses seules forces, s'il est valide ; on fait naître le sentiment de la responsabilité en lui laissant — une fois prévenu — le choix entre le bien et le mal : s'il fait mal, il supportera la peine de sa faute ou les conséquences de son acte. Mais sa faute, comme sa faiblesse, n'est jamais présumée ; on ne le surveille pas pour l'empêcher de tomber ; on ne l'épie pas pour le

1. *L'éducation en Angleterre*, I, p. 31, Colin.

prendre en faute. On lui inspire l'horreur du mensonge; on le croit toujours sur parole jusqu'à preuve qu'il a menti. Il devient énergique et franc, *self-reliant* et *reliable;* il est confiant en soi et digne de confiance; il est habitué à ne compter que sur lui-même et l'on peut compter sur lui. »

Nous laissons au lecteur le soin de poursuivre le parallèle. Nous ne lui posons que cette question : Quel homme deviendra l'enfant qui, à six ans, présente fièrement au professeur comme siens les devoirs faits par sa mère; l'adolescent qui, au moment de subir les examens, calcule les *pistons* que peuvent lui valoir les intrigues de son père; le collégien qui, en fait de conscience, n'a connu que la crainte de la retenue et le rachat par les exemptions? Et aux jeunes gens eux-mêmes nous demandons s'ils sont plus désireux d'être dressés aux louches pratiques de la servitude qu'entraînés aux vaillants efforts de la liberté.

III

La vocation.

Ici, à qui nous adresserons-nous? aux fils? aux parents?

N'est-ce point à la mère qu'il faudrait remettre le choix? Nous dirons plus loin, — et cette idée dominera le chapitre, — que notre devoir à tous est de viser haut, par delà notre portée, par dessus nos forces; et que, pour le choix de la carrière, comme pour la conduite de toute la vie, la règle de l'honnête homme, du citoyen qui veut être utile, est de tâcher toujours à se dépasser. Eh bien, la mère, lorsqu'elle rêve à l'avenir de son fils, ne fait-elle pas justement ce que nous recommandons? n'enfle-t-elle pas ses aspirations et ses convoitises? Cet enfant que sur ses genoux elle endort, ne le voit-elle pas général d'armée, chamarré de galons, le premier partout, le plus puissant, le plus fêté, le plus célèbre? « O mon roi! nul ne t'égalera... »

Oui, c'est par là que les mères commencent.

Mais trop souvent, à mesure que l'enfant grandit, elles rabaissent leurs prétentions. Ce n'est point qu'elles perdent leurs illusions, et que, voyant leur fils avec des yeux moins prévenus, elles le jugent incapable d'atteindre au pinacle. Non! C'est la rudesse de l'ascension qui, peu à peu, leur apparaît. De loin, elles n'apercevaient ni les difficultés, ni les périls; maintenant elles s'en épouvantent. Leur tendresse se hâte de rabattre les conceptions de leur orgueil, et — ce qui est plus grave — d'amortir les élans de l'enfant, de rétrécir le champ de son ambition, disons mieux : de lui couper les ailes!

Sans doute, leurs intentions sont excellentes. Si vous les interrogez, elles vous répondront : « C'est pour son bien. Pour mon enfant, je veux une vie plus unie et plus sûre... A forcer son talent, que gagnerait-il? Si sa position est modeste, il la dominera; ses dons le mettront au-dessus de sa fortune. Pouvoir le plus et se contenter du moins, c'est le secret du bonheur, c'est la sagesse même... »

Le croient-elles? Assurément, parce qu'il s'agit de leur fils. S'il s'agissait d'un autre enfant, — les femmes ont trop de perspicacité et de sens, — elles n'admettraient point l'impossible miracle. Quoi! un jeune homme, auquel vous imposeriez le

goût de la médiocrité, la peur de l'effort, l'horreur du risque, conserverait l'amour de l'action! Le renoncement développerait ses capacités et ses énergies! Appliqué à fuir la peine, il saurait — est-ce possible? — accroître la plénitude, la fécondité de son existence? Les mères s'en doutent bien : entre toutes les carrières, choisir la plus unie, c'est une sorte de désertion et de suicide. Qui calcule en vue de s'épargner, qui craint de trop donner et de trop faire, se voue à la médiocrité, s'appauvrit, se rapetisse et s'avilit. Celui-là tue en lui-même des enthousiasmes, des capacités, des énergies; il tue la noblesse des sentiments, puisque en définitive il décide d'être un parasite qui prendra beaucoup et rendra peu, qui — si c'était faisable — en prenant aux autres ne leur rendrait rien.

Nous insistons là-dessus à dessein, parce que souvent les mères françaises ont été — sans le croire, hâtons-nous de le dire, car si elles avaient su ce qu'elles faisaient, la honte et le remords les eussent corrigées — les pires ennemies de leurs fils, de la moralité publique, du bonheur général, de la prospérité du pays.

Que de mères, en effet, n'a-t-on pas vues retenir leurs garçons loin des carrières actives! les unes par excès de tendresse, les autres par vanité.

Celles-là veulent garder l'enfant auprès d'elles, tremblent à l'idée de le voir courir au loin, s'exposer aux luttes, aux périls. Celles-ci, sans doute plus aveuglées et moins excusables, entendent que leur enfant vive sans travailler. « Mon fils, disent-elles, n'a pas besoin de gagner sa vie. » L'expérience, hélas! ne leur a-t-elle pas montré que toujours celui qui ne gagne pas sa vie la perd? Ignorent-elles donc que le travail, qui est notre lot, est notre sauvegarde, nous contraint à mieux vivre? que les désœuvrés sont un fléau pour eux-mêmes, pour leurs proches et pour la société? Si nous dressions, après coup et sur les résultats, le bilan que la prévision maternelle aurait dû établir, que verrions-nous dans l'existence des jeunes gens auxquels on n'a pas voulu faire prendre une profession? Que verrions-nous, sinon faillites, souffrances, catastrophes? Oui, ces jeunes hommes, que leur naissance et leur fortune mettaient tellement au-dessus du travail, des affaires, de la politique; ces jeunes hommes auxquels on a inspiré de l'aversion pour les métiers qui font les mains calleuses, pour les professions qui courbent sur les livres, pour les assemblées où se discutent les intérêts du pays, où s'élabore l'indispensable et si difficile administration des cités, ces jeunes hommes qu'il ne fallait pas commettre avec les vulgarités,

quelles ont été leurs fréquentations? Ces jeunes hommes qu'il fallait préserver des fatigues et des risques, auxquels il fallait épargner les veilles laborieuses, comment ont-ils passé et leurs jours et leurs nuits? La fortune dilapidée, les forces de la jeunesse épuisées avant l'heure, les exemples de désordre et de dépravation semés dans le pays, l'intelligence amoindrie et la conscience atteinte, n'est-ce pas le bilan ordinaire des existences que le travail n'a point ennoblies? A tout prix, des mères ont voulu que la vie de cette jeunesse ne fût point une journée de labeur ; et voilà qu'elle a fait de sa vie une triste et dangereuse succession de jours de débauches et de deuil.

Il y a donc un premier danger à écarter. Parmi les enfants qui vont au collège, une partie (non la plus importante, heureusement) est mise là comme en une garderie et pour y faire peu de chose. On dit à ces enfants qu'ils n'auront pas de métier; qu'ils sont assez riches pour s'acheter des remplaçants dans l'armée du travail, où ne s'enrôlent, leur a-t-on affirmé, que les pauvres hères méprisables. Ces enfants, aux yeux desquels on a paré la fainéantise d'un air de noblesse, ont besoin d'être prévenus et détrompés. C'est à eux que nous devons d'abord nous adresser. Il ne faut pas qu'ils continuent les traditions qui, chez nous, pour le

plus grand dommage du pays, ont discrédité les classes dirigeantes et les ont fait haïr. A ces enfants nous devons répéter que le rang et la richesse ne dispensent de rien, que, bien au contraire, ils obligent. Nous devons leur répéter qu'on n'a nul droit à s'appeler l'aristocratie tant qu'on n'est pas au premier rang par l'excellence en toute chose; tant qu'on n'est point le meilleur par l'esprit, par le cœur et par l'âme, par la conduite que l'on tient, par l'exemple que l'on donne, par les services que l'on rend[1]. A ces enfants, qui risquent de vivre une vie malheureuse et malfaisante, s'ils se laissent mettre hors de la loi humaine du travail, répétons que leur fortune ne leur réserve qu'une seule prérogative — très précieuse — celle de choisir, sans contrainte et sans hâte, leur profession.

Un autre danger, que trop de parents entretiennent pareillement, consiste en ceci : on laisse croire aux enfants que les professions valent par l'argent qu'elles rapportent, et que réellement on ne prend un métier que pour s'y enrichir.

En fait, sur les professions nos idées sont étranges. Nous les considérons tantôt comme des passe-

1. Voir sur la véritable aristocratie, Chevrillon, *Pensée de Ruskin*, ch. v.

temps, tantôt comme des moyens de parvenir. Nous ne voyons pas que toutes sont des fonctions.

Vivre, essentiellement c'est consommer. Pour le civilisé, c'est autre chose encore : c'est produire, conserver et répandre. Une nation n'est en somme qu'une coopérative de consommateurs, de producteurs, de surveillants, d'intermédiaires et d'expéditeurs. Tout ce qui se fait dans cette coopérative est un service public. Nous appelons « fonctionnaires » ceux-là seuls que le gouvernement prépose à un service public. Mais ce nom convient à tout le monde. Celui qui ouvre un étal de boucher s'affecte lui-même au service de l'alimentation, et il est un fonctionnaire dans cette partie ; celui qui monte une fabrique de souliers s'affecte lui-même au service de la chaussure, et il est un fonctionnaire dans cette partie ; et, pareillement, celui qui réunit une troupe de comédiens est un fonctionnaire préposé à l'amusement de ses concitoyens. Aussi, l'important n'est point du tout que ce boucher, ou cet industriel, ou cet impresario fassent fortune ; mais que chacun d'eux possède les vertus de sa profession et qu'il s'acquitte de sa fonction personnelle au mieux des intérêts de tous — exactement comme un fonctionnaire.

Voilà ce qu'il faut dire aux enfants.

Quand il est question de l'avenir des enfants,

on n'entend que ces mots : Parvenir; arriver... » Arriver à quoi? « Tel employé de banque, fils d'un charpentier de village, est *arrivé*, dit-on, quand, à peiner tout le jour sur des additions dans un étroit bureau de la *City*, il gagne 250 fr. par mois, porte un chapeau rond, et loge, au fond d'une morne *suburb*, dans quelque cube de brique jaunâtre... Est-il heureux, vaut-il mieux que son père qui travaillait chez lui, à côté de sa femme et de ses enfants, se savait maître dans son métier — un des vrais, des éternels métiers humains, — poussant en sifflant son rabot, et, le soir, fumait sa pipe au seuil de sa porte, devant son pommier et le silence de son petit champ? Et comment jugerons-nous le patron de ce commis-là, le millionnaire dont la vieillesse s'épuise à combiner des opérations de Bourse ou de commerce pour voir monter son tas de millions, cependant que lui-même décline vers la mort[1]? »

Ce qu'il faut, c'est choisir un métier honnête, et se jurer qu'on l'exercera de telle façon que ce métier deviendra le plus beau de tous les métiers, l'objet de l'admiration des autres; et de telle façon aussi que soi-même on s'y amplifiera, on s'y améliorera, on y deviendra, non point une créature

1. Chevrillon, *Pensée de Ruskin*, p. 117.

riche en or et en domaines, mais une riche créature, jamais lasse de semer les exemples, les services et les bienfaits.

Ce qu'il faut dire aux enfants, c'est que pour atteindre un tel résultat, il n'est pas nécessaire d'être supérieurement doué. « On attribue à tort, dit le docteur Toulouse, à des aptitudes spéciales ce qui n'est dû qu'à l'exercice méthodique d'une intelligence moyenne. Pour tenir un rôle honorable dans le commerce, dans l'administration, dans la médecine, dans l'enseignement, il faut seulement un peu d'application et d'esprit de suite, — qualités communes[1] ». Comprenons : qualités « médiocres », mais non pas « répandues ».

Il serait ridicule de nier l'importance des goûts, prédispositions et dons naturels. Le docteur Toulouse a raison de la réduire à peu de chose ; M. G. Hanotaux a raison aussi, quand il invite les parents et les éducateurs à se préoccuper des aptitudes et de la vocation. « Les psychologues et les physiologues ont peu étudié cette question, tandis qu'il serait si important de réunir les observations et les indications de la science et de l'expérience. On détermine et on développe avec soin les aptitudes diverses des animaux qui aident l'homme,

1. *Manuel général de l'instr. primaire*, 10 avril 1909.

mais non pas celles de l'homme lui-même[1]. » Et M. Hanotaux conseille aux parents d'étudier leur enfant, et, pour s'éclairer sur ses aptitudes, de faire un examen attentif de son écriture, de consulter tour à tour ses maîtres et le médecin.

Il y a là de bons conseils. Il est sûr que, sans exagérer les services de la graphologie, l'aspect d'une page d'écriture, la forme générale des lettres et des mots fournissent des indications sur le caractère et la volonté[2]. Il est sûr aussi que professeurs et médecins peuvent donner d'utiles conseils. Cependant, faisons quelques réserves. Premièrement, est-il prudent de dire à l'enfant quels défauts, dangereux pour telle ou telle carrière, on croit apercevoir dans son écriture? Je craindrais de les lui donner par suggestion. Ne lui parlons que des qualités : nous les lui inspirerons peut-être. En second lieu, si nous consultons les professeurs, prenons garde; malgré lui, le professeur met au-dessus de tout l'intelligence et le savoir; or, dans toute carrière ce qui assure le succès, c'est le vou-

1. *Du choix d'une carrière*, p. 45, Flammarion. Voir : Bastien, *Les Carrières;* Jacquemard, le *Dictionnaire des professions;* Vuibert, l'*Annuaire de la jeunesse*, et surtout l'ouvrage de Valran, *Préjugés d'autrefois et Carrières d'aujourd'hui*, Bibliothèque des Parents et des Maîtres.

2. Voir Pellat, *L'Educat. aidée par la graphologie*, Hachette.

loir. Un élève est médiocrement doué, il ne réussit guère les exercices de la classe; ses maîtres le jugent sévèrement, prophétisant que jamais il ne fera rien. Attendez quelques années ; il s'échauffera pour une carrière, il s'y donnera de tout son cœur, il y sera excellent. De même, le médecin risque de nous mal diriger. Assurément, s'il nous signale une faiblesse de la vue, de l'ouïe, dont ni l'enfant, ni nous-mêmes ne nous étions aperçus, tenons-en compte, ne destinons pas notre fils à l'Ecole navale ou à Saint-Cyr... Quand il aurait l'âge de se présenter à ces écoles, l'examen médical l'en écarterait; ce serait une déception. Mais s'il s'agit de la santé générale, du tempérament, le médecin peut déconseiller une carrière, en réalité pénible, mais où un jeune homme de petite santé et de caractère énergique, par la sagesse, la surveillance de son régime, la méthode dans le travail, arrivera à supporter les fatigues cent fois mieux que les plus robustes. On oublie trop que la volonté est une faiseuse de miracles. Les grands hommes deviennent tels moins par le don, par le talent que par le caractère. Qui veut, dans son métier, égale les maîtres et les dépasse. Lisez la biographie des grands hommes, écoutez leurs conseils ou leurs leçons : « A vingt ans, dit Cl. Bernard, l'homme doit se dire : « Voilà ce que je veux être ». Il faut

qu'il ait devant les yeux un *idéal* et qu'il le fasse le plus grand, le plus beau, le plus haut possible. » V. Hugo, écolier, écrit sur ses cahiers : « Je serai Chateaubriand ou rien. » Et un petit livre, rempli de grandes choses, l'*Imitation*, dit : « Vous ne ferez de progrès qu'autant que vous vous ferez violence. »

En résumé, à l'égard de la vocation, voici ce qu'il y aurait de mieux à faire.

Du côté des parents, offrir aux enfants occasion et moyens d'entrer en contact avec le plus grand nombre possible des formes de l'activité humaine; lui permettre d'apprendre tout ce qui s'enseigne au collège, lettres, sciences, langues, musique, beaux-arts, sports...; durant les vacances, s'ingénier à le rapprocher de la ferme, de l'atelier, de l'usine, des métiers.

Du côté des enfants, être avide d'apprendre; s'ouvrir à tout; se faire une âme hospitalière et vibrante, inquiète, ardente, assoiffée de connaître, d'approfondir, d'aimer... C'est sur ce chemin de la curiosité, de l'enthousiasme et de l'amour que se rencontrent les vraies vocations, celles qui sont une *passion*. Méthodique, volontaire et passionné, s'il conçoit de très bonne heure un haut idéal, et s'il le poursuit, un jeune homme est assuré de faire honneur à sa famille et d'être utile à son

pays ; et il trouvera par surcroît le bonheur, je parle du bonheur qui est la récompense de l'ambition, de l'ambition bonne, de celle « qui nous porte à nous élever sans cesse au-dessus de notre situation présente, non pour assouvir nos passions mais pour pouvoir faire plus de bien[1] ».

1. Robert de Félice, *op. cit.*, p. 34.

IV

Après le collège : l'étudiant.

Le fils, une fois sorti du collège, entrant dans une grande école, suivant les cours d'une Faculté, commençant l'apprentissage du commerce, de l'industrie..., ou devançant l'appel et s'engageant, bref quittant la maison, le rôle de la mère est-il fini? N'a-t-elle plus rien à faire auprès du jeune homme? Peut-elle lui retirer son aide, goûter un repos bien gagné, attendre la venue des petits enfants, qui lui offriront l'occasion de servir et de se dévouer à nouveau?

Nous ne le pensons pas.

La maternité n'admet ni congé, ni retraite. Si juste pour l'homme, le mot de Voltaire est, pour la femme, plus juste encore; il est sa loi : le but de la mère est l'*action*. Une mère qui n'est point agissante, trahit; une mère qui ne se dévoue pas sans cesse à ses enfants, n'est point une mère :

> O mère, unique Danaïde
> Dont le zèle soit sans déclin
> Et qui, sans maudire le vide,
> Y penche un grand cœur toujours plein[1].

1. Sully-Prudhomme, *Les vaines tendresses*, p. 30.

Même quand elles ont le malheur de perdre leurs enfants, les vraies mères ne perdent pas le sens de la maternité ; elles adoptent des orphelins ; elles se donnent aux œuvres où le dévouement est plus nécessaire que les subsides, où, sans l'amour, l'activité ferait bien peu.

Les vraies mères, celles qui n'interrompent leur tâche qu'à la mort, celles-là restent, malgré l'âge et l'éloignement, les inspiratrices, les conseillères de leur fils, ses divinités tutélaires. Croyez-en les aveux du poète[1] :

Mère, si peu qu'il soit, l'audacieux rêveur
Qui poursuit sa chimère,
Toute sa poésie, ô céleste faveur !
Appartient à sa mère...

N'est-ce pas, n'est-ce pas, dis-le, toi qui me vois
Rire aux peines amères,
Que le souffle attendri qui passe dans nos voix
Est celui de nos mères ?

Le philosophe rend un pareil témoignage. Pour le cinquante-huitième anniversaire de sa propre naissance, Carlyle, écrivant à sa mère une admirable lettre, lui dit : « Oh ! ma chère mère ! que ce soit toujours une consolation pour vous, si affaiblie que vous soyez, de penser que vous avez fait

1. Théodore de Banville, *A ma mère*, février 1842.

votre tâche avec honneur, et bien, pendant que vous étiez forte, et que vous avez été une noble mère pour moi et pour nous tous. Je suis moi-même maintenant devenu vieux et j'ai dû agir et souffrir de bien des manières pendant tant d'années ; mais il n'est rien qui m'ait donné autant de contentement que la mère que j'ai eue. C'est ici une vérité que je sais bien, et peut-être ce jour-ci encore vous sera-t-elle de quelque consolation. Oui, assurément, car s'il est quelque bien dans les choses que j'ai dites pour être entendues du monde, c'était votre voix essentiellement qui parlait par ma bouche... Et si, durant le petit nombre d'années qui peuvent me rester, je dois écrire rien de plus pour le monde, l'essence de cela, dans la mesure de sa valeur et de sa bonté, sera encore vôtre [1]. »

Et le savant, à son tour, témoigne dans le même sens, affirme que les enseignements des vraies mères sont ineffaçables et que, dans tout ce que l'homme accomplit de juste ou de grand, retentit toujours un écho des conseils, des ordres, des enthousiasmes maternels : « Tes enthousiasmes, ma vaillante mère, disait Pasteur dans le

1. *Lettres de Thomas Carlyle à sa mère*, 4 déc. 1853, p. 307, Mercure de France ; voir : *Union pour la vérité*, Correspondance mensuelle, février 1908.

Discours de Dôle, tu les as fait passer en moi. Si j'ai toujours associé la grandeur de la science à la grandeur de la patrie, c'est que j'étais imprégné des sentiments que tu m'avais inspirés. »

*
* *

Si, après l'enfance, après la pénible période scolaire où la mère s'est consacrée à l'œuvre qui arrachait à M^me^ de Lamartine ce soupir : « Mon Dieu, qu'il est difficile de faire un homme ! » on demande qu'elle prolonge son service et qu'elle accompagne encore le jeune étudiant, l'exigence n'est-elle pas injuste pour la mère ? n'est-elle pas dangereuse pour le fils ? Elle, n'a-t-elle pas droit au repos ? lui, à la liberté ?

Pour la mère, nous avons déjà répondu : la vie ne lui plaît qu'autant qu'elle la consacre aux siens. Mais, dans l'intérêt du jeune homme, ne vaudrait-il pas mieux engager la mère à se retirer ? Cette tutelle interminable — et cette tutelle d'une femme — ne risque-t-elle pas d'efféminer celui qu'il est si urgent de viriliser, de tremper pour l'initiative, l'action et la responsabilité ? Si nous prolongeons la société de la mère et du fils, n'encourageons-nous pas ces Agrippines domestiques, comme disait Nisard, ces femmes de tête déjà trop enclines à

croire leur fils toujours petit garçon, et à voir du dévouement maternel là où il n'y a plus, en vérité, qu'amour de la domination et despotisme mesquin ?

Gardons-nous de mal poser la question. Les Agrippines ne sont pas de vraies mères. Celles que nous appelons à l'aide du collège sont essentiellement des professeurs d'énergie et de vertu. Ces mères n'élèvent point leurs fils pour elles-mêmes. Elles n'attendent pas qu'ils aient dépassé la seizième année pour leur inspirer courage, force d'âme, amour des risques nobles et des belles initiatives. Elles savent que pour ensemencer les grands sentiments on ne se lève jamais trop matin. C'est quand E. Quinet n'est qu'un tout jeune enfant que sa mère, lui remettant une paire de pistolets, lui dit : « Prends garde, ils sont chargés ; va les porter au vieux monsieur du cinquième, il les examinera et les déchargera. Et l'enfant de cinq ans, tenant dans ses petites mains les deux armes, monte et s'acquitte de sa périlleuse mission. Plus tard, elle lui permet de passer tout son temps sur le bateau de la rivière étroite et profonde, où sa vie était cent fois en danger. Elle l'exposait aussi à des épreuves morales pour lui apprendre à en triompher. Le jour où il recevait le sou alloué à ses menus plaisirs, au moment où il se réjouissait

d'aller acheter un bâton de chocolat ou de sucre d'orge, elle lui montrait chemin faisant un petit pauvre et lui disait : « Il n'a pas de pain, veux-tu lui donner ton sou? Mais je te préviens que tu n'en auras un autre que dans huit jours[1]. »

Mme Quinet était si loin de maintenir son fils sous une tutelle déprimante, qu'elle l'associait à ses peines, à ses anxiétés sur l'avenir. Dès ses premières années, l'enfant se trouvait initié, intéressé à la vie de sa famille par un très simple et très noble procédé. Le soir, avant qu'on apportât la lumière, Mme Quinet priait devant son enfant. « Chaque jour, chaque soir, la prière changeait, suivant les besoins, les fautes de la journée, les tristesses, les angoisses présentes; car elle m'initiait à toutes ses peines, à toutes ses anxiétés sur l'avenir, et, dans ces moments choisis, je comprenais ses chagrins comme je les comprendrais aujourd'hui[2]. » N'était-ce pas un moyen de mûrir cette jeune conscience, d'éveiller cette volonté?

A ceux qui conserveraient des doutes et appréhenderaient de laisser trop longtemps les mères auprès des fils, rappelons enfin les paroles de J. Simon, demandons s'ils ne croient point, avec

1. Quinet, *Hist. de mes idées*, p. 261.
2. *Id.*, p. 34.

lui, avec nous, que les vraies mères n'amollissent jamais les cœurs, n'endorment jamais les consciences, qu'elles enseignent, au contraire, à vivre dangereusement et à tenir « le cœur en haut ». Les vraies mères sont les véritables professeurs de morale[1]. « Ce sont les femmes qui conseillent doucement le bien, qui récompensent le dévouement par une caresse, qui donnent, quand il le faut, l'exemple du courage et l'exemple plus difficile de la résignation, qui enseignent à leurs enfants le charme des sentiments tendres et les fières et sévères lois de l'honneur... Il n'y a pas une mère qui ne souffle à son enfant l'honneur en même temps que la vie. »

Cela dit, posons mieux la question. Demandons ceci : lorsque le jeune homme quitte le collège, est-il bon que les parents s'effacent, et, en particulier, que la mère, avec une discrétion obstinée, se détourne et disparaisse ?

Pourquoi la mère s'éloignerait-elle ? Quelle est donc cette voie où le jeune homme veut s'engager et où sa mère ne le peut suivre, non pas même du regard ! A-t-il vraiment la liberté ou l'obligation de faire alors des choses telles que sa mère n'en doive rien savoir ? Avant, il pouvait montrer sa vie, la

1. J. Simon, *L'Ouvrière*, p. 89.

raconter; soudain il arrêterait les confidences et s'envelopperait d'ombre! Ces choses que la mère ne saurait voir ni entendre, seraient-elles une indispensable initiation à une plus large et plus haute existence, à des devoirs dépassant son humble entendement féminin ? Est-ce cela ? Pour congédier la mère y a-t-il de telles raisons ? Alors, laissons faire ; et que les mères se détournent des 38.288 jeunes gens qui suivent les cours de nos Facultés!

Pourtant, au lieu d'être un initié qui fuit les profanes, si le jeune homme n'était qu'un malfaiteur qui redoute les témoins ?

Nous le savons bien : cette liberté dont on mène si grand bruit n'est pas l'affranchissement des basses servitudes! Elle est l'oubli de tout, du respect qu'on doit aux autres et de celui qu'on se doit à soi-même; elle est l'oubli des austères devoirs; elle est l'oubli de la famille présente et de la famille à venir; elle est l'oubli du père et de la mère, des frères et des sœurs, des concitoyens, des amis, de tous ; elle est l'oubli des travailleurs qui peinent tandis que les étudiants s'amusent; et l'oubli des enfants qui pleureront et souffriront un jour parce que, au lieu d'étudier, les étudiants se sont amusés ! Cette liberté ne libère que les puissances mauvaises enchaînées par l'éducation ; elle est le triomphe de l'égoïsme et du dérèglement.

A ce moment unique de l'adolescence en fermentation, il faudrait plus que jamais enseigner au jeune homme, et lui faire aimer les sentiments humains et vivifiants, le respect, la fidélité, l'enthousiasme, la noblesse, la pureté, l'amour... Qui donc fera cela, si vous repoussez la mère, ou si elle-même se récuse ? Qui ? Le hasard et la première venue que le hasard amènera.

Ici, il faut mettre en lumière un point sur lequel on a tort de ne pas s'arrêter.

Lorsque l'adolescent quitte le collège, ce n'est pas toujours le seul attrait du plaisir qui le rapproche de la société féminine. Un instinct très sûr le guide, une très noble inclination. Pour continuer son éducation, il le sent, pour achever d'apprendre à être bon, et juste, et vivant, il a besoin — ah ! non certes d'être lancé dans ce qu'on appelle avec une basse indulgence des aventures de jeunesse — mais d'être affiné, attendri, ennobli, épuré par la tendresse féminine.

Quand les mères sont vaillantes et avisées, elles redoublent de dévouement à ce moment décisif et dangereux où la fleur va s'épanouir et le fruit se nouer. Si, au contraire, elles acceptent les lâchetés courantes, le sot adage : « Il faut que jeunesse se passe », la fleur se flétrit, tout l'effort de l'éducation antérieure est perdu, un peu plus de douleur

entre dans le monde qui attendait un peu de joie ; ce jeune homme était une espérance, une promesse d'énergie, d'agissante bonté... Et voici une vraie faillite, génératrice d'autres faillites : en lui, autour de lui, il répand, il sème le malheur et le mal !

Heureux et bienfaisants ceux dont l'adolescence a été protégée, instruite, ennoblie par une mère, ou par une de ces femmes exceptionnelles qui possèdent la dignité, les vertus, les vaillances et les tendresses de la maternité !

Nous ne pouvons quitter ce sujet sans insister sur un fait rapporté par M. Paul Bourget, dans la relation que, sous le titre *Outre-Mer*, il a donnée de son voyage en Amérique.

Il s'agit de l'école militaire des Etats-Unis. Les Américains ont installé cette école dans un site admirable. Aux portes de l'école, ils ont construit un luxueux hôtel pour attirer visiteurs et visiteuses. Dans ce coin solitaire du comté d'Orange, le principal, on pourrait dire le seul plaisir est de regarder les élèves officiers faire l'exercice, et d'assister aux fêtes et aux bals qu'ils donnent trois fois la semaine l'été et deux fois l'hiver.

Quelle est donc l'intention des Américains ?

M. Paul Bourget donne une explication qui pourrait n'être juste qu'à moitié. Le Saint-Cyr des États-Unis se recruterait dans les plus bas rangs du

peuple. Alors, dit l'auteur, « les Américains ont bien compris cette difficulté d'origine, si l'on peut dire, et ils n'ont point passé outre. Pour y remédier, ils ont pensé que la plus forte des influences qui pousse un jeune homme un peu rude à se dominer, à s'éduquer dans le sens du raffinement, c'est l'influence féminine. Et ils se sont arrangés pour que les jeunes femmes et les jeunes filles de la meilleure société vinssent là accomplir une belle et patriotique mission ».

D'accord. Les dames de l'aristocratie américaine vont à Westpoint aider les jeunes parvenus à parcourir *l'étape* que, sans elles, ils brûleraient. Mais, à mon sens, il y a mieux à dire. Les Américains tiennent compte des faits et suivent les indications de l'expérience. Or, un fait qu'il est facile de constater sous toutes les latitudes, c'est que la jeunesse aime la société des femmes, que cette société lui est indispensable. Les Américains la lui offrent, à Westpoint, par le procédé que rapporte M. Paul Bourget; ailleurs, par les mœurs scolaires et par la vie sociale, qui l'une et l'autre rapprochent filles et garçons.

Nous, nous nions l'évidence: nous nous offusquons, nous sermonnons, nous flétrissons l'ordre du monde et formons mille beaux projets pour le contrarier et le modifier... Oui, des paroles;

mais des actes, des actes inspirés par la réalité, dirigés par la vie et toujours orientés dans son sens, combinés de façon à coopérer avec elle? Non, cela n'est pas dans nos moyens.

Ce qui est sûr, c'est que, le jeune homme arrivé au carrefour où il doit choisir entre les deux sentiers, beaucoup de parents ne lui disent rien; quelques-uns lui parlent en style d'oracle; d'autres crient : casse-cou! prêchent, font de terribles peintures... La moindre précaution intelligente vaudrait tous les plus beaux sermons.

Or, nos mœurs n'admettent guère les précautions. Nos mœurs acceptent que les puissances du mal multiplient autour de la jeunesse leurs séductions. Aux puissances du bien quel secours demandent-elles? Au moins l'Hercule antique voyait venir à sa rencontre la Volupté et la Vertu. Aujourd'hui la Volupté se présente seule. Seule, dans les villes où leurs travaux appellent nos fils, elle édifie ses palais et ses temples, qu'on nomme lieux de plaisirs, évidemment parce qu'on admet que la jeunesse peut faire sa joie de gaspiller en ces lieux l'argent qu'elle n'a pas gagné, le temps qu'elle doit à l'étude, l'intelligence et les forces qu'elle doit à l'avenir.

Et il est des parents qui sourient, très fiers, qui approuvent en disant : « Il est bon qu'un jeune

homme vole de ses propres ailes, et qu'avant les servitudes du mariage il jouisse de sa liberté. »

*
* *

Nous serions injustes si nous laissions croire que vraiment, en France, rien n'a été fait pour soutenir et préserver les jeunes gens.

A Paris et dans la plupart des grandes villes existent des sociétés, soit laïques, soit confessionnelles, qui, justement comme nous le souhaitons, aux mauvaises séductions opposent les séductions honnêtes, la vie riche, pleine, haute des nobles âmes. La *Ligue française de l'Enseignement*, par exemple, a ouvert à peu près dans toutes les garnisons ses *Foyers du Soldat*, dont le nom dit assez la destination généreuse. Les villes d'Université possèdent, presque toutes, la *Maison des Etudiants*. Nous connaissons, en province, une de ces maisons qui, non contente d'ouvrir ses salles de lecture, de correspondance, de conférences, de fêtes et de jeux aux étudiants, aux employés sédentaires, aux jeunes gens momentanément éloignés du foyer, s'ingénie, à chaque foire, pour attirer et choyer les forains, ces éternels passagers qui n'ont de foyer nulle part. Enfin, les *Associations amicales d'anciens élèves* des lycées et collèges, qui peu

à peu parviennent à la conscience de leurs devoirs et de leur puissance, suivent leurs pupilles, s'inquiètent de leur réserver, non pas seulement en France, mais même à l'étranger, le fraternel accueil de familles amies.

Nous pourrions encore citer l'exemple des professeurs de Facultés qui ouvrent leur maison aux étudiants. Nous avons eu le privilège d'approcher un de ces amis de la jeunesse. Aidé par la délicate et maternelle sollicitude de sa femme, il organise, le dimanche, des excursions, des matinées, des soirées très simples, très cordiales, où il convie, en plus des étudiants et des étudiantes, les jeunes maîtres du lycée, les étrangers et les étrangères attirés par la réputation d'une vieille cité universitaire, les professeurs des Facultés et leur famille. Ceux qui, dans ces réceptions, ne voient qu'une corvée mondaine, sont des malavisés; ils n'y apportent rien, ils n'en rapportent pas grand'chose. Les autres y trouvent des joies que nul autre lieu, dans cette ville qui n'est pas leur ville, ne saurait leur offrir. Ils en reviennent rafraîchis, fortifiés; il leur semble qu'ils sont allés se retremper dans leur famille.

C'est à dessein que nous écrivons ces derniers mots. Nous voulons souligner ceci que la *Ligue de l'Enseignement*, les Associations, les Unions

de jeunes gens, les Patronages... font une œuvre fort belle; mais que de tels groupements, malgré leur dévouement, négligent par force l'essentiel de l'œuvre. Ils ont le plus souvent l'argent, la compétence, l'intelligence qui organise, le cœur qui vivifie... Une chose seule leur manque, mais que rien ne remplace : la société des mères, des grand'mères, des tantes, des sœurs, des vieilles dames indulgentes et expérimentées, des jeunes filles vaillantes et pures. Auprès de la jeunesse, pour l'affiner et l'enthousiasmer, pour l'ennoblir et la fortifier, pour la prémunir et la sauver, il faut la présence des femmes.

*
* *

Alors, que conseillons-nous, que demandons-nous encore à ces mères auxquelles déjà nous avons tant demandé?

Nous leur conseillons de suivre leur fils, si elles en ont le pouvoir; d'accompagner l'étudiant; de s'installer avec lui, non dans le banal garni, mais dans un vrai *home* familial, confortable, séduisant, personnel, et de créer autour de lui, par des relations choisies, tous ces alibis salutaires (le mot est de Michelet) par quoi les mères savent si bien garder leur fils.

« Tout fils, dit Michelet, qui, nous le verrons, parlait en connaissance de cause, tout fils devrait être préservé, surtout par sa mère. Que faut-il pour cela? Moins que vous ne pensez, madame. Une tendresse éclairée, vigilante, et ces mille ingéniosités si familières à votre cœur féminin. Elles vont suffire pour créer autour de votre enfant une foule d'alibis salutaires. Les femmes, par le fait même de leur pureté, sont, bien plus que les hommes, les gardiennes-nées de leurs fils... *Le vide seul fait l'inquiétude du cœur et des sens.* Ces heures, ces soirées que je voudrais voir se prolonger quelques années encore au profit de la famille, qui sait si elles ne changeront pas, pour votre fils, tout l'avenir?

« Sans doute, il pourra être entraîné, par la suite, vers les plaisirs qui abaissent le niveau de l'âme; mais il s'en détournera d'autant plus vite que la pure atmosphère où il aura vécu et respiré à l'aise auprès de vous ne ressemble en rien à celle de ces basses régions[1]. »

Les mères auxquelles leur fortune ou des circonstances particulièrement favorables permettent de se déplacer feront donc sagement d'accompagner leur fils, non pour monter la garde à ses

1. Michelet, *Ma jeunesse*, p. 162, Flammarion.

côtés, mais pour vivre avec lui une noble, une pure vie, la vraie vie.

Une veuve, pour qui se séparer de son enfant est à la fois une épreuve morale et un sacrifice d'argent, prendra bravement le parti de changer sa résidence, de transporter son mobilier, d'ouvrir une petite pension où elle hospitalisera deux, trois camarades du jeune étudiant. Du même coup, elle donnera à son fils une bonne leçon, elle fera une bonne affaire et une bonne action. Le jeune homme sentira la vaillance d'une telle résolution, qui soudain rompt la chaîne des habitudes et des souvenirs, prend le parti, qui coûte tant à l'âge mûr, de s'expatrier, d'aller vers l'inconnu. Et la mère, en augmentant les ressources de son budget, rendra un service inappréciable à ses pensionnaires, à ces jeunes gens qui, en elle, retrouveront une autre mère, non pas moins respectée, mais moins intimidante, à laquelle ils oseraient se confier et dont ils écouteraient les avis. Croyons-en Michelet, qui en fit l'expérience : « Le jeune homme qui a trop de choses à dire et qui hésiterait à parler devant sa vraie mère, pour avoir été tant de fois morigéné par elle, châtié même, petit garçon, trouve délicieux de pouvoir se livrer, cacher ses faiblesses dans ce cœur tendre et indulgent. Qu'il aille jusqu'à lui confier ses vains rêves, même les mauvaises tenta-

tions qui lui viennent, et j'affirme, sans crainte d'être contredit, que ce jeune homme est sauvé[1]. »

Une tante, une grand'mère, une sœur comme la sœur aînée de Renan, une parente âgée trouveraient dans une telle assistance un de ces mille emplois, trop négligés par l'insouciance, la paresse, l'égoïsme, où la collaboration de la femme serait si profitable au bonheur des individus et à l'amélioration des mœurs publiques.

Ce que pourraient ces secondes mères pour remplacer la mère disparue ou absente et poursuivre l'œuvre arrêtée ou suspendue, ce n'est point notre fantaisie qui l'invente. Que d'exemples l'histoire fournit! Citons-en quelques-uns.

Michelet a dit lui-même sa reconnaissance pour celle qu'il appelait sa marraine : « Toujours occupée de raffermir l'homme chez l'adolescent, elle me donna comme abri toutes les douceurs de l'aile maternelle et une part de son âme. Cette âme, qui me nourrit du meilleur de la sienne, que d'années j'en ai vécu ! C'est ce qui m'est resté de plus délicat, de plus fécond des impressions de ma jeunesse. Cela m'a fait pour longtemps ce que j'ai été dans la vie éveillée et dans le rêve. Et toujours quelque chose m'en est resté, comme un

1. Michelet, *Ma jeunesse*, p. 171.

signe particulier dont les hommes ne s'expliquant pas la nature, s'étonnaient : c'est que j'ai été deux fois fils de la femme[1]. »

On ne saurait parler plus fortement.

Pour celles qui sont moins remuées par les fortes paroles que par les fines délicatesses du sentiment, donnons un passage d'un accent différent. Dans son discours de réception à l'Académie française, Ed. Rostand raconte la seconde éducation de Henri de Bornier. Au quartier Latin, le jeune poète souffrait, il avait le mal du pays. « Il part, il veut retourner en Languedoc... et il s'arrête en Touraine, chez la marquise de Rochemore. Cette marquise est l'une des deux tantes qui l'ont élevé. Elles étaient deux, deux marquises... Ces deux anciennes dames d'honneur de la duchesse d'Angoulême avaient pris dans leurs mains longues le cœur de l'enfant qui venait jouer chez elles aux vacances et l'avaient rêveusement façonné. Auprès de ces deux femmes de la plus sentimentale vertu, le sauvage échappé des garrigues apprenait toutes les grâces morales, en aidant à dévider les écheveaux de laine. Elles lui brodèrent doucement l'esprit, sous la lampe. Aux fins rayons du soleil tourangeau, elles lui dessinèrent dans

1. Michelet, *Ma jeunesse*, p. 174.

l'âme un joli jardin à la française. Si bien que cette bague de Louis XVIII, couverte de devises, qu'il portait en breloque, ne mentait pas lorsqu'elle disait en se balançant sur son gilet : « Ma vie au Roy ! L'honneur à moi ! — A Dieu mon âme ! Mon cœur aux dames ! » Et Rostand attribue à l'heureuse influence de ces deux fées ce mérite, que H. de Bornier ne partage pas avec beaucoup d'écrivains, de n'avoir fait aucun livre que sa fille ne pût lire d'un bout à l'autre.

Pour un autre de nos grands hommes, l'aventure est plus instructive encore :

Celle qui, auprès de Lamartine, voulut remplacer la mère absente, le chercha, lui imposa son affectueux soutien. Une femme âgée, mais charmante d'esprit, entendit parler de Lamartine par un de ses amis, confident de ses premiers vers. C'était Mme la marquise de Raigecourt. Elle pria cet ami de lui amener le poète, qui se déroba. Mme de Raigecourt vint elle-même le forcer dans sa solitude. Il habitait alors, en solitaire, une mansarde assez élégante dans l'hôtel du maréchal de Richelieu. « Elle y monta, malgré son grand âge, par un escalier de cent marches. Elle me parla de ma mère, qu'elle avait connue à la cour dans son enfance ; de mes vers, qui révélaient, disait-elle, une fibre malade dans un cœur sain ; du dan-

ger de la solitude absolue à mon âge, qui fausse ou qui aigrit les impressions, ces sens du génie ; du bonheur qu'elle aurait à remplacer pour moi une famille éloignée et à m'introduire dans la sienne comme un enfant de plus parmi les charmants enfants dont la Providence avait orné son foyer et consolé ses vieux jours. Je fus d'abord contrarié de cette violence d'amitié, puis touché, puis vaincu, et cette maison devint la mienne[1]. »

C'est Mme de Raigecourt qui initia Lamartine au monde et à la poésie. Parlant à Michelet de cette femme d'élite, Lamartine disait : « Ma mère m'a commencé, Mme de Raigecourt m'a achevé. »

Si les mères, qui lisent le présent livre, consentaient à ouvrir à quelques-uns de ses conseils leur intelligence et leur cœur, nous les verrions elles aussi commencer et achever de nobles esprits, doter la France de fils purs et vaillants, faiseurs de joies, non faiseurs de peines, et ceux-là seuls risqueraient de gaspiller leurs dons, de manquer leur vie et de gâter la vie des autres, qui, par un malheur sans compensation, n'auraient eu auprès d'eux, au foyer, au collège, à la Faculté, ni leur mère, ni aucune fine, courageuse et noble assistance féminine.

1. Lamartine, *Cours familier de litt.*, p. 266.

CONCLUSION

Prolem sine matre creatam.

En résumé, que veut le présent livre?

Est-il une critique du collège, de son organisation, de ses programmes, de ses traditions? Est-il un plan de réformes? un ensemble de prescriptions impératives à l'adresse des familles et plus particulièrement des mères, auxquelles il prétendrait enseigner leurs devoirs, et qu'il régenterait, et mènerait comme par la main, depuis le mariage jusqu'à l'heure où, émancipés par le baccalauréat, les jeunes garçons entrent à leur tour dans le monde?

Il se peut qu'il semble être cela, parce qu'il est à peu près impossible d'exposer des vues sur l'éducation sans paraître condamner, surtout sans paraître commander.

Mais il est autre chose.

Ce que nous avons voulu d'abord, c'est que

notre livre montrât l'injustice et l'imprudence de ceux qui, dans nos institutions scolaires, jugent tout caduc et funeste et condamnent à tort et à travers. Héritée du passé, l'organisation universitaire a droit à notre respect et à notre reconnaissance. Chargée d'élaborer l'avenir, elle réclame de notre part une sollicitude éclairée, un dévouement toujours en quête des corrections fécondes et des intelligentes additions. Le progrès n'est possible que là où s'équilibrent et coopèrent l'esprit d'initiative et la tradition. La chose publique a moins besoin de censeurs que de collaborateurs : *in libertate labor.*

Ce que nous avons voulu ensuite, c'est que notre livre fît réfléchir les familles, qu'il persuadât aux femmes que, dans l'éducation des enfants, elles ont un rôle à jouer et vraiment le plus grand rôle.

L'émancipation de la femme a, un instant, paru consister dans l'affranchissement des obligations et des devoirs. Ménage et mariage ont passé pour des sujétions indignes ; et c'est en dehors de la famille que la femme a pensé trouver son véritable champ d'action.

Celles que n'égaraient point cette erreur étaient éloignées de l'enfant par d'autres illusions. Certaines considéraient que le meilleur moyen de se

dévouer à la famille c'était de s'engager dans le monde, afin de préparer longtemps à l'avance et de gagner par de savantes manœuvres à leurs enfants, relations, amitiés, appuis, patronages et faveurs. D'autres, en présence des progrès de toute technique et de la difficulté croissante de tous les apprentissages, ont été honteuses et effrayées de leur incapacité. Pour soigner le nourrisson, pour surveiller le garçonnet et l'instruire, elles n'ont plus eu confiance en elles-mêmes et se sont effacées devant la compétence de remplaçantes professionnelles. D'autres ont été simplement de mauvaises mères qui faisaient passer le plaisir avant le devoir.

De tels égarements ont assez duré.

On a dit : « La femme profondément sérieuse et morale peut seule guérir les plaies de notre temps, refaire l'éducation de l'homme, ramener le goût du bien et du beau. » Et les femmes ont senti que cette parole était vraie. L'ardeur avec laquelle elles entrent dans des carrières où la concurrence avec l'homme exige les plus grands efforts, l'initiative qu'elles déploient dans l'organisation des œuvres d'assistance et de relèvement social démontrent que les femmes renoncent à la vie oisive ou frivole et reviennent, par un détour, à leur mission, qui est nourrir, élever l'enfant, créer la vie et la vie bonne.

Peut-être ont-elles rendu leur cœur à leur naturelle vocation du jour où elles ont repris confiance en elles-mêmes. Et l'on peut croire, à l'honneur de l'Université, que cette confiance a été rendue aux femmes du jour où l'Université a entrepris de cultiver leur intelligence et leur cœur. On ne dira jamais assez combien, depuis 1880, il s'est élaboré de sentiment, d'énergie, de vertu, dans les maisons d'éducation qu'a suscitées la loi Camille Sée, et dans ces autres séminaires laïques : Sèvres, Fontenay-aux-Roses et les Écoles normales de jeunes filles.

Aussi, grâce à l'activité généreuse qui opérait là et rayonnait au dehors, s'est formée une armée d'institutrices et de professeurs, de mères, de grand'mères, de tantes, de sœurs à la fois renseignées et résolues, munies d'une forte culture générale et d'une spéciale préparation aux devoirs féminins. Ces femmes nouvelles se donnent allègrement à leur œuvre propre, c'est-à-dire à l'institution des enfants.

*
* *

Est-il nécessaire de reprendre ce que tant de pages ont affirmé, établi : que la femme, que la mère, par l'enfant et pour lui, a créé la civilisation? Que créer la civilisation au début, dans le

lointain passé, et chaque jour encore la recréer et l'avancer, c'est la mission de la femme?

Est-il nécessaire de démontrer que là où la femme est détournée de la maternité, et la mère est éloignée de l'enfant, les puissances du mal prédominent? la société souffre et fait souffrir? les sources du bonheur et de la vertu tarissent? Il y a des moments et des pays où l'on se complaît à cette monstrueuse gageure : élever des hommes sans l'aide des mères! *Prolem sine matre creatam!* O les horribles générations, inhumaines, vouées au malheur et au mal!

Qui dit cela? Qui prononce cet anathème? Mais la nature elle-même.

Un savant écossais, auquel nous avons fait plus d'un emprunt, H. Drummond, saluait, dans l'apparition des mères, le plus grand, le suprême et dernier effort de la nature, la date inoubliable, l'avènement de l'humanité.

Auparavant, la terre ne connaissait que d'informes créatures, sans spiritualité, sans amour; de la matière organique, rien de plus. Par une ascension voulue, la nature s'est élevée jusqu'à quelle chose? jusqu'à l'âme. Après les protozoaires, elle créait les cœlentérés, les échinodermes, les vers et les mollusques; puis les poissons, les amphibies, les reptiles, les oiseaux; puis quoi? Les mammifères,

les *mères!* Les séries s'arrêtent là. La nature n'a plus rien ajouté, parce qu'avec les mères elle a introduit dans le monde : la pensée, l'amour, l'humain, le divin!

Avant les mammifères, les espèces se reproduisent; mais nulle part on ne trouve une mère qui reconnaît son petit et le nourrit; un petit qui connaît sa mère et s'attache à elle; une mère et un petit qui, mutuellement, s'instruisent et se perfectionnent et s'améliorent. On a des œufs qui éclosent seuls; on a des larves si différentes de l'être qui les a produites, que cet être, même s'il pouvait se douter que cette larve est la chair de sa chair, ne saurait que faire pour elle. Pour la larve engourdie, ou pour le ver rampant, que pourrait l'insecte ailé?

Avec les mammifères, quelle révolution! La mère, dès que son petit vient au jour, se reconnaît en lui. Voudrait-elle abandonner cet autre elle-même? ses mamelles gonflées, douloureuses, la ramènent, la retiennent auprès de lui.

Et, chez l'homme, par une faveur qui — nous l'avons dit au début de ce livre — a longtemps passé pour une disgrâce, la faiblesse de l'enfant se prolongeant durant des années, cette école d'amour, de dévouement, de qualités et de vertus, où la mère est si longtemps maintenue, cette école a pu donner des leçons inoubliables et fécondes; elle a

contraint la mère à enfanter son petit à une seconde vie, à la vie de l'esprit, du cœur, de la conscience, de l'âme.

C'est cette disposition si bienfaisante de la nature que nos mœurs ont, un temps, travaillé à contrecarrer. La dissipation du monde, pour certaines femmes, la nécessité de la vie à gagner, pour les autres, ont empêché un grand nombre de Françaises d'être des mères. L'internat a eu sa part dans cette malfaisante dérogation à la loi de nature, il a contribué à éloigner de l'enfant les femmes qui sont la partie la plus pure de toute nation.

Par bonheur, la réaction a commencé. Il faut, par tous les moyens, en accélérer la marche. Une mesure excellente pour les classes laborieuses, où il serait difficile, sinon impossible, de ramener tout de suite la femme de l'usine au foyer, se trouve préconisée dans l'*Union pour la Vérité*[1]. Deux correspondants proposent de remplacer l'instituteur par l'institutrice. « J'y vois, dit l'un deux, Mlle L. Troufleau, j'y vois de très grands avantages éducatifs. Laisser aux mains des femmes, jusqu'à leur treizième année, nos futurs paysans, nos futurs ouvriers, ce serait affiner la démocratie; l'affiner physiquement en lui donnant de meilleures habi-

1. *Correspondance* de février et d'avril 1909.

tudes de ton et de tenue, en la corrigeant des mots grossiers, des gestes brusques, de la riposte brutale; et l'affiner moralement en lui inspirant la délicatesse des sentiments qui s'acquiert surtout au contact de la sensibilité féminine. La vie du peuple serait tout adoucie et éclairée de cette influence de la femme qui la guiderait pendant toute l'enfance et jusqu'à l'aube de la jeunesse... Le rôle de la femme et de la mère serait relevé dans la pensée populaire par cette auréole de science et de maternité intellectuelle et morale de l'institutrice. L'homme du peuple, qui devrait à la femme la vie de l'esprit après celle du corps, arriverait à la considérer non plus comme une servante de sa force, mais comme une égale. »

Une telle réforme serait parfaite pour toute cette partie de la société où la femme est prise par le travail. En dehors de la classe ouvrière, le remède est plus simple. Il suffirait que, choisissant parmi les indications qu'à dessein nous avons multipliées, la mère, au foyer où elle resterait, au collège où elle saurait pénétrer, dans la ville de Faculté où elle accompagnerait son fils, se fît de nouveau la nourrice, l'institutrice, l'éducatrice des jeunes Français.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE VII

INTRODUCTION

L'éducation est une entreprise sociale, familiale, individuelle 1

PREMIÈRE PARTIE

INTERNAT

I. La famille d'aujourd'hui 29
II. L'internat est-il un mal nécessaire? 48
III. La grande erreur de l'internat d'autrefois 69
IV. Le grand danger de l'internat d'autrefois 95
V. Jardin, Hall, Paradis 105
VI. Le collège puissance morale 131

DEUXIÈME PARTIE

MÈRES

I. La mission de la mère 153
II. Les deux premières années 189
III. Après la 2e année : Acquisition des premières connaissances; éducation du sentiment 222

IV. Education de la volonté..... 243
V. La vie morale : examen du soir, exhortation du matin..... 267
VI. Les sœurs..... 281
VII. Les amis, le jeu..... 294
VIII. L'enfant est au collège..... 312
IX. Correspondants..... 324
X. Aux pères..... 335

TROISIÈME PARTIE

FILS

I. Vétérans et nouveaux..... 355
II. La discipline..... 386
III. La vocation..... 405
IV. Après le collège : l'étudiant..... 418
Conclusion..... 439

Toulouse, Imp. DOULADOURE-PRIVAT, rue St-Rome, 39. — 7333

649.132 G121M c.1
Gache # Meres et fils.
--.
OISE
3 0005 02021036 8

649.132
G121M
Gache
Mères et fils

649.132
G121M
Gache
Mères et fils